

PETITE BIBLIO
PAYOT
VOYAGEURS

MONIQUE VÉRITÉ

PRÉFACE DE THÉODORE MONOD

ODETTE DU PUIGAUDEAU

UNE BRETONNE AU DÉSERT



Présentation

« Le Sahara, lui non plus, n'avait pas oublié. »

Fille d'un peintre de l'école de Pont-Aven et ami de Gauguin, descendante d'armateurs et de marins, Odette du Puigaudeau (1894-1991) fut styliste chez Lanvin et participa, en pionnière, à des campagnes de pêche sur des thoniers bretons avant de devenir journaliste et ethnologue. En janvier 1934, elle effectua avec sa compagne Marion Sénones un long reportage en Mauritanie, parcourant ce pays sur des milliers de kilomètres. Ce voyage fut une révélation : Odette consacra dès lors sa vie au Sahara occidental, vie d'aventures au temps des derniers rezzous, puis vie scientifique et littéraire tournée vers le peuple maure. Préfacé par Théodore Monod, le livre que lui consacre Monique Vérité est la seule biographie de cette grande dame du désert qui en défendit à la fois le fragile écosystème et les civilisations nomades menacées.

Monique Vérité

Odette du Puigaudeau

Une Bretonne au désert

Nouvelle édition

PETITE BIBLIO
PAYOT

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture : Sara Deux

Illustration : © Stéphane Trapier

Note de l'éditeur. Ce livre a paru en 1992 aux Éditions Jean Picollec.

Cartes : Véra et Alain Marigo

© Monique Vérité, 1992

© Éditions Payot & Rivages, Paris
2001, 2012, 2021 pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-228-92606-5

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

À mes amis.
À la mémoire de Charles Hanne.

Un « destin hors série »

par Théodore Monod

On abuse trop souvent de l'expression « destin hors série » utilisée à tout propos et devenue simple cliché. Il peut arriver cependant que, dans certains cas, le mot se trouve justifié par l'imprévisible originalité d'une vie indubitablement pas comme les autres.

S'il est une existence qui réponde à cette définition, c'est bien celle d'Odette du Puigaudeau, offerte enfin à notre curiosité, à notre surprise et à notre méditation par le travail patient, difficile et intelligent de Monique Vérité.

La personnalité d'Odette du Puigaudeau était jusqu'ici, il faut l'avouer, restée dans l'ombre. On connaissait un peu l'auteur de quelques livres consacrés à ses voyages au Sahara occidental, mais que savait-on de la personne elle-même, de ses origines, de son attachement quasi mystique au terroir breton, de ses rêves d'évasion maritime, de ses talents de dessinatrice qui la nourriront pendant de longues années, des convictions diverses mais toujours ardentes et généreuses qui la lanceront dans l'action sociale et, à la limite, politique, des étapes de sa découverte du Sahara occidental où viendront se mêler l'enthousiasme et la critique au double contact de la vie bédouine et de la réalité coloniale ?

J'ai été moi-même, bien des années durant, en relation avec Odette du Puigauveau à laquelle m'unissaient une même curiosité pour les choses et les gens du Sahara occidental, mais également la découverte, acquise par l'expérience, que la vie nomade et chamelière devait apporter au spectateur venu de l'extérieur de profonds enseignements. Au contact de la vie saharienne authentique, vécue au ras du sol, sur les pistes et dans les campements, notre voyageuse ne devait pas tarder, en effet, à découvrir la grande leçon d'humilité, de fraternité et de respect des différences que devrait toujours comporter la rencontre avec une culture nouvelle.

Les longues patiences, l'extrême frugalité, la quotidienne obéissance aux exigences du milieu physique, en un mot tout le « désencombrement » que l'Européen va devoir pratiquer au désert, tout cela a été profondément ressenti et accepté par Odette du Puigauveau, sans inutile littérature bien entendu, mais dans le respect réfléchi de la merveilleuse diversité des hommes.

Cette haute leçon n'aura, semble-t-il, jamais été plus qu'aujourd'hui nécessaire.

Si la forte personnalité dont la vie nous est ici retracée a pu nous être révélée avec tant de précision et de détails, il aura fallu que l'auteur parvienne à rassembler, non sans peine d'ailleurs, l'énorme documentation nécessaire : une bibliographie complète d'Odette du Puigauveau, de nombreuses correspondances et pièces d'archives, le tout heureusement complété par de longs entretiens à Rabat avec le sujet lui-même de cette riche biographie.

Grâce au travail de Monique Vérité, Odette du Puigauveau nous est maintenant bien connue. On doit savoir gré à l'auteur de ce livre de nous avoir retracé le cheminement d'une destinée manifestement, et au vrai sens du mot, « hors série ».

Leio das Mmmod

PROLOGUE

Ne jamais perdre de vue le graphique d'une vie humaine, qui ne se compose pas, quoi qu'on dise, d'une horizontale et de deux perpendiculaires, mais bien plutôt de trois lignes sinueuses, étirées à l'infini, sans cesse rapprochées et divergeant sans cesse : ce qu'un homme a cru être, ce qu'il a voulu être, et ce qu'il fut.

Marguerite YOURCENAR,
Mémoires d'Hadrien,
carnets de notes.

Familière des pays arabes et désirant sortir des sentiers battus, je m'aventurai en novembre 1985 en compagnie de mon amie de voyage dans le désert mauritanien. Ce séjour, qui fut un grand moment de bonheur, tant par la beauté des paysages illimités que par l'intimité des liens noués avec les habitants, me poussa, au retour, à rassembler bon nombre de volumes sur la Mauritanie. Volonté de connaissance ? Impatience de confronter mon expérience à celle d'autres voyageurs ? Fol espoir de trouver mis en mots ces sentiments que je n'avais éprouvés nulle part ailleurs ? Je me plongeai dans la

lecture et me mis à parcourir pêle-mêle ouvrages d'explorateurs, enquêtes de militaires, chroniques d'administrateurs, traités d'ethnologues...

Un récit retint mon attention, *Pieds nus à travers la Mauritanie*, écrit par Odette du Puigauveau avec qui, en 1935, Marion Sénones avait traversé à dos de chameau¹ le Sahara maure.

Le récit allègre de ces deux chamelières qui, malgré la rudesse de leur existence, coururent, jour après jour, dans les sables, prolongea mon voyage. Je ne me lassai pas de l'aventure, que je poursuivis avec un deuxième volume, *La Grande Foire aux dattes* (1937). L'auteur suscitait maintenant tout mon enthousiasme. Qui était-elle donc ? Dans ses livres, elle ne semblait pas femme à s'épancher sur elle-même. Son nom, parfois mentionné dans des études sur le Sahara occidental, ne s'accompagnait d'aucun détail de nature biographique.

Seule la célébrité toute récente de Ferdinand Loyer du Puigauveau nous apprend qu'Odette du Puigauveau est la descendante de ce peintre de l'école de Pont-Aven. Elle connut pourtant le succès. *Pieds nus à travers la Mauritanie* fut couronné en 1936 par l'Académie française. Son deuxième périple de quatorze mois, en 1935 et 1936, fut salué par les journaux comme un exploit. D'autres missions suivirent, d'autres livres, d'innombrables articles, un traité d'ethnologie. Et c'est toute sa vie qu'elle aura consacrée au Sahara occidental, vie d'aventure au temps des derniers rezzous, puis vie scientifique et littéraire tournée tout entière vers le peuple maure.

Intriguée, je me mis alors en tête de trouver quelques repères et continuai mes recherches. Par d'heureux concours de circonstances, je retrouvai sa trace à Rabat où elle vivait seule depuis la mort, survenue en 1977, de sa compagne Marion Sénones. Je lui écrivis et lui dis mon désir de la rencontrer. Elle accepta.

Le temps de l'exaltation fit place à celui de l'inquiétude. Qu'allait-elle penser de cette visite ? N'allait-elle pas me trouver bien impertinente ? Je ne pouvais me targuer, en effet, que d'un périple d'un mois en Mauritanie, en camion qui plus est, face à cette voyageuse forte de cinq années de séjour chez les Maures et de 10 000 kilomètres à chameau sur des pistes autrement périlleuses ! Mais il était trop tard pour reculer. Nous convînmes par lettre d'un rendez-vous.

Dans le quartier de la tour Hassan, en face d'une petite place provinciale, je découvris sans peine sa villa entourée d'un jardin fleuri et toute crépie en ocre, couleur des vieilles murailles d'argile. J'entrai au rez-de-chaussée, dans le salon, et me trouvai en présence d'Odette du Puigaudeau. La pénétration et la vivacité du regard de cette vieille dame de quatre-vingt-dix ans qui, debout, paraissait si frêle, si fragile me saisirent. Ses yeux de braise semblaient n'épargner ni les choses ni les gens. Toute la vie se concentrait là, dans cette ardeur impérieuse à regarder, cette énergie farouche à percer à jour et à conquérir. Une flamme que l'âge n'avait pu abattre veillait encore, intacte.

Je l'entretins de mon projet de livre. En fait, ce qui n'était que vague spéculation et projet informel se précipita sous le coup de la rencontre. Des affinités avaient-elles joué, une élection mutuelle s'était-elle opérée ? Un lien en tout cas s'était noué, et je devais répondre à cette exigence et sortir de l'ombre cette voyageuse tombée dans l'oubli. C'est ainsi que l'idée d'une biographie prit naissance.

Tout a commencé il y a maintenant six ans et les rencontres se sont succédé. J'ai partagé ses journées, sa vie quotidienne, dans une maison peuplée de chats, ses derniers compagnons, qu'elle avoue préférer aux humains : « Je ne suis plus qu'un perchoir à chats ! » dit-elle, non sans coquetterie.

Par les fenêtres, capucines, hibiscus rouges et roses se mêlent aux verveines blanches et mauves. À l'intérieur, les roses qu'Odette du Puigauveau dispose en bouquets jettent des taches de couleur sur les plateaux de cuivre. Au matin, malgré la faiblesse de ses yeux, secrètement en alerte, elle s'émerveille de l'éclat d'un pétale, de la naissance d'un bouton, et s'émeut devant la fleur de pavot à son plein épanouissement.

L'agencement de la maison traduit ses enracinements et révèle son appartenance à ces deux espaces lumineux que sont la Bretagne, terre de sa naissance, et la Mauritanie, désert élu. Les murs du salon sont percés d'échappées vers des paysages bretons, tableaux que son père peignait au détour d'un chemin creux. À côté, des dessins de Marion Sénones, symboles muets mais fidèles de sa présence. Ses portraits de l'émir de l'Adrar, du méhariste maîtrisant sa monture, du puisatier manœuvrant son chadouf² rappellent les amitiés éphémères, et jamais oubliées, qu'elles ont partagées. « Comme la vie était facile et simple ! soupire Odette. Comme j'aimerais être dans la brousse avec ces gens-là et une douzaine de chameaux ! »

On est vite gagné par la magie de cet univers raffiné, en harmonie avec elle-même, depuis la simple poterie commune en terre vernissée du Sud marocain, les céramiques bretonnes, jusqu'aux belles faïences à décor bleu monochrome de Delft. Deux armoires guérandaises conservent dans leur profondeur ses trésors : albums de photographies, carnets de route, manuscrits et archives, témoins de ses courses lointaines. Ici tout objet vit. La poupée rapportée de Oualata s'anime sous le geste précis et délicat d'Odette qui lui drape le corps d'un melhafa³. Il suffit qu'elle effleure la plus petite encoche et la moindre ciselure de la théière maure pour que celle-ci nous livre ses secrets. Le sortilège est tel qu'on imagine sans peine les deux

rahlas⁴ de nos voyageuses s'ébranler demain sur l'échine d'un fringant chameau.

Des meubles des marais salants bretons occupent l'atelier de travail : longue table sur la barre médiane de laquelle se reposent des chats, buffet bas, tabourets, tous peints de cette couleur rouge que les marins bretons rapportaient des mers de Chine pour protéger le bois de la morsure du sel. Bien qu'elle n'y travaille plus, il lui arrive de venir s'y réfugier. Sentant que la vie la fuit, elle souhaiterait être cette vieille Bretonne qui, assise sur sa chaise au bord du marais, un chat sur les genoux, une épingle de coiffe piquée dans les cheveux, attend la mort, les pieds sur une chaufferette.

Approcher Odette du Puigauveau, c'est accepter ce monde du « dedans » qu'elle a reconstruit autour d'elle et dans lequel elle se retranche pour déjouer le temps. C'est à l'ombre de ces lieux qu'elle a tissé son destin, remontant aux régions reculées de ses origines, et même au-delà de sa naissance. Je n'eus jamais trop d'heures pour l'écouter égrener ses souvenirs, car elle mettait beaucoup de passion à évoquer cet héritage qu'elle juge décisif dans la personnalité de tout individu. Jour après jour, elle a entrelacé la chaîne et la trame, soucieuse de produire un bel ouvrage. Ose-t-on l'interrompre pour quelques précisions sur des moments marquants, on n'obtient alors que le discours le plus banal qui soit ou une réponse biaisée et on songe, rêveur, à la remarque d'Alberto Savinio : « Il est des raisons qui ne comblent pas l'attente de raisons sans raisons ! » Mieux vaut rester dans le clair-obscur que de créer de faux jours ! Une vision critique d'elle-même ne l'intéresse pas.

Ainsi se préserve-t-elle. Un nœud lui échappe-t-il ? Elle devient intransigeante, capricieuse, accuse tout le monde de méchanceté. Et voilà le charme de la conversation rompu ! J'ai préféré que rien ne vienne altérer notre échange, et qu'Odette soit libre de délivrer,

comme elle l'entendait, son mythe plus que sa personne. De ce mythe, de cet idéal, nous avons besoin, car il fut son réel, sa force et sa faiblesse. Il n'y eut pas d'entretien préparé à l'avance. Je ne voulais pas que l'une comme l'autre nous fussions ligotées. Elle fut donc sa propre biographe, allant et venant à bâtons rompus dans son passé, revivant ce qu'elle avait vécu ou rêvé d'avoir vécu.

L'actualité parfois surgissait, à la lecture du journal qu'elle déchiffrait chaque jour à la loupe ces dernières années. Obstinément, elle restait fidèle à ses engagements, se souciant du devenir de la Mauritanie, de la guerre du Polisario, de la Bretagne. Son bonheur fut à son comble quand de jeunes étudiants maures, venus lui rendre visite un après-midi, lui proposèrent de créer un centre Puigaudéau-Sénones dans l'Adrar. Non, elle n'avait pas oublié le Sahara ; mais oublie-t-on ce que l'on a tant aimé ? Le Sahara, lui non plus, n'avait pas oublié.

Le soir, après leur départ, elle voulut descendre jusqu'à l'estuaire du Bou Regreg afin de voir le soleil se coucher sur la mer. Autrefois, me confia-t-elle, quand ses jambes pouvaient la porter, elle aimait se promener avec Marion le long du fleuve dans la lumière déclinante du jour. Elle s'imaginait alors être rentrée au pays. Au loin, à travers les arbres et les minarets de Salé, l'ancienne ville des corsaires, elle apercevait le paysage du Traict du Croisic et de la tour de granit de l'église de Batz. Elle ne se lassait pas de l'horizon immense et rose. Ce soir-là, elle ne voulut pas rentrer, bien que la fatigue la fît trébucher à chaque pas. Nous décidâmes de continuer la soirée au restaurant, et je la quittai le lendemain à l'aube.

Plus tard et loin d'elle, j'ai comparé ses récits avec ses écrits – carnets, correspondance⁵, livres, articles, notes inédites, et j'ai revisité ses souvenirs. Ce rapprochement fait apparaître, parfois, une sorte de double langage. Des témoignages de personnes qui l'ont connue

servirent aussi de contrepoints. Éclairage objectif ou point de vue extérieur, je n'ai jamais cependant voulu que ces éléments recouvrent le sens qu'Odette du Puigaudeau donne à sa vie.

Nul doute donc qu'au cours de cette traversée, le lecteur se trouve confronté à bien des vides, traces de blessures, signes d'obstacles non levés. C'est peut-être là que réside l'intérêt profond de toute biographie, qui nous fait éprouver le mystère d'une personne toujours à déchiffrer et nous donne à penser – à partir de ces pages blanches à nos propres fissures ; c'est ce dernier voyage à l'intérieur de soi-même que nous offre Odette du Puigaudeau. C'est par ses interrogations qu'une vie même achevée reste vivante.

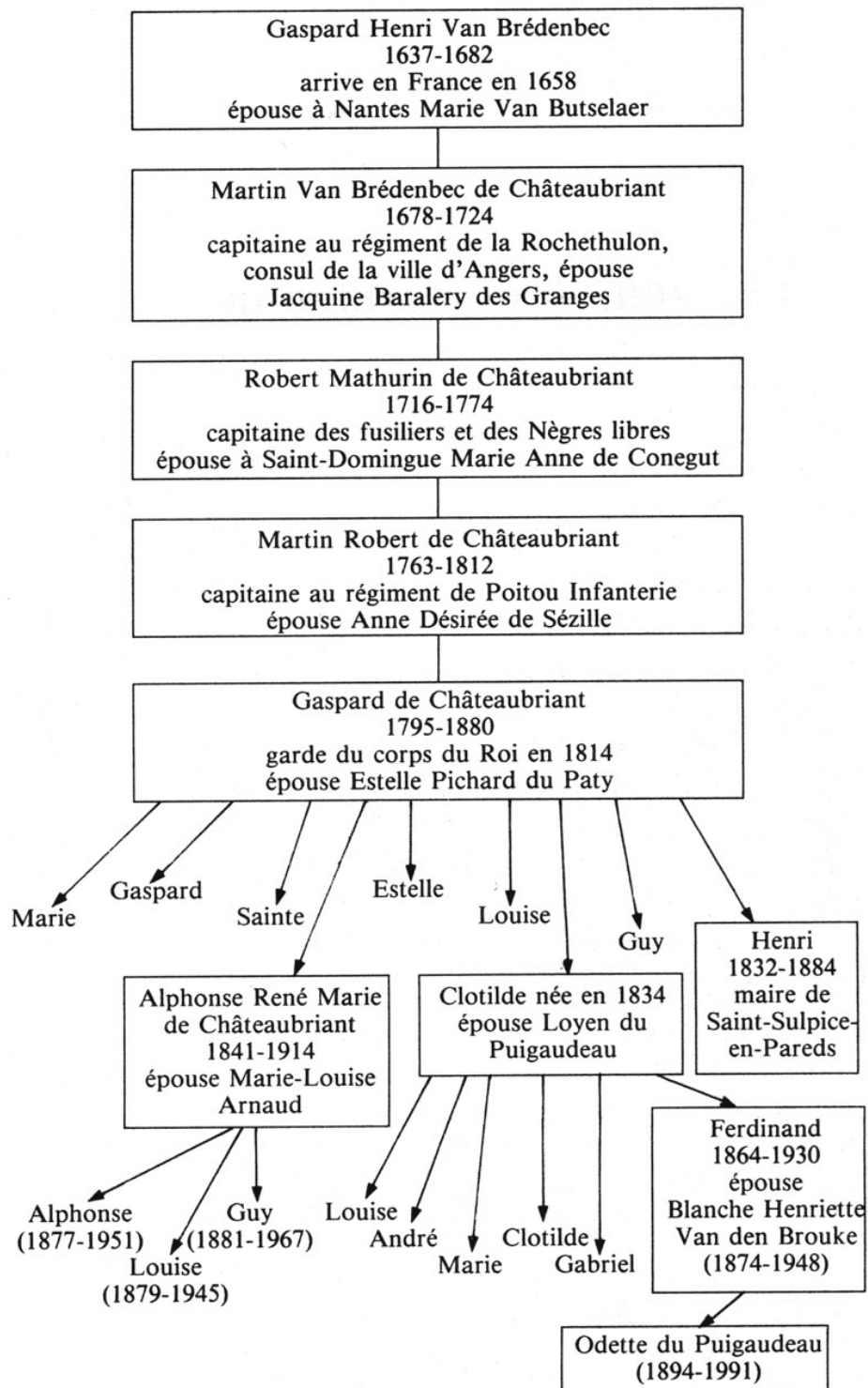
1. Comme au Sahara, nous appelons improprement chameau le dromadaire.
2. Se reporter au glossaire.
3. Se reporter au glossaire.
4. Se reporter au glossaire.
5. Le docteur Aubin (parent par alliance des Châteaubriant), Albert Boterf, M. et Mme Chellet, Georgette Lesage (amis d'Odette du Puigaudeau), les professeurs Henri Lhote et Ibéodore Monod ainsi qu'Antoine Laurentin (auteur de *Ferdinand du Puigaudeau*, Paris, Éditions T. Salvador, 1989) et Jocelyne Le Bœuf (auteur de *La Vie et l'Œuvre de Ferdinand du Puigaudeau*, mémoire de maîtrise, Rennes, université de Haute-Bretagne, 1980) ont eu la gentillesse de mettre à ma disposition la correspondance qu'ils détenaient d'Odette du Puigaudeau et de certains membres de sa famille. Les archives personnelles d'O. du Puigaudeau ont été déposées à la bibliothèque de la Société de géographie de Paris.

Les années de formation

Tout homme porte en lui comme le fruit d'un
noyau.

Rainer Maria RILKE,
Cahiers de Malte Laurids Brigge.

Arbre généalogique sommaire
(d'après les renseignements fournis
par Robert de Châteaubriant,
fils de l'écrivain Alphonse de Châteaubriant)



Les lieux de l'enfance

« Ma naissance à Saint-Nazaire, le 20 juillet 1894, a eu sur ma destinée une profonde influence. Il me semble qu'une enfant dont les yeux se sont ouverts sur l'estuaire de la Loire, qui est émerveillée du va-et-vient des bateaux, qui a entendu les sirènes des navires en partance et de ceux qui reviennent chargés de fruits, de bêtes et d'objets étranges, une telle enfant ne peut échapper à la passion de la mer et au rêve des voyages¹. »

Ainsi Odette du Puigaudeau se plaît-elle à resituer sa venue au monde sous un double signe – celui de la mer et celui de l'évasion – tout comme elle se plaît à en souligner la présence aux sources de la lignée. Dès le XVIII^e siècle, certains de ses ancêtres paternels parmi les Loyer du Puigaudeau se livrent à la course ; d'autres, naviguant sur leurs propres bateaux, participent à la grande aventure du commerce triangulaire. Partis de Nantes, ils chargent sur les côtes africaines leur cargaison d'esclaves, puis ils mettent le cap sur les « Antilles » où ils possèdent des plantations de canne à sucre. Et c'est le retour vers leur port d'attache, les cales remplies de tonneaux de rhum, de sacs de sucre, de gomme et de plumes d'autruche, qui seront échangés contre des barres de fer forgées à Indret ou à Basse-Indre en Loire-Atlantique. Fortune faite, ils s'établissent comme armateurs à Nantes et achètent des terres à vigne ou à blé au Puigaudeau et à Couëron. À Couëron, la propriété « les Tourterelles » fut habitée sans interruption

depuis des siècles par le chef de famille, tantôt maire, tantôt notaire. Odette du Puigaudeau conserve précieusement un blason familial représentant un squelette assis dans une barque se détachant sur fond de montagne fleurdelisée, sans doute pour elle une représentation mythique du noble aventurier ou du corsaire anobli qu'elle n'est pas peu fière d'avoir comme aïeux. Est-ce ce défi du destin, qu'elle admire tant, qui fait passer dans le camp des nantis ses aïeux négriers ? Perçoit-elle, là, une leçon de savoir-vivre ?

Pour preuve de son appartenance à ce monde, Odette rapporte une anecdote qui illustre ses débuts dans la flibuste quand elle n'a que cinq ans à peine. Elle est à Basse-Indre, le berceau de la famille, le temps que son père réalise quelques tableaux de la coulée de fonte, la nuit, dans les forges. Ses parents la laissent comme de coutume à la maison aux bons soins de la voisine ; mais, ce soir-là, Odette, bien que sans argent, a décidé d'aller au cirque. Quand la voisine est endormie, elle descend au jardin cueillir des fleurs... « Des petites giroflées blanches, je les revois encore ! J'arrêtais les passants sur le boulevard. "Allons Madame, c'est pour les petits enfants, c'est pour mes petits frères qui n'ont pas de quoi manger. La charité, Madame, pour leur acheter du pain." J'étais une jolie petite fille très mignonne. Les gens étaient séduits et j'ai rapporté beaucoup de pièces. Quand mon père, rentré à l'improviste, a vu ce produit de la mendicité entre mes mains, j'ai reçu une correction magistrale et je ne suis pas allée au cirque. Mon père avait plus de sens moral que ses ancêtres négriers ! » Quatre-vingt-dix ans après, l'arrière-arrière-petite-fille de négrier reste ravie de son « coup » : on le devine à la lueur mutine qui éclaire son regard. Elle était plus « forban » que son père. « Mauvais sang même anobli ne peut mentir ! »

Chez ses ancêtres maternels, on retrouve aussi cette ascendance maritime. Les Van den Broucke, famille des Flandres, mi-belge, mi-

française, descendent d'une lignée de marins dunkerquois. Mais ils n'ont pas cette tradition d'enracinement terrien qui fait, dans la région de Nantes, d'un ancien écumeur de mer un notable.

On sent chez Odette peu d'inclination pour eux, et elle les abandonne vite. Insiste-t-on, elle nous relate alors cet unique souvenir, le débarquement de son arrière-grand-mère venue à Saint-Nazaire rendre visite à son fils architecte dans cette ville, le seul homme de la famille que la mer meurtrière ne leur avait pas pris. Inconsolable et vêtue de noir, elle voyageait sur un bateau charbonnier des Flandres, accompagnée de sa sœur. Les deux femmes, qui étaient très pauvres, passaient le temps de la traversée sur le pont, assises sur leur pliant, occupées à tricoter des chaussettes. Ainsi se clôt, à peine ouvert, le chapitre sur les origines maternelles. Odette choisit de revenir à la branche paternelle : à l'évidence, là est son terrain.

Ferdinand Auguste Marie Loyen du Puigaudeau, son père, est né à Nantes le 4 avril 1864. Il est le fils aîné d'Émile Loyen du Puigaudeau et de Clotilde de Châteaubriant.

Pour être exact, Clotilde se nommait Clotilde Radegonde Van Brédenbec de Châteaubriant. Elle descendait d'un Van Brédenbec, citoyen noble de Hambourg qui s'était établi en France en 1658, attiré par la politique de Colbert favorisant les fabricants étrangers. Ainsi Gaspard Van Brédenbec avait-il fondé, d'abord à Saumur puis à Angers, une raffinerie de sucre qui devint rapidement prospère. Il épousa une de ses compatriotes, Marie Van Butselaer, qui, après la mort de son mari, acquit en 1690 la seigneurie de Châteaubriant, et Van Brédenbec devint un patronyme limité aux papiers d'état civil.

Odette, nostalgique de cette gloire des siècles passés, brosse en quelques traits cette lignée aristocratique qui eut une vie fort opulente. Habiles au métier du commerce comme à celui des armes,

ces aïeux suivirent aussi la route de la traite et s'établirent outremer à Saint-Domingue, où ils régnerent sur de grandes plantations de sucre, de café et d'indigo. Les deux frégates que possédait Martin Robert de Châteaubriant, né au « Bois de France », paroisse de Limonade à Saint-Domingue, faisaient le va-et-vient entre Port-Tiburon et Paimboeuf. Après les mois d'été, elles transportaient la jeune parentèle qui rejoignait ses classes au collège de La Flèche où elle retrouvait d'autres cousins restés au pays, fils de seigneurs campagnards qui s'illustraient dans les rangs de la garde royale.

La roue de la fortune commença à tourner à la fin du XIX^e siècle avec l'arrière-grand-père Gaspard, qui eut neuf héritiers et de moins en moins d'héritage à partager. Nous entrons dans la période de déclin qu'Odette, toujours aussi fervente, raconte avec non moins de facétie. Le château de Châteaubriant fut vendu à une famille de « mercantis », les Cointreau, et, de la moitié de la ville d'Hyères qui leur appartenait, il ne subsista bientôt plus que le nom de Châteaubriant donné à un boulevard et « encore fut-il orthographié avec un *d* », souligne Odette.

Le grand-père Émile Loyen du Puigauveau dispersa à son tour le peu de fortune que lui apportait sa femme Clotilde. Il n'entendait rien aux affaires et se commit dans plusieurs transactions malheureuses. Il essuya ses premiers revers au moment de la guerre de Crimée, en 1856, dans une vente de bateaux de blé au corps expéditionnaire français alors que la guerre était finie ! Il ne sera en rien remboursé. Un an après, il souscrivit des actions à la Compagnie universelle du canal de Suez, qui se vit contrainte de suspendre momentanément ses travaux. Il n'en acquit pas plus de prudence et il récidiva avec Panamá. Cette fois, après les années 1890, la faillite fut complète. Il acheva de ruiner sa famille et devint propriétaire sans terre. Mais, pour sa petite-fille, il est l'exemple même du véritable homme du

monde, aristocrate habile à la chasse, à la pêche, aux jeux de cartes, chevaleresque et galant avec les dames. Elle adore ce grand-père qui lui offre son premier bouquet de violettes et lui apprend à sauter à la corde et à « faire vinaigre ». Peu conformiste et fantasque, il a le goût du panache. Il éblouit toute la famille quand, un soir d'hiver, alors que la Loire charriait des glaçons, il descendit à la passe aux canards à Nantes en costume de flanelle blanche pour tirer les volatiles sans les effrayer. Pour Odette, ce mélange de qualités crée un caractère : la distinction est dans l'écart, dans la distance – un peu de corsaire, un peu de noble, un peu d'artiste !... Vers 1877, Émile et Clotilde du Puigauveau se séparent, et leur fils Ferdinand est confié à l'un de ses oncles maternels, Henri de Châteaubriant, qui vit au château de la Mothe à Saint-Sulpice-en-Pareds près de Fontenay-le-Comte en Vendée. De ce séjour, Ferdinand, qui n'est alors qu'un tout jeune adolescent, gardera à jamais une profonde nostalgie. Toujours, il estimera que ce fut l'époque la plus heureuse de sa vie. Il possède là tout ce à quoi sa naissance le prédisposait, et l'enfance d'Odette fut bercée par cette romance de la vie de château. Cet héritage demeure étonnamment vivace chez elle ; elle se souvient de ces jours anciens comme si elle les avait elle-même vécus. « Mon père était choyé comme un fils de la famille. Il avait tout ce qu'il aimait : bonté de l'oncle artiste et musicien, beauté romantique de la nature, les chevaux, les armes, le droit de chasse du jeune seigneur... »

Odette prétend retrouver dans le roman d'Alphonse de Châteaubriant, *Monsieur de Lourdines*², le portrait que son père lui traçait de ce châtelain artiste. Alphonse, qui était un des cousins de son père, se serait servi, au dire d'Odette, des souvenirs de Ferdinand du Puigauveau pour construire cette histoire de gentilhomme campagnard.

C'est encore Henri de Châteaubriant qui, enthousiasmé par les dispositions artistiques de son neveu, le conforte dans ses désirs de devenir peintre et demande au père de lui confier l'enfant. Cette garde lui est refusée, et Ferdinand quitte à contrecœur ce lieu paradisiaque pour la pension des pères jésuites de la rue de Madrid à Paris, d'où il s'enfuira pour rejoindre sa mère à Nice.

Il reste que le passage au château, même s'il ne fut qu'un court interlude, est un événement fondateur pour la formation du père comme pour celle de la fille. Odette sera fidèle à cet héritage familial, ce qui parfois la fera apparaître comme étrangement déplacée dans son siècle. L'attachement à la tradition, à l'idéologie de la petite noblesse terrienne, n'est pas pour elle une valeur dépassée mais une donnée active qui conditionnera son modèle de vie. Elle persistera à maintenir, contre un monde qui la nie, cette mythologie féodale.

Mais ce n'est pas seulement l'expérience paternelle qui a façonné son esprit. Cette vie de château, ne l'a-t-elle pas vécue, elle aussi, au cours de ses six premières années, quand elle passait ses vacances dans la propriété de tante Aglaë et de tante Céline en Anjou ?

« Tante Céline, qui avait aimé d'un amour illégitime et contraire à la religion le père de Ferdinand, reporte sur le fils toute son affection », raconte Odette, et elle met tout à leur service pour que les du Puigauveau se sentent comme chez eux.

Odette se revoit toute petite dans cette vaste maison de maître, transportée chaque matin de sa chambre à la grande salle commune. On l'installe devant la cheminée crépitante des sarments de vigne et éclairée par les flammes qui montent jusqu'au plafond. Une tapisserie qui représente Richelieu de pied en cap, au siège de La Rochelle, s'étale sur le mur, en face d'elle. Et là, subjuguée par le regard résolu du cardinal, elle continue ses rêves de la nuit, écumant la mer en courses lointaines à la recherche de quelque « haut fait ». Un été,

quelle ne fut pas sa déception de retrouver Richelieu et La Rochelle scindés en deux tableaux : c'était là le crime du mari de tante Céline, gentilhomme de province de peu de goût qui, par pure commodité et au détriment de tout sens de l'honneur, avait coupé la tapisserie pour ouvrir une porte dans la muraille. Elle en gardera le sentiment qu'il n'y a pas pire risque que celui d'un mariage mal assorti.

Quelle heureuse vie que ces mois-là ! C'est le paradis sur terre. Elle aime tous les animaux : chevaux, chiens, oies, cochons. Elle aime les prés, le parc, le jardin, les hortensias bleus. Elle aime tous les gens : la cuisinière, la femme de chambre, tante Aglaë aux belles boucles si blanches, les paysans qui la transportent au fond de la hotte jusqu'aux vignobles. Elle a tous les droits et ignore encore les devoirs. Elle se rappelle avoir profité directement du privilège seigneurial le jour où elle a détaché toutes les bêtes du pré pour organiser avec les gosses du village une course à travers la campagne. Les paysans n'ont rien reproché à la demoiselle du château. Ils ne lui en ont pas voulu, tant était profonde leur déférence pour une du Puigaudeau, en conclut-elle. Saura-t-on jamais quelle fut l'opinion des paysans sur cet incident ?

À l'évocation de ces souvenirs, on la sent enchantée et heureuse. Elle aime étirer cette période, replonger dans ses racines, comme si un lien ténu, obscur, la reliait toujours à ce monde du passé. Le temps s'est figé, immuable : on entre dans la légende.

« Voyez-vous, si ma mère ne s'était pas fâchée avec tante Céline, je serais restée là sur mes terres, entourée de mes paysans. J'y aurais passé mes jours à vivre de mes rentes jusqu'à cent cinquante ans et j'aurais écrit des livres sur l'Anjou. »

Voilà comment, à cause d'une méchante brouille due au mauvais caractère d'une mère, on sort du rang, on échappe à son destin et on est condamné à courir le monde !

Malgré la responsabilité de sa mère dans cette affaire, Odette a, pour une fois, moins de griefs contre elle que contre son père. En effet, comment reprocher à quelqu'un qui n'a pas été marqué dans ses antécédents par la tradition du patrimoine de ne pas y être sensible ? Mais son père ? Il n'avait rien dit. Il fut seulement surpris, quand il rentra ce soir-là, après avoir peint tout le jour à l'extérieur, d'être reconduit avec toute sa famille au train d'Angers par le cocher ! Odette continue à être révoltée par son attitude.

« Comment mon père pouvait-il donner raison à sa femme et lui sacrifier ainsi un château et des paysans à l'ancienne mode, à la russe ? »

L'année suivante, ils ne retournèrent pas chez tante Céline et furent accueillis par des amis d'un village voisin. Odette s'échappa, s'élança sur la route en direction du domaine familial et, à ceux qui la croisaient, étonnés de la voir marcher seule au milieu des champs, elle répondait : « Je rentre chez moi. »

Des années plus tard – les du Puigaudeau habitaient alors Kervaudu au Croisic – tante Céline vint à Bourg-de-Batz en vue d'une réconciliation. Elle était accompagnée d'un notaire, car elle désirait leur faire donation du « château ». Odette, celle qui allait être déshéritée, ne peut oublier que ses parents ne se déplacèrent même pas et elle fustige l'inconséquence et l'égoïsme des familles.

« Eux méritaient la pauvreté mais pas moi. J'ai été leur victime. De plus, ils m'ont légué le remords de ne pas être allée me jeter dans les bras de ma tante Céline. Je n'ai pas osé rompre le pacte familial : j'avais treize ans, l'âge ingrat où on fait sa communion. »

Un premier château de perdu – perte irréparable si l'on en juge par la véhémence de ses sarcasmes. Plus tard encore, quand une deuxième propriété dont elle se croyait l'héritière lui échappera, elle

tirera ainsi la morale, non sans ingénuité : « Je suis faite pour perdre ! »

Il est un autre lieu chargé de références au passé qui hante sa mémoire, habité par un parent qui a beaucoup compté pour elle. Les du Puigauveau fréquentent régulièrement la propriété d'Alphonse René Marie de Châteaubriant, né en 1841, père de l'écrivain Alphonse de Châteaubriant. Baptisée « le Châtelet », elle est située 8, avenue du Calvaire-de-Grillaud à Nantes. Mais qu'importent les dates, la localisation : à nouveau, le temps, l'espace sont abolis.

C'était une demeure ancienne où un cercle de famille, figé dans les atours d'apparat, me regardait gravement, entre les ors éteints des cadres. Le seigneur de cette maison cachée à Grillaud derrière des chênes centenaires était un vieillard ivoirin, à barbe blanche, aux yeux bleu clair, que mon père et mes cousins appelaient « le gentilhomme » et que je considérais avidement, muette de respect comme si je sentais obscurément qu'il représentait un monde de pensées et de manières de vivre qui allait disparaître, qui était en train de me marquer et dont je garderais toujours la nostalgie³.

Le « gentilhomme » à la figure altière et noble ressemble étrangement à Henri de Châteaubriant, le tuteur de son père. On ne peut que noter la troublante répétition entre les expériences du père et de la fille, du moins telles qu'elles sont conservées dans son souvenir.

Écouter Odette évoquer son enfance, parcourir avec elle ses « terrains de mémoire » peuplés d'ancêtres, c'est laisser se dérouler le mythe. Dès le plus jeune âge, elle est livrée à celui de la petite noblesse bretonne qu'exalte son père, puis qu'elle-même consolidera.

Cet ancrage au temps des origines, si puissant dans ses racines, est un lourd héritage qui ne favorise pas l'intégration dans le siècle et ses affaires. Face à un tel passé, l'avenir est plus qu'incertain...

1. Témoignage recueilli par l'auteur.
2. Prix Goncourt 1911.
3. *Écho de la Presqu'île guérandaise et de Saint-Nazaire*, 6 février 1956.

Parents artistes

Ainsi, Odette se voit, à l'aube de sa vie, toute pré- parée pour mener la vie de château. Hélas ! la réalité n'est pas le mythe ! Son père, déjà, a choisi une autre voie. À dix-sept ans, il décide de se consacrer définitivement à la peinture comme le lui a conseillé son oncle. Il lui faudra aussi en vivre – il en vivra, d'ailleurs, fort mal. Sa famille perd le peu de fortune qui lui restait lors de l'effondrement de la Banque de Lyon et de l'Union générale en 1882, et ne peut plus désormais lui assurer la moindre sécurité financière. Il rompt les dernières amarres familiales. Fuyant aussi l'atmosphère des ateliers et des académies qu'il juge étouffante, indépendant de caractère et d'habitudes, il part faire son tour d'Italie. De retour en Bretagne, à Pont-Aven, en 1886, il prend pension à l'auberge de Marie-Jeanne Gloanec où il rencontre Paul Gauguin. Ils projettent ensemble un voyage à la Martinique ; mais Gauguin, qui était parti le premier, lui fait parvenir par l'intermédiaire du peintre Charles Laval une lettre où, malade et déçu, il lui déconseille de le rejoindre.

Du Puigauveau regagne alors l'Italie d'où il s'embarque pour la Tunisie : il n'y restera pas. Et ce sont encore d'autres voyages en Suisse, en Allemagne, aux Pays-Bas. En Belgique, il se lie d'amitié avec le peintre James Ensor, le poète Émile Verhaeren, le peintre Hubert Vos et le graveur Henry de Groux. Il se rend en Suède en compagnie du peintre Allan Osterlind, puis tous deux retournent à

Pont-Aven. En 1890, il expose au Salon des Indépendants où Degas le remarque et achète un de ses tableaux, *Un feu d'artifice*.

Le 7 août 1893, il épouse Blanche Henriette Van den Broucke qui a dix-neuf ans. Elle est aussi artiste, étudie le dessin à Saint-Nazaire avec un professeur et manifeste un grand talent de portraitiste dans l'art du crayon, du pastel et des miniatures sur ivoire. Et Odette vient au monde l'année suivante, dans cette famille où l'art est la règle qui conditionne le cours de la vie.

Le peintre, accompagné dorénavant de sa femme et de sa fille, continuera à se déplacer fréquemment selon les aléas de sa carrière et de sa situation matérielle, tentant de s'imposer dans le milieu artistique. En quatorze ans, ils ne déménageront pas moins de neuf fois !

Trois mois après la naissance d'Odette, les parents quittent Saint-Nazaire, où ils vivaient dans la maison de Mme Van den Broucke. Selon Odette, qui ne manque pas une occasion d'accabler sa parentèle flamande, les disputes entre les deux femmes, autoritaires l'une et l'autre, éclataient sans cesse : « C'était un combat perpétuel. »

Son premier hiver s'écoule en haut d'une colline à Rochefort-en-Terre, dans une belle demeure seigneuriale à moitié ruinée que des amis mettent à leur disposition. Son père y trouve l'espace, la tranquillité et la liberté nécessaires à son travail ; mais l'hiver de 1894-1895 est si rigoureux que le château, resté à l'abandon, se révèle impossible à chauffer. Ses parents n'en habitent qu'une salle. Devant une fenêtre, son père a dressé son chevalet et ses toiles. Le berceau est devant la cheminée à la hotte armoriée qui monte jusqu'au plafond ; quand les bûches s'éteignent, la neige tombe dans l'âtre. On a tendu des couvertures en guise de rideaux autour du berceau de la petite fille et, la nuit, sa mère vient frotter ses mains

avec de l'alcool pour éviter qu'elles ne gèlent. La vie de château de la petite Odette commence comme un conte de Noël à la Dickens !

Au printemps, après que le père a fini de peindre les pommiers en fleur, on l'emmène plus loin vers l'ouest à Pont-Aven, où ses parents sont heureux de retrouver un milieu artistique. Le regard de l'enfant est à jamais imprégné du monde enchanteur des tableaux du peintre. Processions nocturnes, fêtes foraines lors des pardons, feux d'artifice et feux de joie pour la Saint-Jean-Baptiste ou la Saint-Pierre, couchers de soleil, clairs de lune, ont été son premier livre d'images. On retrouvera plus tard dans son écriture l'influence de la peinture, car sa perception du monde est d'abord d'ordre visuel.

« J'ai la mémoire des yeux, rappelle-t-elle souvent. Je me souviens des choses qui font image. »

C'est à Pont-Aven, aussi, à l'*Hôtel du Lion d'Or* qu'elle apprend à parler, à marcher. Fêtée par tous, elle invente des jeux et devient la mascotte de l'hôtel. Elle remporte son plus grand succès dans la parodie de fable. Ainsi, la conclusion de *La Guenon, le Singe et la Noix* de Jean-Pierre Claris de Florian devient : « Apprenez que dans la vie quand on travaille, on n'a pas de plaisir. » Innocente enfant qui ne se doutait pas des lendemains de labeur qui l'attendaient !

Quelque temps après, l'état des finances étant à tout le moins précaire, la famille se disperse : la mère part au pair pour l'Angleterre parfaire l'éducation d'une jeune fille ; le père voyage entre Pont-Aven et Paris, et la fille est placée chez sa grand-mère maternelle à Saint-Nazaire. La présence d'un jeune oncle architecte qui lui est tout dévoué éclipse celle de la grand-mère, et elle ne semble guère souffrir de la séparation. Sur une photo de cette époque, on voit une jolie petite fille sage, un ruban dans les cheveux, vêtue d'une robe de mousseline, un magnifique cerceau à la main, cadeau de l'oncle.

À la fin 1897, la famille de nouveau réunie part vivre à Antibes chez la grand-mère paternelle. Odette et Clotilde ont à peine le temps de se connaître – juste assez pour que la grand-mère remarque chez sa petite fille un caractère. « Cette petite Odette, disait-elle, est trop intelligente pour son âge. » La cohabitation sous le même toit entre le fils et sa mère devient vite infernale.

Dès février 1898, les du Puigaudeau redéménagent et prennent pension à l'*Hôtel Savournin* de Cagnes. Le peintre travaille beaucoup sans venir à bout des difficultés matérielles qui ne font qu'augmenter. Odette garde un mauvais souvenir de ce séjour.

« La Côte d'Azur ne nous fut guère hospitalière ! Livrée à moi-même dans l'auberge de Cagnes où nous étions échoués de passage, je tombai gravement malade en même temps que ma mère. Et mon père, accablé de soucis de famille, de travail et d'argent, était en proie au mal du pays et de sa chère Bretagne aux lumières douces, nuancées, humides. »

Du Puigaudeau profite de son séjour dans le Midi pour rendre visite à Renoir ; il est déçu par son accueil froid et n'aime ni ses coloris ni son style.

Nouveau départ. Encouragés par l'insistance de leurs amis artistes Henry de Groux, Florent Schmitt et Paul Mezzara, ils s'installent en 1899 à Sannois, près d'Argenteuil, puis à Saint-Cloud. Cette période est faste pour le peintre. En 1903, il réalise sa première exposition personnelle et présente cinquante-quatre toiles à la galerie des Artistes modernes. C'est un succès fort remarqué. Ses moyens financiers s'améliorent et la famille vit avec plus d'aisance. Le cercle de leurs connaissances s'élargit. Ils peuvent mener une vie mondaine, recevoir et être reçus. Odette, évidemment, est de la partie, mais se console mal d'être toujours la seule enfant au milieu de ce monde d'adultes. Elle se souvient de ces longs après-midi malheureux passés

aux « Tourteaux » chez Degas qui invitait régulièrement ses parents. Le « maître » était si irascible qu'il la terrifiait.

« Il détestait les enfants et j'avais ordre de ne pas faire de bruit. On m'installait dans un coin avec un gros volume de Victor Hugo. Ainsi, j'appris par cœur des poèmes des *Chants du crépuscule* et des *Feuilles d'automne* qu'ensuite mon père m'apprenait à réciter, car il était un lecteur remarquable. »

Jusqu'à la fin de sa vie, Odette aimera à les déclamer quand elle s'ennuie !

Les du Puigauveau resteront dans la région parisienne jusqu'en 1906, date de leur retour dans la presqu'île guérandaise. Encore une halte de deux ans dans une grande maison au bord de la mer à Bourg-de-Batz, avant d'être accueillis dans le fort militaire d'Hikeric par un ami d'enfance du peintre, Emerand de La Rochette. Puis ils se fixeront définitivement au Croisic dans le manoir de Kervaudu, où le peintre mourra en 1930.

Tous ces lieux momentanément habités et vite quittés ne laissent dans la mémoire d'Odette que des traces superficielles, quand elles ne sont pas désagréables. La famille avait son centre, son pôle fixe, la Bretagne, où elle n'était jamais longtemps sans retourner pour de courtes vacances. C'était là le repaire – la « vraie vie ».

En revanche, ce qui pèsera de tout son poids dans l'existence d'Odette, c'est de n'avoir ni frère ni sœur. On sait seulement que le père, tourmenté par l'idée que la famille se terminait, souhaitait avoir un fils et que sa femme, trois ans après la naissance d'Odette, accoucha d'un garçon mort-né. Odette reste donc enfant unique et sa mère lui répète souvent : « La seule qualité que tu possèdes, c'est d'être unique. » Personne ne pressent encore quelle destinée cette « qualité » va engendrer !

Le père veut un fils : Odette sera ce fils. Elle y gagne une grande liberté de mouvement et d'activité, interdite aux filles de son âge. Dès qu'elle a huit ans, il lui apprend à tirer avec un revolver de la cavalerie belge, si lourd qu'elle ne peut le soulever et qu'elle doit le poser sur des pierres, puis il l'arme d'une winchester à longue portée. Il l'initie au jeu de cartes et elle a le privilège de rouler ses cigarettes avec son tabac. Plus tard, il l'emmènera dans ses parties de chasse et elle sera fière d'être la seule femme parmi les chasseurs, aussi adroite à tirer qu'à leur préparer le repas. Son père aussi sera fier d'elle.

« J'étais son enseigne », dit Odette.

Dans toutes ses sorties elle est son fidèle compagnon. Celles qui les rendent encore plus proches l'un de l'autre sont les pèlerinages sur les lieux ancestraux. N'est-ce pas le père qui lui a ouvert l'accès aux origines familiales ? Mais n'est-elle pas l'héritière, unique, celle à qui reviendra la mission de redorer le blason afin que le nom perdure ? Ce rôle de fils, sans doute un simple jeu au début, devient une aventure qui l'entraîne au plus profond d'elle-même. Plus elle investit cette image idéalisée de fils que lui projette son père, plus il l'aime d'un amour passionné. Valorisés l'un par l'autre, tous deux entretiennent et nourrissent ce nouveau mythe, et Odette devient le fils. Elle incarne tant ce modèle que, regardant son corps, elle ne comprend pas qu'il reste celui d'une fille.

Quelle impatience déjà, quelle incrédulité quand le réel n'obéit pas à ses désirs ! Quand elle s'engagera, elle s'engagera entièrement, corps et âme et à corps perdu.

À quatre-vingt-quinze ans, au Maroc, ce mystère de la nature l'obsédera toujours. Il est poignant de l'entendre formuler ce verdict contre elle-même : « Tant pis pour moi, je suis restée une fille. » Quelle faute continue-t-elle à payer ? De quelle culpabilité se charge-

t-elle pour l'éternité ? Celle d'être née fille, d'avoir été l'intruse qui usurpe la place de l'absent ?

Un après-midi, alors qu'elle venait de terminer la lecture de *L'Enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun, Odette du Puigauveau s'exclama, les yeux éblouis : « Mais ce roman c'est ma vie ! C'est moi l'histoire de cette fille élevée comme un garçon. C'est étonnant que l'auteur ait trouvé ça : pourtant il ne me connaît pas. » Et la chronique de ses jeunes années repassait devant ses yeux. D'un coup, la force de la vérité avait éclaté, et elle redécouvrait en toute clarté un secret longtemps porté et oublié. D'un coup, il avait jailli et rayonnait. Odette, si méfiante de coutume envers toute interprétation et tout dévoilement, osait à haute voix se livrer. Il avait fallu un détour : *L'Enfant de sable* avait opéré ce miracle. Odette répond rarement aux questions qui soulèvent des problèmes psychologiques : elle biaise, elle ruse. C'est un comportement qu'elle semble avoir mis en place dès l'enfance, une manière, plutôt instinctive que consciente d'ailleurs, de se protéger.

À l'âge où on va à l'école, Odette restait à la maison, éduquée par des parents artistes peu soucieux de la préparer à un métier, à une carrière, mais attentifs à développer son instruction hors de tout carcan institutionnel. À dire vrai, elle fréquente deux fois l'école. À Sannois, elle a sept ans : l'expérience tourne court au bout de quelques semaines.

« Je me sauvais pour aller raconter aux gamins de la rue mes lectures de la veille : Jules Verne ou Fenimore Cooper. Quand la nuit tombante interrompait le travail de mon père, il partait à la recherche de sa fille ; cela ne dura pas longtemps ! »

Puis, quand elle a dix ans, elle va vivre un an à Saint-Germain-en-Laye. Son père avait décidé qu'il était temps pour lui de concrétiser un vieux rêve, aller peindre quelques mois à Venise. Sa femme

l'accompagnant, il fallut bien se résoudre à placer Odette en pension. Profitant de la bonne réputation que Mme du Puigaudeau avait laissée chez les sœurs augustines de Saint-Germain-en-Laye, on y envoie Odette au mois de juillet. Tant que dure l'été, qu'elle est la seule pensionnaire et qu'elle peut à loisir s'éclipser par les fenêtres ouvertes pour dégringoler dans le parc et aller grappiller dans les abricotiers, elle s'arrange fort bien de cette vie. Mais, après les vacances, voici qu'arrivent les élèves, les programmes et l'enfermement. Plus question de s'enfuir dans le parc ! L'institution est mise à rude épreuve par cette jeune sauvageonne qui devient diablesse et sournoise au contact des autres enfants. On cherche à amadouer cette rebelle et on lui présente une petite fille dotée de toutes les qualités pour qu'elles deviennent amies. Contre toute attente, la sœur qui est à l'origine de ce rapprochement voit Odette se précipiter sur la petite Normande et lui arracher les cheveux. La sœur, originaire du Nord, était peu au fait de ces passions régionales si tenaces ! Odette finit par s'assagir et elle s'est habituée à sa nouvelle vie quand, un an plus tard, ses parents reviennent de Venise. Elle aurait bien aimé prolonger son séjour, mais, devant le désir de son père, venu la chercher, elle n'ose protester et quitte la pension.

La voici de retour à la maison. Les journées s'écoulent selon un rythme fixé une fois pour toutes – équilibre insolite bâti sur de grandes libertés et de pesantes contraintes. Le travail scolaire est programmé dans des horaires stricts calqués sur ceux de l'école ; il est placé sous la responsabilité de sa mère, qui possède le brevet supérieur. Celle-ci, élevée dans les « vertus » chrétiennes, veille à développer chez Odette le sens de l'effort, de l'exactitude, de la rigueur envers soi-même : toujours faire plus pour tenter d'arriver au plus près de la perfection est un de ses préceptes éducatifs. Quand Odette reçoit un cadeau, avant de pouvoir en disposer, elle doit, dès

l'âge de cinq ou six ans, écrire d'abord au généreux donateur pour le remercier. Tant que quelques incorrections subsistent, elle recommence sa lettre et n'a pas l'autorisation de jouer. Mais pour les méthodes d'apprentissage, sa mère n'est pas conformiste : si Odette préfère s'installer pour étudier dans le cerisier, comme à Sannois, ou dans le figuier de Kervaudu plutôt que devant un bureau, libre à elle !

La grande menace reste l'école au cas où elle ne respecterait pas le programme et causerait des soucis à ses parents. Mais, nous le savons, elle est assez docile pour ne pas enfreindre la loi. Ce qu'elle a à faire, elle le fera avant ou après les heures d'étude quand elle est laissée entièrement libre d'agir à sa guise. Les grosses bêtises se soldent par de belles fessées que lui administre son père. Ce système de punition lui sied : elle préfère les coups qui ne laissent que quelques légères traces corporelles aux châtiments moraux insidieux que l'on n'a jamais fini de payer.

De manière plus intermittente, son père assure l'étude des matières scolaires comme les tables de multiplication ou la chronologie des rois de France. Il lui apprend aussi, en jouant, les premiers rudiments de géographie. Tous deux aiment les jeux d'adresse et de patience. La cousine d'Odette lui a offert un ensemble de cinq puzzles représentant les cartes coloriées des continents. Chaque soir, entre le père et la fille, c'est une lutte acharnée pour savoir qui terminera le premier l'assemblage des différentes pièces !

C'est encore guidée par son père qu'elle prend ses premières leçons de sciences naturelles dans cet espace familial qu'est leur jardin. Si elle eut une école, ce fut bien celle de la nature. Le peintre ne loue jamais de maison sans jardin : dans son atelier de plein air, il est attentif à recréer la nature autour de lui. Il ne supporte pas non plus que le jardin soit enfermé entre des murs et, au grand dam des propriétaires, il abat tout enclos. À Sannois, la maison est entourée

d'un terrain vague, inhabité, au bout duquel coule une rivière. Après avoir supprimé toute clôture, murs et troènes compris, il plante en guise de haie ces pavots auxquels il consacre beaucoup de soins. « C'est là que j'ai appris qu'il fallait regarder loin autour et c'était si joli ! On voyait les bois bleutés au fond, des roseaux près de l'eau et ces parterres de pavots. » À l'intérieur du jardin, Odette possède son domaine personnel qu'elle entretient avec le secours de son père qui défriche, bêche et façonne, à sa demande, une plate-bande et un massif au milieu : on en retrouve le modèle dans plusieurs tableaux du peintre.

Éveillée à cette curiosité pour la nature, Odette passe le plus clair de ses journées au-dehors, fascinée par le spectacle qu'elle y découvre. Elle collectionne les plantes, les pierres, les insectes. Elle reste accroupie des heures à regarder courir les coccinelles, à guetter les oiseaux qui nourrissent leurs oisillons, à observer l'araignée qui tisse sa toile. C'est là que se sont formées ses habitudes d'observation, son besoin de la précision, sa méfiance envers l'à-peu-près. C'est là encore qu'elle a acquis cette patience et cet art du détail dont elle fera montre, plus tard, dans ses dessins scientifiques.

Elle complète sa culture vivante par la lecture de livres de sciences et de recueils de fables afin que rien ne lui soit étranger, de l'animal à la plante et de la plante au caillou. Elle se passionne pour l'entomologiste Jean-Henri Fabre, et ses parents lui achètent la série des *Souvenirs entomologiques* : « C'étaient mes dictionnaires, mes guides, mes raisons de m'émouvoir de mes bêtes. »

En Bretagne, son livre de la nature s'élargit à d'autres terrains de parcours, et elle découvre toute une gamme variée qui grouille dans les rochers. N'aimant pas rester inactive sur la plage, elle préfère explorer la côte, occupée des heures entières à la pêche aux crevettes et aux crabes cachés dans les goémons. Quand les marins sont

rentrés, un de ses grands plaisirs est de courir dans les bateaux et de se cacher dans les filets, accompagnée de sa chèvre noir et blanc qui la suit comme un petit chien. Car, plus que les enfants, ses compagnons fidèles sont les bêtes. Du plus loin qu'elle se souviene, il y a toujours trace d'une présence animale auprès d'elle. À Bourg-de-Batz, elle est à la tête d'une ménagerie. Son père lui construit une sorte d'arche de Noé à partir d'une vieille caisse de bois blanc qui sert au transport des tableaux. Le premier habitant en est une chèvre, le deuxième une chienne ; viendra ensuite un bébé chat abandonné qui sera nourri par la chienne. Et, à chaque arrivée nouvelle, la chèvre se tasse dans son coin pour laisser un peu de place. Enfin, voici un pauvre goéland qui s'installe, naufragé des grands espaces d'après Odette, et qui ne cesse de raconter ses malheurs en montrant du bec son aile déboîtée. Le soir, tous descendent sur la grève en suivant Odette. Ils ne sont que les premiers d'un long cortège d'amis que viendront rejoindre bien d'autres chiens et chats, quelques perroquets et gerboises, quelques singes, sans oublier Rachid, le guépard, et les nombreux chameaux, compagnons de voyage.

Avec les enfants de pêcheurs, il lui arrive de jouer aux Peaux-Rouges après s'être fait des tatouages en utilisant le jus des mûres du jardin. Parfois, elle les réunit sur la plage et mime avec eux la bataille de Fontenoy. C'est elle, bien sûr, qui, marchant de côté, passe en revue les troupes qu'elle a disposées en équerre, reproduisant le vrai dispositif guerrier. Et c'est à elle qu'il revient de lancer la célèbre réplique : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! » Mais son jeu préféré, c'est « on dirait qu'on serait pauvres ». Les enfants de pêcheurs ne comprennent pas et la trouvent bien étrange. Ils aimeraient mieux jouer à « on serait riches ». À quoi bon ? pense-t-elle. Riche, on possède déjà tout et on n'a plus rien à inventer ! En fait, elle n'aime pas jouer avec les enfants de son âge : ils la

dérangent plutôt. Elle ne se sent jamais seule et ne s'ennuie pas au milieu des plantes, des animaux, tout près des rochers, la tête pleine de rêves.

Hors du regard des autres, elle s'évade plus facilement : elle peut régner à plaisir sur ses espaces secrets, sans risque d'être déconcertée par les questions de quelque importun. Seule, sur la lande, elle navigue dans sa vieille caisse en bois. À la barre de son navire, elle est Jacques Cassard, vaillant capitaine corsaire de Nantes entré dans la marine royale en 1709, et, en brave petite Bretonne descendante de corsaires, elle pourfend l'Anglais !

Ses autres anges gardiens, après les animaux, sont les livres. Elle s'est toujours réfugiée dans les livres. Elle s'enferme avec son chat des journées entières dans le grenier où on entassait les vieux papiers : mais n'importe quel autre lieu lui convient, pourvu qu'elle puisse pousser la targette, sûre d'être tranquille dans sa tanière. Entièrement libre, là encore, dans le choix de ses lectures, elle dévore tout ce qui lui tombe sous la main. Bien des livres qu'elle lisait alors, se rappelle-t-elle, n'étaient pas faits pour un enfant, mais tout cela se chevauchait dans sa tête. Ces vagabondages intellectuels l'entraîneront à une formation autodidacte dont elle est très fière.

Sa lecture favorite fut longtemps *Le Tour du monde de deux enfants*, dont elle se rappelle encore nombre de péripéties. L'autre grand pourvoyeur de rêves est Jules Verne, encore un Nantais ; le voyage de vingt mille lieues sous les mers avec le *Nautilus* est une de ses premières grandes navigations intérieures. « J'adorais descendre en rêve avec le capitaine Némó au fond des océans à travers des forêts d'algues gigantesques où vit tout un monde d'insectes marins parmi des animaux étranges semblables à des fleurs multicolores. » Après les mois Jules Verne, il y eut les mois Fenimore Cooper. Les héros défilent en une joyeuse sarabande. Quand elle ne vole pas au

secours du dernier des Mohicans, elle est un de ces lions qui courent la mer : elle est Daggett, elle est le commandant du *Sea Lions* ou le capitaine Truck, elle est le marin Long Tom Coffin... Suit un intermède avec *Jean-Christophe* de Romain Rolland, puis elle se laisse reprendre de passion pour Robert Louis Stevenson. Ces aventures structurent fortement son imaginaire et ravivent en elle le goût de la mer et du voyage. L'école est loin... Un jour, peut-être, elle aussi, elle appareillera... longue histoire pleine de détours...

L'éducation que reçut la jeune Odette fut bien peu ordinaire, mais pouvait-il en être autrement pour cette enfant unique ? Et son caractère ne put qu'en être renforcé !... Témoin, cet incident d'un après-midi à Sannois. Sa mère était partie pour Paris et l'avait laissée seule avec son père : « Tu feras attention à être à l'heure pour ton travail : ne reste pas trop longtemps dans le jardin. » Odette, très préoccupée par son élevage de têtards, s'attarde. Elle a aussi des ennuis : ses escargots musardent toutes cornes au vent et ne veulent pas la suivre. Pour reconnaître les siens, elle les peignait en jaune, en bleu, en vert avec des restes de palette. Son père sort une première fois de l'atelier, renvoie sa fille à la maison. Il reparaît : Odette est toujours à paresser dans le jardin. Furieux contre cette effrontée, il renverse le tonneau contenant les têtards. Odette, qui pourtant craint son père, est révoltée par une telle injustice. Dès qu'il a disparu, elle se dirige vers le carré de pavots qu'il avait l'intention de peindre le lendemain et en coupe les plus belles têtes. Bravement, elle les dépose sur les marches qui conduisent à l'atelier du peintre. Il avait tué ses têtards, elle tuait ses pavots. Cette action ne manquait pas de panache quand on sait avec quels soins attentifs son père organisait son jardin et veillait à sa floraison.

Pourtant, Odette du Puigauveau se voit heureuse dans cette enfance : « J'ai eu plus de liberté et de rêve qu'aucun enfant n'en a

jamais espéré. J'ai eu mes vacances avant ma vie. »

Kervaudu

Au commencement est la demeure...

Henri MICHAUX.

En cette année 1906, les du Puigaudeau, une nouvelle fois ruinés, n'ont plus qu'une hâte : se retirer au pays natal dans leur chère Bretagne, refuge habituel. Le retour d'Italie, bien que le peintre ait beaucoup travaillé, s'est soldé par une faillite complète. Ce voyage avait été rendu possible grâce à une somme d'argent que leur avait avancée le mari de l'une de ses cousines, M. Royer de Mauvillain. Cette dette devait être remboursée par le produit de la vente des tableaux peints à Venise. Or le cousin, impatient, exige le remboursement immédiat de son prêt, avant même que le peintre n'ait eu le temps d'organiser une exposition. Les tableaux, le mobilier, les dessins d'Henriette du Puigaudeau sont saisis, et le tout est envoyé à l'hôtel Drouot, où la vente n'atteint même pas le montant de la dette.

Découragé, amer et dépité, le peintre perd tout espoir de devenir célèbre à Paris. Il n'a plus qu'une seule exigence : peindre, encore peindre, loin des intrigues et des mondanités, fussent-elles artistiques. Installé à Bourg-de-Batz, il reprend ses randonnées à

travers la lande bretonne, à la recherche de motifs pour ses toiles. Un jour, il s'arrête émerveillé devant un manoir du ^{xv}^e siècle, petite forteresse toute de granite patiné par l'air salin, située à proximité de la pointe du Croisic. D'emblée, il est séduit par cette demeure isolée, durablement enracinée au milieu des champs et des marais salants, éperon résistant à tous les vents du large semés d'embruns et de tempêtes.

C'est un coup de cœur : c'est là qu'il habitera. Le corps du bâtiment est flanqué d'une tour ronde où un escalier intérieur permet d'accéder au premier étage. Aux pignons et aux fenêtres veillent des gargouilles sculptées à tête de bœuf. Autour, il imagine déjà le jardin avec les rosiers et les massifs d'œILLETS, l'étang nettoyé couvert de nénuphars... Plus loin, à l'horizon, se découpent les collines guérandaises couvertes de bois où l'on aperçoit quelques villages gris et blancs. Au Croisic, il se renseigne plus précisément et apprend que le propriétaire est le poète croisicais M. Lebreton des Fontenelles ; celui-ci n'a jamais voulu se séparer de Kervaudu, qui lui vient de sa mère. Il ne désire pas non plus le mettre en location ; le manoir est donc laissé complètement à l'abandon.

Du Puigauveau, pour l'amour de l'art et la sauvegarde du manoir, entreprend des démarches pour le faire classer comme monument historique. M. des Fontenelles, flatté par ce geste et convaincu de l'attachement du peintre pour Kervaudu, consent non seulement à le lui louer, mais se charge de toutes les réparations nécessaires avant l'emménagement de la famille. Depuis plusieurs générations, le manoir avait été transformé en ferme. Toutes les pièces du rez-de-chaussée, devenues des étables et des resserres, sont restaurées. À la demande du peintre, qui rêvait depuis longtemps d'avoir un vrai atelier vitré, on relève une ancienne écurie et le toit est transformé en verrière, orientée au nord afin d'éviter la trop vive lumière du soleil.

Il faut aussi construire une citerne, car l'eau du puits a été polluée par du bétail enterré dans le jardin après une épidémie¹.

Mais, pour Odette, cette demeure est loin de représenter une annexe du paradis : « Autant cette maison aimait mon père, autant elle me détestait. Ses fantômes me réservaient leur plus beau tapage². »

Il est vrai que, pour une jeune adolescente, ce n'est pas là un lieu où mener la vie de château. Il faut l'imaginer, en 1908, attendant peut-être quelques « lettres de course », derrière cette grise muraille austère presque aveugle et cette noire tourelle au bout de la lande pierreuse où la terre et l'eau luttent éternellement. D'une des rares fenêtres qui percent la forteresse, elle a vue, au milieu des prés, sur le trou d'eau où on lave le linge et où une petite bonne s'est noyée. Au-delà s'étendent les marais salants, mares bordées de crêtes boueuses, carrés d'eau saumâtre, longs sentiers de vase glissante : c'est le pays blanc, le plat pays du sel, sans un arbre, sans une ombre. Ce n'est plus la terre, ce n'est pas encore la mer.

Les mois d'hiver sont les mois les plus longs et les plus durs, ceux que les Bretons appellent les « mois noirs ». Les « trois ermites », comme les surnommait Degas, vivent dans un isolement complet. Kervaudu se referme sur lui-même et s'enténèbre : on s'y chauffe mal et on s'y éclaire à la mauvaise lumière des lampes à pétrole. Le peintre, qui ne sort plus que rarement dans la nature en cette saison, se cloître dans son atelier : même le chat qui, pourtant, vit les yeux fixés sur son maître, a été condamné à se retirer et s'est éclipsé. Un silence absolu pèse sur toute la maison. Le peintre travaille sans relâche, des jours et des jours, sans adresser la parole à qui que ce soit. La peinture l'absorbe complètement, lui fait tout oublier. Puis, tout d'un coup, c'est l'explosion. Il sort, se jette dans un tourbillon de

distractions, et personne ne sait quand il réapparaîtra. Odette reste seule avec sa mère.

Attardons-nous sur le portrait que la fille dresse de cette mère dont elle aimerait ne rien avoir hérité : en effet, bien des similitudes existent entre elles qui sont trop évidentes pour qu'on les ignore. Odette n'échappera pas à sa mère ! La vertu qu'elle lui reconnaît est le courage, « ce courage d'acier qui plie un moment et se redresse toujours. Elle tenait la maison, seule, recevait, taillait nos vêtements, s'occupait de mon instruction et trouvait encore le moyen de dessiner. Elle n'avait jamais trop de travail ». Sa mère est une femme admirable, qui sait tout faire et qui transmettra à sa fille ce savoir domestique. Mais, de façon contradictoire, ces qualités-là deviennent des défauts.

« Un peintre n'a pas besoin d'une femme vertueuse, bienfaisante et sévère. Il lui aurait fallu une femme ambitieuse. Elle avait des exigences de provinciale qui veut que son mâle lui rapporte le maximum d'argent. Elle voyait "petit", et cela fait des vies "petites". Elle fut son mauvais génie. »

Ce serait sa mère qui aurait brouillé du Puigauveau avec un des plus grands marchands de tableaux de l'époque, Durand-Ruel. Celui-ci, jusqu'alors, avait assuré au peintre, contre le dépôt en exclusivité de ses toiles, une mensualité de 300 francs, pension que touchaient à leurs débuts tous les artistes qu'il patronnait. Sa mère, qui avait toujours peur de se faire duper, trouva cette somme insuffisante et, à partir de 1904, il n'y eut plus ni rentrée régulière d'argent ni point de vente fixe pour les tableaux. Pour finir le mois, les parents d'Odette furent encore plus souvent contraints d'emprunter.

Marie-Thérèse Perrot, une Croisicaise, se souvient qu'il arrivait que le boucher reçût un tableau en échange de quelques rôtis. Le tailleur de Nantes, M. Delphan, chez lequel le peintre se faisait

couper des costumes de belle étoffe, était payé de la même manière, comme M. Aymard, le marchand de couleurs et de pinceaux. Pour boucler ce budget toujours en déséquilibre, le peintre doit prendre des élèves.

C'est pour lui une corvée si pénible que pour couper court aux explications, il finit par peindre lui-même le tableau ! Son épouse contribue au revenu familial en vendant des portraits au pastel qu'elle exécute sur commande. Elle se déplace chaque semaine jusqu'à La Baule pour donner elle aussi des leçons de dessin aux enfants de M. Pavie, le maire de la ville. Odette l'y accompagne tous les jeudis. Quelle aubaine pour elle ! Elle se rappelle la grande propriété sauvage couverte de mimosas qu'habite la famille Pavie, les cinq enfants éduqués à la maison par leur mère, avec lesquels elle se sent plus en affinité qu'avec les jeunes filles du beau monde du Croisic élevées en pension. On la considère comme la sœur aînée et on a grande pitié de la voir « moisir » à Kervaudu. On lui propose de venir aussi le dimanche, mais Mme du Puigaudeau refuse : « Un jour de fête par semaine est bien suffisant pour ne pas troubler le travail des enfants. »

Elle regrette fort l'intransigeance de sa mère, car, chez elle, à Kervaudu, l'atmosphère est loin d'être sereine. Ses parents se querellent souvent. « Devant les râteliers vides, les chevaux se battent. » Elle qui était de santé résistante devient une adolescente fragile, délicate et craintive. Elle a peur des colères de ses parents, peur qu'ils se séparent, peur que son père ne revienne pas de certaines expéditions et l'abandonne.

Celle qu'elle incrimine, bien sûr, est sa mère et ses antécédents familiaux, la « race flamande », principalement les femmes flamandes qui seraient de vraies diablasses, toujours fâchées avec une moitié du monde, tantôt l'une, tantôt l'autre.

Encore une mésalliance que le mariage de ses parents. Plus catégoriquement encore, au cours d'un entretien, Odette affirme :

« Un artiste, un écrivain ne devrait pas se marier. Mon père aurait réussi s'il ne s'était pas marié et s'il n'avait pas eu à sa charge femme et enfant. Un enfant absorbe toute l'énergie. Un artiste doit vivre seul et ne pas être étouffé par les problèmes domestiques. »

Dans le roman familial d'Odette, les femmes sont toujours les coupables. Plus tard, ce jugement particulier s'étendra à la communauté féminine qu'elle estime « nuisible, détestable et faiseuse d'histoires » – quelques rares figures seulement y échapperont, et tout d'abord elle-même. Mais il est vrai qu'elle est à part, puisqu'elle est devenue le fils, conformément au désir du père.

Odette, Yvane, Marie du Puigauveau, lit-on sur son extrait d'acte de naissance. Elle aurait tant aimé que son prénom usuel soit Yvane ! Autour de ses seize ans, peut-être même avant, les ambiguïtés quant à cette identité vont aller grandissant, et le piège va se resserrer.

Le 10 octobre 1910, elle passe à Nantes le brevet de capacité pour l'enseignement primaire, avec dispense. Elle commence à penser que l'école, maintenant, à son âge, serait peut-être utile et qu'il conviendrait de fréquenter un lycée « normal » comme tous les jeunes de son milieu qui préparent leur avenir. Son père s'y oppose. Il refuse catégoriquement la proposition des Bocquet, l'oncle et la tante d'Odette qui s'offrent à la prendre en pension à Lille, où ils habitent. Ce ne serait, pourtant, ni pour les uns ni pour les autres, une lourde charge, car ils hébergent déjà un neveu. Odette se souvient de la terrible colère de son père... « Non, je ne leur donnerai pas ma fille. » « Et “ma” fille, conclut-elle, est restée à apprivoiser des hannetons dans le jardin », loin du bruit et de la fureur du monde.

Elle prend dorénavant des leçons particulières de mathématiques et de français avec M. Seignard, instituteur au Croisic, pour suppléer

à l'enseignement familial jugé insuffisant. Odette écrit alors ses premiers textes et consacre de longs moments à imiter les auteurs classiques, exercices où, selon elle, elle excellait. Elle reçoit des cours de piano de M. Bélédin, organiste à la cathédrale de Nantes, et de M. Legrand, compositeur, qui, d'ailleurs, ne pouvait rien composer, car il se disait envoûté par Debussy.

Deux fois par semaine aussi, elle se rend à Nantes chez un professeur de chant et elle séjournera alors plus fréquemment chez les Châteaubriant au Châtelet. Elle se sent merveilleusement bien dans cette famille. Elle considère Louise, la fille du « gentilhomme », comme sa sœur aînée ; elle est heureuse de découvrir avec eux les musées de Nantes et de la région.

Dans leur propriété entourée de chênes centenaires, Odette a le sentiment, expliquera-t-elle plus tard, de vivre les derniers feux d'un monde archaïque bientôt englouti. Après la mort du patriarche, les traditions ne seront pas rompues. Louise se marie avec Casimir Boutillier de Saint-André et reste au Châtelet, où Odette continue à venir aussi régulièrement participer aux travaux de la maisonnée. Qu'on en juge : elle raconte que pour faire la lessive, elle attachait Jacqueline, la fille de Louise, avec une corde de longueur bien calculée pour éviter qu'elle ne se jetât dans le feu ou ne tombât dans la lessiveuse. Le chien, en liberté, se couchait à ses pieds, près d'elle, ce qui en choquait plus d'un. Pourtant, Jacqueline n'était pas malheureuse, et le parc était dangereux pour cette enfant, surtout avec cette rivière qui coulait à l'autre bout en contrebas ! Qui l'aurait sauvée ? Odette, comme toute Bretonne qui se respecte, ne savait pas nager. Ne voyons pas là un manque d'affection d'Odette pour Jacqueline. Au contraire, Odette adore la fillette. Une longue correspondance affectueuse en témoigne, qui durera jusqu'à la mort de Jacqueline en 1981.

À Kervaudu, Odette parfait son éducation artistique avec son père. N'est-elle pas son élève la plus éveillée ? Son savoir naît là, dans de longues séances, où il lui transmet quelques-uns de ses principes : il la met en garde contre l'utilisation du blanc et du noir.

« Ils n'existent pas dans la nature ni sur ma palette ! Les effets de lumière, d'ombre, de violence, de douceur s'obtiennent par le jeu des couleurs complémentaires. Tout est dans le contraste et les harmonies des couleurs du prisme. »

Elle l'aide à préparer sa toile dans la cuisine. « Il la tendait lui-même sur le châssis, y étendait avec le couteau à palette une bouillie de gélatine et de blanc d'Espagne. Quand la surface était sèche et rugueuse, il la ponçait avec une grosse pierre ponce. Enfin, on y étendait la céruse ou le blanc de zinc teinté d'un peu d'ocre, avec le couteau à palette. J'aimais beaucoup faire ce travail avec lui, en récitant mes leçons. »

Ferdinand du Puigauveau, avant d'être un artiste, est d'abord un artisan. Il a la conscience de l'ouvrier qui prépare lui-même son matériel. Plus peut-être que les techniques elles-mêmes, c'est le goût de la belle ouvrage, qui passe par ce désir de tout faire bien par soi-même, qu'il donne en modèle à sa fille. Odette n'oubliera jamais la leçon. Toute sa vie, elle sera guidée par l'idée d'excellence, le souci constant d'être à la hauteur.

Une vocation se dégage-t-elle de tous ses talents qu'on éveille et encourage ? Peut-être son père caresse-t-il quelques rêves de grandeur pour Odette ? Elle sera peintre, actrice, femme de lettres, pourquoi pas musicienne ? En attendant, elle devient experte dans l'art du dessin. Elle ne manque pas de « modèles » :

Grosses crevettes dans les passes d'eau courante ; congres et anguilles lovés au fond des bouillardes vaseuses : blennies

bigarrées ; loches d'or bruni ; chabots noirs, verts, orange, féroces petits monstres chinois embusqués sous les algues ; étrilles pelucheuses aux pinces violettes que l'on appelle ici « chèvres », en breton « gâvres » ou encore, dans la langue poétiquement imagée des pêcheurs, « crabes de velours » ; tournevents d'émeraude, hippocampes bronzés, entortillés aux zostères fleuries de petites actinies mauves. Jolies bêtes et fleurs marines – éclatantes couleurs, harmonieuses formes – que j'ai eu de joie à peindre les beautés délicates que la nature a précieusement encloses en vos moindres détails³.

Elle gagne son premier argent en dessinant un papillon, un *Eupackardia calleta* femelle, pour le baron de Lastours du château de Varades en Vendée, qui possède un élevage de chenilles tisseuses de soie. Le laboratoire d'entomologie du muséum de Nantes lui passera aussi des commandes.

Enfin, les sombres mois d'hiver sont passés. C'est maintenant l'été. Les vacanciers envahissent les lieux déjà touristiques de Guérande, de La Baule et du Croisic. Kervaudu sort de son superbe isolement, et les « trois ermites » reçoivent amis, visiteurs amateurs d'art et notables. Le peintre a gardé de solides contacts avec les milieux artistiques de la région, participant régulièrement aux manifestations nantaises des Amis des arts et de la Société des artistes bretons. Avec Paris, les liens sont plus distendus. Depuis 1904, date de sa rupture avec Durand-Ruel, il a limité ses voyages à Paris et ne s'y rend bientôt plus qu'une fois par an pour déposer quelques œuvres chez Camille Tremblay, antiquaire et marchand de tableaux.

Éloigné du bruyant petit port de pêche, isolé au milieu des champs et du marais salant, Kervaudu devient un lieu privilégié de réunions.

Odette se souvient que, parfois, soixante personnes emplissaient le salon, la grande salle du rez-de-chaussée qui bénéficiait d'une acoustique exceptionnelle. Combien de kilos de gâteaux n'a-t-elle alors pas préparés avec sa mère qu'elle assiste en jeune fille de la maison !

Ses parents sont d'un naturel accueillant et hospitalier. On organise des concerts, des représentations théâtrales, des séances de poésie, et Odette participe aussi à toutes ces distractions culturelles. Elle remporte un vif succès quand elle déclame les poèmes de Verhaeren et d'Hugo. Entraînée par son père, elle en connaît des pages et des pages... Parfois, on se déplace dans les jardins de Kergroaz chez les Courville, animateurs du théâtre parisien La Petite Scène : les soirées sont alors consacrées au théâtre. Un été, on joue *Phèdre* et Odette est Hermione. Un banal incident – la toge d'Ismaël se dégrafant au cours d'un acte – lui fera quitter la scène sur intervention de son père, « choqué » que sa fille ait entrevu la nudité d'un homme ! Attitude étonnante quand on sait que le peintre n'était pas tenu pour un paragon de vertu par les mères de ses modèles ! Odette ne remontera plus sur les planches.

La guerre de 1914 met un frein à ces réceptions. Comme toute la Bretagne, la Loire-Inférieure est durement éprouvée. Odette estime de son devoir de se consacrer à des tâches de guerre et envisage d'aller travailler à l'hôpital. Mal lui en prend, car, selon son père, il n'est pas convenable pour une jeune fille de vingt ans d'aller soigner des soldats dans un endroit public ! Odette restera au manoir, raccommodera le linge des malades, confectionnera de la pâtisserie, fera de la charpie pour les bandages et livrera le tout au grand hôpital. Elle trouve l'occasion, là, de lier connaissance avec un groupe d'Américaines qui dirigent le dispensaire militaire du Croisic et qui deviendront ses confidentes.

Malgré la guerre, un petit embryon de vie culturelle se maintient autour de quelques artistes permissionnaires, réformés ou blessés, qui viennent se reposer à Kervaudu même ou dans les environs. Alphonse de Châteaubriant est à Piriac. Le graveur Jean-Émile Laboureur fait de courtes apparitions ainsi que les peintres Émile Dezaunay, Alexis de Broca, Charles Milcendeau, Charles Toché, Donatien Roy et son fils Bernard. En 1917, le compositeur Florent Schmitt, grand ami de la famille, y reste un an avec sa femme et son fils. La musique a raison des habitudes solitaires du père, qui installe son chevalet et ses toiles dans le salon, près du piano devant une fenêtre. Sa mère dessine devant une autre fenêtre. Du Puigau deau a trouvé un nouveau « mécène » en la personne de Félix Perrouin, grand bottier de Nantes et propriétaire de la « Manufacture de chaussures supérieures, séries américaines ». En échange d'une mensualité de 400 francs, il lui remet une partie de sa production.

L'industriel s'est engagé à organiser, à la fin de la guerre, à New York, une grande exposition : elle n'aura, en fait, jamais lieu.

Après l'armistice, en 1918, dans l'euphorie collective, les réceptions reprennent, avec un public plus cosmopolite ; le cercle s'élargit à de nouveaux venus. On rencontre Mme Caldaguès et Mme Bentz, professeurs au conservatoire de Nantes, une violoncelliste, Mlle Le Moine, un compositeur célèbre, Alexandre Georges, et sa fille Bernadette, qui est pianiste, Georges Painvin, directeur des Chantiers de Penhoët, violoniste. Une Américaine, Mary Crayne, qui chante la musique russe d'une façon admirable, amène un pianiste de grand talent, Boskof. La reine de ces réunions, celle qu'Odette entendait comparer à Félicia Litvine, était Mme Collier. Son répertoire allait des chansons de rue parisiennes, des belles chansons de marins, des chansons sauvages, aux plus pures mélodies du romantisme allemand. Veuve, appartenant à une lignée d'officiers de

marine bretons, elle ne voulait pas faire une carrière publique. Mais il lui arrivait de chanter pour des œuvres charitables aux concerts Colonne, salle Pleyel, où elle était accueillie par un public enthousiaste. C'était pour elle que des passants s'arrêtaient sous les fenêtres ouvertes de Kervaudu, c'était pour elle que, chaque dimanche, M. et Mme Bourgault-Ducoudray venaient en auto de leur château du Halquetier près de Main. Le marquis de la Révèlière d'Arradon, passionné de musique et bon organiste, Julien Chappée, conservateur du musée du Mans, et Bernard Roy, du musée Dobrée de Nantes, ne manquaient pas, eux non plus, un seul de ses récitals.

Parmi les visiteurs de marque, on rencontrait aussi le professeur Henneguy, du Collège de France, et son gendre Fauré-Fremiet, qui étudiaient le microplancton de la baie du Croisic et venaient pêcher chaque été à bord de leur cotre *Cytos*. Odette les retrouvera plus tard à Paris, quand elle deviendra dessinatrice.

Pour Henriette et Ferdinand du Puigauveau, ces étés sont des moments privilégiés. Ils sont heureux de retrouver un peu de la vie mondaine de leur jeunesse. Certes, ce ne sont plus les cénacles d'Ensor à Bruxelles ou les combats de Pont-Aven autour de Gauguin. Un article paru dans *Ouest-France* ⁴ compare ainsi Kervaudu, où le peintre aimait s'entourer de musiciens, d'écrivains, de ses confrères peintres, à l'ardent foyer culturel de Blanche Couronne, en Savenay, où se réunissaient Toulmouche, Élie Delaunay, José Maria de Heredia. Interrogée sur le caractère de ces réunions, Odette infléchit un peu l'opinion émise par le journal : « Personne n'avait l'idée d'appartenir à un ardent foyer culturel et de diriger ou de bouleverser les mouvements artistiques de l'époque. »

Il n'en reste pas moins vrai que chaque été Kervaudu s'ouvre au monde et qu'entre gens cultivés on y débat de l'actualité et des dernières recherches artistiques. Ferdinand du Puigauveau ayant

« horreur de toute avant-garde », se souvient Odette, se méfiait de toutes les théories et de tous les « ismes ». Une année, pourtant – c'était en 1913 –, il fit une entorse à sa culture classique. Florent Schmitt réussit à le convaincre d'assister à la saison des Ballets russes.

À cette époque, chaque retour des Ballets russes était attendu avec impatience par les tenants de l'art moderne du Tout-Paris. Odette est de la partie. Seule sa mère reste à Kervaudu. C'est un enchantement pour le père comme pour la fille que ce mois de juin 1913. C'est aussi l'année de l'inauguration du Théâtre des Champs-Élysées. Dans la merveilleuse salle rouge et or, ils assistent à la création du *Sacre du printemps* par Diaghilev, aux représentations de *Boris Godounov* et de la *Khovantchina* où ils applaudissent l'illustre Chaliapine. Florent Schmitt les emmène à la première représentation de son œuvre *La Tragédie de Salomé*, qui entre au répertoire des Ballets russes. Un mois de fête musicale ininterrompue avec leurs amis Debussy, Fauré, Saint-Saëns, Ravel...

La confrontation de la jeune Odette avec ce milieu d'artistes de grande renommée ne fait qu'aiguiser ses propres contradictions ; ses interrogations sur elle-même se font plus pressantes, et elle éprouve encore plus douloureusement l'absurdité de sa situation et son impuissance.

Qui est-elle ? Rien. Quelle est sa vocation ? Elle ne peut rien prévoir pour elle-même. Elle est la jeune fille de la maison qui reçoit les hôtes, elle est le petit page de ses parents, leur dame de compagnie... bientôt elle sera leur bâton de vieillesse... Aucune autonomie, ni affective, ni sociale, ni financière. Kervaudu lui devient un lieu d'angoisse et de ténèbres. Que faire ? Quel avenir s'offre à elle au Croisic ? Le mariage ? Elle est sans dot. Qui l'épouserait ? Elle est si différente des Croisicaises de bonne famille, engluées dans l'ennui des après-midi provinciaux passés à préparer le trousseau en

attendant le prétendant. Au Croisic, ceux qui se souviennent d'elle gardent l'image d'un garçon manqué.

Artiste peintre professionnelle ? Toute carrière artistique lui est interdite : elle ne réaliserait que de pâles imitations, du sous-du Puigauveau. Et si elle réussissait, on penserait que c'est une composition du père. Il ne lui reste qu'à broder des coiffes à domicile ou à aller travailler à l'usine de sardines. Depuis longtemps, elle a compris qu'elle ne peut que partir si elle veut exister. Mais que faire face à ce père qu'elle aime et admire tant et qui ne cesse de répéter : « Non, je ne laisserai pas partir ma fille » ? De cette fille mise sous le boisseau dès la naissance, il exige la présence, de cette fille qui s'est structurée comme un garçon, il réclame la docilité et la dépendance. Le monde qu'elle s'est construit s'écroule. Elle est désespérée. Sa santé empire. Durant l'hiver de 1917, elle tombe malade : elle contracte la tuberculose. La famille étant trop désargentée pour payer un séjour dans le midi de la France, Odette va à Nantes en pension chez Mme Larivière, la femme du percepteur.

Il faudra attendre encore trois ans avant qu'elle ne se résolve à prendre l'ultime décision. Il lui faudra l'appui de ces Américaines rencontrées au dispensaire et qui la poussent à se libérer en lui prêtant de l'argent pour son départ. Elles-mêmes n'ont-elles pas déjà fait ce choix d'aller vivre loin de chez elles et d'affirmer leur autonomie ? Odette devient très amie avec l'une d'entre elles, Miss Grace Constant Lounsbery, écrivain orientaliste qui a publié des recueils de poésie et des pièces de théâtre. Elle se rend souvent à Trescalan dans la propriété que l'Américaine partage avec son amie anglaise et violoncelliste, Miss Swenson. Son père tente de la soustraire à cette influence qu'il juge dangereuse, et il la sermonne : « Cette fille s'habille en garçon, a mauvais genre. Elle nuit à notre réputation. »

Un autre allié d'Odette, dans la bataille qui l'oppose à sa famille, est Rallier du Baty, interprète au camp d'hydravions américain. Encore une mauvaise fréquentation selon le père, mais toute relation d'Odette – qu'elle soit féminine ou masculine – n'est-elle pas mauvaise ?

« Comment, la morigène-t-il, on t'a encore vue te promener sur le quai avec ce jeune homme ! »

Avec Rallier du Baty, elle partage les mêmes rêves d'évasion et d'échappées lointaines, mais lui a quelque avance. Il a déjà participé à la première expédition antarctique française dirigée par le docteur Jean Charcot entre 1903 et 1905.

Enfin, au cours de l'année 1920, Odette du Puigaudeau, qui a vingt-six ans, quitte ses parents. Le prix à payer pour ce départ sera lourd : Odette se sentira toujours coupable vis-à-vis de son père qui n'acceptera pas cet abandon. Il ne comprend pas, en effet, qu'elle se sente contrainte de fuir Kervaudu, par fidélité à la route qu'il lui a tracée, pour ne pas trahir ses désirs les plus profonds. Elle investit la première figure reflétée par le miroir paternel et répond à son injonction : « Tu seras mon fils. » C'est donc l'héritier des Du Puigaudeau, le « faux fils », qui franchit le seuil de Kervaudu. C'est ce mythe qui la propulse sur le chemin de la vie et qu'elle voudra enraciner dans l'Histoire. Mais, quoi qu'il en soit, le malentendu existe, et elle n'en reste pas moins la fille tant aimée. Comment vivre avec cette double identité ?

1. Aujourd'hui, Kervaudu est inséré dans le tissu urbain du Croisic ; on a donné le nom du peintre à la rue qui longe la façade.

2. *Résistance de l'Ouest*, 11 septembre 1953.

3. Article publié trouvé dans les archives d'Odette du Puigaudeau, mais sans références.

4. Article non daté retrouvé chez un collectionneur.

Les années d'apprentissage

Savoir se libérer n'est rien : l'ardu, c'est savoir être libre.

André GIDE,
L'Immoraliste.

Paris ou les années noires

Une vie nouvelle ? Certes. Elle quitte un pays natal qu'elle aime, une famille qui la protège, pour Paris où elle se sent seule, exilée, désarmée. De cette installation, Odette garde un souvenir douloureux. Il ne faut pas l'imaginer en rebelle montant à l'assaut de la grand-ville, rejetant et reniant son passé. Elle n'a rompu aucune amarre : elle n'avait tout simplement pas d'autre choix que ce départ si elle voulait exister. Dans sa besace, elle transporte ses valeurs avec la volonté de se hisser dans le siècle et de se bâtir une place. Où ? Comment ? Elle ne le sait pas encore. Il lui faut d'abord trouver les moyens de survivre – un logement et un travail.

Les premières semaines, elle les passe chez Clotilde du Puigauveau qui tient un magasin de dentelle et écrit des albums illustrés pour ouvrages de dames tels que *Le Venise au crochet* ou *Le Macramé*... Mais ce n'est qu'une courte étape ; elle n'a pas quitté sa chère Bretagne pour finir vendeuse chez une tante qu'elle déteste.

« Ma tante avait trop le goût de l'argent ; elle avait hérité cela des écumeurs de mer ; elle était à l'opposé de mon père qui, lui, doué d'un naturel généreux, donnait tout ce qu'il avait. »

Grâce à une recommandation du professeur F. P. Marchand, directeur adjoint du Muséum d'histoire naturelle de Nantes, elle entre à la Maison des étudiantes, au 76, rue d'Assas, une pension très stricte. Elles sont quatorze jeunes filles plongées dans une

atmosphère communautaire, toujours ensemble, sans un moment de solitude. Odette supporte mal cette vie de promiscuité. Non qu'elle ait à souffrir de ses camarades, mais c'est la condition même de pensionnaire qui lui est odieuse. « C'est comme si on attrapait une mouche volante et qu'on l'enfermait dans une boîte en carton ! » La cuisine de l'institution lui est aussi une dure épreuve. « On était très bien et très mal nourries. On mangeait les restes de l'armée américaine : on nous servait – tant qu'on voulait – du corned-beef avec de la sauce tomate. J'aurais tant préféré du pain et du beurre ! »

Reste à assurer son indépendance économique. Elle met à profit ses talents de dessinatrice et, par le biais des relations tissées à Kervaudu, elle a ses entrées dans les laboratoires du Muséum national d'histoire naturelle, de la Sorbonne et du Collège de France. Durant plusieurs années, elle sera la fidèle collaboratrice des professeurs Fauré-Fremiet et Henneguy, dessinant des coupes d'espèces de péridiniens de la baie du Croisic. On trouve son nom dans le livre, paru en 1926, de Jacques Millot *Contributions à l'histophysiologie des aranéides*. Elle est aussi associée aux recherches de François Picard, Jean Verne, Jean Turchini, qui publient régulièrement les résultats de leurs travaux dans le *Bulletin biologique de la France et de la Belgique*.

Elle se lie avec des naturalistes de la faculté de médecine toute proche et va travailler dans la section des expériences sur animaux. On lui demande des études d'animaux morts et des croquis d'anatomie chirurgicale. Elle ne supportera pas longtemps de vivre dans cette odeur de cadavre et de formol dont elle n'arrive plus à se débarrasser. En outre, il lui est trop pénible d'entendre les cris de ces bêtes qui se réveillent après une opération dans une salle immense comme un hall de gare. Ponctuellement, elle illustre aussi des thèses pour les étudiants en biologie. Elle rencontre des éditeurs ; elle

exécute des planches de vers à soie et de mollusques pour Larousse. Masson lui commande des portraits d'anatomie et elle a reproduit pour cette maison d'édition des muscles de Mata Hari – assure-t-elle ! Quand on lui apporte les muscles dans la cuvette et qu'on décline l'identité de leur propriétaire, elle s'évanouit ! Elle est vite ranimée par la bouteille de cognac que le préparateur avait toujours sur lui en cas de défaillance. Pour le professeur Victor Veau, chirurgien de l'hôpital des Enfants-Assistés, elle établit les planches de traitement chirurgical du bec-de-lièvre d'après les coupes et dessins qu'elle trace au cours des opérations. Elle ne manque pas de travail et assure ainsi sa subsistance. Toutes ces activités, qui ne sont pour elle qu'alimentaires, sont vécues comme une sorte de tremplin pour l'aventure.

J'ai toujours rêvé de partir et j'ai exercé toutes sortes de métiers dans ce but car je n'avais pas de fortune. J'ai fait pendant plusieurs années du dessin d'histoire naturelle... avec l'espoir que l'on m'enverrait quelques jours accompagner une mission. Mais les savants et les explorateurs riaient de ce désir, disant qu'ils n'avaient pas besoin d'un petit bout de femme comme moi¹.

Qu'importe ! Ce projet d'un « aller ailleurs », ancré au plus profond d'elle-même, persistera jusqu'à sa réalisation, et, l'œil rivé au microscope, elle se redit obstinément : « Il faut partir. » Elle imagine d'abord d'aller en Antarctique. Elle pousse Rallier du Baty à l'emmener chez Charcot. Elle lui rend visite dans sa maison du bois de Boulogne et garde un souvenir ébloui de son bureau, repaire digne d'un coureur de mer du xvi^e siècle, tout garni d'appareils marins rutilants. Bien qu'attendri par le désir qu'Odette a de partir avec lui, il refuse catégoriquement :

« Je ne vous emmènerai pas. On ne sort pas du bateau et vous mourriez d'ennui. Même ma femme n'est pas de l'expédition. On ne peut emmener une femme dans les pays froids ; dans les pays chauds, c'est différent. » C'est ainsi qu'Odette tourne le dos aux terres polaires !

Elle entrevoit une autre filière ; celle du laboratoire marin de Carthage. Plusieurs soirs par semaine, elle suit les cours d'océanographie du professeur Louis Joubin. Mais aucune mission ne se profile à l'horizon. Ses journées se consomment dans les laboratoires en un labeur fastidieux et difficile : le travail au microscope exige d'avoir non seulement une vive acuité visuelle, mais encore une bonne mémoire, car la vue doit lâcher l'objet au moment de le dessiner. Que d'efforts et de concentration pour si peu d'argent ! Combien de soirs, avant de rentrer à la pension, ne s'est-elle pas arrêtée au jardin du Luxembourg pour aller pleurer sur une chaise sous les frondaisons des marronniers tout en se jurant de tenir bon !

« J'ai eu du courage à rester à Paris : même la misère au Croisic me semblait le paradis à côté de la vie solitaire à Paris. »

Non seulement elle a le mal du pays, mais sa famille lui manque. D'autant qu'elle culpabilise de l'avoir quittée. À travers les lettres que son père lui adresse, elle ne peut pas ne pas mesurer la souffrance qu'elle lui inflige. Le faux fils n'en reste pas moins la fille tant aimée.

« Tu as laissé un grand vide à Kervaudu, qu'il serait impossible de combler. »

Il la relance pour qu'elle revienne en Bretagne. Mais elle résiste. Elle sait bien qu'il lui faut tenir. Ce serait bien trop humiliant de rentrer. Il multiplie alors les lettres pleines de fureur et de reproches l'accusant d'être une fille indigne et de préférer rôder dans les dancings et les « beuglants » (*dixit* le père) plutôt que de s'occuper de

lui. Accusation bien injuste ! Odette vit loin du Paris des folles nuits et du charleston !

Voyant la partie perdue, du Puigauveau n'hésite pas : il essaye de faire le vide autour d'elle ; il tente de la brouiller avec tous ceux sur lesquels elle compte. « C'était un bon moyen pour m'envoyer dans les beuglants ! » constate Odette. Il lui ferme ainsi les portes du Collège de France en envoyant des lettres d'injures aux Henneguy et aux Fauré-Fremiet : ces personnes respectables seraient une mauvaise fréquentation pour sa fille. Il critique leurs idées politiques de gauche alors que ce sujet le laissait habituellement indifférent et qu'on le voyait lier amitié avec des « communistes rouges » comme avec des « royalistes blancs ». Il va jusqu'à reprocher à la compagne d'Henneguy d'être la fille d'Élisée Reclus, le célèbre géographe anarchiste, et de vivre en couple sans être mariée ! Odette est consternée. Les Henneguy lui avaient fait entièrement confiance en lui donnant la clé du laboratoire où elle pouvait aller travailler à sa convenance, même le dimanche. Elle perd un emploi et des amis. Même scénario avec les Schmitt. Les querelles entre le peintre et le musicien entraînent pour Odette la fin de ses soirées musicales hebdomadaires qui étaient, dit-elle, ses seules sorties. Mais son père saura la force de sa volonté et que rien ne peut la détourner de sa décision. Il doit se résigner à l'inévitable. Elle reste à Paris. La barque est frêle mais solide... elle surnagera.

De fait, peu de temps après, elle trouve un autre travail stable. Invitée chez les Courville, ses voisins d'été du Croisic, elle rencontre un abbé en civil qui cherche une dessinatrice en papillons pour une de ses amies. Il l'introduit auprès de Mme Fournier née Aimée de Horrack, riche collectionneuse privée qui a ses propres rabatteurs de papillons en Amérique latine. L'affaire est vite conclue. Et Odette se rendra, chaque jour, durant des années, au 90, boulevard

Malesherbes, faire ses planches. Elle découvre là, au rez-de-chaussée, derrière les portes à glissière de la bibliothèque, plus de huit cents tiroirs où les insectes sont épinglés les ailes étalées.

Voici des Lycènes, des Téclas, scintillantes gemmes compliquées ; des Charmes chamarrés comme des broderies asiatiques incrustées de nacre et de métal ; d'étincelants petits Érycinides, des Agrias plus bariolés – vermillon, outremer, émeraude et citron – que des drapeaux de Républiques tropicales. Voici des papillons grands comme des passereaux ; en voilà de minuscules. Il y en a de couleur de clair de lune, d'autres, couleur de soleil couchant ; d'austères comme une bure monacale ; d'autres, vêtus de pourpre altière ou de féérique arc-en-ciel. Les immenses Morphos de Madagascar trop souvent découpés en bijoux, les voici entiers, dans toute leur éclatante splendeur : mâles bleu intense, métallique, à reflets verts et violets ; femelles qui compensent la sobriété de leurs robes mordorées par le subtil raffinement des dessins ombrés ton sur ton. Mais les dames Morphos ne s'en sont pas toutes contentées et quelques-unes ont volé la tenue éblouissante de leur époux. Ainsi, le *Morpho cypris* a deux femelles, la jaune et brune restée fidèle aux traditions, et la bleue qui, auprès de sa sœur, prend figure de grande favorite².

Cette incomparable collection sera donnée au Muséum d'histoire naturelle et classée monument historique par décret du 29 septembre 1947.

La passion scientifique de la « dame aux papillons » n'est pas exclusive. Les dispositions d'Odette s'exerceront aussi sur d'autres sujets d'étude tels que les poissons combattants de Chine et sur une

colonie de vers à soie qu'élève Mme Fournier dans sa propriété de Louveciennes, située dans l'ancien parc de Mme du Barry.

Odette ne fait que renouer avec une tradition familiale en choisissant cette profession de dessinatrice. Ne s'enorgueillit-elle pas de compter dans son arbre généalogique le célèbre peintre d'oiseaux, l'Américain d'origine nantaise, John James Audubon, qui habita la gentilhommière « La Gerbetière » à Port-Launay dans le Finistère ? Elle aime à croire qu'il se maria avec une demoiselle du Puigaudeau. En fait, ce fut un grand-oncle du Puigaudeau qui se maria en 1805 avec Rose Bouffard Audubon, la demi-sœur du naturaliste. Odette n'hésite pas à tricher pour qu'en sorte grandie la lignée !

Odette conserve encore la pochade que son père réalisa sur place de « La Gerbetière ». C'était l'année de ses dix-sept ans. La fille et le père, tous deux fervents de pèlerinages ancestraux, avaient fait une escapade à bicyclette jusqu'à Port-Launay. Ils s'étaient longuement promenés dans le jardin planté d'arbres venus d'Amérique et de fleurs exotiques aux parfums lourds et enivrants. À l'intérieur de la maison, ils auraient même retrouvé, abandonnés dans des armoires vitrées aménagées dans les boiseries gris Trianon, des rouleaux de dessins inachevés et des carnets de notes ayant appartenu au peintre et à son fils, naturaliste lui aussi ! Il n'est donc pas étonnant qu'avec un tel passé le talent d'Odette soit reconnu et célébré par les artistes de l'entomologie !

En juin 1925, elle abandonne momentanément les sciences pour la mode et entre chez Jeanne Lanvin. Elle a cru déceler, là encore, un moyen intéressant d'aller à l'étranger pour les collections. Elle commence par faire des croquis de robes pour l'album personnel de Jeanne Lanvin avant que les modèles ne soient expédiés en Espagne et sur la Côte d'Azur. Puis Jeanne Lanvin lui confie la direction de l'atelier de dessin. Trois chefs viennent de se succéder dans l'atelier

sans pouvoir s'entendre avec les employées. Odette ne veut pas tomber dans la même mésaventure.

« Vous savez, ces petites Parisiennes, elles peuvent vous maltraiter. Elles ont des inventions de moustiques ! »

Avant d'accepter le poste, Odette réunit les jeunes filles et leur demande leur avis, au grand étonnement de Jeanne Lanvin, peu familiarisée avec de telles pratiques ! Elle est, bien sûr, largement plébiscitée !

Chez Jeanne Lanvin viennent s'habiller les artistes Yvonne Printemps, Jeanne Renouart, Régina Camier. Odette taille elle-même de superbes parures pour Raquel Meller, la chanteuse espagnole tête d'affiche de la saison. Les Catherinettes garderont aussi un bon souvenir du passage d'Odette. Sous son inspiration, à l'occasion de leur fête, tout l'atelier se déguise. Les costumes sont créés à partir de papillons. Elle en garde trace dans un album qu'elle intitule « Danseuses et papillons ». Sur chaque page, elle peint le papillon et, en face, une femme habillée d'une robe inspirée du modèle.

Ces dessins – outre leur qualité artistique – sont plus importants qu'il n'y paraît, car c'est la seule fois où Odette nous livre une telle incarnation du corps féminin. Ces femmes-papillons, presque détachées de leur corps, s'offrent au désir, triomphantes dans leur féminité et impassibles. Elles témoignent à la fois d'une mise à distance de celui qui regarde, d'un refus d'être là et, pourtant, d'un don de soi. L'absence apparente de la femme – yeux fermés, le corps muet et figé – est contredite par toutes les vibrations qui émanent des chatoiements luxuriants et raffinés du vêtement qui la pare. Le corps féminin est là bien présent, et la sensualité affleure comme sous un transparent. Odette du Puigauveau n'accorde aucun intérêt particulier à ces silhouettes qui ne sont pour elle qu'un souvenir détestable. Car, en fait de voyage, sa vie s'écoule dans un bureau de

la rue Boissy-d'Anglas où elle étouffe physiquement comme moralement.

« Même le matin, quand le soleil se levait, on avait interdiction d'ouvrir la fenêtre de l'atelier. On aurait pu voir et copier la collection Lanvin des maisons voisines ! »

Elle est scandalisée par la vanité de ce monde brillant, factice, et indignée par l'immoralité qui y règne. Durant son bref passage, elle veillera à descendre elle-même les robes dans les cabines des mannequins pour protéger les bonnes mœurs des cousettes, qui « loin d'être des roulures étaient d'honnêtes filles de commerçants du quartier », précise-t-elle, et leur épargner ainsi de tomber dans la « gruerie ».

« Quand elles sont ici, c'est à moi qu'elles obéissent comme à leur mère. »

On l'imagine plus à l'aise dans l'austère Collège de France ! Durant cette même période, elle s'essaie au décor d'opéra et réalise maquettes et costumes pour un spectacle. Pour son amie Grace Constant Lounsbery, qui organise chez elle à Paris des représentations théâtrales, elle peint sur de la gaze les costumes des pièces. Mais tout cela reste des activités sans suite, de courte durée. Elle n'est pas faite non plus pour ce « monde de l'illusion », dit-elle.

Sept mois plus tard, elle retournera « portraiturer » ses papillons. Odette du Puigaudau, l'aristocrate, est honorée de fréquenter le milieu de Mme Fournier – milieu mondain très fortuné où elle côtoie le joaillier Cartier, ami personnel de la famille, ou Jeanne Baudot, ancien modèle de Renoir, elle-même peintre, leur voisine à Louveciennes. Elle aime la simplicité de ces gens qui vivent dans le luxe et le raffinement les plus inouïs. Habités par une sorte de native noblesse, ils n'auraient pas le sens de l'argent. Ils ne font pas les grands seigneurs, ils le sont, de naissance. Elle se sent bien des points

communs avec eux. Cartier trouve tout naturel de s'arrêter chez Odette pour prendre son cochon d'Inde et le ramener boulevard Malesherbes quand elle y passe la nuit. Mme Fournier considère ses serviteurs comme membres de sa famille et a coutume de « mettre la main à la pâte » avec eux dans tous les travaux. Toutes deux deviendront très amies, surtout après la mort de M. Fournier, note Odette. Elle a le plus grand mépris envers celui qu'elle appelle « le mari de Mme Fournier », car il n'aurait été qu'un parvenu que sa femme aurait « acheté » plus qu'épousé !

Mme Fournier s'entoure d'une cour de jeunes dames auprès desquelles elle se fait appeler « Twinka » et, entre amies, elles s'offrent de petites fêtes. Quand c'est le tour d'Odette d'être la favorite, Twinka l'invite à manger du crabe chez Prunier, le plus grand mareyeur de Paris. Quand Odette perd sa place de favorite, le ciel s'assombrit de quelques nuages et sa mère, par lettre, la console : « Attends, ce n'est que passager... »

C'est à Mme Fournier qu'Odette doit le plus beau des cadeaux qu'elle ait jamais reçus, sa péniche, qu'elle appela le *Karet*, « Aimée » en dialecte vannetais. En effet, après avoir passé les premières années à la pension des étudiantes, Odette avait trouvé un logement rue Campagne-Première. Ce quartier, construit avec des bâtiments de l'Exposition universelle de 1900, rendez-vous des peintres et des artistes, était vite devenu insalubre. Odette souffrait de l'inconfort de son atelier où régnait un froid noir, l'hiver, et une chaleur rouge, l'été. La vue splendide sur des acacias ne la détournait même pas de ses misères. Pour se sentir moins seule, elle avait acheté un chien. Jeanne Baudot, qui lui avait rendu visite, s'était émue de ses conditions matérielles et s'en était ouverte à la « dame aux papillons ». « C'est pire qu'une niche à chien. Il faut qu'Odette déménage. » Odette, elle, rêvait d'acquérir une galiote hollandaise pourrissante qui était à

vendre 10 000 francs, sans compter les réparations qui se montaient à 200 000 francs, somme énorme pour elle.

Habiter un bateau ? Mme Fournier, séduite par l'originalité de l'idée, décide de le lui acheter sans plus attendre. On le remorque jusqu'à Port-Longchamp, face au bois de Boulogne près de la roseraie, après avoir risqué le naufrage au pont de la Concorde tellement il est vermoulu ! Mais le voici bien arrimé à côté du yacht de Lebaudy, le grand industriel du sucre, et de la péniche *La Confiance* appartenant à une comtesse hollandaise qui y prenait ses quartiers d'été. Pendant une année, Odette passe tous ses instants de liberté en réparations, vernissage et aménagement. Elle tend sur le roof une voile de cotre croisicais, tapisse tout l'intérieur du carré de pitchpin, garnit la cabine d'un revêtement de toile, renforce la passerelle. Enfin, quand tout est fini, elle cultive son jardin sur le pont, plante giroflées, œillets chinois et pâquerettes dans des caisses vernies. Elle quitte le boulevard Malesherbes où elle avait émigré depuis un an, et c'est l'installation à bord.

« Au commencement est la demeure », dit le poète Michaux. Odette et sa maison flottante ! Il n'est pas, pour elle, de meilleur pied-à-terre. « Les terriens ne croient jamais que le bonheur puisse flotter sur l'eau... »

Ma demeure n'est pas du domaine de terre, de cailloux et de bois, domaine dur de l'immuable stupide. Elle appartient à celui, coulant, chantant, fuyant, de l'eau, de tout ce qui gîte un instant parmi les nénuphars et les roseaux... et puis passe, sans heurt ni déchirement – comme tout ce qui est raisonnablement plié aux lois de nature accepte de passer. Elle est rustique, comme un nid de sauvagine. Elle obéit aux pulsations de l'eau, au respir du vent. L'été, elle est fraîche de toutes les brises ; l'hiver, elle se tient

chaude sous ses deux robes de bois. Elle est fermée à l'intrus, à l'importun, au bruit et aux promiscuités, mais le soleil et l'ombre traversent comme chez eux, d'un sabord à l'autre. Et parce que l'eau l'entoure de ses bras souples, un peu de Bretagne, mon doux pays, a bien voulu s'y exiler.

Il fait bon vivre ici, entourée du silence que le voisinage de la grand'ville rend plus sensible, et de l'eau changeante prête à toutes les rêveries, à tous les symboles, qui court sans trêve, diverse et pareille, comme la vie – route luisante où cheminent paisiblement les longues péniches noires portant leurs petits logis chauds et secrets comme des cœurs³.

Ce qui n'était qu'une excentricité pour sa mécène Mme Fournier représente pour Odette un ancrage heureux, même à Paris, aussi longtemps que nul rivage vers lequel appareiller ne se profilera à l'horizon.

1. *Nouvelles de France*, 4 août 1948.

2. « Une femme collectionne les papillons », in *Femme de France*, 7 août 1932.

3. « *Karet*, maison flottante », in *Femme de France*, 11 septembre 1932.

Échappées belles en Bretagne

Durant ces années parisiennes, Odette retourne aussi souvent qu'elle le peut en Bretagne. Sa Bretagne, ce n'est pas celle de l'intérieur des terres. C'est celle des environs immédiats du Croisic, celle des marais salants : « De tous les pays que j'ai vus en France et en Afrique, c'est le marais salant, avec tout ce qu'il enferme et tout ce qui l'entoure, que je préfère finalement. Peut-être parce qu'il est le paysage de mon enfance... »

Là, elle n'est ni la touriste, ni l'étrangère, ni l'intruse qu'on dévisage avec méfiance. D'emblée, elle est reconnue, acceptée et aimée par tous. N'est-elle pas la fille de « M. Piccoteau », le seigneur du Bourg-de-Batz ?

« À la première ferme dont je poussais la porte, j'avais l'impression de rentrer chez moi plus que chez mes parents. »

Sa Bretagne, c'est aussi celle des côtes et des familles de pêcheurs. Elle y est « Perrine », et chacun l'invite à sa table à manger la « godaille » et le far doré. La Bretagne est pour elle un foyer heureux.

En revanche, à Kervaudu, chez ses parents, ses séjours sont le plus souvent écourtés par les mêmes protestations et les mêmes critiques amères de son père : la vie qu'elle mène à Paris, sa dernière coupe de cheveux à la garçonne...

Mais que peut-elle lui répondre ? Elle lui est pourtant toujours aussi attachée, mais ils ne se comprennent plus. Il règne une hostilité

profonde dans cet amour qui l'étouffe et l'angoisse. Qu'a-t-il à lui reprocher sans cesse son existence ? Elle souffre assez elle-même de ce décalage entre sa situation actuelle et ses aspirations. Elle sait qu'elle n'est encore qu'une obscure dessinatrice. Un jour viendra, pourtant, où elle fera ses preuves, elle en est sûre : il faut attendre !

Autre sujet de discorde, cette Miss Constant Lounsbery qu'Odette continue de fréquenter au grand dam de sa famille. On trouve des allusions à cette affaire dans plusieurs lettres qu'Odette a conservées. Sa mère la met en garde contre cette femme « vulgaire et menteuse » qui l'exploiterait tout en lui faisant miroiter un héritage. « Je sais bien que Lounsbery a besoin de toi pour écrire ses œuvres, faire des démarches pour elle, mais je trouve que c'est pour toi un métier fatigant et sans gloire comme sans profit. Elle ne s'est pas enrichie à ce métier. Comment enrichirait-elle son secrétaire ? »

Le père intervient directement et écrit à Lounsbery : « Si vous étiez une femme convenable, est-ce que vous attireriez une jeune fille chez vous contre la volonté de ses parents ? Vous dites que vous êtes dévouée à Odette et vous nuisez à sa santé, à sa réputation et à son avenir. » Sa requête reste sans effet. Odette reproche alors à son père de colporter des rumeurs qui lui nuisent directement.

Il lui répond : « Je n'ai pas besoin de te faire passer pour une fille dénaturée, tout le monde sait ton collage avec Lounsbery et nous en souffrons horriblement ! »

Finalement, elle est sommée de choisir entre passer ses vacances au Croisic ou venir à Trescalan. Sa mère confirme, par un chantage, l'injonction paternelle.

« Chaque fois que tu vas chez ton amie, cela nous est très pénible, sans compter que cette année ce serait une émotion dangereuse pour ton père... »

Odette obtempère, mais elle est alors le plus souvent partie. Elle profite de ses journées pour courir la campagne. Elle enfourche sa bicyclette, et on la voit le long des côtes, seule maintenant, car son père malade ne peut plus l'accompagner. Au cours de longues haltes, elle peint, elle aussi d'après nature, insectes, coquillages, crabes et poissons qu'elle présente, sous forme d'aquarelles, aux expositions du Groupe artistique de Saint-Nazaire.

Un soir, alors qu'elle se trouvait du côté de Séné, une tempête éclate. Elle se réfugie dans la maison la plus proche – modeste demeure, mais l'hospitalité n'est-elle pas sacrée ?

« Vous n'allez pas repartir. Vous coucherez avec moi et les gosses, là-haut ; mon mari ira dans la grange. »

Tout le monde s'installe pour la nuit. Les coups de vent redoublent et, sous la poussée d'une bourrasque plus violente, la fenêtre est arrachée. Point d'émotion pour si peu ! Que les gosses ne se réveillent pas reste le principal souci. Inutile aussi de faire lever le mari : les deux femmes déplacent toutes seules l'énorme armoire familiale jusque devant la fenêtre envolée. Le bruit de la tempête sera assourdi, et elles seront protégées de la pluie. Après avoir avalé un grand bol de café chaud, elles se rendorment calmement. Pas de phrase inutile. Pas de compte à rendre. On va à l'essentiel et on partage ce qu'il y a à partager. La sociabilité d'Odette l'ouvre tout naturellement à ces gens anonymes qui l'accueillent, à ceux qu'elle appelle les « gens simples », à ceux qui possèdent cette vertu d'authenticité.

« Auprès d'eux, aime-t-elle à répéter, la vie était simplifiée, fraternelle et facile : tout reprenait sa mesure. » Que ce soit avec le paysan rencontré au bord du champ, avec le paludier, le pêcheur sur le quai du Croisic, le menuisier qui façonne les châssis de son père, Odette se sent également heureuse, en sécurité, libre. Avec eux, pas

de jeux de labyrinthe : pensées, actes et paroles sont adéquats. Ainsi se les imagine-t-elle...

Le lendemain de cet incident, elle reprend la route et va frapper chez un ami de son père, au château d'Arrandon. Quel contraste ! Les portes ne sont plus si largement ouvertes dans les châteaux de ces grandes familles nantaises ! Après une brève conversation autour du talent du cher peintre, on lui offre un verre d'eau et une petite poire. Aucune invitation ni pour le dîner ni pour le coucher. Pourtant, il se fait tard et les alignements de Carnac, but de sa promenade, sont encore loin !

Ses randonnées renforcent ses liens avec ce pays et ses habitants. Le sentiment d'appartenance à la Bretagne, Odette affirme l'avoir éprouvé, dès l'enfance, au contact de Marie-Anne, leur fidèle servante de Kervaudu.

Témoin, ce portrait de Marie-Anne.

C'est par Marie-Anne que le pays des salines est entré dans ma vie – ou que je suis entrée, toute petite, de plain-pied et sans heurt chez les gens des marais. Pour aimer un pays, il faut sans doute aimer d'abord son peuple qui, vivant de lui, le fait vivre. Il faut l'atteindre par ces hommes et ces femmes nés de lui, qui lui ressemblent et le modèlent à leur ressemblance.

Marie-Anne est morte quand j'avais une quinzaine d'années. Elle faisait tellement partie de ma vie d'enfant, j'étais tellement habituée à la voir paraître deux fois la semaine, haute et droite, par tous les temps, j'admirais si profondément, d'instinct, sa beauté et la sécurité qui émanait de sa force comme une chaleur, qu'elle est restée toute vivante dans mon souvenir. Je revois aisément ses gestes tranquilles et forts, sa façon de tailler d'un seul coup la tranche de mon goûter à la miche appuyée contre sa

poitrine et tout ce grand air de dignité répandu sur elle. Je revois surtout son sourire qui allongeait d'un creux le coin de ses yeux noirs et flottait autour de ses lèvres sans les disjoindre, un sourire calme et sûr, ou plutôt le reflet d'un sourire qui rayonnerait du dedans. D'avoir entendu mes parents, je répétais sans comprendre : « Marie-Anne, tu ressembles à la Joconde. » Et elle, brusquement redressée de sa lessive : « Tâche un peu de veiller à ce que tu dis, ma fi'd'garce¹ ! »

Plus tard, quand en 1929 et 1931 elle débarquera à Ouessant, Molène, Groix ou Sein, c'est grâce aux femmes encore, grâce à Barba, Garit, Eugénie Tual, Jeanne Kersaho qu'elle s'intégrera à la vie de ces îles.

Elle se plaît d'ailleurs à faire remarquer que de fortes traditions matriarcales distinguent la Bretagne des autres régions. Et, plus encore que sur le continent, déjà « corrompu » par la civilisation, c'est sur ces îles déshéritées, perdues au bout de l'Europe, qu'elle se donne l'illusion de voir fonctionner un mode de vie partout ailleurs révolu. Ces terres qu'elle découvre prisonnières de la mer mais défendues par elle, encloses et soudées entre elles, sont terres de femmes. Les hommes, devenus dès leurs treize ans navigateurs, sillonnent l'océan ; ne restent que quelques retraités et infirmes, excepté le recteur, le médecin et les équipages des bateaux de sauvetage et des phares. Odette prend pension chez les unes et chez les autres et est admise dans la communauté des îliennes, partageant au long des journées leurs labeurs, leurs joies et leurs peines.

Parmi tous ces gens ordinaires, oubliés de l'Histoire, ce sont ces femmes, obscures héroïnes, qu'elle réhabilitera avec le plus d'ardeur et de tendresse dans ses récits. Qu'elles soient célibataires, mariées, divorcées, elles sont gardiennes de la maison, du champ et de l'île, et,

seules, elles affrontent les travaux qui rythment les jours. Elles remplacent les hommes, remplissent leurs fonctions aussi bien qu'eux et deviennent les éléments moteurs de la communauté.

Elles occupent des lieux dont elles deviennent maîtresses. Elles s'affranchissent de leur condition de femme, conquièrent leurs droits. Les hommes, à leur tour, dépendent d'elles : n'est-ce pas elles qui leur octroient jusqu'à l'argent de poche pour qu'ils aillent boire !

Mais l'indépendance des îliennes a ses limites : leur « virilité » ne les conduit pas à user de leur autonomie comme les hommes. Elles gardent leur identité et conservent les valeurs traditionnelles. Malgré leur rôle prépondérant, l'équilibre social n'est pas rompu. Les femmes font les hommes mais respectent les frontières, et tout reste en place. Elles accomplissent des tâches à l'égal des hommes tout en restant femmes, immobilisées, soumises à leur destin. L'espace qui les enveloppe est un espace fermé et le temps, un temps figé dont on ne s'échappe pas.

Odette est fascinée par l'attitude d'Eugénie Tual, la femme marin d'Ouessant qui fait encore la pêche à soixante ans, toujours seule, dans sa plate.

Non, jamais mariée, jamais un bon ami. Non, non ! Rester à la maison, pas d'ça pour Nène ! Je cherche mon pain moi-même, tout'seule. Comme ça, je suis bien libre de virer à mon idée. Je peux partir, aller au continent si ça me plaît, même chez vous à Paris. Qui donc m'empêcherait ?... Ah oui, je suis contente comme ça tout'seule ! « Toute seule » ! Cela revient à chaque phrase, craché comme par une vieille chatte irascible. Le geste brusque d'une prise affirme la volonté d'indépendance. Savoir qu'on peut aller partout, même à Paris, et rester dans sa cabane au creux de

la lande, c'est peut-être la sagesse. Et Nène, forte de son inutilisable liberté, n'a jamais dépassé le From-Veur².

C'est un des paradoxes de la vie d'Odette du Puigauveau. Le chemin qu'elle a choisi en endossant le costume du fils est totalement éloigné de ces modèles. Ces mêmes vertus d'adhésion à son destin, de renoncement à sa liberté, qu'elle déchiffre comme signes de bonheur et de sagesse, elle-même, pour exister, a dû s'en détourner. Elle s'est exilée. Pourtant, la « vraie vie » serait là, sur ces grèves figées dans l'Histoire où régnerait encore un ordre symbolique sans fracture, ponctué de règles et de rituels immuables. Elle exalte « cet équilibre qui ne laisse place à aucun désir³ », où le bien-être fonctionne en termes de nécessité absolue, où chaque espace a sa fonction et chacun sa place, uni à soi, relié aux autres, en accord avec les éléments.

Voilà tout ce qui la fonde et tout ce qu'elle a perdu maintenant qu'elle s'est jetée dans l'existence, cherchant ailleurs un lieu où renaître. C'est pourtant sur ces îles au trésor qu'elle reprend vie. Là est son ancrage. Là vient se ressourcer et se rassembler celle qui est désormais en porte-à-faux, en mal de réconciliation avec elle-même et le monde.

Heureuses veillées où Odette se réfugie dans la maison de Florence et renoue avec le mystère des vieilles légendes celtiques qui plane encore sur l'île de Sein. Elle a le sentiment d'appartenir à une totalité « intacte », d'être immergée dans une communauté sans fêlure liée aux rythmes cosmiques.

En regardant Florence, avec les larges lumières vertes de ses yeux dans son pâle visage doré, son air mystérieux de noblesse toujours un peu distante, un peu farouche, et comme prête, au

moindre choc, à se replier sous une autre forme ou dans une autre retraite, Florence, sombre et mince comme une algue dans tous les velours et les plis de sa robe noire déployée autour d'elle, on pouvait encore imaginer les Morgân rendant l'oracle de la Lune et conjurant avec leurs chansons la méchanceté, les faiblesses et les souffrances des hommes⁴.

Un lien court d'Odette à ces femmes bretonnes. À peine notre terrienne avait-elle débarqué à Sein qu'elle s'était sentie prise dans les rets de tous les yeux verts de l'île qui l'épiaient.

Une sorte de malaise me venait de toutes ces prunelles étranges, vert clair, vert bleuté, vert sombre, couleur d'eau, de coquillages et d'algues, de ces yeux sertis de cils noirs où dormait on ne savait quel mystère marin sous des phosphorescences félines, des chatoiements de pierres précieuses, des douceurs de jade, et qui avaient pris de l'Océan la profondeur glauque à force de s'y débattre, les transparences pures à force de s'y mirer⁵.

Premier appel, premier signe. Dans la personne humaine, ce qu'Odette « visionne » d'abord est le visage : sur ses traits, elle déchiffre l'histoire d'une vie.

Ouessant est dure. N'y cherchez rien de tendre, pas même sur le visage des femmes ; mais leurs yeux où se mélangent le vert de l'eau et le brun des algues ont le regard volontaire que donnent la lutte et les responsabilités⁶.

Une autre caractéristique de ces portraits est l'absence de tout attribut féminin pour différencier le corps des femmes. Elles sont

fortes, vigoureuses et modelées par les dures forces de la nature.

Barba, le visage affermi et lissé par le vent, a des pommettes dures, des yeux bien abrités sous les sourcils droits, un peu froncés par habitude, et une bouche de silence aux lèvres bien closes. Un visage fait pour affronter sans grimaces la tempête, la brume et le chagrin...

Toute sa personne est solide, massive et ramassée ; sur Barba comme sur sa maison, rien ne dépasse et ne donne prise⁷.

L'image qu'Odette dessine de leurs corps est rivée à des éléments naturels – femme-terre, femme-roc, femme-plante : leur corps reste opaque.

Garit, pareille à toutes les grésillones, façonne la terre et la terre la façonne. Sa peau, ses cheveux roussis par les embruns, ses jupes sont couleur de glèbe. D'avoir lutté contre tant de tempêtes, elle est trapue comme les plantes vivaces qui accrochent leurs racines dans les creux de roches⁸.

À défaut d'avoir un corps, elles font corps avec le groupe et disparaissent dans un collectif.

Cette vie de labeur et de séparation, austère et âpre, leur a donné aussi la force d'âme et de corps d'où naît le contentement. Elles sont solidaires, toutes ensemble, comme un équipage, sur leur vaisseau de pierre⁹...

Garit, Barba, ressemblent à Gritik, à Mona, à Riella, et sont interchangeables : aucune particularité physique n'est décrite, qui

constituerait un attrait ou une barrière. Plutôt que des individualités, ce sont des portraits « d'essence ». Les récits d'Odette doublent leurs expériences les plus concrètes, leurs difficultés de vivre, de significations symboliques ; c'est à partir des traits les plus saillants que se constitue en fait un type de figure idéal qui transcende les données du sensible et dans lequel on est tenté de voir des projections de la personnalité d'Odette du Puigauveau. On peut repérer tous ces jeux de miroir à la lecture de *Grandeur des îles*. Aller à la rencontre des unes, c'est aller à la rencontre de l'autre et jouer à voir surgir des « je » démultipliés.

Il est une autre Bretagne qui entre dans le champ de son horizon, c'est celle de la mer et des marins. Remarquons aussi que ses premières sorties maritimes n'ont pas été entreprises pour quelque exotisme factice, mais pour l'amour de l'Art.

Lasse de passer des journées entières à la criée du Croisic à peindre ces poissons longs comme des serpents dont les couleurs se ternissent et se fanent dès qu'ils sont hors de l'eau, elle rêve de saisir la riche intensité de leurs nuances quand ils sont encore vivants. Mais comment trouver une place sur une embarcation ? N'est pas admis qui veut sur les lourdes chaloupes bretonnes qui ne s'embarrassent pas d'emmener des passagers ! Ses complices furent les femmes de Séné. Ce sont des Sinagotes du golfe du Morbihan, avec lesquelles elle a lié amitié, qui vont forcer la main aux marins. Grâce à elles, elle obtiendra son livret d'inscrit maritime – passeport indispensable pour tout embarquement.

Écoutons-la rapporter l'événement.

Flanquée de Rosalie, la fille à Patem, et de Marie-Anne Bihan, du *Stereden Vor*, je m'en fus donc trouver le syndic au bureau de Damgan. Bien entendu, il commença par jeter les hauts cris :

— Non, non, pas possible ! On n’a jamais vu ça. Faut justifier que la pêche est le gagne-pain. Et puis l’inconfort des chaloupes, la pêche de nuit, le danger.

— Imprudents comme vous êtes, vous autres !

— Et les responsabilités pour lui et pour le patron éventuel... D’ailleurs, pas un patron ne consentira à embarquer une demoiselle !

Les Sinagotes sont des maîtresses femmes habituées à tenir tête aux hommes et au mauvais temps. Ces deux-là, les poings aux hanches, le fichu blanc solidement noué sous le menton et les pieds écartés bien d’aplomb sous la « cloche » de gros drap froncé, parlaient haut, sans lâcher prise.

— Et pourquoi donc qu’elle n’aurait pas son livret comme nous garn ! Si c’est son idée d’embarquer, à c’tte fille-là ?

— Pas un patron pour l’embarquer, qu’vous dites ! Y a toujours moi et mon homme, gast !

— Et puis le Muet, de l’*Abbé-de-l’Épée* qu’est consentant...

— Faut bien qu’elle va, qu’on vous dit, pour tirer les photos des « chevrettes » et de la poissonnaille, puisque c’est sa façon de gagner sa vie...

— Eh bien, moi j’vous l’dis, qu’elle ira quante même, avec ou sans livret ! On n’est pas maître chez nous, p’t-être ?

Lassé, le syndic finit par céder¹⁰.

En Bretagne, on fléchit devant une intervention féminine ! Voilà donc, le 12 septembre 1928, Odette inscrite en qualité d’aide matelot au rôle de l’*Abbé-de-l’Épée*.

Notre dessinatrice s’engagera complètement dans cette aventure, abandonnera alors la peinture et deviendra pêcheuse de « bouquets ». Pendant trois saisons, elle mène ainsi la vie d’une Sinagote, s’en

allant chaque soir au large déhaler la drague à crevettes en compagnie de l'équipage de la chaloupe, qui se compose du patron sourd-muet et de son fils Aimé.

J'ai appris à travailler la nuit et à dormir le jour, à trier vivement des « chevrettes » sautillantes qu'on met dans un petit vivier de bois, les poissons qu'on jette dans un panier pour la « godaille ». J'ai appris à laver le tillac à grands seaux d'eau entre chaque draguée, à oublier la brûlure de mes mains gonflées par les égratignures, le sel et le froid, à reconnaître de loin, sur les autres bateaux, les autres femmes qui travaillaient comme moi. J'ai appris à me faufiler à quatre pattes dans la « cabane » d'avant, à m'y pelotonner en chien de fusil, la pêche terminée, en attendant le flot qui nous ramenait à Pénerf. J'ai fait chaque jour la « godaille » : des oignons frits, des patates et des menus poissons ; et quand la pêche avait été mauvaise, je repartais avec mes camarades, le ventre creux, à la pêche aux maquereaux. J'ai appris à manger et dormir à la manière des Sinagots, quand ça se trouve, comme les chiens...

J'ai eu aussi mes plaisirs : le café chaud, à l'auberge de Pénerf, quand on rentre le matin, tous ensemble, harassés, chacun racontant son aventure de la nuit, la fierté d'avoir la plus forte pêche, les plus grosses « chevrettes » ; la meilleure vente aux mareyeurs qui viennent chaque matin de Vannes et du Croisic ; la beauté des départs au crépuscule de ces nuits de pêche, de cette flottille de bateaux avec leurs voiles flambant par le bas à la lumière des fanaux de bord ; des nuits claires et des nuits de tempête où la mer était couverte de goémons arrachés par la houle ; des retours dans les petits matins limpides ou brumeux.

On m'a emmenée comme les autres, un dimanche sur deux, à la maison de Cadouarn-en-Séné, où la maman m'a accueillie comme sa propre fille. Ce rude automne avait fait de moi par mon amitié et celle de mes compagnes une vraie Sinagote contente de vivre comme les goélands entre le ciel et l'eau à la grâce de Dieu¹¹.

Odette est au comble du bonheur, solidaire et fraternelle au sein de cette petite communauté des travailleurs de la mer. Et, se retournant sur cette part lumineuse de son passé, elle aime à redire encore : « Oui, la vie était facile avec eux... »

L'année suivante, en 1929, elle s'embarque à Concarneau sur le *Quatre-Frères* pour une nouvelle campagne de trois semaines en pleine mer. Les premiers jours, tandis que le thonier louvoie lentement vers les bancs de plancton, hauts lieux de la pêche au thon, Odette s'initie à l'installation des lignes : elle apprend comment on attache sept lignes à chaque tangon¹². Quand tout est en place, il suffit d'attendre que le vent veuille bien « fraîchir » un peu. Voici qu'une bonne brise se lève et que le voilier prend de la vitesse : le thon trompé par le leurre se précipite alors sur l'hameçon. Chacun est vite à son poste, déhalant avec les gestes rituels de tous les pêcheurs du monde. « Perrine » ne sera pas en reste.

— Vous voulez en déhaler un ?

Si je veux !

Surveillée par le patron, pour qui un thon représente non un sport, mais 40 francs, qui ne seront sûrs qu'une fois le thon amené à bord, je saute sur la quatrième ligne. C'est long, c'est interminable pour une débutante. Vingt brasses de filin qui glisse en sciant les doigts ; et ce thon a des ruses diaboliques pour vous

faire passer par toutes les émotions – c’est au moins un béluga ! Il va tout casser. Vous lui rendez un peu de ligne et, pfutt ! plus rien. Vous l’avez sûrement perdu ! Vous regardez votre patron avec des yeux de chien battu. Pan ! une secousse a failli vous faire pêcher par votre thon. Si je le rate, on ne me laissera plus pêcher. Cette ligne ne finira donc pas avant d’avoir usé la peau de mes mains ? Si je n’arrive pas au bout, ils vont se moquer de moi ! Ah ! ça y est. Cet éclair phosphorescent dans une éclaboussée, c’est lui ! Voilà la goudraine ! Ni adresse ni force pour imiter les marins. Comment faire !

Bah ! emporté par la fièvre de la lutte, vous ferez comme moi : vous empoignerez votre goudraine à pleines mains, juste avec le mouvement de torsion (ça glisse tellement !) le mieux fait pour vous couper le petit doigt jusqu’à l’os. Mais quand votre premier thon sera sur le pont, vous cacherez vos mains en sang dans les poches de votre pantalon, vous tairez la crampe de vos biceps, et, dans votre orgueil triomphant, vous répondrez d’un air dégagé aux félicitations de l’équipage :

— Ce n’est pas si dur que ça, je pourrai très bien continuer.

Pourtant, le « béluga » n’était qu’un thon modeste, quatre ou cinq kilos¹³.

Les grands jours de vent fort et de pluie, quand le poisson se rue sur les lignes, l’équipage vit dans un affolement féroce.

C’est une abominable boucherie. On patauge dans une bouillie de sang et de graisse ; on trébuche sur des thons oubliés qui glissent d’un bord à l’autre à chaque virée. Le sang gicle au visage, poisse nos mains, nos cirés, coule par les dalots en ruisseaux qui

se fondent dans un sillage rose. Je suis prise dans cette espèce d'ivresse barbare.

Dégoûtant, c'est entendu. Quand on y est, la frénésie générale vous gagne ; on ne raisonne plus. Cette pêche est une lutte quand même passionnante. Le thon est si fort, il se défend si bien ; il tourne en hélice, se cabre, cède, se reprend. Tant qu'il n'est pas à bord, on n'est jamais sûr qu'un sursaut brusque ne lui donnera pas la victoire. Et quand on déhale un thon de belle taille, à la ligne d'artimon par exemple, qui mesure 44 brasses, c'est vraiment du sport¹⁴ !

Odette du Puigauveau n'a pas d'autre ambition que de tenir sa place. Tenir sa place. C'est physiquement conjuguer ses efforts avec ceux de tous, liés par le même but : assurer le succès de la pêche malgré les risques encourus et prendre conscience de ses limites dans un corps à corps avec la nature. Les rôles n'ont alors plus cours : les masques tombent. Odette se dégage de toutes les fictions. Elle n'est ni le fils, ni la fille, ni le Saint-Esprit. Elle renonce à ses distinctions, à son originalité. Elle n'est plus qu'un élément impersonnel dans cet affrontement avec la nature. « On se fond dans ce total de pensées, d'énergies et d'entraïdes que forme un équipage¹⁵. » La question de l'identité ne se pose plus. Odette n'est plus que cette place gagnée de haute lutte, engagée dans une épreuve où d'ailleurs son corps rechigne et l'abandonne souvent. Elle n'aime pas se rappeler que sur les bateaux elle a toujours souffert du mal de mer !

Odette a découvert que la mer lui était source de vie, lieu de respiration et de reprise d'elle-même, loin des tourments des « qui suis-je ? », loin des codes et des cuirasses dans lesquels elle s'enferme. Détachée de la terre, elle se déleste. Elle-même emploie ces

expressions « évadée de soi-même », « libérée », pour rendre compte de cette expérience. Et elle s'abandonne au bonheur de la paresse.

Les journées passent, paisibles et belles, sans ennui. L'Océan comble toutes les lacunes. S'il fait beau, il nous offre les jeux des méduses, fleurs tremblantes des champs marins ; si le vent souffle rude, les jeux des vagues qui se battent inlassablement contre l'étrave. Il y a toujours de nouveaux reflets, de nouveaux remous, d'autres voiles à l'horizon, de vilains cargos noirs dont nous coupons les lignes de navigation, précises comme des routes. Il y a les vols d'oiseaux et, crevant les grands miroirs mouvants, l'aileron du marsouin ou la nageoire du poisson-lune.

Il y a surtout la sensation d'être, loin de terre, évadé de son temps, sur ce voilier où l'on mène joyeusement la vie la plus fruste, avec des marins pareils à ceux de tous les âges. Il est bon de se simplifier, d'apprendre combien peu de choses sont nécessaires¹⁶.

Bientôt, le thonier mettra le cap droit sur son île de Groix : bientôt, Odette du Puigaudeau, débarquant à Port-Tudy, retrouvera la terre et ses contraintes !

1. *Les Jardins de l'eau*, texte inédit.

2. *Grandeur des îles*, Paris, Julliard, 1945, pp. 57 et 58.

3. *Ibid.*, p. 33.

4. *Ibid.*, p. 171.

5. *Ibid.*, p. 158.

6. *Ibid.*, p. 24.

7. *Ibid.*, pp. 24 et 25.

8. *Ibid.*, p. 104.

9. *Ibid.*, p. 105.

10. « Volontaires chez les Sinagots », in *France 49*, n° 114, 16 octobre 1949.

11. *Ibid.*

12. « Sur les thoniers, les tangons sont deux longues perches articulées au pied du grand mât et s'abaissant pour la pêche, dans une position tendant vers l'horizontale. Chacun d'eux est le point de départ de plusieurs lignes. » Robert Gruss, *Dictionnaire de marine*, Rennes, Éditions maritimes et d'outre-mer, 1978.

13. *Grandeur des îles, op. cit.*, p. 87.

14. *Ibid.*, p. 92.

15. *Ibid.*, p. 86.

16. *Ibid.*, p. 95.

Débuts dans le journalisme

Dès les premiers mois de l'année 1930, l'état de santé de Ferdinand du Puigauveau, qui souffre d'une infection rénale et d'une insuffisance respiratoire, s'aggrave. Odette reçoit des lettres alarmées de sa mère qui l'appelle au secours : « Il n'y a que toi qui puisses lui apporter quelque réconfort... Toi seule sais le distraire... toi seule sais confectionner pour lui de si beaux bouquets de fleurs fraîches... avec toi il retrouve le plaisir de réciter des tirades... »

Odette oublie leurs dissensions, abandonne ses papillons et offre alors à son père ce qu'il souhaitait tant, sa présence à son côté. Elle redevient la fille dévouée et aimante, et passe les mois de juin, juillet et août à Kervaudu en sa compagnie. Quand la maladie connaît quelque rémission, elle retourne à Paris. Odette a conservé les lettres que lui envoyait sa mère presque quotidiennement, où l'on peut suivre l'évolution des crises durant les dernières semaines. Nous sommes en septembre.

Les premières lettres laissent espérer une amélioration grâce aux bons effets des remèdes administrés, cachets de Santhéose et gouttes de Solubaïne. La mère d'Odette encourage donc sa fille à rester à Paris pour finir ses aquarelles. « C'est bien assez de moi à ne faire que la garde-malade. Il faut songer à l'avenir et au travail. » Odette aurait des déboires avec Mme Fournier qui, semble-t-il, ne veut plus payer les frais de réparation du *Karet* et a donné sa préférence à une autre

jeune dame... Cette affaire hante les nuits du peintre. « Ton père a divagué tout le temps, bien qu'il n'ait pas de fièvre... Il voudrait acheter le *Karet* et te l'offrir. Il se sent coupable d'avoir abusé de ton temps et d'être responsable de la disgrâce qui te frappe. »

En fait, l'accalmie n'est qu'une très courte trêve. Son père lui écrit bientôt :

« Ma petite Odette, j'ai la douleur de t'annoncer que j'ai un abcès sur la hanche. Douleur est le mot car je souffre le martyr... Les jours passent, et rien ne le calme. » « Mon abcès suit son cours. Je ne sais comment je passerai la nuit, j'en frémis... Reviens vite ou je ne guérirai jamais. Le moral n'est pas bon et les nerfs me font mal... Mille baisers de ton vieux moribond. »

Sa mère prend la relève : « La journée d'hier a été mauvaise, la nuit aussi, grande agitation. Ce matin il a découvert la disparition de son revolver. "Les chameaux", a-t-il dit. Il est allé dans son atelier, j'ai tenté de le raisonner... » Les douleurs s'accélérent : « Nous avons passé une nuit terrible à la suite d'une piqûre d'Ouabaine. C'était comme si ton père brûlait vif, même les paupières le brûlaient... »

Et ce sera l'ultime message, le 14 septembre. « Ton père a passé une mauvaise nuit. Il est agité, très oppressé. Il peut tenir mais il peut aussi flancher. D'accord avec le docteur Durbin, nous pensons bien faire en t'envoyant une dépêche. »

La mort du peintre survient le 15 septembre 1930 et affecte Odette au plus profond d'elle-même. Tant de souvenirs les liaient : c'était non seulement l'être qui lui était le plus proche mais, malgré les ruptures, celui qui fut et son guide et son maître ; il reste un modèle qu'elle ne cessera d'admirer. Cet homme que les témoignages nous livrent comme un père intransigeant, dur, moraliste, aussi bien qu'époux volage et violent, « buvant » l'argent du ménage, Odette le voit mythologiquement en aristocrate olympien, animé d'une grande

noblesse d'âme. À ses yeux, il est pur, intègre, authentique. Il est l'exemple même de l'artiste consacrant sa vie à son art, traversant le siècle, insensible au changement. Elle a toutes les indulgences envers lui, bien qu'elle ait dû surmonter sa lourde tutelle pour affirmer son existence. « J'étais beaucoup plus amie avec mon père qu'avec ma mère. Nous nous ressemblions. Je reconnais toutes les vertus de ma mère, mais je suis de la race de mon père. » Le père mort, c'est elle le successeur à qui il revient d'assurer la continuité de la lignée. Qu'attend-on d'un fils digne de son père ? Qu'il perpétue le nom. L'engrenage biologique y pourvoit mais, dans le cas d'un « faux fils », il s'agit d'une tout autre opération. Comment inscrire le nom dans l'Histoire ? Comment gagner la postérité ? Odette ne peut plus échapper à ces questions. La vie est là : il faut qu'elle la prenne à bras-le-corps. Plus rien ne devrait la retenir. Avec la disparition de son père, les dernières amarres sont rompues. Elle peut partir et tourner ses énergies vers l'action.

Le 5 novembre, après une dernière visite au cimetière, elle quitte Le Croisic. Elle note dans son agenda : « Je laisse ta tombe, ta maison. C'est dur mon pauvre papa. Tu ne me trouveras plus, si tu rôdes ici. Mais j'emporte tes œuvres, le meilleur de toi-même, ce qui vivra *toujours* » (souligné par elle-même).

Quelle solitude, soudain ! Elle est désespérée. C'est le trou noir. Pourtant, du fond du malheur, elle rassemblera ses forces comme elle l'avait écrit : « La souffrance n'est jamais stérile. Elle nous *accroît* toujours. Supportons-la comme le prix à payer de toute acquisition, comme l'effort d'un pas en avant sur la route où le pire est de ne pas avancer. »

Dans ces moments difficiles, elle ne peut même pas se tourner vers sa mère qui, dit-elle, au lieu de lui être un soutien, pèse sur elle comme une charge insupportable. Elle ne veut ni rester seule à

Kervaudu ni accepter l'hospitalité de sa sœur au Précy. Ne s'est-elle pas mis en tête de venir se réfugier auprès de sa fille sur le *Karet* ?

« Imaginez-la, se rappelle Odette, vêtue jusqu'aux pieds de ses apparats de deuil, manquant se rompre le cou à chaque pas sur la péniche et s'étouffer dans sa voilette ! Ma mère n'avait aucun goût pour la vie maritime. Il y avait des crues : toutes les heures il fallait desserrer les haussières de vingt centimètres pour donner un peu de mou et céder au fleuve. Ma mère, en veuve éplorée, ne bougeait pas : elle ne voulait plus rien savoir du cours du monde et se reposait entièrement sur moi. »

Odette, qui ne se souvient pas d'avoir pu pleurer un jour, compense sa douleur et son angoisse par une suractivité. Elle s'occupe des démarches administratives qui accompagnent toute succession. Sans attendre, autant par amour filial que pour procurer des revenus à sa mère, elle mène une enquête afin de retrouver quelques-uns des tableaux, une soixantaine, que son père avait entreposés chez Perrouin à Nantes. La plupart ont été distribués aux créanciers pour paiement de diverses dettes au moment de la faillite des fabriques de chaussures de Perrouin. Avec ceux qu'elle finit par récupérer, elle organise en six mois une rétrospective des œuvres du peintre à la galerie Dru, 11, rue Montaigne à Paris, en mars 1931 ; elle sollicite son cousin, Alphonse de Châteaubriant, qui rédige un hommage au peintre dans le catalogue de l'exposition.

« Ferdinand du Puigaudeau fut, dans toute l'acception du terme, un peintre. J'entends que depuis son adolescence et ses premières pensées jusqu'à son dernier jour, il vécut la palette à la main, sans connaître d'autre servitude, sans servir d'autre maître. »

Cette exposition est un succès et met sa mère à l'abri des soucis matériels. Pour Odette, c'est un apaisement. Elle a accompli le vœu qu'elle avait formulé le 1^{er} novembre 1930, devant la tombe de son

père : « Puissé-je bientôt te tresser la couronne de gloire à laquelle tu as droit, que nous te devons tous pour la beauté que tu nous laisses. »

Par ailleurs, Odette a maintenant une autre raison d'être satisfaite. Ne vient-elle pas de faire son entrée sur la scène journalistique ? Il se trouve en effet que le magazine de grand reportage *L'Intransigeant* a publié à la fin de l'année 1930 deux articles signés de son nom : le premier, en octobre, « Une femme avec les thoniers de Concarneau », le récit de son équipée en mer à bord du *Quatre-Frères*, le second, en décembre, « J'habite une péniche ».

Débuts remarquables, très prometteurs.

Depuis longtemps, elle a l'habitude de manier la plume pour remplir des cahiers d'impressions, d'anecdotes, de descriptions prises sur le vif. Un jour, elle avait soumis ses écrits à Alphonse de Châteaubriant. L'écrivain y avait décelé des qualités littéraires et l'avait encouragée à persévérer. Paul Dubard, rédacteur en chef de *L'Intransigeant*, lui avait proposé d'en publier certains. Odette n'y avait alors vu qu'un jeu agréable, un moyen de gagner quelque argent. Mais une idée faisait son chemin. Pourquoi n'en ferait-elle pas sa profession ? Elle quitterait enfin ce « sombre travail ingrat » de dessinatrice scientifique. Et, qui sait, ce métier lui ouvrirait peut-être la possibilité de voyager ? Sous prétexte de raconter, ne pourrait-elle pas partir ?

Le journalisme lui semble un atout pour qui veut sortir de l'anonymat et commencer une carrière. Sa principale préoccupation, maintenant, lors de ses prochaines escapades, sera de recueillir des informations inédites et de prendre force notes afin d'avoir matière à de futurs reportages. Elle n' imagine pas encore d'autre terrain d'enquête que la Bretagne, et c'est donc tout naturellement qu'elle retourne dans les îles bretonnes.

D'Ouessant, elle écrit à sa mère pour l'anniversaire de la mort du père : « Je regrette beaucoup de ne pas être au Croisic près de toi le 15. Mais j'ai été si peu libre pour organiser mon voyage que les dates ne s'arrangent pas. Ce serait folie que d'interrompre mon voyage pour aller au Croisic et revenir en Finistère. Que de temps et d'argent cela coûterait ! Je n'ai pas besoin d'anniversaire pour penser à mon pauvre vieux peintre que je voudrais tant voir à ma place devant les paysages d'Ouessant. Cependant, le manque d'intimité de ce pays ne lui aurait peut-être pas plu. C'est plus théâtral et littéraire que pictural... »

En octobre, elle est à Sein et s'en va pêcher le homard, mouillant et relevant les casiers avec Yann Noël et son père, Tonton Fanch. Elle apprend que la *Velléda*, qui ravitaille en principe tous les dix jours les trois hommes du phare d'Ar-Men, se risque à un nouvel essai malgré le mauvais temps. Il leur faut, cette fois, coûte que coûte, gagner le phare malgré les houles, les courants et les récifs, car il y a vingt jours que la relève n'a pas eu lieu. Odette, qu'une tempête ne fait pas reculer, obtient l'autorisation d'être de la partie :

La houle nous prenait à pleins bras pour nous rouler dans le gouffre qu'elle creusait, dénudant la roche au pied d'Ar-Men, ou bien elle nous rejetait au large, rageurs et impuissants.

Hervis et les matelots luttèrent près d'une heure pour établir le cartahu que ceux du phare avaient lancé :

— C'est rien, aujourd'hui, me dit Goaster dans un moment d'accalmie. Souventes fois, en hiver, y a seulement pas moyen de ravitailler les gardiens. Le Chef, Jean-Marie Fouquet, est resté là-haut cent jours. Vous comprenez ce que ça représente ?...

Le cartahu traînait à la crête des vagues lorsque la force du courant jetait dangereusement la *Velléda* près du récif, puis,

soudain, il se tendait dans le ciel gris, mince ligne noire où un homme s'accrochait. Sur ce câble en va-et-vient, on envoya les sacs de vivres, puis l'homme de relève. Enfin, celui qui avait droit à dix jours de terre descendit, plongea jusqu'à mi-corps dans une lame, rebondit sur le cartahu brusquement raidi, retomba. D'une main, il s'accrochait au câble ; de l'autre, il serrait sur sa poitrine un petit bateau qu'il avait sculpté pendant ses heures de repos¹.

En cette même nuit, le 3 octobre 1931, notre apprentie journaliste assiste au naufrage d'un vapeur hollandais chargé de cuivre et au sauvetage des vingt-sept marins par le canot de Sein au moment où ils allaient périr dans leurs chaloupes en perdition.

Puis on la retrouve sur le continent, marchant, sac au dos, de Landéda à Guissény à la rencontre des goémoniers. Avec eux, elle devient « paysanne de la mer » – fauchant, moissonnant et brûlant le goémon d'épave, le *talipenn* que l'océan rejette sur les grèves. Mais, lui explique-t-on :

Le beau goémon, c'est le *talirouc'h*, les grandes laminaires d'été, brunes, grasses, glissantes comme des peaux de reptiles, qu'on doit aller chercher là où elles poussent, à deux ou trois mètres sous l'eau, et faucher toutes vivantes.

Les goémoniers ligotent leurs faucilles de paysans à de longues perches et s'en vont moissonner le *tali*, comme ils moissonnent leur blé, avec cette « guillotine ».

Mais cette moisson-là se fait autour des récifs, dans les remous d'une mer perpétuellement irritée. Il faut des barques solides, des bras vigoureux, des gars et des filles qui ne craignent ni le froid, ni le chaud, ni de chavirer avec leurs bateaux trop pleins d'une lourde meule visqueuse².

Ce sont des « pigouyers » venus de Landéda et de Plouguerneau qui, se déportant à Lédenez-de-Molène de mars à octobre avec leur bateau, leur cheval et leurs outils, se livrent à ce travail. Odette débarque alors à Molène et séjourne chez une de ces familles pigouyères composée de deux filles, Marie et Joséphine, dix-huit et vingt ans, venues avec leur père pour la saison. Des veillées durant, le père Kerneis, accoudé à la table, l'œil sombre sous la casquette, lui parle de leur condition :

La peine, ça ne serait rien si, au moins, en s'en allant de retour à la maison, on avait assez de sous dans sa poche !

Jadis, le métier rapportait pourtant bien ! Le kilo d'iode s'est vendu jusqu'à 220 francs. Aujourd'hui le jour, on nous en offre 75 francs. Il faut 90 à 300 kilos de soude pour faire un kilo d'iode, selon la qualité du tali. Nous, on livre les pains de soude tels qu'ils sortent des fours. C'est l'usine qui pèse et qui analyse la soude. Nous n'avons pas le droit d'y mettre le nez : on nous raconte ce qu'on veut !

— Et encore qu'il faut « envoyer » nous-mêmes la soude au continent avec la barque, soupire Joséphine.

— Les usiniers sont syndiqués : rien à faire contre eux tant que nous ne le serons pas nous aussi. L'maire de Molène nous aide bien pour cela mais y en a encore qui ne comprennent pas, qui s'méfient rapport à la cotisation. Ça finira bien par venir, et alors on aura un chimiste payé par le syndicat pour les analyses ; on pèsera la soude dans les îles, devant celui qui a sué le sang pour l'avoir, et on s'entendra pour tenir des prix raisonnables. Si ça ne marche pas encore, on prendra les grands moyens : quand un pêcheur, à lui tout seul, trouve aux mutualités maritimes 100 000 francs pour faire construire un bateau, ce serait bien le

diabla si trois mille goémoniers mis ensemble ne trouvaient pas 500 000 francs pour avoir une usine à eux et un bateau pour le transport. Ça changera bien des choses pour tout le monde, j'vous le garantis³ !

Qu'en pense Odette ? Elle n'est pas l'étrangère venue du continent en quête de folklore et d'exotisme ; en effet, elle s'intéresse au devenir de son pays ; depuis plusieurs années déjà, elle a adhéré au Parti autonomiste breton et diffuse autour d'elle son journal *Breiz Atao* (*Bretagne toujours*).

Oui, elle si prompte à défendre la Bretagne, ses mœurs et ses pratiques et à en idéaliser tous les traits, qu'en pense-t-elle ?

Bien des choses... Ouais ! Que peuvent trois mille pigouyers, même avec une usine, un bateau, une immense bonne volonté et les conseils de Monsieur le Maire, contre l'implacable cruauté des chiffres, la concurrence des nitrates chiliens et japonais, les mystères du contingentement et l'indifférence des tarifs douaniers ? Le métier de pigouyer est un de ces petits métiers à outillage rudimentaire et à faible rendement, irrémédiablement condamnés, à plus ou moins brève échéance, par l'industrie chimique internationale et les méthodes rationnelles et standardisées. Le pigouyer n'est absolument pas rationnel ni standardisé. Il n'a aucune ambition au-delà de son pain quotidien. C'est un primitif qui entend exercer son métier primitif avec le maximum de liberté, c'est-à-dire au jour, au lieu et avec les moyens qui lui plaisent. Il doit donc disparaître tôt ou tard, comme les bateaux à voile, les pétrisseurs de poteries, les tailleurs de sabots, les sculpteurs de granite et les brodeurs de gilets bretons.

Peu importe que son métier soit une école de courage, d'initiative, d'adresse et de solidarité, que les goémoniers bretons suffisent à fournir 88 000 kilos d'iode à leur pays qui n'en consomme que 80 000 kilos par an. Peu importent les sacrifices dont il paie le droit extravagant de vivre à sa guise plutôt que de s'embaucher aux usines de Brest.

« Bagnes d'innocents », comme on dit dans les îles. Bagnes du pigouyer qui lutte de toute la force de son corps vigoureux, de son âme ingénue, avec droit devant lui, le fantôme de la ruine planant sur son effort⁴.

Tristesse d'une fin de jour déclinant, bilan de trop de duretés accumulées pour rien ou lassitude en face de sa propre vie – Odette, ce soir, n'a plus la force d'espérer.

Mais elle continue son chemin. Il lui reste encore à découvrir, dans cet archipel, Quémenez où officie dans sa ferme Mme Floc'h à la tête d'une équipe d'une quarantaine d'hommes. D'où viennent ces hommes ?

Ils se sont échoués là un jour que, décidément, personne ne voulait plus d'eux à la grande terre, chassés des fermes pour ivrognerie, maraude ou vagabondage, chassés de la marine après un mauvais coup. Et la marée du soir a amené, sur quelque barque de pigouyer, une épave humaine que, parfois, un gendarme est venu reprendre.

On m'avait raconté des histoires impressionnantes d'escrocs, de criminels, d'évadés, fuyant les tribunaux. La vie n'est pas si romanesque et ce qu'elle jette aux rivages des îles molénaïses, ce ne sont que déchets, bois pourris, humbles débris d'hommes ou de bateaux⁵.

Et Mme Floc'h ?

Mme Floc'h est entrée dans la vie sous l'aile noire du malheur. Une tempête lui vola père et mère, entre Le Conquet et Quéménéz, et son destin amer s'ouvrit d'un coup devant ses quinze ans. Elle reprit la ferme ; son frère cadet et sa jeune sœur quittèrent l'école pour venir l'aider. Trois enfants, face à quarante-cinq ivrognes, sur une île perdue !

Elle se maria jeune, et pour peu de temps. Successivement, elle tint aux îles trois fermes sur quatre : Quéménéz, Balanec où une poutre de fer, en tombant, lui tua une petite fille, Triélen que tient à présent son fils aîné, où elle a retrouvé un cimetière familial : une tante, ses enfants et ses domestiques emportés par le choléra de 1893.

Maintenant, veuve depuis longtemps, elle est revenue avec ses deux plus jeunes fils à la Quéménéz de son enfance.

Pourtant, au Conquet, elle pourrait avoir une existence plus douce, près d'une fille et d'un petit-fils, un repos bien gagné après quarante ans d'épreuves. Ici, il n'y a que travail sans fin, l'écœurement des saouleries hebdomadaires, la gêne des courriers et du ravitaillement livrés au hasard des bateaux, chance bien rare pendant les tempêtes d'hiver. Le seul secours, c'est elle qui le donne, au dénuement des pigouyers et des pêcheurs, aux loques humaines qu'elle retient de sombrer tout à fait, à tous ceux qui frappent à sa porte. C'est une femme du bon Dieu.

Mme Floc'h ne quittera pas Quéménéz. Les îles ont cette étrange puissance de tuer chez leurs proies le désir d'évasion⁶.

On pourrait penser qu'Odette du Puigauveau a suffisamment engrangé d'expériences et de récits pour l'hiver et que son périple est

clos. Inlassable, notre coureuse de mer ne tient pas en place et veut s'offrir une dernière sortie ! La voici à Concarneau, cherchant à embarquer sur un dundee grésillon comme deux ans auparavant. Écoutons Albert Boterf qui, à soixante-quinze ans, n'a rien oublié de sa rencontre avec Odette du Puigauveau.

« J'étais alors jeune mousse sur le *Laurent-Émiliane*. Nous étions descendus à terre et, le dos au parapet du môle, nous attendions le retour du patron qui était allé surveiller à l'usine le découpage du thon. Depuis les premières heures du jour, une rumeur circulait dans le port : "Une femme habillée en homme et un homme habillé en femme cherchent une place de pêcheur."

« Tout d'un coup, au bout du quai, ne voyons-nous pas arriver Perrine vêtue de son bleu de chauffe et de ses sabots de bois, accompagnée d'une jeune peintre américaine aux cheveux courts et aux joues rosies ?

« Elle se dirige vers nous et, tout en évaluant du regard notre réputation de marin, se renseigne sur les possibilités d'embarquement.

« On regrettait, hélas, qu'elle eût bien peu de chances de persuader Laurent Baron, car nous étions déjà à l'étroit sur le thonier et le temps était mauvais : nous entrions dans les tempêtes d'équinoxe. Pourtant, contre toute attente, elle réussit à force de ténacité à convaincre, au moins pour elle-même, le patron qui avait d'abord refusé. Il est vrai qu'elle possédait le livret d'inscrit maritime. »

Quant à l'Américaine, elle s'évanouit dans la brume : Odette prétend d'ailleurs qu'elle n'a jamais existé !

Albert se souvient de la tournée de départ chez la mère Éveno, du *Laurent-Émiliane* franchissant les passes concarnaises et de l'étonnement de Perrine devant leurs manœuvres. Comme le vent

était très violent, il avait fallu bien vite diminuer la voilure, mettre le tourmentin à la place du petit foc, amener le tape-cul, riser la trinquette et la grand-voile. Inquiète, Odette se demandait si, à force de réduire la voile, il en resterait assez pour atteindre les lieux de pêche ! Cette première nuit, d'ailleurs, ils avaient failli perdre leur passagère. Heureusement, Joseph Tonnerre, qui était de quart à la barre, l'avait rattrapée de justesse ! Le lendemain matin, il en tremblait encore et il avait raconté en grande confiance à Albert la mésaventure d'Odette :

« Alors que l'équipage était assoupi, Perrine, écoeurée par les odeurs de fond de cale, de goudron et de cordages, secouée par les soubresauts du *Laurent-Émiliane*, était montée prendre l'air sur le pont. Saisie peut-être par le vent trop vif, elle avait été victime d'un malaise et avait basculé sur le bastingage. Tu te rends compte si Perrine était passée par-dessus bord ! »

Plusieurs jours, elle subit le mal de mer, allongée dans sa couchette derrière un petit rideau, malheureuse et rageuse de se sentir ainsi physiquement diminuée.

Albert l'avait aidée à s'installer, mais il n'était pas sûr qu'elle eût beaucoup apprécié son assistance !

« Elle voulait tout faire comme un homme et être traitée comme tel. Elle ne m'apparaissait pas comme féminine et se conduisait vis-à-vis d'elle-même avec une dureté quasi inhumaine. On n'aurait pas eu l'idée de lui poser la main sur l'épaule. Je n'ai jamais pu l'imaginer en amoureuse ! »

Trois jours après, remise sur pied, elle participe à tous les moments de la vie à bord et n'a de cesse de tout connaître du bateau, des voiles, des lignes et des lois du marché qui régissent la vente du thon. Comme les pêcheurs, elle est indignée de cette perverse

arithmétique dont ils sont victimes et qui fait que 10 à 12 kilos de poisson aux bras des déhaleurs tombent à 5 kilos à l'usine.

En effet, on lui a expliqué que le thon est vendu à la douzaine et que, pour avoir une unité, il faut un poisson de 5 kilos au minimum.

Sinon, il ne compte que pour moitié. Mais quand prendra-t-on en compte les thons de plus de 10 kilos, fréquents en fin de saison ? Pour l'iode, Odette avait déjà remarqué cette même diabolique manipulation des chiffres à la baisse.

Avide d'informations, Odette mène ses enquêtes. Outre le contact original, très individualisé, qu'elle sait établir sur le terrain avec les gens, elle est animée d'une curiosité sans cesse en éveil. De plus, elle possède les dispositions propres aux naturalistes – goût du détail, de la précision, du concret. Pourtant, ces citations très pertinentes sur bien des points ne corrigeront pas la vision du monde qu'elle développe parallèlement. Deux niveaux coexisteront dans ses reportages sans s'interpénétrer : celui de l'idéalisation, où elle mythifie la Bretagne et statufie ses habitants, et celui où elle en décrit la vie quotidienne, les travaux et les jours.

Le *Laurent-Émiliane* allait bientôt achever sa campagne : la marée devenait de plus en plus venteuse et les thons disparaissaient dans leur hivernage mystérieux. Souvent, Odette se réfugiait dans le carré.

Dans son flanc droit, un peu vers l'arrière, le *Laurent-Émiliane* emportait une bibliothèque. C'était le novice du bord qui l'avait installée au fond de son lit clos ; chaque quinzaine, il achetait quelques livres chez le libraire de Concarneau. D'instinct, il reconnaissait un beau livre, en éclairait, en exaltait sa propre sensibilité, le prêtait, le faisait aimer aux autres de l'équipage. Boterf était un garçon de dix-huit ans, plein d'ardeur et de foi.

Celui qui voulait choisir un bouquin dans la bibliothèque devait ramper sur les genoux, tête courbée à cause des lambourdes, un fanal à la main. On trouvait, rangés le long de la paroi, sur des planches clouées entre deux fortes membrures de chêne, un raccourci de littérature classique, romantique et moderne, du théâtre de Racine aux romans d'Estaunié, de Musset à Verhaeren, et Jack London, Marc Elder et Conrad.

Pour ma part, ce fut là, à bord de ce thonier, que je rencontrai *Le Nègre du Narcisse* et que Marlowe me conta, durant les longues heures où le mauvais temps chassait du pont ceux qui n'avaient pas d'obligation à y rester, les aventures absurdes et héroïques de sa *Judée* ⁷.

Ainsi Odette du Puigauveau évoque-t-elle, dans *Grandeur des îles*, cet épisode dont Albert Boterf lui rappelle avec émotion le souvenir dans une lettre, cinquante ans plus tard :

« Lorsque la tempête nous empêchait de pêcher, je lisais le soir sous la table du poste à la lumière de la lampe Pigeon qui éclairait le compas : je trouvais cela très banal, très usuel, je me souviens, je vous avais prêté un roman de Conrad, *Le Nègre du Narcisse*. Nous lisions alors, côte à côte, sans nous préoccuper des paquets de mer qui assaillaient le *Laurent-Émiliane* : c'était chouette et, pourtant, je ne réalisais pas alors ce que cette situation avait d'extraordinaire. Ce n'est qu'avec le recul du temps que je ressens plus profondément la poésie, la grandeur peut-être de ces instants. Un temps qui ne peut plus revenir mais dont le souvenir me marque dans les profondeurs de mon être. »

Bien des missives de nos deux correspondants mériteraient d'être citées, car elles mettent en lumière la qualité des liens qu'Odette sut tisser au hasard de ses pérégrinations. La vive sympathie née durant

cette campagne de pêche entre le mousse et l'écrivain se transforma en une longue amitié jamais démentie.

De retour à Paris, au mois de novembre, elle envoie à Albert Boterf livres et journaux bretons. Souvent, elle le conseille, mettant en garde le jeune homme contre les îliennes qui « prennent leur mode aux catalogues des grands magasins » et les filles de la ville « ces chattes griffeuses et hérissées devant le matou qu'elles appellent de tous leurs vœux ».

Odette règle ses propres comptes avec la Ville tant honnie, chargée de tous les maux, « la ville brutale et dure qui gave certains de ses enfants et dévore les autres ; la ville injuste, avec son luxe dressé comme un flambeau dont l'ombre est la misère, ses froides rues creuses, sans échappées, où la jouissance facile coudoie le désespoir muet ; avec son peuple courbé à la chaîne des usines, cerveau vidé, dépouillé de sa dignité humaine, réduit à n'être qu'un rouage de machine ; et toute cette énorme ignorance, cette incroyable indifférence de chacun pour l'inconnu qui est pourtant son frère⁸ ».

Paris lui avait toujours déplu. Maintenant, cette ville lui était odieuse. Qu'elle eût aimé la fuir !

Tout lui pèse, lui est étranger, lui paraît hostile. Elle ne se reconnaît pas dans cet espace sans horizon car : « Peut-on appeler horizon, le cercle de maisons et d'arbres, l'écluse, le pont de fer, toutes ces choses trop proches où se cogne le regard habitué à glisser jusqu'aux confins du ciel et de la mer⁹ ? »

Tout laisser et repartir dans une de ces îles perdues du bout du Finistère. Odette se prend à rêver.

Joie d'être, en haut de cette île, comme sur un bateau, au centre d'un horizon sans accroc d'où la brise apporte à grands

coups d'aile la senteur d'eaux et de terres inconnues ! Joie ivre de se sentir baigner, librement, dans toute cette pureté flottante, éparse, qui vous arrive au cœur par vos yeux, votre nez, vos oreilles, toute votre peau, et le bout de vos doigts, et vos pieds nus dans l'herbe mouillée¹⁰ !

Derrière la célébration du paysage, il faut aussi entendre la nostalgie d'une vie communautaire, d'un enracinement qu'elle a cru vivre sur ces rivages. À Paris elle éprouve un tel sentiment d'impuissance à prendre pied dans le monde, à s'adapter à ses impératifs, qu'elle doit s'avouer qu'elle ne s'est jamais sentie aussi abattue.

Il y a des espaces noirs, durs à traverser, surtout si on est seul... Voilà, il faut avoir des lumières pour s'aider : une foi, un enthousiasme, une amitié, un espoir¹¹.

Odette du Puigauveau a besoin d'un regard qui la fonde, d'une parole qui l'approuve, d'une présence sur laquelle se reposer. Elle ne sortira jamais de cette quête : elle recherchera sans cesse confirmation, reconnaissance et légitimité et n'aura jamais fini de gagner sa place. C'est ainsi... Lourd héritage... Sa vie, marquée d'un double rejet familial et social en tant que fille et aristocrate, ressemble à une course à handicaps, une longue traversée d'épreuves à surmonter afin de conjurer autant son histoire que l'Histoire.

Pour ne pas déchoir du modèle paternel et pour réussir dans la nouvelle profession qu'elle a choisie, elle se remet à l'ouvrage. Sur Ouessant, elle pourrait publier un livre avec tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle a emmagasiné dans sa mémoire et dans ses carnets noirs de

notes. Pourtant, malgré la volonté et l'ambition, elle doute d'elle-même et craint que tout lui fasse défaut pour cette entreprise.

Quels obstacles rencontre-t-elle ? Elle se heurte encore à un exemple, Alphonse de Châteaubriant dont elle pense qu'il lui faudrait le talent pour « unir le sens de la psychologie à celui de la peinture » et restituer une atmosphère semblable à celle de *La Brière* – tâche qui lui semble impossible.

La règle que se fixe Odette du Puigauveau, en tant qu'écrivain, c'est la soumission aux lois d'un français bien écrit – un style classique, limpide, des mots simples animés par une syntaxe dépouillée. Tel serait, selon elle, le beau langage qui la mettrait à l'abri de tout cliché romanesque et de tout sentimentalisme. Son angoisse est de lâcher la bride à ses démons, de laisser échapper quelque aveu, quelque confidence – *l'inavouable* en quelque sorte. Elle aura toujours beaucoup de réticence à parler directement d'elle dans ses textes : c'est ce qu'elle appelle sa « pudeur insurmontable ».

Elle éprouve, dans son travail d'écriture sur Ouessant, des difficultés qu'elle n'a pas connues jusqu'alors. Il est vrai que déjà, durant son séjour, elle s'y était sentie mal à l'aise. Elle n'en avait pas aimé ce qu'elle appelle le cosmopolitisme lié au mélange celte et latin et à la présence d'un fort, domicile de soldats coloniaux – tous éléments qui, disait-elle, distillaient une « image douteuse ». Elle en avait averti sa mère dans une lettre :

« Je suis rassasiée au-delà de ce que je puis supporter de saleté, de méfiance hostile et de dévergondage. Le pays est beau mais les naturels ne sont décidément pas sympathiques, sauf quelques exceptions. »

Ce qui la paralyse, c'est le sujet lui-même. Elle n'a pas eu tant de peine avec Molène, Groix ou Sein, et elle a su tout de suite comment présenter leur côté « vivant, charmant et hospitalier ».

Face à Ouessant, elle est dans un rapport ambigu de dénévation et de fascination.

Quelles images forger pour traduire cette vision « de hantise et de terreur » qui l'a attirée, malgré elle, sur ce rocher ? Elle commence ainsi sa description :

Ouessant, île d'amour et de trépas, avant-garde occidentale, inébranlable et féroce, qui dresse ses frénésies de chairs et de rocs contre les assauts de l'Océan. Coups et caresses, il la viole de toutes parts, l'ultime terre du Ponant ; il la pénètre par chaque brèche et, en son centre même, on le retrouve, rampant sous des iris et des roseaux¹².

Combien d'heures passe-t-elle encore à dénouer sa plume pour brosser ce portrait de Janik, une de ces filles « perdues » qui animent un des lieux de plaisir de l'île ?

Soudain, il y a de la joie plein la terne salle fumeuse. Janik Arlanne est entrée. Elle est venue sans bruit, pareille à une grande voile noire surgissant de la brume à l'entrée d'un port. Elle rit de ses yeux gris, de ses dents saines, de ses cheveux blonds bien lisses sous le bonnet de velours aux coques dressées comme les oreilles d'un chat à l'affût, de tout son visage fièrement effronté, de toute sa chair abondante serrée dans son corselet, épanouie sous les plis de sa jupe¹³.

En fait, notre écrivain, dans ce corps à corps avec Ouessant, met en œuvre une expérience qu'elle ne maîtrise pas. La matière, les faits qu'elle veut soumettre à l'écriture lui résistent. Mais Odette persévère.

De sa visite dans un autre cabaret, *Le Café colonial*, elle se décide à garder cette évocation.

Jupes noires, châles effilés, cheveux brillants, longs rubans moirés tournent de plus en plus vite, se mêlent, se séparent, se retrouvent... Plus vite, les corps se rapprochent... Plus vite, plus lascifs, les visages se colorent sous la hardiesse des bonnets aux coques pointues... Plus vite, plus audacieuses, les étreintes se resserrent... Plus vite, plus vite, plus près... Le musicien s'arrête et, dégrisé un instant, le tournoiement de désirs et de soies s'écroule, haletant, sur les tabourets.

Les longues crinières sombres, calmées, retombent en homogènes nappes de satin d'où monte, comme une odeur, l'envie sensuelle de toucher à cette substance luisante qui doit être douce et chaude¹⁴.

Plus loin, on la retrouve, rentrant seule sans attendre la fin de la soirée, très perturbée par la manifestation de ces sombres voluptés.

Les ténèbres sont épaisses, la brume a tout envahi. Ses sens vacillent : elle trébuche, perd sa route et ses repères. Elle termine son récit par ce tableau onirique :

Peu à peu, la cadence de ces pas endort la peur. Je glisse dans un engourdissement d'où me tirent à peine le cri d'un crapaud écrasé ou le sanglot d'une brebis solitaire.

Après m'avoir fait perdre l'instinct, ma route et ma maison, l'immense fantôme diffus me prendra-t-il même le sens de ma réalité ?

Je voudrais chanter, crier, m'entendre vivre, mais un bâillon liquide emplit ma bouche avec son goût fade et m'étouffe.

Traversant mes vêtements trempés, la bruine me pénètre par chaque pore et, vapeur perdue dans les vapeurs, je ne me sens même plus existante lorsque, brusquement, je heurte du front le mur de ma maison.

Je me retrouve enfin dans mon ombre projetée par la lampe sur le blafard écran de brouillard qui bouche ma fenêtre ouverte¹⁵.

Odette du Puigauveau soupçonne-t-elle combien elle s'expose à travers la production de ces métaphores, le viol d'Ouessant, la danse des corps et la sarabande des chevelures, le bâillon qui l'étouffe ? Elle protesterait avec conviction contre le surgissement de ces images de soi enfouies dans la nuit, de même que, péremptoire, elle dénie tout pouvoir de déchiffrement à la psychanalyse. Malgré le carcan de la forme qu'elle s'impose, les fantasmes d'Odette se dessinent en pleine clarté et son désir surgit, manifestant son impuissance, entravé, étranglé au fond de la gorge. Et ce désir, sortira-t-il un jour, ce désir ? Comme on est loin d'Ouessant !

Odette se retranche derrière le masque conventionnel du « beau » style et se pense indéchiffrable : c'est d'ailleurs à cette condition qu'elle peut écrire. Dans l'écriture comme dans la vie, elle ne peut avancer que bardée de ses cuirasses qui la protègent tout en l'emprisonnant : sans clôture, sans prison, elle serait paralysée. Son activité créatrice s'exercera dans le maniement des mots et dans l'agencement des phrases, où elle acquerra une grande virtuosité. Derrière les mots poussera un jardin qui restera sauvage. Odette n'en franchira pas le seuil et ne se résoudra jamais à écrire un roman.

1. *Grandeur des îles*, op. cit., p. 177.

2. *Ibid.*, pp. 125 et 126.

3. *Ibid.*, p. 141.
4. *Ibid.*, p. 142.
5. *Ibid.*, p. 144.
6. *Ibid.*, pp. 146 et 147.
7. *Ibid.*, p. 112.
8. *Ibid.*, p. 189.
9. *Ibid.*, p. 192.
10. *Ibid.*, p. 48.
11. *Ibid.*, p. 191.
12. *Ibid.*, p. 17.
13. *Ibid.*, p. 37.
14. *Ibid.*, p. 41.
15. *Ibid.*, pp. 44-45.

Rencontre avec Marion Sénones¹

Un sombre après-midi, Odette, encore plus inquiète que de coutume quant au déroulement de ses projets, se laisse entraîner par une amie à une consultation chez une voyante russe qui officie dans un des grands cafés de la rue Royale. Que ne lui prédit-on pas ? Une carrière d'écrivain sérieux spécialisé en ouvrages d'histoire et de géographie, si elle évite le piège du romanesque et du sentimental, et la découverte de l'âme sœur cachée au fond d'un bureau de journal féminin. Fameux avenir ! Odette qui, depuis des mois, oscille entre des périodes d'exaltation et de désespoir se sent toute ragaillardie par ces prédictions. Le monde s'offrirait-il enfin à elle ? Elle est malgré tout ahurie quand elle quitte la voyante et ressent le besoin de reprendre ses esprits. Tandis que, toujours troublée par le présage, elle déambule le long de l'avenue, ses yeux sont attirés par le titre d'une revue, *Ève*. Sans attendre, elle se rend au siège du journal où elle est cordialement reçue par une femme dépassant la quarantaine, à la physionomie ouverte, dont le visage aux traits fins et arrondis frappe par sa grande bonté. La séduction est réciproque et immédiate. Marcelle Borne Kreutzberger est ravie d'accueillir cette Odette du Puigauveau qui ne lui est pas complètement inconnue, car elle a lu ses articles sur la pêche dans *L'Intransigeant*.

Combien de jours, combien de semaines s'écouleront avant que Marcelle Borne Kreutzberger scelle dans son agenda, au jour du

24 avril 1932, sa venue sur le *Karet* ? Que se passa-t-il ?

Odette est muette et prétend ne pas se souvenir, elle dont la mémoire est le plus souvent si précise quand il s'agit du passé. On ne possède, pour lever le secret, que le précieux agenda de Marcelle entre les pages duquel gît, inscrit à ce même jour, le dessin d'un cœur percé d'une flèche et orné de cette légende « À toi pour la vie », ainsi que la figuration d'une ancre de marine. Sur les feuillets, d'autres rendez-vous courent de lendemain en lendemain, tantôt au domicile de l'une sur le *Karet*, tantôt au domicile de l'autre rue de Vintimille.

Pour couper court à tout commentaire, Odette entérine ainsi le caractère fatal de cette attraction mutuelle : « Un courant secret est passé entre nous. Nous nous sommes tout de suite liées d'amitié et avons vécu ensemble. » Nous n'en saurons pas plus. Cette version de la voyante russe ne nous a été confirmée par aucun de leurs familiers. Odette l'a-t-elle inventée ou l'a-t-elle inconsciemment reconstruite pour donner encore plus de poids à l'événement afin que cette rencontre soit une rencontre hors du commun ? Marcelle Borne Kreutzberger, messagère du Destin ?

Que l'on soit ou non dupe du roman d'Odette, il reste que l'apparition de Marcelle Borne Kreutzberger dans sa vie est bien réelle.

Marcelle Borne Kreutzberger est née le 8 juin 1886 à Neuilly-sur-Seine. Son père, originaire d'Auxerre, est fonctionnaire au ministère de l'Industrie où il est chargé de la préparation de l'Exposition universelle de 1889. Il meurt à Chartres d'un accident de cheval alors que Marcelle a à peine deux ans.

Sa mère se remarie avec le capitaine Kreutzberger, et la famille partage la vie de garnison de cet officier d'artillerie avant de se fixer à Rennes, que Marcelle considère comme sa ville natale. Elle fait ses études au pensionnat de « L'immaculée » et passe le brevet supérieur

en 1902. Puis elle étudie le dessin et la peinture à l'école des beaux-arts de Rennes, où elle obtient un premier prix.

Il faut noter qu'une telle orientation n'était pas si courante, au début de ce siècle, dans les familles bourgeoises. C'est sa mère, Stéphanie, qui encourage les dispositions artistiques de ses filles et veille à entretenir une vie culturelle. Elle-même est musicienne, et sorties théâtrales et musicales sont fréquentes. Elle anime des concerts locaux, reçoit des artistes de Paris et organise des bals. Avec sa fille Anne, elle forme une troupe de théâtre, La Pie qui huche, qui met en scène chaque année un ou deux spectacles.

Entourée de ses deux sœurs et de son frère, Marcelle mène une existence de jeune fille, certes rangée mais ouverte sur le monde. Chaque été, la monotonie de la vie de province est ainsi rompue par les séjours au bord de la mer, les croisières, les excursions. Marcelle, sans retenue, se livre à sa passion du dessin, et chacun s'amuse à rivaliser de son trait de crayon pour croquer paysages et portraits.

Avant la guerre de 1914, Marcelle se lie avec Marie-Louise Anglada, une pédiatre fortunée de vingt ans son aînée qui réside tantôt dans sa propriété à Château-du-Loir, tantôt dans son appartement rue Bonaparte à Paris. Les quelques lettres retrouvées de Marcelle à Marie-Louise ne permettent pas de préciser la nature de leur relation. On devine que Marcelle a toujours hâte de revoir son amie et s'impatiente quand elle ne reçoit pas le courrier tant attendu. Elle lui écrit de longues missives confiantes, affectueuses, chargées de mille détails sur ses activités personnelles et sur celles de ses proches. Que pense-t-on de cette liaison dans son entourage ? L'un des neveux de Marcelle se souvient encore avec gratitude des vacances qu'il passait avec sa tante chez Marie-Louise Anglada. Si la tante Marcelle avait été mariée et avait eu des enfants, il n'aurait certes pas profité autant des largesses des deux femmes. Marie-Louise Anglada était

très possessive avec Marcelle, mais, n'étant pas exclusive, elle les recevait tous avec plaisir. Auparavant, Marcelle aurait éconduit plusieurs prétendants. La famille aurait donc admis la situation.

Durant la Première Guerre mondiale, Marcelle reste à Rennes, participe au comité de l'Union des femmes, passe son diplôme d'infirmière et travaille alors à la salle Dayot de l'hôpital 101.

En 1917, elle s'installe définitivement à Paris et se partage entre l'appartement de Marie-Louise Anglada et le sien, rue de Vintimille. Toutes deux se passionnent pour la connaissance des civilisations anciennes et voyagent en Italie, en Grèce, en Turquie.

Pour assurer son indépendance financière, Marcelle s'oriente vers le journalisme. Nulle bravade ni forfanterie n'inspirent ce geste, bien qu'il paraisse inhabituel dans son milieu. Elle accomplit son cheminement avec calme et raison, sans provocation. Nulle trace de prétention ni de scandale chez elle : on est étonné par les photographies qui nous renvoient l'image d'une jeune dame de province tranquille, bien élevée, d'allure rentière. Pendant trois ans, elle collabore à *Europe nouvelle* sous la direction de Louise Weiss. De 1920 à 1926, on la retrouve rédactrice aux éditions Nilson. Elle abandonne momentanément le journalisme pour la maison de couture Roche où elle est modéliste dessinatrice jusqu'en 1929. Puis elle revient au journal *Ève* comme secrétaire de rédaction.

Un même équilibre rythme ces années entre ses deux ports d'attache, Rennes et sa famille, auprès de laquelle elle retourne aussi souvent qu'elle le peut, et Paris où, accompagnée de Marie-Louise Anglada, elle fréquente les musées, les concerts, les expositions. À *Ève*, elle s'occupe plus particulièrement des clubs des Èvettes.

Ce court détour biographique sur Marcelle Borne Kreutzberger n'est pas inutile, car si l'on ne voulait se fier qu'à Odette et à ses souvenirs, Marcelle n'aurait pas vécu avant elle, ou si peu et si mal !

Marie-Louise Anglada n'aurait été qu'une vieille amie de la mère de Marcelle, et l'attachement de Marcelle à sa famille, qu'un vil esclavage. Et Odette, cinglante, de poursuivre sans appel :

« Elle était la bonne d'enfants de sa famille. On venait chez elle comme à l'hôtel. Elle avait les inconvénients de l'hôtel sans en avoir les avantages. On lui faisait faire les choses les plus imbéciles que personne ne voulait faire. Si vous saviez le nombre de mètres de "Petite Reine" qu'elle est allée acheter pour la fille de sa sœur Madeleine ! Quant à ses croisières culturelles en Méditerranée, de vulgaires barbotages de luxe sur une mer bourgeoise ! Ne parlons pas de ses activités professionnelles au service des "Èvettes", indignes de son talent et de ses dons. Imaginez-vous ! Marcelle était chargée du courrier du cœur des "Èvettes" qu'elle conseillait "gravement" ! »

En bref, la vie de Marcelle commencerait avec Odette. Il en sera d'ailleurs fini de Marcelle Borne Kreutzberger qui, pour répondre au désir d'Odette du Puigauveau, change de patronyme et devient Marion Sénones, première de son nom.

« Vous vous doutez bien, explique sans malice Odette, que je ne pouvais pas la faire entrer dans mes livres sous une telle appellation, Marcelle Borne Kreutzberger ! »

Quand on sait le prix qu'Odette accorde au nom et la valeur qu'elle attache à cette incarnation de la lignée, quand on pense à sa détermination à laisser une trace dans l'Histoire afin, justement, d'en assurer la pérennité, on mesure le caractère inaugural d'une telle démarche. Par ailleurs, on ignore tout du choix de cette dénomination-là. Par cette opération, Marcelle est donc libérée par Odette des chaînes de son passé et de sa famille, et peut donner libre cours à toutes ses potentialités.

Exit Marcelle Borne Kreutzberger. Odette ne tarit pas d'éloges sur Marion Sénones. Au cours des entretiens, elle insistera toujours pour

qu'on ne la laisse pas dans l'ombre, qu'on ne la sous-estime pas et qu'on l'associe à toutes ses entreprises.

« Surtout, n'oubliez pas de parler de Marion. Je ne voudrais pas qu'on ait l'impression que je tire la couverture à moi. Ce fut ma chance de rencontrer cette fille. Elle était la compagne idéale qui aide sans encombrer. Elle était mon calme, ma force d'âme. Quand elle m'a quittée, j'étais comme ces plantes molles et faibles auxquelles on enlève le tuteur et qui tombent par terre. J'étais bonne à écraser. »

Elle souligne sa bonne humeur, sa joie de vivre, sa gaieté.

« Et elle était dévouée ! Elle ne se plaignait jamais. Comment a-t-elle pu me supporter, moi qui ai un si sale caractère ? »

Il est vrai que tous ceux qui l'ont fréquentée ont été frappés par sa bonté conciliante, sa générosité, sa vitalité. Elle était rayonnante en même temps que modeste, sans prétention. On lui reconnaît le souci d'être utile aux autres, de se mettre au service de personnalités fortes. Odette, comme les autres, témoigne de sa loyauté, de sa fidélité, mais aussi de sa grâce, de son aisance.

Marion est l'apogée de tous les espoirs d'Odette. Avant Marion, Odette a eu des amitiés très fortes avec d'autres femmes plus âgées qu'elle qui l'ont aidée à des périodes charnières et qu'elle a fréquentées jusqu'à leur mort, comme Grace Constant Lounsbery, celle que Ferdinand du Puigauveau traitait de « femme de mauvaise vie », et Mme Fournier. La première la poussa à franchir le seuil de Kervaudu. Odette, dans une lettre, confie que Trescalan, la propriété de Miss Constant près du Croisic, a souvent été pour elle un foyer où elle était accueillie comme la fille adoptive. La deuxième lui a permis d'affronter Paris en lui assurant l'indépendance économique. Miss Constant, qui vivait avec son amie anglaise, était liée au milieu parisien des artistes américains et à celui des bouddhistes. Elle avait fondé, en 1929, l'Association des amis du bouddhisme et consacrait

une grande partie de son temps à l'enseignement de cette doctrine et à la pratique de la méditation. Odette lui prêtait souvent main-forte pour traduire des articles de l'anglais ou du français, et pour corriger les épreuves, mais elle gardait ses distances. Elle resta totalement hermétique à l'esprit bouddhiste et étrangère à ce qu'elle appelait leurs « messes orientales ».

Quant aux relations avec Mme Fournier, elles n'étaient pas sur un plan d'égalité. Même s'il lui arriva d'être la préférée de toutes les jeunes dames dont s'entourait Twinka, même si elle se sentait honorée d'être reçue à sa table à Louveciennes en compagnie d'artistes et de joailliers, Odette savait qu'elle n'en était pas moins son employée. Elle était trop consciente de la valeur du rang occupé pour pouvoir l'oublier.

Avec Marion, Odette se découvre une même communauté d'éducation, d'idées, de goûts et d'esprit. Elles ont vécu l'une et l'autre dans un univers où l'art fait partie de la vie ; elles sont également attachées à la musique, à la peinture. Elles ont le même parcours : toutes deux se sont « sauvées » de leur milieu d'origine et sont parvenues à l'autonomie par un métier. Elles partagent cette même ambivalence : elles ont acquis une liberté qui les place en marge, elles ont rompu avec le statut traditionnel de la femme, mère et épouse, mais elles ne sont pas pour autant en révolte contre la société. Bien qu'échappant aux conventions, elles les respectent. Marion est d'emblée conquise par la personnalité insolite d'Odette qui dessine des papillons exotiques, court la mer à la pêche au thon sur des voiliers bretons et vit le reste de l'année toute seule sur sa péniche à Port-Longchamp. Et quand Odette, sensible à l'admiration que lui porte Marion, s'enhardit à lui confier son espoir d'un grand voyage vers un ailleurs lointain, elle sent aussi s'éveiller en elle de multiples possibilités. Pourquoi pas une belle échappée ? Sa

détermination, son exaltation, ne seront jamais aussi grandes que celles d'Odette, mais elle est prête à la suivre.

À Rennes, sa famille, inquiète qu'elle soit tombée sous le charme de cette inconnue désargentée, se demande quelle sorte de femme peut avoir ainsi ensorcelé leur Marcelle qui filait des jours tranquilles à l'ombre de son salaire et de ses rentes régulières. On trouve une allusion à cette mésentente dans une lettre du 1^{er} janvier 1933 de Marion à Odette : « Mad m'a demandé de tes nouvelles avec intérêt. Quelle joie de pouvoir maintenant parler de toi librement... »

En fait, les relations restèrent toujours tendues, et les contacts de Marion avec les Borne Kreutzberger devinrent plus rares et « contrôlés ». Odette ne cesse de vitupérer cette famille bourgeoise de province ; elle s'étonne même que Marion en soit issue ! Seul un des neveux fut épargné par sa vindicte et eut droit à des séjours plus fréquents rue de Vintimille. Odette n'était pas « partageuse » !... Comme elle avait sa péniche, elle avait sa Marion – ainsi exprime-t-elle, avec le même enthousiasme, son besoin de possession exclusive.

On perd aussi toute trace de Marie-Louise Anglada, du jour où Odette s'installe chez Marion : même l'appartement est balayé du moindre souvenir qui eût pu rappeler cet épisode. Le dernier chassé en fut un christ, cadeau de Marie-Louise Anglada à Marion, Odette, péremptoire, ayant affirmé qu'elle ne pouvait pas vivre avec « ce cadavre dans la maison ». Marion semble s'être accommodée de tous ces changements. Elle allait voir les siens à Rennes, seule, tandis qu'Odette se rendait chez sa mère au Croisic. Aménagement que d'aucuns trouveraient raisonnable. Qu'en pense la principale intéressée cinquante ans après ?

« Vous avouerez quand même, dit-elle, que c'était ridicule cette vie séparée. Avec Marion, nous n'aimions pas être séparées. On avait toujours quelque chose à se dire – elle s'intéressait à mon travail. Et

ma mère et ma tante aimaient bien Marion : elles trouvaient là un élément de bourgeoisie utile... »

Dit et non-dit se chevauchent toujours en toute innocence dans les entretiens à bâtons rompus avec Odette !

Cette rencontre fut, quoi qu'il en soit, une de ces coïncidences décisives qui ouvrent les barrières et donnent corps à ce qui était latent, encore incertain et mouvant chez l'une comme chez l'autre. Odette et Marion sont entièrement absorbées l'une par l'autre : Odette, à travers l'image admirative que Marion lui renvoie, se sent reconnue, aimée pour elle-même. Devenir enfin sujet dans le monde est le rêve de tous, encore faut-il rencontrer celui ou celle qui jouera le rôle du miroir. Odette peut s'aimer à travers l'amour que lui porte Marion.

Interrogée sur la nature de cet attachement, Odette du Puigauveau répond par la « pureté de leurs intentions ». Elle n'aurait jamais pu soupçonner un regard malveillant jeté sur leurs relations, car « elles-mêmes vivaient dans la pureté et ne pensaient pas à mal. L'important c'est de se considérer soi-même, me dit-elle, c'est la meilleure des protections ».

Évoque-t-on encore des sujets tels que les adolescents entre eux, les nouvelles modes vestimentaires sur les plages, cette dame si raffinée et délicate d'ordinaire devient, dans ses propos, triviale comme un hussard et s'étale sur ce qui serait la marque bestiale de l'homme. L'expression orale fuse sans le contrôle que lui impose ordinairement l'écrit. Elle ne voit dans l'émancipation actuelle des mœurs qu'actes licencieux, grossiers, favorisant le rapprochement sauvage des corps !

Quant à son intimité avec Marion, elle clôt le temps des confidences par cette image de l'attelage, reflet le plus fidèle de ce qu'aurait été leur vie. Marion et Odette, tels « deux bœufs attelés au

même joug »... À d'autres occasions, Odette aura coutume de poser les rapports affectifs hors des aspects charnels en se rabattant sur les rapports de famille ou de petits groupes fonctionnant en confrérie fraternelle, tels l'attelage, l'équipage, bientôt la caravane. Ainsi gomme-t-elle toute connotation sexuelle et échappe-t-elle à la « Menace ».

Nous n'obtiendrons rien de plus.

Nous ne lèverons pas de secret par la parole. Il est des chambres murées depuis longtemps qui ne peuvent plus s'ouvrir. Nous sommes là face à un territoire interdit.

Il faut revenir au point de départ, à l'enfance, au premier mensonge, au premier rejet. Il faut se rappeler cet enfant au corps de fille élevé comme un garçon par un père déçu de ne point avoir de fils. Il faut l'écouter encore se rappeler, à quatre-vingt-dix ans :

« J'aurais dû être un garçon et j'étais une fille, tant pis pour moi... »

Corps à barrer, à nier, à oublier, premier piège, première cicatrice, béance jamais comblée... Part maudite de ce corps féminin trop réel qui contredit le Désir du Père. Les photographies d'Odette avant Marion confirment toutes ces ambivalences : la plupart révèlent une jeune femme mince, petite, les cheveux très noirs coiffés à la garçonne, aux vêtements austères, sans ornement, sauf une cravate ajustée, couvrant un corps droit, raide, rarement abandonné, les yeux baissés. Carapace de timidité, de modestie, d'effacement, contredite par une tension intérieure, une nervosité sous-jacente.

En revanche, les photographies prises plus tard avec Marion au cours des voyages révèlent un autre rayonnement. Une véritable joie éclate à être ensemble, chez l'une comme chez l'autre ; les poses sont doucement déliées, les gestes arrondis et détendus, les regards gais et complices.

On peut souhaiter que Marion en l'aimant lui ait donné un corps qu'elle puisse enfin aimer. Oserons-nous dire que Marion a délivré Odette du garçon manqué ? Il est vrai que, rue de Vintimille, dans leur chambre, il n'y eut qu'un lit à deux places. Mais aucun texte ne déchire le voile sur la nature de leurs relations, et Odette garde le silence. Des premiers temps de leur amitié naissante, il subsiste une seule lettre, découverte, par hasard, parmi un fatras de papiers divers. Fait étonnant quand on sait qu'Odette garde toute leur correspondance. Aurait-elle détruit les autres ? Pourquoi ? Il vaut la peine de lire cette lettre adressée par Marion à Odette le 1^{er} janvier 1933.

Ma petite Chérie,

J'ai eu la surprise, ce matin, de ton télégramme m'apportant ta pensée et tes vœux. Merci, mon petit, de m'entourer ainsi de ta tendresse, si tu savais comme cela m'est précieux ! J'ai pensé à toi comme je te l'avais promis, dès mon réveil, pour te souhaiter de si loin tant de choses belles et bonnes et beaucoup de rose naturel aux joues. J'espère que tu ne t'es pas trop fatiguée hier soir, à ton retour de... Moi j'ai commencé par dormir à 10 h 30 environ jusqu'à 2 heures et ensuite j'étais réveillée comme un sansonnet et ai un peu travaillé jusqu'à Rennes. Mais je te raconterai tout cela demain et peut-être même que j'arriverai avant cette lettre.

Ma chérie adorée je t'embrasse avec toute ma tendresse, toute ma tendresse de l'an passé additionnée à toute ma tendresse de l'an à venir.

Et à après-demain. Chérie.

Ta Maoutata.

Mad² m'a demandé de tes nouvelles avec intérêt. Quelle joie de pouvoir maintenant parler de toi librement.

Je te supplie de ne pas te fatiguer à faire un tas de choses dans la maison et de te coucher vite.

Il est tentant, muni de tous ces indices, de faire de Marion l'initiatrice d'Odette et de lui accorder un rôle dominant alors que, sur la scène publique, les pouvoirs sont inversés : Marion dans le couple apparaît comme la femme en retrait, alors qu'Odette fait l'homme et tient les rênes. À vouloir révéler ce que l'on ignore, on court le risque d'aller d'énigme en énigme ! Laissons les clairs-obscurs et remontons à la lumière.

Tout en continuant son travail de rédactrice à *Ève*, Marion prend en charge la maison et les travaux domestiques. Il faut que son « volcan » qui « déborde de dons » puisse se consacrer à ses travaux journalistiques sans être dérangé. Elle s'efforce de tisser autour d'Odette une atmosphère apaisante, de tempérer ses passions, de canaliser ses excès et ses impatiences.

Précieuse amie que Marion, habile à la protéger, à la réconcilier avec elle-même et le monde, à lui apporter calme, paix et sérénité, toutes vertus dont Odette fut frustrée dans son milieu familial plongé dans d'incessantes querelles.

Se quittent-elles deux jours que Marion, anxieuse, craint que son « foudre de guerre » n'outrepasse ses forces et ne se surmène mentalement et physiquement.

« Repose-toi, dors beaucoup, ne prends pas froid, ne tousse pas, n'entreprends pas des travaux de force, attends-moi... »

Marion lui raconte les mille petits détails de la vie domestique, les plantes, les animaux, les soucis du ménage :

« J'ai beaucoup à faire et le fais sans l'énervement de penser que je te dérange et t'agace... »

Les dimanches sont jours de fête : elles reçoivent leurs amis sur le *Karet*. Le bateau était une « source d'invitations exotiques », se souvient Odette.

« Marion aimait beaucoup nager dans la Seine, contrairement à moi qui, comme tous les Bretons, considère qu'ils sont noyés dès qu'ils sont dans l'eau ! »

Marion, qui a de nombreuses connaissances dans le milieu journalistique féminin, introduit Odette à *Femme de France* et *Les Dimanches de la femme*, ce qui lui procure des revenus financiers réguliers pour quelques mois.

Odette, qui a maintenant complètement abandonné le dessin scientifique, vit de sa plume. Elle écrit de nombreux articles sur des œuvres sociales tels l'Argonne, une association pour les enfants, la Ligue pour la protection des mères abandonnées, un centre de formation pour les tonneliers, une école de puériculture... Elle interviewe des femmes qui ont « réussi » dans des professions attribuées d'habitude aux hommes : une archéologue, Mme Saint-Just Péquart, Éliane Basse, une paléontologue qui passe deux ans seule à Madagascar, Andrée Turcat, première femme nommée experte aux douanes.

Mais Odette n'est pas une championne des droits des femmes. S'il est remarquable que quelques individualités sortent du rang, il revient, selon elle, à la majorité de rester dans la tradition.

Elle n'établit pas de différence entre les notions de féminin et de féminisme et les enferme toutes deux dans le modèle de « dames patronnesses », occupées par les bonnes œuvres. D'ailleurs, notre écrivain n'a maintenant que mépris pour ces écrits à caractère « charitable », qu'elle juge de « seconde zone ».

« Cela ne vaut pas la peine d'en parler », dit-elle.

Elle tire une tout autre gloire de ses reportages sur les îles bretonnes qui paraissent dans les colonnes de *L'Intransigeant* et d'*Ouest-Éclair* ; là, on est intégré dans un monde masculin et la plume s'en trouve anoblie ! En septembre 1933, elle couvre pour *Miroir du Monde* une grève de bateliers qui exigent la fermeture des écluses la nuit afin que leurs heures de travail soient limitées à quatorze. Et elle n'officie pas seule : Marion l'accompagne.

Quelle équipée ! Voici nos deux journalistes accompagnées de Mati, leur terrier tibétain, descendant la Seine à coups d'aviron jusqu'à Conflans, à bord de leur *Maoutik*. L'embarcation n'est peut-être qu'une vulgaire plate de pêcheur, mais nos deux occupantes ont soigné leur tenue ! Odette, vêtue d'un gilet de service, un mouchoir de forban noué autour de la tête, dirige les manœuvres. Marion, en tenue d'excursion, robe à fleurs et chapeau de bergère à la Watteau, est chargée de lancer les amarres aux mariniers des trop rares péniches remorqueuses. Leur chasse-canard erre ainsi au gré des flots, des remorqueurs et des écluses. Odette, qui aime être au cœur de l'action et rédiger des reportages d'actualité pris sur le vif, est ravie, et Marion, dans son sillage, s'amuse beaucoup. Au bout de trois jours, elles accostent enfin à Conflans où tout le monde, gardes, marins, bateliers, journalistes et pêcheurs à la ligne, attend l'issue du conflit. Elles assistent au meeting des mariniers grévistes encadrés par la CGTU et le Secours rouge international, organisations sous influence communiste. Le lendemain, grévistes et policiers s'affrontent. Quant à nos deux prolétaires de la plume, elles se rendent à Louveciennes dans la propriété de leur amie Mme Fournier pour se remettre de leurs émotions...

Le comportement le plus étonnant est celui de Marion qui se laisse entraîner dans l'aventure avec bonne humeur tout en restant elle-même. Même si elle voue à Odette une admiration totale, même

si elle se soumet à elle, elle garde sa personnalité, exerce ses propres talents, reprendra le dessin et ne coupera jamais les ponts avec son milieu. On imagine qu'Odette n'aurait pas toléré une abnégation passive. Marion en tant qu'« Éluë » devait, elle aussi, se surpasser et sortir de l'anonymat. Quelques années après la mort de Marion, Odette écrit à l'un de ses amis :

« On a dit que je tyrannisais Marion, que je l'éclipsais, parce que j'avais une nature plus forte et plus entreprenante. Pourtant, sans mon autorité, Marion serait restée secrétaire de rédaction au journal *Ève* avec son brevet supérieur et son premier prix des beaux-arts de Rennes. Il a fallu deux ans de Sahara pour qu'elle redevienne elle-même... »

Maintenant réunies, confiantes, débordant d'optimisme, l'une n'ira plus sans l'autre.

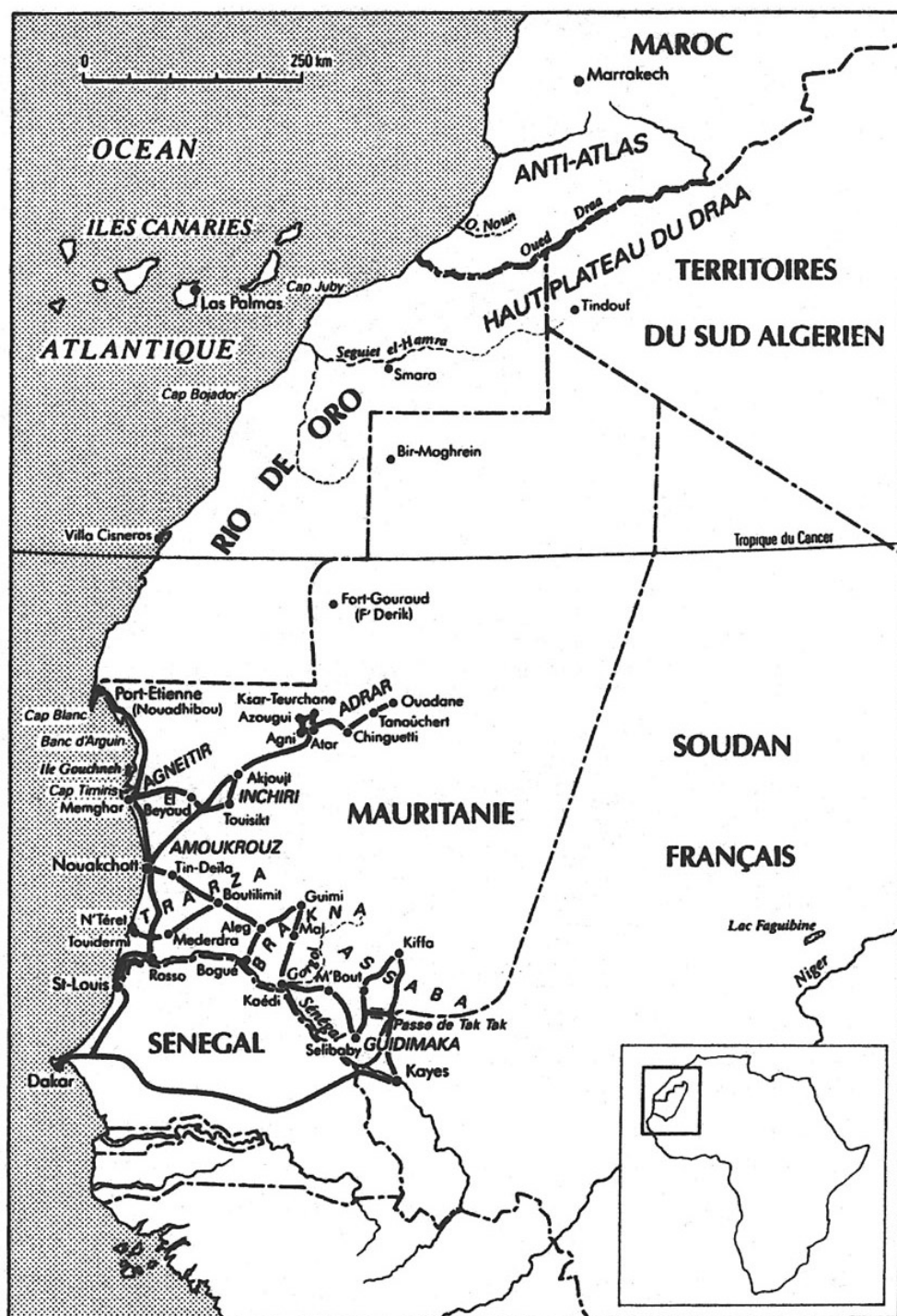
1. Ce chapitre doit beaucoup à mes entretiens avec Jacques Flaud, le neveu de Marcelle Borne Kreutzberger.

2. Mad, la sœur de Marion.

Sur les pistes sahariennes de l'or et du sel

Et ce voyage, mais où est-il ce voyage ?

Henri MICHAUX,
Ecuador.



*Itinéraire du premier voyage
(déc. 1933 - sept. 1934)*

Premier voyage

(novembre 1933 – octobre 1934)

Le 28 novembre 1933, la *Belle-Hirondelle* quitte Douarnenez, avec à son bord « deux intrépides jeunes filles », Odette du Puigauveau et Marion Sénones, comme l'annonce *Ouest-Éclair* dans ses colonnes. Selon certains, elles s'en vont pêcher la langouste verte le long des côtes mauritaniennes ; selon d'autres, elles sont chargées d'une mission ethnographique et de reportages en Mauritanie. La presse sur le quai salue leur départ. Les deux voyageuses se prêtent aux dernières photos. Habillées en bleu de chauffe, gros chandail et sabots de bois, la tête couverte d'un béret marin, elles posent, rayonnantes de fierté, au milieu des dix hommes de l'équipage du *dundee*.

Ce voyage, tant attendu et sans cesse ajourné, elles viennent de le gagner de haute lutte : ne leur a-t-il pas fallu obtenir l'accord de deux ministres, d'un amiral et de quelques autres fonctionnaires récalcitrants ? Il y a quelques mois seulement, tout était encore loin d'être résolu. Ce qui était clair, dès le début de leur rencontre, c'était l'idée de réunir leurs ressources pour ensemble réaliser un beau, un vrai voyage, avec tout ce que cela comporte « d'imprévu, de peines et de joie », précise Odette. Les vitrines des agences Cook, en auraient-elles eu les moyens, ne leur auraient pas garanti de tels périples.

Aussi Odette, taraudée par d'aventureuses aspirations, avait-elle préféré se tourner du côté des quais de Douarnenez et chercher un rivage qui, tout en correspondant à leur modeste pécule, avait l'attrait de l'inconnu.

À Douarnenez, elle pouvait, grâce à son fameux livret maritime, s'embarquer sur n'importe quel bateau de pêche et traverser les mers à moindres frais. Quels étaient les itinéraires possibles ? Elle avait le choix entre les îles d'Amérique, les Canaries et l'Afrique. Les deux premières destinations, devenues terres d'engouement pour touristes et passe-temps d'agrément, n'incarnaient plus le mystère à ses yeux. Elle n'en tirerait matière que pour façonner quelques « romans pour jeunes filles », avait-elle expliqué à Marion.

En revanche, il était, dans le Nord-Ouest africain, sur la côte atlantique, une contrée encore mal connue dont la cartographie était à peine ébauchée : il restait des secrets à y lever, des dangers à affronter et des reportages inédits à écrire.

Hormis les militaires, peu de voyageurs s'y étaient risqués. La vie n'y était pas si paisible, et les tribus des Reguibat causaient encore bien des déboires aux unités méharistes françaises. Pays des rezzous¹, pays de la peur, pays de la soif ! La tentation était grande pour Odette de succomber à de tels démons ! Elle avait donc plaidé auprès de Marion pour ce pays, la Mauritanie, et elle avait fini par la convaincre ; elles ne pouvaient aller ailleurs et le sort en avait été jeté. Elles aborderaient la Mauritanie par la côte, à la manière des anciens navigateurs, à bord d'un voilier breton. C'est ainsi que le port de Douarnenez avait présidé à leur destinée !

Puis était venu le temps des préparatifs. Quelle activité fiévreuse n'a-t-elle pas déployée ! Odette ne tenait pas à devenir une héroïne des sables, tels ces explorateurs Vieuchange² et Douls³ qui n'étaient pas ressortis vivants de leur équipée. Ce qui comptait pour elle, dans

ces entreprises, ce n'était pas tant ce qu'elle appelait leur côté romanesque que la réussite. Elle avait donc veillé à s'entourer d'un minimum de protection.

L'occupation coloniale de la Mauritanie située entre les Confins algéro-marocains au nord, le Rio de Oro espagnol et l'Atlantique à l'ouest, le fleuve Sénégal au sud, le Soudan saharien à l'est, avait été tardive. La France était devenue maîtresse de ces côtes par le traité de Paris de 1814, mais le Sénégal et le Maroc lui importaient plus. Faidherbe, nommé en 1854 gouverneur du Sénégal, avait commencé à envisager plus efficacement la « pacification » de la Mauritanie pour protéger le commerce de sa colonie. La conquête s'était révélée d'ailleurs plus difficile que prévu. En 1920, la Mauritanie s'était vu attribuer le statut de colonie administrativement rattachée à Saint-Louis du Sénégal, et il fallut attendre 1934 pour que les troupes françaises du Maroc, d'Algérie et de Mauritanie fassent leur jonction au puits de Bel Guerdane, le 31 mars. On comprend qu'Odette, avant de se lancer dans l'exploration de ce territoire, préfère être couverte par les autorités militaires.

Elle s'était donc chargée de ces corvées officielles, persuadée qu'elle était plus efficace que sa compagne trop conciliante. Marion, élevée en fille d'officier, aurait eu le respect de la hiérarchie et, n'étant que descendante de colonel, n'aurait pas osé tenir tête à un général ! Odette, elle, ne craignait personne, quelque galon qu'il eût ! Elle avait cherché des appuis du côté du ministère de l'Armée et rencontré le général Gouraud, qui s'était montré très favorable à leur tournée : que deux femmes se promènent à travers la Mauritanie, n'était-ce pas là une preuve qu'il avait mené à bien la « pacification » de « son pays » ? Elle avait aussi obtenu des lettres d'introduction du colonel Ferrandi, des généraux François et Trinquet.

Au ministère de la Marine marchande, M. Stem avait permis à Marion qui, elle, n'avait pas de livret maritime, de s'embarquer sur un bateau de pêche.

Autre souci de notre exploratrice : doter l'expédition de buts scientifiques. Puisqu'elle avait le sentiment que l'on ne pouvait plus voyager aujourd'hui à la mode des pionniers d'antan, découvreurs de terres inconnues, elle voulait conjuguer aventure et connaissance.

Cette région qu'elle allait parcourir, et qui aujourd'hui n'est plus qu'un immense désert, avait été autrefois très peuplée : on y retrouvait une grande industrie de la pierre, témoin de la période néolithique. Odette s'était alors tournée vers l'archéologie. Tout la portait vers cette science : son goût pour le passé, son œil exercé à scruter la moindre trace, sa patience à la consigner. Autodidacte comme Marion, elle n'avait pas transité par l'université. Elle avait seulement eu quelques contacts avec les chercheurs du musée d'Ethnographie quand elle avait travaillé dans les laboratoires du Muséum d'histoire naturelle – les locaux des uns et des autres étant situés dans le Jardin des Plantes. Avant de partir, elle avait demandé à Paul Rivet, directeur du musée d'Ethnographie, et à l'archéologue Jean-Paul Lebeuf de les initier, elle et Marion, aux méthodes archéologiques dans le laboratoire d'ethnologie préhistorique. Les professeurs Gruvel et Théodore Monod leur avaient signalé les recherches à faire dans la presqu'île du cap Blanc, à Arguin et dans l'Adrar, et on les avait chargées de compléter la liste des sites, d'en recueillir outils, perles, céramiques et d'en relever les figurations rupestres. Le penchant d'Odette pour ce genre d'études ne s'est d'ailleurs jamais affaibli. Au terme de ses courses, quand elle s'établira au Maroc, elle en fera son métier jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, âge de sa retraite. Odette et Marion avaient complété cette

préparation archéologique par un rapide apprentissage des rudiments de la langue orale, indispensable aux premiers contacts.

Il avait fallu aussi entreprendre des démarches auprès des directeurs de revues telles que *Miroir du monde*, *L'Illustration*, *Vu*, *L'Intransigeant*, *Le Monde colonial illustré*. Une collaboration régulière avec cette presse leur assurerait un viatique non négligeable. Odette écrirait les textes et Marion les illustrerait.

La Société de géographie et le Muséum d'histoire naturelle leur avaient en outre donné quelques lettres d'introduction et vingt-cinq rouleaux de pellicules Kodak. Bientôt, il n'était plus resté que le dernier obstacle à vaincre : trouver sur quel bâtiment embarquer.

S'était ensuivie une longue correspondance avec l'administrateur de l'inscription maritime de Douarnenez, M. Mantel. Trouver un patron et un équipage acceptant des passagers aussi insolites n'était pas aisé. En outre, les dundees qui s'en allaient pêcher la langouste partaient pour plusieurs mois et étaient très encombrés de filets, de vivres et de matériel divers. Il faudrait donc prendre des dispositions spéciales pour leur installation. Mantel leur avait conseillé le *Trébouliste*, un des plus modernes de la flottille. Les dates ne leur ayant pas convenu, c'est donc aujourd'hui, avec la *Belle-Hirondelle*, qu'elles prennent le large pour la grande aventure. Leur amitié, toute jeune encore, résistera-t-elle à l'épreuve de la solitude, de l'océan, du désert ?

Ce premier départ vers l'inconnu est rude. C'est l'inconfort total. On leur a aménagé un espace dans l'un des coins du carré, et leur couchette se trouve agencée entre le vivier, les huit cent filets de pêche et les provisions. Il est vrai qu'il ne leur en coûte que 250 francs chacune, tous frais compris ! À peine la *Belle-Hirondelle* a-t-elle quitté Douarnenez que la tempête la surprend : le foc est bientôt déchiré, puis c'est la grand-voile qui, dans le golfe de

Gascogne, se fend en deux ; nos aventurières croient que leur voyage va s'arrêter là. Odette comme à l'accoutumée est malade en mer : elle se couche, tandis que Marion sort sur le pont et s'expose au vent. Les rapports avec les marins, souvent ivres, sont difficiles et ceux-ci tentent de les dissuader d'accoster en Mauritanie. Ils réussissent même à décourager Odette : « Ils disent qu'à Port-Étienne nous serons pillées, que tout est hors de prix. Poissons de la baie pas mangeables – moutons indigènes affreux. Pas moyen de sortir de Port-Étienne : ni bateaux, ni méharis, etc. » (*Carnets*, inédits.)

Marion, qui cédera rarement au désespoir, ne prend pas ces témoignages au tragique et la rassure. « En voyage, elle était en dehors du monde, rapporte Odette. Il irradiait d'elle une grande paix. »

À partir des Canaries, la mer devient moins houleuse. Odette reprend goût au bateau et Marion médite quelques romans maritimes tout en dessinant les portraits des matelots. Le soir, elles préparent le coton tanné, tandis que les marins ramendent les filets. L'approche de la côte stimule les courages, et une grande animation règne sur le bateau. Dans deux jours, on commence la pêche. Comme les hommes de l'équipage, elles participent alors au mouillage et à la relève des filets. Les langoustes sont mises par panier puis jetées au vivier. Les filets sont triés, nettoyés, séchés, réparés puis rangés dans les canots, parés à être remis à l'eau, à l'aube du lendemain.

Le lundi 11 décembre 1933, elles aperçoivent enfin la Mauritanie et Odette note dans son carnet : « À midi, la brume se dissipe soudain, dévoilant la côte d'Afrique – mince falaise rose entre la mer bleu-vert intense (à peine de vert), et le ciel bleu cobalt au zénith, pâlisant rapidement au céruléen jusqu'au vert d'eau très pâle à l'horizon. Nous devons être en face du cap Bojador. Émotion devant

ce premier visage de l'Afrique vers lequel nous venons depuis 2 000 miles, dont nous rêvons depuis trois mois. »

Le mardi, Villa Cisneros apparaît à l'avant du bateau, et le long de la côte se profilent les premiers Maures.

Ils nous épiaient du haut de la vieille dune érodée par le vent, nobles statues de bronze érigées en plein ciel, drapées de tuniques blanches et bleues. On voyait mal leurs visages, entre les plis des turbans noirs. Les premiers nomades, les premiers du peuple errant avec lequel nous allions vivre ! Et ils semblaient nous faire des signes de bienvenue, agitant leurs fusils⁴ !

Odette est vite tirée de sa rêverie par l'homme de barre qui ordonne en hurlant de virer rapidement cap au large, car les balles commencent à siffler autour d'eux. Loin de partager son enchantement, les marins lui rappellent qu'il y a trois ans, au phare Coppolani du cap Blanc, les nomades ont tué en plein jour le gardien Panduff ! Qu'importe ! L'attrait vertigineux des vastes étendues et de l'horizon fluide est si fort que ce ne sont pas ces coups de fusil hostiles qui vont les en détacher. Cet incident ne décourage donc pas Odette et Marion d'accoster à Villa Cisneros.

Premiers pas sur la terre d'Afrique. Accueil cordial. Le gouverneur espagnol leur fait les honneurs de son domaine, petit village qui ne regroupe que la caserne, l'aviation française, la pêche et quelques baraquements protégés par un épais barrage de barbelés.

Toute sortie en est interdite. Le Rio de Oro est encore mystérieusement paré de l'attrait de l'inconnu et du risque nourri par les mésaventures de l'Aéropostale rapportées par les journaux. Des aviateurs, tels Lécivain et Ducaud, ont été engloutis dans l'Atlantique en 1929 ; d'autres, comme Érable et Pintado, sont morts dans les

sables ; Reine et Serre furent retenus en captivité. Le Rio de Oro, c'est aussi l'équipée de l'infortuné Michel Vieuchange qui, en 1930, voulut ravir son secret à Smara, la prestigieuse citadelle religieuse du cheikh Ma el-Aïni⁵ interdite à toute pénétration européenne et qui mourut à Agadir un mois après son retour, à la suite des privations et des fatigues endurées. Odette et Marion entendront bien des fois parler de ce désert espagnol, retranchement de la résistance maure, où se forment secrètement, entre l'oued Noun et le Draa, les rezzous et *mejbour*⁶ qui vont fondre sur les campements de l'Adrar et du Hodh. Ils sont la terreur des Groupes nomades français qui enragent de ne pouvoir les poursuivre jusque dans leur repaire !

Leur voyage maritime prend fin le 20 décembre. Adieux à la *Belle-Hirondelle* et débarquement à l'appontement de Port-Étienne, de son vrai nom Nouadhibou – un des premiers postes créés par les Français à la frontière du Rio de Oro et rendu, lui aussi, célèbre comme escale des avions de la « Ligne ».

Odette du Puigauveau et Marion Sénones vont mettre à profit leurs lettres d'introduction. Elles sont accueillies par le directeur de la Société industrielle de la grande pêche. Les premiers Maures qu'elles entrevoient sont les serviteurs des Européens, quelques marchands ambulants, quelques patrons pêcheurs et leurs esclaves, quelques manœuvres des pêcheries nomades sédentarisés attirés par l'activité de Port-Étienne. Timides rencontres, qui pourtant suffisent à leur exaltation. Les lettres que reçoivent leurs familles expriment leur enthousiasme :

« C'est beau ces grandes lignes simples, ces rapports de tons délicats, harmonieux, du sol beige pâle et fauve, de la mer au ciel verdâtre clair à l'horizon avec les taches sombres des indigènes vêtus de bleu marine et bleu pâle, gandouras et turbans... » « Les Maures

ont des visages et des allures d'une noblesse sauvage admirable. Pouilleux, loqueteux et grands seigneurs... »

Tous les soirs, Odette se plie à la discipline stricte de retenir par écrit les faits marquants de la journée et de commenter ses sensations. Ses notes dans les carnets de route, comme ses lettres, prennent la forme de petits tableaux, haltes entre le voyage et les futurs livres. N'a-t-elle pas appris à dessiner avant d'apprendre à écrire ? Elle dresse son chevalet, et son regard de peintre s'empare du monde et l'ordonne selon des signes picturaux. C'est sous cette forme qu'on connaît ses premières impressions.

Odette et Marion sont impatientes de quitter Port-Étienne. Mais l'administration française s'oppose à leur départ vers l'intérieur, et elles n'osent pas partir en fraude. Par chance, le général Gouraud est en voyage officiel à Bamako et à Ségou où il célèbre le cinquantième anniversaire de la conquête du Soudan. Elles lui télégraphient pour qu'il appuie leur demande de gagner Nouakchott à chameau, seules, accompagnées de quelques Maures.

Sitôt reçue l'autorisation de quitter Port-Étienne, elles montent, le 5 janvier 1934, dans une lanche⁷ qu'elles louent avec son équipage pour descendre en trois jours 200 kilomètres vers le sud, jusqu'au cap Timiris. Première escale dans la baie d'Arguin, funeste à la célèbre frégate la *Méduse* qui vint s'échouer par marée haute dans ses bancs l'après-midi du 3 juillet 1816, alors que, à la tête de quatre vaisseaux, elle faisait route vers le Sénégal. Elles campent un autre soir toujours aussi calme sur l'île de Gouchneh recouverte de goélands, sternes, cormorans, flamants, ibis et pélicans qui, à leur approche, s'élèvent en une large volée de plumages gris et roses.

Le long de la côte, elles aperçoivent des villages habités par les pêcheurs de la tribu des Imraguen qui pêchent les mulets à l'aide des dauphins dont ils se servent comme rabatteurs. Race à part,

méprisée, ils ont une existence de parias. Le produit de leur pêche ne leur appartient pas : tributaires ou captifs des guerriers et des marabouts, ils sont pressurés par leurs maîtres qui leur vendent le droit de pêcher, de boire l'eau saumâtre des puits et de se déplacer contre de lourdes redevances.

Elles débarquent à Memghar dans un de leurs villages composés de quelques huttes d'alfa, rondes comme des ruches, et de quelques tentes brunes. C'est aussi là, à Memghar, qu'elles échappent de peu à une razzia⁸ de Brahim Salem Ould Moïchan, dit l'Insaisissable, qui vient de piller le convoi d'un commerçant français de Port-Étienne. Heureusement, la petite bande qui s'apprête à frapper les deux Nazaréennes⁹ s'enfuit en apprenant que leur escorte de guerriers vient juste d'arriver. La veille, d'autres Maures, déguisés en goumiers¹⁰, avaient attaqué le convoi de camions militaires entre Akjoujt et Atar. Bilan : un tué et cinq blessés. Le goût de l'aventure de nos deux héroïnes ne sera pas déçu durant ce premier voyage. Pendant les longues veillées, dans les postes comme dans les campements, elles entendront de nombreux récits de cette guérilla menée souvent par les Ouled Delim et les Reguibat qui se soumettent et se démettent au gré de la pluie selon l'abondance des pâturages. L'eau est la reine impitoyable au Trab el-Bidan¹¹, et on ignore les frontières quand les troupeaux ont faim. Plus tard, en août 1934, à Atar, en raison de la présence de dissidents de ces tribus que les récoltes de dattes dans l'Adrar ont attirés hors du Rio de Oro, elles se verront interdire de monter à Fort-Gouraud, et on ne leur accordera qu'un délai de six jours pour aller de Chinguetti à Ouadane et en revenir, soit 220 kilomètres. Mais elles feront peu de cas de ces dangers, comme des souffrances endurées et des maladies habituelles, paludisme, dysenterie, furonculose.

Le 12 janvier à Memghar, Odette et Marion, inquiètes, grimpent pour la première fois sur leurs magnifiques chameaux ; nos deux novices n'ont d'autre souci, alors, que de se tenir en équilibre sur leur monture. Leur caravane, escortée de quatre guerriers maures, s'ébranle sur la piste qui longe la côte en direction de Nouakchott. « Pour connaître les hommes d'un pays, pour comprendre les raisons logiques de leurs coutumes, il faut vivre comme eux, avec eux, avec amitié », répète inlassablement Odette.

Elles se déplacent avec les moyens traditionnels, c'est-à-dire à dos de chameau ou à pied avec quelques partisans, de campement en campement, n'emportant que le nécessaire. Point de cantines, de lits Picot pliants, de stocks de conserves, de matériel motorisé. Tout cela éloigne encore le voyageur et fait écran au monde qu'il traverse. Leur mobilier est réduit à sa plus simple expression : tapis, sacs en cuir et ustensiles de cuisine. Seule concession au moderne, deux petits revolvers et le matériel photographique.

Elles recherchent un contact très direct avec le moins de truchement possible entre elles et les habitants du pays. Par le choix de l'habit, premier signe extérieur de reconnaissance, elles veillent à se présenter partout sans choquer. Elles s'habillent d'un saroual¹² et d'une blouse de percale dite « boubou ». En hiver, un chandail et une djellaba marocaine. Et, bien sûr, un *haouli*¹³ maure. En adoptant ainsi ce vêtement, Odette prétend s'effacer pour devenir anonyme au sein du groupe. De même que sur la mer elle s'habillait en marin breton, de même au désert elle revêt l'habit maure.

La vie nomade commence lentement, à travers l'immense brousse déserte, les dunes de sable hérissées de maigres acacias et de quelques touffes d'euphorbes. Leur corps, au début endolori, se pliera à ce nouveau mode de locomotion, et leurs angoisses nocturnes de ne pouvoir repartir au matin disparaîtront après une semaine de cet

entraînement. Marion y perdra même ses incessantes migraines parisiennes et Odette, ses quintes de toux ! Elles céderont à l'emprise de ces étendues infinies où tout est à découvrir pour elles ; faune, flore et gens. Elles auront devant elles des jours et des jours de chameau, des jours et des jours de solitude et de silence pour se familiariser avec le Sahara, en guetter patiemment les nuances, les lignes et les murmures. Jamais elles ne s'ennuieront. Elles sont portées par la curiosité de l'inconnu, par l'ivresse de la liberté, la soif d'aller toujours au-delà de l'horizon sans cesse différé, de faire de la piste et toujours de la piste.

Le 17 janvier, elles arrivent à Nouakchott, alors point insignifiant sur la carte, perdu dans des pointillés noirs qui représentent les dunes de l'Amoukrouz.

Le poste est une énorme construction de banco beige, massive, enfermant la résidence, la caserne, le service des camions, la TSE. Autour des puits est le campement maure s'étendant sur une vaste plaine, en haut de la dune, l'ancien poste en ruine. (*Carnets.*)

L'accueil des officiers français est plutôt froid, et Odette en est vexée. En fait, leur arrivée est une charge supplémentaire pour les militaires, qui attendent déjà le gouverneur général de l'AOF, le gouverneur de la Mauritanie et leur suite. Ces derniers reviennent d'une tournée d'inspection en Adrar, sur cette piste encore incertaine qui monte jusqu'à Fort-Gouraud, à la frontière du Sahara espagnol. Leur passage est un événement d'importance qu'il convient de fêter. Ce 18 janvier est aussi la célébration de l'Aïd es-Seghir¹⁴. La réception des officiels revêt donc un faste particulier. Marion et Odette, qui n'ont pas été invitées, assistent à l'événement mêlées à la foule des Maures. Elles ne savent où aller et sont humiliées d'être tenues à

l'écart. Odette, dépitée, part se promener à l'écart dans le campement nomade avec Marion. Plus tard, dans la soirée, on les cherche enfin pour les convier à une réception avec le gouverneur. Spontanément, Odette refuse, mais, devant les arguments de Marion, plus réaliste, qui insiste sur l'intérêt de leur voyage, elle accepte. Bien lui en prend ! Elle oublie son courroux et trouve le dîner très agréable. Elle est même séduite par les propos que le gouverneur tient à ses lieutenants surpris sur la noblesse des Maures. De son côté, il est heureusement soulagé de rencontrer une journaliste qui ne s'élève pas systématiquement contre l'esclavage. Par ailleurs, elles plaident si bien leur cause qu'on leur accorde plus de latitude pour circuler à leur guise à dos de chameau. Elles ne s'attardent donc pas dans ce premier poste. Même si elles utilisent spontanément les postes militaires comme bases de leurs déplacements, elles ont peu de goût pour la vie coloniale et seront toujours impatientes de reprendre au plus vite leurs libres méharées à travers la brousse, véritable objet de leur voyage.

Hasard ou destin, c'est là qu'Odette du Puigauveau découvrira une société telle qu'elle l'attendait, la rêvait – isolée au milieu du désert et protégée par lui des méfaits du progrès, ce « Grand Destructeur ».

Débarquer en Mauritanie, c'est faire un bond en arrière de vingt siècles, c'est retourner aux temps bibliques... C'est le temps des seigneurs, des patriarches¹⁵.

Elles établissent leur trajet qui va les conduire dans les campements des chefs maures représentants du pouvoir traditionnel. La première halte sera Tin Deïla, la résidence de Sidi Ould Deid, le frère aîné dépossédé d'Ahmed, émir du Trarza. La journée se clôt par

de grandes réjouissances musicales données en leur honneur. Odette aime ces sociétés qui ont gardé le sens du cérémonial et trouve « naturel » d'être reçue comme un chef. Toute la communauté maure, guerriers, *haratin*¹⁶ et esclaves, se presse sous la tente pour assister aux chants et danses exécutés par les griots¹⁷, caste de troubadours et de devins attachés à leur maître et nomadisant avec lui. Ainsi dans *Pieds nus à travers la Mauritanie*¹⁸, Odette écrit :

Au centre, la griotte Barka chantait, tête renversée, la bouche tendue sous le voile qu'elle tenait relevé jusqu'aux yeux, le voile qui frémissait du frémissement même de ses lèvres. Elle chantait le *Faghrou*, elle le clamait comme si elle voulait, du fond de cette tente, exciter le courage des hommes jusqu'aux confins du désert...

Entre les strophes et les redites, ses petites mains faisaient vibrer les vingt-deux cordes de l'ardine, harpe primitive venue jadis de lointains oubliés, avec la musique, les traditions, le peuple lui-même, par les pistes d'Égypte. Avec aussi le tidinit, le petit luth simplifié dont Souidate, le mari de Barka, rythmait sa chanson... Ensemble, ils chantèrent les hymnes des Prophètes ; puis la gloire de leur chef, le plus fort, le plus beau et le plus illustre ; celui qui, dès sa jeunesse, fut habitué aux louanges ; celui qui est l'œil de sa tribu, l'ami des grands, le protecteur des petits : celui qui est généreux pour les pauvres griots.

Des captives parées d'ambre et d'argent, groupées derrière les musiciens, ajoutaient le rythme de leurs paumes à celui des cordes et des calebasses. Une odeur sauvage montait de ce peuple, l'odeur des Maures, faite de sueur, de cuir, de thé et d'épices. Et, de la nuit où bêlent les troupeaux, nous venait le parfum des fleurs jaunes du *talha*¹⁹.

Le 26 janvier, elles arrivent à Boutilimit où elles sont accueillies par Abdallah Ould Cheikh Sidiya, « l'homme de Dieu », chef religieux local de la confrérie Qadiriya, dont le père choisit de se rallier à la protection française contre les tribus guerrières. Là, sur la dune rose, le grand marabout s'entretient avec Marion Sénones de la misère des nomades, des maladies qui les déciment et des lourds impôts levés par la France. Elles sont invitées plusieurs fois sous sa tente et dans sa bibliothèque où ses disciples étudient, auprès de lui, la théologie, la philosophie et le droit. Odette est transportée d'admiration devant ces coffres en bois recouverts de cuir, aux ferrures ciselées, remplis de volumes que plusieurs générations ont recueillis sur toutes les routes du monde musulman. Elle ne soupçonnait pas que pût exister une telle vie culturelle et spirituelle dans des lieux si démunis.

Le soleil arrivait à bout de course. Par la fenêtre ouverte, on entendait les voix d'enfants qui psalmodiaient quelques sourates, sous la tente des femmes. C'était l'heure de la prière, et nous sortîmes de la bibliothèque. Les disciples firent glisser les *seraouil* impurs de dessous leurs tuniques et entourèrent Abdallah ; avec lui, ils se prosternèrent, puis s'agenouillèrent, le corps un peu incliné à droite. Le sable ruissela, lustral, sur les visages et les mains tendues. La Mecque était là, devant eux. La force de leur amour abolissait l'espace et n'avait besoin d'aucune puérile représentation du dieu qui habitait leurs cœurs²⁰.

Tandis que Marion, malade, préfère se reposer à Boutilimit, Odette qui, au désert, fait preuve d'une résistance physique exceptionnelle, reprend la piste en compagnie de l'émir du Trarza rencontré dans la cour du poste français.

Ahmed Ould Deid se rend en tournée chez ses tributaires pour percevoir ses redevances, et Odette, de déplacement en déplacement, rencontre ses *zénaga*²¹, marabouts, esclaves et *tiyab*²². Sa manière de voyager, sa capacité de se familiariser avec ce qui lui est inconnu lui ouvrent l'accès à ce nouveau monde.

Pour tout bagage, elle ne possédait que les images d'Épinal de la littérature coloniale et, des habitants, elle n'avait décelé, au premier regard, que leur « sauvagerie primitive » ou leur idéalisation biblique. Peu à peu, les relations quotidiennes qu'elle noue avec eux, jour après jour, chassent l'exotisme. Et bientôt, sous sa plume, les vieux clichés, figures des prophètes, des mages, des princes d'Orient, quitteront la page ; bientôt, les plis des Victoires grecques et des toges romaines tomberont, et le noble chevalier de retour de quelque guerre sainte accomplira sa dernière chevauchée. Les Maures seront enfin seulement des Maures. Leurs tentes s'entrouvrent devant elle ; elle découvre une société avec ses propres rouages, son propre système de valeurs.

Cinq jours plus tard, elle est au campement de l'émir, flattée d'être accueillie, une fois encore, avec tous les égards, comme elle a plaisir à le relater à sa mère.

« Je suis ici comme un poisson dans l'eau. L'émir m'a traitée comme une reine, aux petits soins pour moi. Il m'a offert une *tassoufra*²³, grand sac en cuir peint et ciselé, et une selle de chameau confortable. Grande fête en mon honneur. Tam-tam monstre, danses, salves de fusils, exercices de chevaux, rivières de thé... »

Odette se sent à l'aise dans cette société très hiérarchisée où fonctionnent entre personnes et groupes des relations de pouvoir absolu ; tout est codifié : chacun connaît sa place, ses devoirs et ses droits. Cependant, Odette ne porte pas sur ces populations un regard seulement ethnologique. Dans la description qu'elle fait de leurs

mœurs, description souvent enthousiaste, ne projette-t-elle pas un désir secret ? Ne retrouve-t-elle pas, enfoui au fond d'elle-même, l'héritage que lui a légué son père, la nostalgie d'un hypothétique âge d'or de l'aristocratie où tous, du châtelain au serf, coexisteraient et participeraient à une même communauté harmonieuse ? Ainsi la descendante des Du Puigauveau se plaît-elle à imaginer la vie...

De même que les populations maritimes de Bretagne, protégées dans leurs îles des méfaits du continent, seraient restées fidèles à cette vieille tradition, de même les Maures auraient conservé entière cette structure sociale immémoriale attachée au rang que confèrent la naissance et la race. Et Odette se découvre parente de ces seigneurs, fils des sables, comme eux dépouillée de tout bien durable, mais riche de sa lignée et de sa force.

Elle a souci de son équipage, égal à celui d'un chef. La selle qu'elle chevauche est recouverte d'une housse verte décorée ; elle la fixe avec une sangle de tresse rouge à boucle de cuivre ciselé. Ses outres et ses sacs sont en peau de mouton, ornés de découpes, d'appliques bariolées et de longues franges flottantes. Elle soigne son décorum, signe de supériorité, et assure son prestige par de larges distributions de thé. Très vite, elle a adopté le mode de vie seigneurial et, comme tout travail matériel est indigne au Sahara d'une personne bien née, elle loue des partisans pour la servir. Son jeu est si parfait que la fidèle Marion passe aux yeux des Maures pour son esclave. Ne voyons dans cette mise en scène aucune trace de forfanterie. Odette, en mal d'intégration, s'est trouvé une place et joue son rôle en respectant toutes les règles. Elle est seulement intraitable sur l'image qu'elle veut donner d'elle-même. « Deux Françaises sont arrivées en Mauritanie. Elles voyagent comme des guerriers et écrivent comme des marabouts. » Telle serait maintenant la rumeur qui court la brousse et

couvre Odette d'une double investiture ! Cette reconnaissance n'est-elle pas la plus belle des récompenses qu'elle puisse recevoir ?

Avant de rejoindre Marion à Boutilimit, Odette fait un détour par les *sebkhas*²⁴ de Touidermi et de N'Téret pour visiter les salines et rédiger un reportage sur les conditions de travail et les coutumes qui gouvernent le commerce du sel. Dans son enquête, on reconnaît ce souci de décrire avec précision les tâches de ces hommes débitant le sel gemme en plaques épaisses au milieu de trous remplis d'une saumure vaseuse. À partir de notes prises sur le vif, elle compose le tableau d'un monde harmonieux. Contre ceux qui sont toujours prêts à tirer parti de l'archaïsme où ils ne voient que misère afin d'affirmer la supériorité de la prolétarisation et du progrès industriel, elle rappelle que toute société, si démunie soit-elle, a son équilibre et offre à ses membres un certain nombre de droits. Entre l'enfer des uns et le paradis des autres, la frontière est ténue.

Il était bien visible que tous ces esclaves étaient fort heureux, dans cette douce paix des humbles qui vivent cœur à cœur avec la nature, sans désirs, sans haine ni complications inutiles, et dont la tâche quotidienne est le seul souci. M'Hammed et Bendir les appelaient bien « Lhamm », la viande, lorsqu'ils ignoraient leurs prénoms, sans malice ni mépris, simplement parce que c'était l'habitude. Les autres ne s'en formalisaient pas et on blaguait tous ensemble, appuyant les rires de grandes claques aux épaules²⁵.

On ne s'étonne plus de trouver de tels textes dans les récits d'Odette du Puigauveau. Afin d'apaiser ses propres angoisses, Odette a besoin d'enraciner ses chimères et de s'abandonner à ses mythes. Elle aspire à tresser cette matière de rêve communautaire, d'accord universel. Vivre, pour elle, c'est affirmer ce désir et le plaquer sur le

réel, même si ses descriptions, dans le même mouvement, en dévoilent les failles.

Après avoir quitté Boutilimit, la caravane Puigaudeau-Sénones se dirige vers l'est pour gagner le Sahel... Le voyage, qui jusqu'alors n'avait été que merveilles, voit les incidents se multiplier, et ce qui était au commencement une belle aventure se transforme en une dure épreuve. Il arrivera même à Odette du Puigaudeau d'en souhaiter ardemment la fin.

Tant qu'elles circulaient dans le Trab el-Bidan aux horizons noyés de sable et aux tentes largement ouvertes, accueillies en vainqueurs et protégées par l'autorité des postes français, elles étaient dans le bonheur. Mais, après Aleg, chef-lieu du Brakna, les difficultés commencent. Leurs partisans, jusqu'à présent parfaits, gais, gentils, n'en font bientôt plus qu'à leur tête, car ils ont maintenant dépassé la limite de la zone où ils sont connus et surveillés.

« Ils veulent montrer que les guerriers Oulad Damane, s'ils consentent à accompagner des femmes, du moins ne s'abaissent pas jusqu'à leur obéir²⁶. »

Le rapport de force s'inverse dans leur petite troupe. Odette a beau exiger, commander, les questions restent sans réponse, les ordres sans résultat et les reproches sans effet.

Sa fibre aristocratique s'accommode mal de cette situation, et la plume d'Odette déverse le plus noir des courroux dans ses carnets. Elles ont du thé lorsque leurs compagnons en ont envie, dorment quand ils sont las de raconter leurs prouesses et partent, chaque matin, quand ils ont assez dormi. Odette perd toute initiative. Les transactions inhérentes aux ventes et locations de chameaux sont interminables. Les Maures récupèrent après de longs conciliabules, prélude au marchandage, une partie de leur pouvoir confisqué. Elle ne peut que subir, toute rage contenue, car les chameaux sont la

« cheville ouvrière » de la caravane : sur eux repose le succès ou l'échec du voyage. Le rythme de leur nomadisation est dorénavant ponctué par la quête des pâturages et des abreuvoirs pour leurs montures, et Odette rechigne à se plier à cette nouvelle leçon de longue patience.

La revanche de notre disgrâce, c'est qu'en fin de compte, les vrais maîtres, c'étaient les chameaux. Ils nous obligeaient à des détours et des arrêts pour leur procurer l'eau et la nourriture nécessaires. Oh ! ces haltes devant les *tamat*²⁷, les *adress*²⁸ et les gommiers où l'on oublie le poids de feu qui vous tombe du ciel sur les épaules, dans l'attendrissement de voir sa bête se remplir la panse ! Ces attentes au milieu d'une prairie de hechich, de *hâd*²⁹ ou *d'askaf*³⁰, lorsque vous songez que votre propre dîner est encore si loin ! Et ces jours de morne repos, tandis que ruminent les bêtes ployées par la fatigue à l'ombre des acacias, ces jours vides où vous avez tout le loisir de calculer l'approche des grandes chaleurs que suivront les tornades de juin³¹ !

À ces mésaventures s'ajoute l'arrivée dans une contrée moins typée pour elles que le Sahara occidental. Toutes deux atteignent fin mars la longue plaine de Chemama. Elles sont au seuil du pays noir, « une zone trouble où la Mauritanie, le Sénégal et le Soudan mêlent leurs hommes, leurs faunes et leurs flores³² ».

Odette est mal à l'aise dans ces carrefours où règne la promiscuité, où les règles se relâchent et où il faut de la souplesse pour se mouvoir. Elles entrent ensuite au Gorgol. La végétation change : elles traversent une région boisée de baobabs, de tamariniers, de banians, coupée d'interminables marécages de vase craquelée où les chameaux avancent avec peine. Tout serait

déconcertant à leurs yeux dans ce pays – la végétation comme la population dont Odette signale « la turbulence vulgaire, la vanité puérile, l'agitation³³ ».

Odette est devenue maure et elle adopte, dans ses jugements sur ces Noirs sédentaires, le point de vue de la caste supérieure. Elle a peu de sympathie pour eux :

De leurs multiples origines, ils ont gardé un trait commun, la méfiance, une méfiance raciale de bêtes traquées. D'avoir été si souvent pillés, ils ont appris une avarice cruelle. On refusait de nous céder un mouton, même au double de son prix, et quand on nous avait vendu un peu de lait, quelques poignées de mil bouilli, si notre curiosité inoffensive nous attirait vers la misérable habitation, on nous défendait l'accès, le gourdin à la main et l'injure à la bouche³⁴.

Elle dit bien, quelques lignes plus loin, que cette attitude à leur égard peut s'expliquer par le fait qu'elles voyagent avec des descendants d'anciens razzieurs d'esclaves, mais elle ne revient pas pour autant sur son opinion.

Ce qui n'aurait été dans le Nord qu'agacement et contretemps bénins devient objet d'indignation et d'excitation, et la lassitude amplifie le moindre travers.

Odette prend tout en horreur, le paysage comme ses habitants, et les périls qui les guettent se multiplient. Il faut se méfier de tout, des lions jusqu'à ce « ver de Guinée ».

Une sale bête dont l'embryon, parasite d'un petit crustacé, le Cyclops, s'avale avec l'eau des mares et fournit à l'intérieur du corps humain une filaire d'un mètre de long s'il s'agit d'une

femelle, de quelques centimètres s'il s'agit d'un mâle. Un beau jour, cette filaire détermine un abcès par où elle expulse des milliers de nouveaux embryons. C'est le moment de la saisir délicatement et de l'enrouler sur une allumette, à raison de trois ou quatre tours par vingt-quatre heures. Si ça casse, il n'y a plus qu'à attendre un autre abcès pour reprendre l'opération. Ça se tient généralement aux bras et aux jambes, mais le ver de Guinée – ou filaire de Médine – peut fort bien avoir la fantaisie de sortir par la paupière ou le nez de son hôte³⁵.

Pourtant, il n'est jamais question de rebrousser chemin et de rentrer bredouille, les carnets vides de notes. Rien ne peut entraver le programme fixé. Notre reporter a entendu parler des Gangara, population qui aurait trouvé asile autrefois dans les cavernes et les gorges de l'Assaba, et elle veut gagner ces montagnes riches en curiosités archéologiques. Elle les atteindra, en effet...

La force d'Odette est son acharnement à continuer, coûte que coûte. La plus belle des victoires n'est-elle pas celle que l'on remporte sur soi-même ? Le voyage est une ascèse, un dépassement de soi et « c'est à coup de souffrances que le Sahara vous entre dans la peau », confirme-t-elle dans *Pieds nus à travers la Mauritanie*. « Voyager, c'est vaincre », dit un proverbe arabe. « Marche ou crève », pourrait répondre Odette.

Le 4 avril, les voici parties dans l'auto du commandant de cercle du Guidimaka. Elles sont d'excellente humeur à l'idée d'atteindre enfin ces montagnes. Elles visitent la *guelta*³⁶ de la passe de Tak-Tak et prennent part, bien malgré elles, à la capture de quatre prisonniers, plusieurs fois assassins, qui s'étaient échappés de la prison de Sélibaby et attendaient, embusqués, des voyageurs isolés. Peu probable qu'ils leur aient fait grâce si elles avaient été seules !

Elles reprennent leurs chameaux, arrivés la veille, au village de N'Dio, et décident de continuer leurs investigations malgré la réprobation de leurs partisans apeurés par ces lieux malfamés, repaire de brigands et de djinns³⁷.

Elles aiment ces lentes marches monotones silencieuses, moitié à pied, moitié sur le dos du chameau, durant lesquelles leur œil, maintenant exercé, découvre sur le sol l'arme de silex ou de basalte, le bijou de calcédoine que les Sahariens de l'âge de pierre y ont abandonné. Elles ont tout loisir de repérer la roche sur les parois de laquelle les hommes du néolithique ont reproduit à l'ocre des scènes d'élevage et de chasse, ou gravé les silhouettes étranges d'animaux aujourd'hui disparus de la région. Un Gangari les conduit dans la montagne jusqu'aux ruines d'un village fortifié où ses ancêtres se réfugiaient pour résister à divers envahisseurs. Non loin du village, Odette et Marion photographient et décalquent de nombreuses inscriptions, cercles et rectangles cloisonnés dessinés sur les roches de grès. Elles découvrent dans deux fentes de rocher un étrange ossuaire garni de neuf squelettes. Elles interrogent le guide, car il leur semble impossible que des êtres vivants aient pu se glisser dans cette fente si étroite. Celui-ci ne peut que leur indiquer l'existence d'autres ossuaires, plus loin vers l'est, à l'intérieur de la montagne.

Ces découvertes les grisent et les stimulent. Elles veulent voir la passe de Goussas où on leur a signalé des grottes ornées de dessins. Après avoir persuadé M'Hammed et Mokhtar Saloum, leurs partisans, de passer par Goussas, elles reprennent, le matin suivant, de belle heure, la route du Nord.

Marion marche devant, heureuse, une chanson aux lèvres et l'œil vers les singes qui cabriolent dans les rochers. Tout d'un coup, son chameau s'assoit, et elle tombe au sol, à demi assommée. Elle insiste pour continuer puisqu'ils sont à l'entrée de la guelta, et qu'un bon

bain la remettra sur pied. Mais ce ne fut pas si réconfortant et si idyllique, car d'un œil il fallait surveiller les crocodiles qui, tout résiduels qu'ils étaient, n'avaient pas l'air avenants ! Une heure plus tard, autre rencontre, avec une lionne magnifique, qui se lève d'entre les herbes à vingt mètres d'elles. Ce jour-là, les alertes furent nombreuses et la nuit tout aussi mouvementée marque l'arrêt de la « promenade ». Odette ne cesse de délirer, prise par les fièvres : elle, si discrète sur sa santé, ne peut plus braver la douleur. Elle souffre d'un panaris au doigt provoqué par une épine de gommier, d'un anthrax à la cuisse et de ganglions à l'aisselle. Marion est, quant à elle, dans un piteux état.

Ni l'air frais du matin, ni la beauté des montagnes grises couchées sous un ciel de nacre, ni les brameurs des chameaux qu'un berger ramenait du pâturage, ni même l'attrait du *guelb*³⁸ décoré de peintures rupestres ne réussirent à nous mettre debout. Marion était clouée au *techgat*³⁹ par la migraine et les courbatures de sa nuque. L'infection de ma main avait gagné le bras. On se résigna donc à prendre une journée de repos. Malgré quelques derniers sursauts d'espoir, le découragement était sur nous. Marion, née fataliste, acceptait les événements avec une sage et silencieuse résignation. Moi, j'étais parfaitement insupportable avec mes révoltes et ma rage de décisions et de projets inutiles⁴⁰.

La tassoufra, ce sac en cuir qui contient les vivres, est presque vide. Elles n'ont plus de médicaments, plus de bougies et guère de cartouches. Les douleurs d'Odette deviennent si intolérables qu'elle finit par accepter que M'Hammed lui entaille le doigt au couteau. Le pire est à craindre : il faut gagner au plus vite Kiffa, à 250 kilomètres, c'est-à-dire cinq jours de marche.

Ces quatre jours et demi, du mercredi 11 avril au dimanche matin, de chez les Tadjakant à Kiffa, sont restés dans mon souvenir comme un vaste cauchemar mouvant, diffus, avec des alternatives de brousse aveuglante où il fallait marcher coûte que coûte, et de longues nuits obscures où, assise près de mes compagnons endormis, je regardais la Croix du Sud virer lentement sur elle-même. Jour et nuit, il y avait l'atroce douleur qui me tenaillait la main et le bras, une grande chaleur qui était peut-être le soleil, peut-être la fièvre et une étrange faiblesse qui me faisait baraquier⁴¹ souvent, par crainte de tomber évanouie du dos de Boudaïl⁴².

Ce sont deux loques épuisées, pouvant à peine descendre de leur chameau, qui arrivent au poste de Kiffa. Odette, espérant qu'elle guérira, refuse l'évacuation par l'ambulance militaire de Kayes. Pendant trois semaines, elle reçoit les soins les plus dévoués, mais le panari ne cède pas. La chaleur devenue torride annonce la proche saison des tornades. Dans l'Assaba inondé, la circulation deviendra bientôt impossible. Il faut se résigner. Elles renvoient leur escorte à Boutilimit et profitent d'un camion de ravitaillement pour descendre à Kayes. Le beau voyage est-il fini ?

Au-delà du marigot, au-delà du jardin des dunes et des montagnes maudites qui s'étiraient à l'horizon comme des nuages bas et noirs, il y avait les steppes et les savanes silencieuses que nous ne reverrions plus, les puits bibliques où nous ne boirions plus dans l'ardeur des midis et l'apaisement des soirs, les campements où les tam-tams retentissent pour fêter le voyageur. Il y avait la vie primitive délestée de toutes les charges inutiles, de toutes les hâtes puériles. Il y avait aussi les privations, l'amère

volonté des privations, la victoire de chaque heure sur la fatigue, l'orgueil d'une tâche difficile à mener. Il y avait des joies et des souffrances qui étaient simples et animales⁴³.

De Kayes, on la conduit à l'hôpital de Dakar où le docteur Beauvallet l'ampute d'une phalange au pouce droit. Elle a, en outre, une otite, et les autorités leur conseillent, à elle et Marion, de rentrer en France avec le *Foucauld* qui passera dans une semaine. Le climat est à la morosité. Odette souffre et enrage de se voir si diminuée. Elle ne serait plus « qu'un souci, une charge, un obstacle » pour Marion qui certainement, assure Odette, regrette de s'être encombrée d'une telle compagne. Ce sont leurs premières vraies disputes. Marion, toujours brave, reste calme et sereine. De plus, Odette étouffe dans cette grande ville africaine agitée par les fièvres électorales pour lesquelles elle a le plus grand mépris.

Ces fêtes électorales sont vraiment un beau cadeau que l'Europe a fait à l'Afrique, avec les pacotilles qui créent des besoins nouveaux, avec la tôle ondulée, l'alcool, le métissage, les pantalons longs, les casques, autrefois la traite des Noirs, aujourd'hui le recrutement des « Samba Diouf » et les guerres civilisées.

Évidemment, de telles fêtes ne peuvent prétendre à la solennité des élections indigènes, où, seuls, les anciens et les chefs nomment gravement le « Maître des terres », le « Père du pays ». Un maire et un député ne sont pas des puissances quasi divines, appuyées sur des siècles de traditions, mais de simples mandataires à la mode européenne que chacun sans distinction de caste, de sagesse ou de fortune, peut nommer, blâmer ou approuver. Ainsi le dernier des dockers, le moindre petit cireur de

bottes, les captifs libérés qu'on appelle serviteurs, tous ceux qui n'osent pas élever la voix dans les assemblées de leurs tribus, prennent là une éclatante revanche, grandissent leurs têtes et participent aux affaires de la République française⁴⁴.

Le 18 juin, alors qu'elle achève sa convalescence, elle surprend une conversation entre deux hommes :

« Je monte là-haut en Mauritanie : la *guetna*⁴⁵ va bientôt commencer en Adrar.

« — La *guetna* ?

« — La grande foire des dattes ! Les Bidan arrivent en Adrar de tous les coins de la Mauritanie et même du Rio de Oro pour faire la traditionnelle cure de dattes fraîches avant de charger sur leurs chameaux les provisions de l'année. Tous les ksour⁴⁶ sont en fête... »

Ce n'est donc pas fini. L'aventure est là, encore, si tentante. Odette et Marion ne vont pas résister longtemps à l'appel de ces oasis du Nord et elles retrouvent leur belle énergie. Il leur faut obtenir les autorisations officielles et préparer le nouvel itinéraire.

Comment monter en Adrar ?

C'est bien simple : le train jusqu'à Saint-Louis, le bateau fluvial jusqu'à Rosso d'où le convoi automobile de quinzaine part justement le 7 juillet. Escales à Nouakchott et Akjoujt. Là vous prendrez les voitures militaires d'Atar qui font la liaison avec les civiles. Total du parcours automobile : environ 800 kilomètres, quatre ou cinq jours, ce qui est un record si l'on réalise l'état du sol sur lequel roulent les voitures⁴⁷.

Et le retour ? Pour le retour, elles prévoient de couper à chameau à travers l'Inchiri, d'Akjoujt à Port-Étienne, et de trouver un

langoustier breton pour rentrer en Europe. Leur interlocuteur se montre très circonspect.

L'Inchiri ! Au mois d'août ! Je l'ai fait, l'Inchiri en été, je peux vous en parler ! Vous crèverez de soif ! Quatre cent cinquante kilomètres de rôti-soire avec un ou deux puits, en admettant qu'ils aient encore de l'eau. Pas de campements ! Pâturages – néant ! Vous ne trouverez même pas de types qui consentent à vous accompagner ni à vous louer des chameaux. Les tornades d'hivernage vont commencer avant six semaines ; comment vous débrouillerez-vous sans tente ?... Non, allez à Atar si vous y tenez absolument, et redescendez en camion pour prendre un bateau à Dakar⁴⁸...

Les deux grandes voyageuses partent donc le 5 juillet, accompagnées de leur nouvelle mascotte, le perroquet Bakari. Après train, camionnette, pirogue, les voici revenues en Mauritanie.

Finies les chaudes nuits soudanaises « chargées de parfums lourds, sonores de tam-tams où les deux notes obsédantes des tambours accompagnent le sanglot des balafons... C'était de nouveau la nuit mauritanienne où, toujours, il semble qu'il n'y ait rien qu'un immense recueillement et un inaccessible mystère⁴⁹ ».

Cette fois, c'est en caravane de camions qu'elles font la traversée de cette région, hâtivement, à la mode européenne. La savane « nous échappait, nous rejetant parmi ceux de notre race, la race étrangère, bruyante et pressée. Le fracas des moteurs mettait en fuite sa poésie subtile, effarouchait les merles métalliques, les rolliers bleus dans les acacias sans feuilles, et emplissait les vallonnements des premières dunes⁵⁰ ».

Ce n'est pas ainsi qu'elles auraient voulu la retrouver. Alors, durant tout le trajet, assourdies par les vrombissements du moteur, coincées dans la carlingue métallique, aveuglées par le vent de sable, endolories par les cahots, la gorge et les yeux brûlés, elles imaginent comment cela serait si, à nouveau, pieds nus, elles marchaient dans le sable... Merveilleuse machine que le rêve !

Et pourtant, oui, si nous avions marché par là, ou par ici, ou encore vers le nord, nous aurions trouvé un campement et l'hospitalité des nomades sans laquelle notre ancienne aventure eût été impossible. Le chef, marabout, guerrier ou simple tributaire, nous aurait accueillies par des bénédictions. Les captives auraient dressé pour nous la tente du voyageur, étendu les nattes et les fourrures pour notre repos, et nous aurions bu à longs traits le lait de chamelle dans laalebasse terreuse.

Les femmes seraient venues, rieuses et puériles. Les hommes auraient préparé le thé, remerciant Moulana⁵¹ de nous avoir guidées jusqu'à leur campement. Au seuil de la tente, la flamme du photophore aurait tremblé comme l'étoile des Mages, sans effacer les constellations du ciel. Et tout le monde s'étant retiré, les petits enfants et les agneaux se seraient blottis, furtivement, près de nous⁵².

Escales à Nouakchott, Akjoujt. À partir d'Akjoujt, le convoi prend une allure guerrière : une voiture montée seulement de tirailleurs et de partisans maures part en avant-garde ; deux autres sont équipées de fusils-mitrailleurs ; toutes transportent des hommes armés. On craint les embuscades dans les défilés de l'Adrar – la dernière alerte ne date-t-elle pas de janvier ? Et, enfin, au moment où le soleil apparaît à l'horizon, au cœur des montagnes, entre deux versants

taillés à la hache, voici la *batha*⁵³ d'Atar, bordée de vertes palmeraies. Leur grand rêve est réalisé.

L'accueil des militaires français du poste est loin d'être chaleureux. Pour eux, le désert est encore une terre de gloire, et ils se plaisent à prolonger l'atmosphère héroïque des premiers temps de la conquête.

Avec eux, point de quartier pour l'intrus – encore moins pour les intruses ! – qui vient, sans armes, flanqué d'une chétive escorte, souiller de ses pieds nus le reg sacré, les montagnes inviolables, le sable éternellement vierge des grandes dunes roses⁵⁴.

L'arrivée de ces deux femmes, qui cheminent tranquillement, est une provocation pour ces pseudo-héros.

Ah bien ! Si les femmes se mêlent d'aller en brousse maintenant, c'est la révolution !... Les femmes sont faites pour rester chez elles à faire des enfants⁵⁵ !

s'esclaffe devant Odette et Marion un « médecin à un galon » ! Comment répondre à un médecin à un galon quand on est une du Puigauveau et qu'on vient de faire 1 500 kilomètres à travers les sables ? Par une harangue féministe ? Plutôt par un superbe mépris...

Ce principe était respectable et tout à l'honneur de l'éducation que ce vertueux petit médecin avait reçue, mais l'apôtre, dont le nom ressemblait à quelque chose comme « galopin », manquait du minimum d'attrait que demande ce genre de propagande. D'autre part, il eût été superflu de courir si loin, au prix de tant de peines, pour fonder une famille, et Atar n'était pas exactement le lieu à

choisir pour l'établissement d'un foyer. Pour l'instant, cette utilisation de notre voyage n'était donc pas à envisager⁵⁶.

Les rapports qu'Odette entretient dans les postes avec les Sahariens sédentaires seront le plus souvent tendus. En revanche, avec les méharistes, ceux qu'elle appelle avec admiration les « vrais broussards », elle n'aura pas à subir les mêmes déconvenues et elle bénéficiera de leur sollicitude.

À Atar, Odette, que l'on surnomme maintenant la « Puigaudette », doit donc se plier aux exigences des militaires, et les représailles sont nombreuses : interdiction d'aller à Fort-Gouraud en camion comme à chameau ; interdiction de se joindre à des Groupes nomades pour rayonner dans la région ; refus de services en montures et en hommes. Par leurs propres moyens, Odette et Marion réussissent, malgré tout, à visiter les palmeraies environnantes, célébrant la guetna dont on leur a tant parlé.

Après bien des difficultés, elles obtiennent l'autorisation de poursuivre jusqu'à Ouadane en passant par Chinguetti – une boucle de 440 kilomètres. Juste avant Chinguetti, elles mettent pied à terre pour se refaire une beauté comme à l'accoutumée à l'arrivée dans un poste – coquetterie féminine ou respect des convenances, elles conservent, dans leurs bagages, poudre de riz et rouge à lèvres !

Nous avons été reçues de façon grandiose – cinquante tirailleurs au port d'armes à la porte et, dans la cour du poste, officiers et sous-officiers en tenue. Toute la population de Chinguetti massée sur notre passage et sur les terrasses – tam-tams maures et sénégalais. Nous n'avions jamais eu une pareille réception. Le Touher, jeune lieutenant de Lorient, nous a fait visiter son domaine civil et militaire. Thé chez l'interprète,

cadeaux, etc. Lundi, réunion des chefs maures à la résidence pour être présentées, un tas d'histoires très journalistiques de remous, de légendes, etc. (Lettre à sa mère.)

Odette est toujours très fière de rappeler cette anecdote et, mutine, d'ajouter : « En fait, on ne rend jamais les honneurs à une femme, même pas à la reine d'Angleterre ! Ce n'est pas légal : c'est strictement réservé aux militaires. » Rassérénée, elle trouve leurs compagnons sérieux, prévenants, obéissants, actifs, et elle est émerveillée par la découverte de ce vieux ksar du XII^e siècle, tout d'argile rose, entouré d'une ceinture de palmiers à demi enfouis dans les sables de l'Ouarane. Chinguetti est une ville sainte, la Mecque mauritanienne dont le prestige a rejailli sur tout le Trab el-Bidan, si bien qu'on le nomme le pays de Chinguetti. C'est là que des maîtres très savants en théologie, en droit, en astrologie, sortes de Socrate du désert, enseignent, au hasard d'une promenade, sous les palmes, dans l'ombre fraîche d'une terrasse, autour du plateau à thé ou dans la cour d'une mosquée.

On leur conte l'histoire immémoriale de Chinguetti ; on remonte pour elles la généalogie des Laghlal, celle des Idaou Ali, les aristocrates du ksar, celle des Chorfa, les descendants du Prophète, et celle de bien d'autres familles.

On revit avec elles l'épopée des Lemtouna partis des sables de l'Adrar pour étendre, au XI^e siècle, jusqu'au sud de l'Espagne leur dynastie mieux connue sous le nom d'Almoravide.

Odette et Marion ne peuvent malheureusement pas s'attarder plus longtemps, et elles reprennent, à l'aube du mercredi 25 juillet, la piste qui longe l'erg⁵⁷ d'Ouarane.

Je sus tout de suite que c'était de cela que j'aurais, plus tard, la nostalgie, de cet océan de sable rose chair modelé par le vent, de ces croupes blondes et moirées, de ces lignes souples brisées soudain d'une arête aiguë, d'un sommet effilé comme un jeune sein. Les dernières ondulations enveloppaient des palmiers autour d'un puits, quelques paillotes rousses, quelques tentes brunes devant lesquelles des nomades nous faisaient des signes d'adieu.

Sur une dune, deux silhouettes bleu foncé, deux femmes étroitement voilées, assises comme pour toujours, immobiles, attendaient on ne savait quoi, les yeux perdus dans les profondeurs molles de l'erg. Pas une herbe, pas une tache, rien que ces deux femmes et leur chien couché près d'elles, couleur de sable...

Plus loin, Aboër montra le haut de ses terrasses, les cimes de ses dattiers stériles. La perche d'un puits émergeait comme le mât d'un navire naufragé. Les sables s'en allaient peu à peu d'Aboër pour ensevelir à son tour Chinguetti. À l'ouest, le vieux ksar se dressait sur ses dunes, rose et or, magnifique comme un bonheur perdu⁵⁸.

À Tanouchert, un chasseur nomade nommé Boubo les conduit vers des tombes bafours, sortes de tumulus à demi ensablés, près desquelles se trouve un important gisement de poteries, meules, broyeurs en grès et haches. Des tas de pierres indiquent des ruines de huttes. Selon notre archéologue, les Bafours se seraient fixés au Sahara avant les Berbères, pratiquant déjà la culture des palmiers, le coffrage en pierre des puits et l'aménagement de foggaras⁵⁹.

Odette du Puigauveau et Marion atteignent Ouadane, où elles ne resteront que deux jours – le temps d'être fêtées encore et de recueillir sur la grève de la batha des pointes de flèches, des

micrograttoirs, des perles d'amazonite ou de quartz, d'autres encore très plates, découpées dans des coquilles d'œufs d'autruche. Les autorités militaires d'Atar ne leur ont accordé qu'un délai de six jours de route pour faire l'aller-retour Chinguetti-Ouadane : c'est peu pour 220 kilomètres et des recherches archéologiques ! Et Odette, si absurde qu'elle trouve cet ordre, tient à être exacte et à respecter le règlement. Elle se glorifie d'aller là où il faut selon la règle. Elles rentreront donc à Atar le jour prévu.

Mais à quel prix ? Les partisans les pressent de retarder leur départ d'un jour ; l'*irifi* ⁶⁰ menace et tous présagent la tourmente. Odette reste inébranlable. Les préparatifs sont terminés. Adieux, remerciements et en route. Il est 15 heures. Malgré le sable fouetté en rafales par le vent brûlant, tant que dure le jour, elles avancent à travers le reg ⁶¹ Sdar, masquées jusqu'aux yeux dans les haoulis. Mais, après que le soleil a sombré d'un coup à l'horizon, la tempête se déchaîne et le *gueblia* ⁶² succède à l'*irifi* avec encore plus de violence. Odette prend peur à marcher avec sa chamelle énervée dans le noir sur ce sol mouvant, le corps et les nerfs criblés de piqûres d'aiguilles. On ne sait plus si Tanouchert est devant, à gauche ou ailleurs, et chacun la maudit de l'avoir entraîné dans cette aventure. Elle décide de baraquier en attendant le clair de lune. Halte malencontreuse ! La butte qui est censée les abriter est un nuage de sable tourbillonnant plus opaque encore où tous suffoquent. Enfin, la lune libératrice se lève et, vers 22 heures, la caravane arrive en vue de Tanouchert. Elles apprendront plus tard qu'un vieil homme, parti sans guerba ⁶³ à la recherche de son chameau, s'est égaré dans les dunes et est mort de soif et de fatigue à quelques portées de voix de l'endroit où elles se sont arrêtées.

Entre le 7 et le 13 août, Odette et Marion nomadisent à nouveau dans les petits ksour égrenés dans les montagnes, au nord et à l'ouest

du chef-lieu : Tanra, Ksar-Teurchane, Azougui, Agni et bien d'autres.

Puis il leur faut repartir, et c'est le grand retour. Des aviateurs d'Atar les descendent en automobile, avec leur perroquet mascotte et leurs bagages alourdis de caisses de cailloux, jusqu'à Akjoujt. Il leur reste à préparer minutieusement l'itinéraire, car ce n'est pas une mince affaire que de traverser au mois d'août, en pleine saison de chaleur, de vents de sable et de tornades, l'Inchiri et les dunes de l'Agneïtir.

Les mises en garde entendues à Dakar leur reviennent à l'esprit. Encore 500 kilomètres à parcourir jusqu'à la côte au pas lent des bêtes fatiguées. À Akjoujt, Odette cède à la lassitude, ne sachant plus accorder sa respiration à celle du voyage. Dans ses lettres, n'ayant plus la force de donner le change, elle laisse échapper son désenchantement. Ce n'est plus le récit fabuleux d'une vie passionnée !

J'avoue que j'en ai par-dessus la tête de la Mauritanie, des Maures, des campements, des étapes de chameaux sous un soleil de feu, à travers un pays généralement sinistre, et de l'infanterie coloniale : je suis écoeurée du thé maure et rassasiée du méchoui, du sable et des vents de sable, et de la vue du sable !...

Parfois, je ne puis croire que la vie civilisée, la vie douce, existe. Ici tout est dur. Évidemment, j'ai de quoi noircir des kilos de papier à condition de pouvoir écrire. Pour le moment, c'est l'abrutissement complet. Les seules préoccupations qui surnagent, c'est de trouver où l'on peut trouver les puits, les troupeaux de moutons et les chameaux. Ce n'est pas d'un idéal très élevé, mais c'est tout ce qu'on peut faire. (Lettre du 15 août à sa mère.)

Il est vrai que le trajet sera éprouvant. Durant neuf jours, Odette et Marion marcheront la nuit, luttant contre le sommeil, tentant le jour de se protéger des rafales de sable brûlant, au pied de quelques acacias sans feuille où elles se reposent de 9 heures du matin à 4 heures de l'après-midi. Il leur arrive, entre Touisikt et el-Beyoud, de rester une semaine sans pouvoir renouveler leur provision d'eau ni abreuver leurs chameaux ; deux litres par jour et par personne sont la ration moyenne de la petite caravane pendant cette semaine-là, malgré le vent desséchant. Gens et bêtes souffrent également. Ils seront pareillement soulagés en retrouvant, dans l'Agneïtir, le sable doux où il fait bon dormir, quelques pâturages et campements où se ravitailler et surtout la bonne brise de mer.

Enfin, le 25 août, Odette et Marion atteignent la baie Saint-Jean.

La mer nous accueillait en robe de fête, soyeuse et moirée. Sous la liquide soie bleue, les goémons mettaient des ombres violettes ; les bancs de sable affleurants, des transparences vertes. Et nos cœurs aussi étaient en fête. Après tant de vent sec, de sables roussis, d'étendues mortes et troubles, on ressentait une joie profonde, une joie saine et primitive à retrouver la mer, donneuse de vie, éveilleuse d'instinct, de curiosités, d'entreprises et de rêves⁶⁴.

Memghar est à l'ouest, tout proche. Là, une lanche envoyée par les pêcheries de Port-Étienne les attend pour les conduire à ce port. Après la traversée de ce désert de feu, elles recevront sur le bateau toute l'eau qui leur a manqué depuis neuf mois ! Ce sont deux naufragées au visage boucané et aux bagages inondés par les vagues qui débarquent à Port-Étienne le 1^{er} septembre. Le périple est bouclé.

Deux semaines plus tard, elles s'embarquent sur un bateau espagnol pour Las Palmas aux Canaries. Le charme des îles et l'impossibilité de trouver une cabine libre à bord des deux prochains bateaux pour la France les obligent à prolonger leur séjour jusqu'au 4 octobre 1934, date à laquelle un bananier norvégien les ramène à Nantes. Elles débarquent au quai des Antilles – ce même quai où accosta plus d'un des ancêtres d'Odette.

*
* *

Elles reviennent à Paris après avoir parcouru 2 500 kilomètres à chameau et 2 000 kilomètres en voiture. Outre des films et des centaines de photos, elles donnent au musée d'Ethnographie des objets maures et des collections de pierres taillées.

Leur retour ne passe pas inaperçu dans la presse. *Ouest-Éclair* signale, dans son numéro du 25 octobre 1934, l'arrivée de sa « collaboratrice » qui vient d'accomplir avec son amie une « intrépide randonnée » en Mauritanie. N'oublions pas, par ailleurs, que les lecteurs de *Miroir du monde*, du *Monde colonial illustré* et de *L'Illustration* ont suivi leur périple grâce aux reportages que nos deux journalistes leur envoyaient régulièrement. *Paris-Midi* les interviewe en décembre et vante la modestie dont font preuve « ces deux jeunes filles françaises qui n'éprouvent pas le besoin de clamer sur les toits les graves et sérieux dangers auxquels elles ont échappé ». De mois en mois, le ton enfle dans les journaux, et les éloges se multiplient. Nos « deux courageuses jeunes femmes » deviennent des « oiselles migratrices », des « ambassadrices » des sables, d'« intrépides exploratrices bretonnes qui, seules et sans autres armes que leur courage et leur bonne grâce, ont traversé ce pays de la peur ». « Le désert vaincu par la femme », titre *La Dépêche oranaise*. *Le Vingtième Siècle* de Bruxelles retrace « l'odyssée de deux jeunes femmes qui

voyagèrent pieds nus à travers la Mauritanie ». *Le Jour* relate leurs exploits « sur la route des négriers ». Elles se taillent une solide réputation et reçoivent de l'académie de Mâcon le prix Abel-Jeandet, qui récompense une première exploration.

Sur cette lancée, elles organisent un cycle de conférences à Paris et en Bretagne d'abord. C'est Marion qui en est la cheville ouvrière. Elle prononce, en décembre, sa première causerie au Muséum national d'histoire naturelle sous la présidence du professeur Paul Rivet qui rend hommage à leur mérite dans son allocution et avoue, ému : « Mon cœur de préhistorien a battu à l'évocation de votre expédition... » À Marion incombera toujours le rôle de conférencière qu'elle saura assumer avec succès. Odette, moins à l'aise que sa compagne face à une salle, s'occupera de la projection des films.

En février 1936, au musée des Colonies, elles participent à une exposition consacrée au Sahara. À côté des collections touarègues d'Henri Lhote et des toiles et dessins de René Pottier de retour de Touggourt et de Djanet, voisinent tapis, nattes, bijoux et instruments de musique qu'elles ont rapportés de Mauritanie.

Odette, tout à ses ambitions littéraires, entreprend la rédaction de deux récits. Pour compléter et approfondir ses connaissances sur le Sahara occidental, elle passe de longues semaines à la bibliothèque de l'Institut. Elle aime ce lieu chargé d'histoire, ce parfait équilibre des façades, cette atmosphère feutrée et affable où, se souvient-elle, elle trouvait des lettrés empressés à la guider comme dans les zaouïas⁶⁵ africaines. « C'est là un des refuges que le silence s'est réservés dans Paris, sous la garde des lions pensifs qui en défendent l'accès au tumulte de la ville – un silence grave et studieux⁶⁶. » C'est là qu'elle compulse les ouvrages sur l'histoire, la géographie, la culture et les traditions de cette partie du monde qui est en train de devenir son rivage. C'est là qu'elle rédige ses articles. Mais ses livres,

elle ne peut les écrire que chez Marion, la nuit, quand tout est calme autour d'elle, quand recentrée sur elle-même, isolée du monde et de son agitation, elle peut se laisser absorber entièrement par la réécriture de ses notes de voyage. Quand elle peut bénéficier de cette paix monacale, le travail avance, sinon, la vigilante Marion veille le jour à éloigner les visiteurs importuns.

Henri Massis, ami d'Alphonse de Châteaubriant, l'introduit chez Plon. *Pieds nus à travers la Mauritanie*, préfacé par le général Gouraud, sort en 1936. L'ouvrage est couronné par l'Académie française et obtiendra des voix au prix des Vikings et au prix Albert-Londres. *La Grande Foire aux dattes* est publiée en 1937 et est lauréat de la Société des gens de lettres.

Ces débuts sont pleins de promesses, car qui les connaissait, avant qu'Odette et Marion ne partent ? Et maintenant, deux ans plus tard, ne sont-elles pas appréciées par différents publics ? Les amateurs d'exotisme, avides d'aventures, les comparent à Henry de Monfreid. Ceux qui sont sensibles à l'épopée coloniale voient dans l'œuvre d'Odette un bréviaire d'énergie et de patriotisme. Edmond Jaloux, dans *Excelsior*, relève les pages sur « l'héroïsme de ces jeunes officiers chevaleresques qui sont allés perdre noblement leur vie pour assurer l'influence de la France ». Pierre Chardon, de *L'Action française*, lit *Pieds nus à travers la Mauritanie* comme « un hymne d'admiration et d'amour pour la France guerrière pacificatrice, administratrice... ». Elles touchent aussi les spécialistes sahariens qui mentionnent leurs précieuses notations sur la société nomade. Les journaux féminins, tels que *Marianne*, *Ève*, *Minerve*, s'extasient devant leur exploit : « Depuis quelques années, les femmes ont entrepris les plus difficiles voyages. Après Titayna qui boucla le tour du monde plus de trois fois, d'audacieuses filles d'Ève ont prospecté les coins les plus reculés de la terre. » (*Minerve*, 9 octobre 1936.) *C'est la mode*, en mai 1935, avait

déjà fait entendre des échos flatteurs : « Et ces Françaises-là viennent ajouter un superbe fleuron à la couronne des exploratrices, véritables et nécessaires ambassadrices de notre pays à travers le vaste monde. Elles semblent ignorer qu'elles viennent d'accomplir une performance que beaucoup d'hommes leur envieraient. »

Il faut remarquer l'unanimité des critiques sur au moins un point : aucune ne semble voir de tension, de cassure entre le nationalisme exacerbé exaltant la mission de la France et l'intérêt porté à cette culture maure et à ses valeurs étrangères par nos deux voyageuses.

Dans l'exercice de leur métier, Odette et Marion fréquentent des écrivains comme les frères Tharaud et Germaine Beaumont. On passe les dimanches sur le *Karet*, qui devient la vedette du jour. Mme Massis réalise même un court métrage sur la péniche qui sera projeté dans les cinémas à Paris et servira pour le lancement de *Pieds nus à travers la Mauritanie*. Un des grands plaisirs de la vie mondaine d'Odette est d'arriver avec Marion, dans les fêtes où elles sont invitées, costumées de leurs turbans et tuniques bleus. Le peintre Petitet, qui rencontra Odette chez sa tante, Mme Sins, se souvient de la première entrée surprise de ces deux « Maures » et des murmures d'admiration et de crainte qu'elles suscitèrent ! Faisait aussi partie du grand jeu la préparation du thé. Odette mettait un point d'honneur à ce que l'assemblée se pliât au rituel saharien. Elle ne sortait pas en soirée sans emporter avec elle son « nécessaire à thé » – brasero de cuivre, théière d'étain et petits verres, sans oublier le pain de sucre et les feuilles de menthe fraîche qu'elle récoltait sur le rebord de sa fenêtre, rue de Vintimille.

En fait, Odette a plus d'un déguisement dans sa besace ! Parfois, pour parfaire sa carrière journalistique, elle emprunte un costume au fils d'une de ses amies, se coupe les cheveux et devient Marcel Dupuis, journaliste belge ! La voici alors enquêtant dans les lieux

exclusivement réservés aux hommes, comme la Bourse, des clubs d'escrime, des cafés des Champs-Élysées. Elle donne à *Miroir du monde* une série d'articles qui est annoncée sous le titre général « Hommes seuls » et accompagnée de sa photographie. Ni Marion ni son chien ne la reconnurent, prétend-elle, quand elle sonna à la porte du 14, rue de Vintimille. Elle entrait tant dans la peau de son personnage d'emprunt qu'elle se prenait elle-même pour un homme et cédait sa place spontanément aux dames dans le bus ! Odette ne cache pas la joie que lui procure ce défi : rivaliser avec les hommes sur leur propre terrain et se prouver son identité masculine en la faisant reconnaître par les autres. Mais n'imaginons pas que le travestissement soit le signe, chez Odette, de la transgression sociale. Elle trouve légitime la distribution des rôles entre les sexes. Ce n'est pas la conquête de l'égalité qu'elle vise, mais c'est une aventure personnelle et le désir d'être vraiment celui que son père appela longtemps « Robert ».

Période faste. Odette du Puigauveau a tenu ses promesses... elle a gagné une place sur la scène du monde.

1. Se reporter au glossaire.
2. Michel Vieuchange (1904-1936) pénétra jusqu'à Smara, la ville sainte du Rio de Oro.
3. Camille Douls (1864-1889) explora une partie du Sahara.
4. *Pieds nus à travers la Mauritanie*, Paris, Plon, 1936, p. 13.
5. Ma el-Aïnin, né vers 1830. Chef religieux de la Seguiet el Hamra, il noua des relations avec les sultans du Maroc et organisa jusqu'à sa mort, en 1910, la résistance des tribus sahariennes à l'occupation européenne.
6. Se reporter au glossaire.
7. Se reporter au glossaire.
8. Se reporter au glossaire.
9. Se reporter au glossaire.
10. Se reporter au glossaire.

11. Se reporter au glossaire.
12. Se reporter au glossaire.
13. Se reporter au glossaire.
14. Se reporter au glossaire.
15. *Pieds nus à travers la Mauritanie, op. cit.*, p. 20.
16. Se reporter au glossaire.
17. Se reporter au glossaire.
18. *Op. cit.*, pp. 74-75.
19. Se reporter au glossaire.
20. Se reporter au glossaire.
21. Se reporter au glossaire.
22. Se reporter au glossaire.
23. Se reporter au glossaire.
24. Se reporter au glossaire.
25. *Pieds nus à travers la Mauritanie, op. cit.*, p. 63.
26. *Ibid.*, p. 199.
27. Se reporter au glossaire.
28. Se reporter au glossaire.
29. Se reporter au glossaire.
30. Se reporter au glossaire.
31. *Pieds nus à travers la Mauritanie, op. cit.*, p. 200.
32. *Ibid.*, p. 200.
33. *Ibid.*, p. 233.
34. *Ibid.*, p. 221.
35. *Ibid.*, pp. 229-230.
36. Se reporter au glossaire.
37. Se reporter au glossaire.
38. Se reporter au glossaire.
39. Se reporter au glossaire.
40. *Pieds nus à travers la Mauritanie, op. cit.*, p. 263.
41. Se reporter au glossaire.
42. *Ibid.*, p. 269.
43. *Ibid.*, pp. 283-284.
44. *La Grande Foire aux dattes*, Paris, Plon, 1937, pp. 6-7.

45. Se reporter au glossaire.
46. Se reporter au glossaire.
47. *La Grande Foire aux dattes*, op. cit., p. 13.
48. *Ibid.*, pp. 13-14.
49. *Ibid.*, p. 30.
50. *Ibid.*, p. 27.
51. Se reporter au glossaire.
52. *La Grande Foire aux dattes*, op. cit., pp. 30-31.
53. Se reporter au glossaire.
54. *Pieds nus à travers la Mauritanie*, op. cit., p. 7.
55. *La Grande Foire aux dattes*, op. cit., p. 57.
56. *Ibid.* Le médecin sur lequel ironise Odette s'appelle en fait Gallop.
57. Se reporter au glossaire.
58. *La Grande Foire aux dattes*, op. cit., p. 149.
59. Se reporter au glossaire.
60. Se reporter au glossaire.
61. Se reporter au glossaire.
62. Se reporter au glossaire.
63. Se reporter au glossaire.
64. *La Grande Foire aux dattes*, op. cit., p. 252.
65. Se reporter au glossaire.
66. *Mon ami Rachid, guépard*, Paris, Albin Michel, 1948, p. 171.

Deuxième voyage

(décembre 1936 – février 1938)

— Tu vas donc là-bas, comme tu seras loin !
— Loin d'où ?

Antoine DE SAINT-EXUPÉRY.

Odette du Puigauveau et Marion Sénones partent pour un second périple en décembre 1936. Cette fois, elles sont officiellement chargées de mission par les ministères de l'Éducation nationale et des Colonies, et par le Muséum national d'histoire naturelle ; elles disposent, en outre, d'un viatique de 8 000 francs. Elles prévoient un voyage de plus grande envergure et beaucoup mieux structuré que le premier. Chaque espace a sa géographie, ses exigences et ses lois : on ne peut y circuler au hasard si on veut en saisir la réalité. Elles ne sont pas de ces journalistes à la Tartarin qui font trois petits pas dans le désert et s'en reviennent tout enorgueillies d'avoir échappé à mille et un guets-apens. Ayant perdu de leur naïveté et voulant déchiffrer plus profondément ce monde maure qu'elles n'ont fait qu'entrevoir, elles organisent d'abord plus précisément leur itinéraire ; elles veulent surtout que leurs pas s'impriment au long des pistes caravanières et que leurs chemins se confondent avec les deux grands

axes nord-sud qui ont rythmé, depuis les temps immémoriaux, la vie au Sahara occidental, unissant les peuples du bord méditerranéen à ceux du bord équatorial. Elles emprunteront d'abord la route de l'ouest, le « Trick Lemtouni », qui est la piste que suivirent les Almoravides lorsque, au ^x^e siècle, conduits par Abou Bakr, ils conquièrent le Soudan, puis le « Trick el-Djouder », la route de l'est, parcourue par le célèbre pacha Djouder qui, en 1591, se lança à la conquête de l'Empire songhaï. Odette se revoit devant la carte, expliquant, avec une assurance absolue, cette double traversée au gouverneur Delavignette qui, sceptique, s'exclama : « C'est un gros morceau ! Enfin, je souhaite que vous réussissiez ! »

Remarque qui ne fit que stimuler le courage d'Odette et renforcer sa volonté !

Elles traverseraient donc 1 200 kilomètres de régions totalement désertiques entre les dernières montagnes marocaines et l'Adrar mauritanien et rejoindraient Tombouctou par le Tagant, le Hodh et Bassikounou. De Tombouctou, elles remonteraient à travers le Sahara soudanais, avec la grande caravane de sel, l'*azalai*¹, jusqu'aux mines de Taoudéni : puis elles s'enfonceraient dans les dunes géantes et les tempêtes de sable de l'erg Chech avant de rentrer au Maroc et de fermer, à Tindouf, cette boucle longue de 6 500 kilomètres à travers les zones les plus arides du Sahara occidental.

Le 14 décembre, les deux voyageuses au long cours prennent congé de leurs familles et de leurs amis. Compte rendu dans le carnet d'Odette : « Dure journée de derniers préparatifs. Dernière moisson de questions absurdes, de recommandations saugrenues, de souhaits inutiles. Séparations et départ pour l'aventure, le soleil, la belle vie saharienne – cœur serré et âme en fête. »

Odette et Marion arrivent à Bordeaux et embarquent sur le *Marrakech*. Petit incident à la douane : leur carabine. Elles peuvent

l'emporter mais non la rapporter en France sans un « passe-avant » préalable. Odette, déjà irritée par tant de fatigue accumulée, s'emporte, mais Marion, plus calme, arrange l'affaire.

En fait, le départ du bateau est reporté de trois jours. Ce repos forcé leur fait le plus grand bien. Après avoir visité églises et musées, telles des touristes de l'agence Cook, elles complètent leur équipement d'exploratrices dans les magasins coloniaux de la ville. Le service et la nourriture à bord sont excellents, et, si elles étaient seules, ce serait le paradis.

S'il n'y avait pas les passagers ce serait parfait – quelle collection de pécores, de rombières, de commis voyageurs et de gosses hurlants ! Heureusement que bientôt tout cela va être malade dans les cabines².

Indulgente Odette, qui oublie qu'elle aussi, comme le *vulgum pecus*, sera bientôt victime du mal de mer !

1. Se reporter au glossaire.

2. *Carnets*, inédits.

Aux portes de la brousse

Les villes marocaines

Le 22 décembre 1936, Odette et Marion débarquent à Casablanca. Au premier regard, elles découvrent un monde hostile et étranger, et sont déçues.

Casa n'a rien de séduisant – grande ville européenne blanche et crème, trop neuve, trop clinquante, trop boutiquière – quartiers arabes d'une incroyable misère, d'une saleté répugnante. Les rues grouillent de petits mendiants galeux, tristes et doux comme des petits chiens battus... J'ai l'impression que le fameux effort français au Maroc est un effort égoïste, comme bien d'autres efforts coloniaux¹...

Ces remarques sont confirmées par un entretien entre Odette et Houel, ancien secrétaire particulier de Lyautey, actuel chef de la subdivision de Casablanca, qui lui brosse un tableau peu généreux de la manière dont la France gouverne le Maroc. Derrière la façade « sociale », les beaux monuments publics, les jardins, Odette entrevoit les méfaits de la spéculation.



*Itinéraire du deuxième voyage
(déc. 1936 - janv. 1938)*

Le faste des uniformes et des chefs bien nourris ne sert qu'à éblouir les populations pour mieux les leurrer et les contrôler. Elle constate que « le dernier dahir² fixe à 4 francs le salaire minimum de "l'arabe-qui-vit-de-peu" alors qu'une famille même-qui-vit-de-peu ne peut subsister avec moins de 20 francs et qu'il lui faudrait toucher 30 francs pour parvenir simplement à notre notion de la dignité humaine ».

Odette du Puigauveau est scandalisée par l'attitude des pieds-noirs – ces « coloniaux qui considèrent que leur nationalité, d'essence quasi divine, leur donne toutes les supériorités, tous les droits alors qu'elle ne leur donne que des devoirs d'exemple qu'ils préfèrent ignorer³ ».

La visite d'une école tenue par une dame d'œuvre et fréquentée par deux cents fils de notables amène, dans son carnet, ces réflexions :

Les œuvres privées sont néfastes. Il faut ici l'assistance sociale, des hôpitaux, des soupes, des écoles. On peut montrer la ravissante école des filles de notables, la crèche de la générale X, la goutte de lait de Mme Z qui auront la Légion d'honneur pour avoir créé des paravents derrière lesquels on peut laisser mourir des milliers d'enfants⁴.

Elle n'a pas, dans ses notes, assez de férocité contre ce milieu vulgaire, bruyant et exploiteur. Les membres de la Société de géographie commerciale ne trouvent pas plus grâce à ses yeux. Elle les traite de « gens du commun, de mercantis sans culture qui se targuent d'apporter la civilisation alors qu'ils ne sont que des mécanos ». L'exigence de vérité et d'authenticité se traduit toujours chez elle par des propos vifs.

Le seul intérêt de leur séjour à Casablanca ? L'interview d'un journaliste du *Petit Marocain* qui publie un long article sur Odette. Elle passe aussi un accord avec la librairie Farraire, qui organisera une séance de signatures de ses livres au retour. Odette et Marion ne s'attardent pas et gagnent Rabat. Là, elles sont comblées.

N'est-ce pas l'ombre de Louis Hubert Gonzalve Lyautey, fils de Laurence de Grimoult de Villemotte, qui rend cette ville si accueillante à Odette ?

Rabat est une merveille, surtout dans la médina où se trouve l'ancien palais du Sultan transformé en musée marocain et entouré de jardins adorables dessinés par Lyautey. C'était vraiment un grand artiste⁵.

Nos deux chargées de mission sont reçues à la Résidence par le général Noguès et le capitaine Spillmann. Odette se retrouve en bonne compagnie. « Ce sont des gens remarquables, formés à l'école de Lyautey, qui ont pour principe de tirer le moins de coups de fusil possible. Il faut évidemment beaucoup plus d'intelligence pour faire la guerre par la diplomatie et la politique que pour exterminer les gens à coups d'ypérite, système Mussolini, ou de bombes incendiaires, système Franco. » Apôtre de l'action pacifique par des moyens politiques, elle omet de parler de la brutale et coûteuse « pacification » de 1934, menée par ces mêmes officiers des Affaires indigènes dont elle valorise les actions. Elle se sent proche de ces hommes qui souvent parlent arabe et berbère et suivent l'aménagement et le développement économique du Maroc. Quand ils achèvent l'occupation de régions dissidentes, c'est, pense-t-elle, afin que soit assurée la sécurité indispensable à la mise en valeur des ressources naturelles.

Odette regrette les temps héroïques de ces figures coloniales que furent Xavier Coppolani⁶, Henri Eugène Gouraud⁷ et Lyautey ; ses récits sont ponctués des chansons de geste de ces héros fondateurs. Elle apprécie l'œuvre de Lyautey qui a voulu préserver les structures anciennes et maintenir le peuple marocain dans ses traditions. La colonisation est bonne si elle aide les peuples soumis à entrer dans la vie moderne tout en respectant leur identité, leurs coutumes, leurs arts, c'est-à-dire leur génie propre. Le progrès marche alors sur des voies nouvelles, pense-t-elle. Quand Odette du Puigauveau se rend compte, chemin faisant, que le régime colonial, assuré de sa supériorité, engendre exploitation, spoliation, nivellement et ruines, elle devient anticolonialiste, et affirme l'avoir toujours été. La grande traîtresse, celle qui fait tout déraiper, c'est notre civilisation technicienne avec l'affirmation d'un progressisme inné et la primauté accordée aux valeurs matérielles. La « civilisation » lui devient alors une notion étrangère : en vain, elle en cherchera les bienfaits tant exaltés. En revanche, elle en notera les effets négatifs et dévastateurs jusqu'à se demander où sont les peuples civilisés et où sont les barbares. Inclassable Odette ! Il sera toujours difficile de la situer sur la carte des idéologies.

On donne à Odette toutes les lettres de recommandation nécessaires auprès des autorités militaires des Confins algéro-marocains. On l'encourage à écrire des reportages sur la pacification du Sud marocain, sur la sécurité assurée grâce au nouveau réseau de routes bordées de bordjs⁸ et de postes militaires. Spillman conseille aux voyageuses d'orienter leurs recherches archéologiques dans la vallée du Draa, le long de l'oued Zemoul et dans le Bani.

Les civils sont tout aussi prévenants et raffinés que les militaires. Funck-Brentano, directeur de la bibliothèque de Rabat et de la revue *Aguedal*, fils d'un célèbre historien, invite Odette et Marion chez lui.

Odette, qui préfère l'intimité d'une réception dans un salon à l'anonymat, est ravie : « C'est comme si on était dans la maison d'un ami, note-t-elle, illusion, sans doute, mais précieuse. »

Funck-Brentano publiera le texte de Marion, *Le Razzi des Regueibat*, et il lui propose d'organiser une conférence au terme de leur voyage.

Une grande déception, pourtant, se fait jour tout au long de cette semaine. À Rabat comme à Casablanca, les lourdes portes cloutées des maisons arabes sont hermétiquement closes sur leurs mystères. Le milieu marocain leur reste fermé. Ce n'est pas l'Afrique qu'elles connaissent – celle « du noble geste des mains tendues ». Le dernier soir, enfin, il y aura un intermède heureux. Dans un restaurant semblable à tous les *Terminus* de France, elles lient conversation avec le serveur chleuh récemment émigré de Taroudant, qui leur offre l'hospitalité chez lui. Pourquoi pas ? C'est peut-être l'Afrique retrouvée... Elles le suivent par les ruelles du quartier arabe jusqu'à sa petite maison blanche : soirée simple et paisible en famille... Encore une de ces amitiés éphémères et jamais oubliées dont est semé leur chemin.

Le 31 décembre, Odette du Puigauveau et Marion Sénones prennent le car pour Marrakech, puis gagnent Agadir. Elles vont à Inezgane voir diverses réalisations du capitaine Ollois, une coopérative de pêcheurs, un centre d'hébergement pour enfants, une école... Odette apprécie l'activité du capitaine, son bon sens, cette façon de décider et d'avancer malgré les oppositions de tous. À grand-peine, il a expliqué puis imposé le principe de la coopérative, car il s'est heurté à bien des obstacles depuis l'incompréhension des pêcheurs jusqu'à l'hostilité des mercantis qui les exploitent.

Il est l'exemple même, pour Odette, de ces officiers qui œuvrent pour le Maroc.



Les Confins algéro-marocains

Quelques jours plus tard, elles sont à Tiznit, heureuses d'avoir quitté le Maroc somptueux et touristique et d'avoir retrouvé le « bled ».

Enfin « un poste », un vrai poste lourd comme une citadelle soudanaise : blocs de pisé entassés, allure farouche massive qui m'émeut davantage que toutes les fioritures des palais marocains. L'enceinte contient outre le bureau et les maisons françaises tout un village blanc et rose⁹.

À Tiznit commence le véritable voyage : *La Route de l'Ouest*, qui sera le premier livre de sa deuxième exploration, débute là à Tiznit ; les notes, la correspondance rédigées dans le Nord ne seront pas transposées dans le domaine littéraire.

Elles passent de longs après-midi dans le quartier des Chirat, dans les maisons de ces jeunes filles de mœurs très libres qui ont arraché leur liberté par leur talent de musiciennes, chanteuses et danseuses. Odette, si puritaine et si rigide, est séduite par elles et ne se lasse pas de les photographier. Marion dessine leurs silhouettes, leurs attitudes, leurs visages. Plus tard, elle composera à partir de ces croquis de plus larges scènes : Chirat reines de Tiznit, Chirat parées de bijoux, Chirat jouant de l'*otar* ¹⁰...

Pour poursuivre leur mission, elles ont à nouveau des problèmes administratifs à régler. On veut leur imposer, à leurs frais, une escorte

de sécurité d'une dizaine d'hommes pour traverser la Mauritanie. Odette et Marion protestent, car elles ne peuvent pas prendre en charge ces frais supplémentaires. Aussi écrivent-elles au ministère de l'Éducation nationale.

Grâce aux bons soins du général Trinquet, commandant des Confins, tout finit par s'arranger : elles ne paieront que la location de leurs quatre chameaux de monture et de bât.

Le 14 janvier 1937, elles prennent le car postal jusqu'à Foug el-Hassan, d'où elles repartent le 17 janvier à chameau pour Akka.

Quelle allégresse de reprendre la bonne vie d'autrefois ! Les hommes bleus pareils à nos anciens compagnons ont les mêmes gestes, les mêmes rires puérils. Tout est paisible, coutumier comme si nous n'avions jamais quitté tout cela¹¹.

En fait, cette région est déclarée « zone d'insécurité », ce qui explique l'escorte de sept méharistes et de cinq cavaliers. Le temps de vagabondage pour leurs recherches archéologiques est réduit à cinq jours. Tyrannie des horaires, alors qu'elles se trouvent dans cette basse vallée de l'oued Draa si riche en outillages paléo- et néolithiques attestant la densité des populations préhistoriques. Haches, coups-de-poing, grattoirs, burins de grès, pointes de flèches, minuscules hameçons de silex ou de quartzite finement taillés y voisinent avec de simples galets dont une seule extrémité a été rendue coupante par l'enlèvement de quelques éclats. Une autre preuve de la continuité de la présence humaine est donnée par les nombreuses stations rupestres. Odette et Marion ajoutent à une liste déjà longue un nouveau groupe qu'elles découvrent dans la montagne d'Icht. Les gravures qu'elles relèvent représentent des animaux, éléphants, bovidés, antilopes, des figurations humaines très

schématiques et cinq chars libyco-berbères. Plus loin, elles font halte au bord de l'oued Aghemamou. Elles montent jusqu'aux ruines d'un ancien ksar des Kounta, Agouedir Aghemamou. Dans l'Adana, elles explorent les galeries d'une mine de cuivre qu'exploitaient autrefois les maîtres des Kounta. Elles ramassent encore du matériel lithique dans un gisement au pied de deux tumulus non fouillés.

L'ouverture de ces tumulus, et leur examen méthodique, quelque désir qu'elles en aient, leur est impossible à cause des délais imposés.

Au poste d'Akka, une voiture militaire escortée d'autos blindées les attend pour les convoyer à Tata. Odette n'est jamais prolix sur les dangers encourus, et il est vrai que cette fois à Rabat on lui avait suggéré d'écrire des reportages sur la sécurité des Confins ! La sécurité règne, dit-on dans les postes, à condition de montrer sa force pour n'avoir pas à s'en servir ! Les officiers eux-mêmes ne peuvent sortir dans la brousse que pour raison de service avec autorisations spéciales et sous escorte armée. La frontière avec le Rio de Oro est proche et les tensions entre la France et l'Espagne sont grandes. Chacun tente de ramener les nomades sur le territoire qu'il contrôle afin de se les approprier ; ces nomades, quant à eux, se jouent des rivalités. Cette situation est un lourd handicap et engendre de nombreuses tracasseries sur lesquelles vient se briser leur joie du voyage. Leur itinéraire est souvent revu et corrigé et doit attendre des autorisations diverses : nombreux sont les télégrammes et notes de service échangés entre le gouverneur du Soudan, l'AOF et le commandement militaire des Confins algéro-marocains.

À partir de Tata, Odette et Marion circulent huit jours à chameau à travers l'erg Zemoul. Elles poursuivent leurs recherches et s'arrêtent aux stations rupestres de Sidi-bou-Lanouar et d'Hassi-el-Haoueira. Bien exténuantes sont ces journées passées à la chasse aux gravures ! Il faut souvent escalader des falaises escarpées, se mettre au travail

dès l'aube ou attendre le coucher du soleil, moments fugitifs où les rayons obliques accusent les traits d'images qui disparaissent dans la lumière aveuglante de midi. Il faut mesurer, décalquer, dessiner dans des positions parfois acrobatiques.

Tous les détails d'une gravure comptent : sa technique – traits burinés des « chasseurs » naturalistes, piquetage et grattage des « pasteurs à bovidés », schémas des Libyco-Berbères –, la teinte de la patine qui indique son âge, son niveau dans la montagne, l'outillage avoisinant, son orientation.

Le procédé par relevé d'après photo serait plus pratique, plus expéditif, mais Odette n'oublie pas les recommandations de l'abbé Breuil, préhistorien, la veille de son départ : « Faites beaucoup de dessins... faites aussi des photos. Mais rappelez-vous qu'elles ne suffisent pas. Il y a toujours une marge de déformation de la perspective dans les photos de grande surface. » Et Odette, aidée de Marion, de dessiner inlassablement, avec cette sûreté de trait qui la caractérise.

Bien austères aussi sont les soirées, éclairées à la lampe à carbure. Il faut minutieusement trier, classer, numérotter, étiqueter chaque caillou, noter le lieu précis où il a été trouvé : coordonnées, niveau, nature du sol. Reste encore, jusqu'à des heures tardives, à les emballer dans des chiffons pour éviter le frottement qui userait les reliefs de taille et à les entasser bien serrés dans de vieux sacs de cuir. Ce qui cause le plus de soucis à Odette, c'est la conservation des plantes pour la constitution d'herbiers. Certains échantillons à épines sont rétifs à tout aplatissage ; d'autres sont si légers qu'ils se dispersent au vent... Et, là encore, il faut consigner la date, le lieu de la collecte, l'usage et le nom local. Nos deux archéologues ne ménageront pas leurs efforts. À la fin de leur mission, elles enverront au Muséum vingt-deux caisses d'outillages paléolithiques et

néolithiques après avoir visité cent vingt stations inédites de peintures, de gravures rupestres et de pierres taillées.

Le 3 février 1937, elles quittent Foug el-Hassan avec le car du convoi normal pour Tindouf.

Dans les postes, la vie est éclatée en mille petites occupations : il faut renouveler les derniers vivres, courir le dioula, les marchands privés, la coopérative, remplacer une courroie chez le *ma'alle*¹², sans oublier d'accomplir quelques mondanités chez les coloniaux qui exaspèrent tant Odette :

Ils ont choisi une vie coloniale dont ils se plaignent sans cesse, n'ont aucun intérêt pour leurs administrés et soupirent après la France dont ils ont assez au bout de huit jours¹³.

Il faut aussi profiter du départ du courrier pour écrire et envoyer des articles. Odette accorde de longs moments à sa correspondance. Elle a d'ailleurs conservé toutes les lettres qu'elle envoyait à sa mère. Celles-ci fourmillent d'informations sur le déroulement de leur voyage que Mme du Puigaudeau suit anxieusement. Elle surveille également la vente des livres, s'occupe de faire développer films et photos, de récupérer l'argent gagné auprès des journaux et de l'éditeur Plon. Le *Karet* est un autre grand souci : Henri Lhote l'a habité quelques semaines après leur départ et, maintenant, il faut trouver à le louer ou à le vendre, car son entretien revient cher à Odette ! Il faut payer Baptiste le gardien et prévoir des réparations : c'est un luxe qu'elle ne peut pas se permettre. Heureusement, Mme Fournier continuera de jouer son rôle de bienfaitrice et Odette gardera sa péniche. Mme du Puigaudeau s'est abonnée à *Lit-tout*, revue de presse qui fournit tout compte rendu paraissant sur les livres. Elle signale ainsi à sa fille les aléas de sa carrière littéraire.

À Tindouf, Odette et Marion ont préparé la traversée qui les mènera dans l'Adrar mauritanien, soit 1 200 kilomètres – un mois et demi de route. Le manque d'eau restera le problème crucial dans cette zone totalement inhabitée – d'autant que les Français ne peuvent plus utiliser les points d'eau douce espagnols le long de la frontière et doivent se contenter de l'eau magnésienne de leurs puits, qui attise la soif plus qu'elle ne l'étanche. Le premier arrêt, prévu à 300 kilomètres, Aïn-ben-Tili, est atteint au bout de six jours, bien malgré elles : elles ont dû doubler leurs étapes, car leurs outres sont en mauvais état et leurs compagnons chaamba seraient, selon Odette, de gros consommateurs d'eau ! Elle a peu de considération pour ces « sédentaires en voyage » :

Ce sont les bourgeois du désert. Ils ont de grosses montres attachées par une chaîne à la poche de leur djellaba, mais ils sont plus incapables de vous dire la durée d'un parcours qu'un Maure ignorant tout instrument de précision : « Dans une heure... ou peut-être six... Dieu sait mieux que nous ! » Leurs montres ne leur servent qu'à fixer l'heure des repas et celles des prières qu'ils font longuement, cinq fois par jour, quoi qu'il arrive, au lieu de les totaliser le matin et le soir comme font d'ordinaire les Sahariens en déplacement¹⁴.

Comme Odette est sans indulgence, elle va jusqu'à prendre en horreur leur cuisine, le ragoût, ou *tajin*, « incendie de piments et d'épices », et l'affreuse miche sans levain, ou *kesra*, cuite sur des pierres chauffées. Que ne se contentent-ils pas, comme les Maures, d'une écuelle de riz, d'une poignée de dattes sèches et de trois verres de thé ? Même leurs bêtes subissent le courroux d'Odette et sont traitées de « bourgeois du peuple des chameaux ». Ils n'ont pas la

fantaisie, comme ceux de Mauritanie, de cueillir avec soin et lenteur leur nourriture. Ils préfèrent s'accommoder du fourrage en botte comme les vaches nourries à l'étable. Le chameau d'Odette, qui porte le nom flatteur d'el-Foïla, le « petit élégant », est autrement plus fin, bien que robuste, que ces lourdes montures ! On l'aura compris, les seuls vrais nomades, ce sont elles, qui, fidèles aux modes du Sud, cheminent bien installées au creux de la rahla¹⁵, la « voyageuse ». Derrière leurs selles, sur la croupe de leurs chameaux s'arrondissent leurs grands sacs de voyage à franges flottantes travaillés par les femmes des forgerons de l'Adrar. Leurs compagnons chaamba, eux, montent la *targuïa*¹⁶ au pommeau terminé en haute croix mince qu'Odette juge moins confortable pour les longues randonnées. Et, dernier détail, qui contrarie l'œil de notre artiste : leur attirail disparate composé de gros sacs aux couleurs criardes bringuebalant entre les pattes de leurs bêtes !

Odette est d'autant plus irritable que le parcours est pénible et éprouvant : il souffle un vent du nord glacial et violent, et elles doivent marcher des heures pour ne pas geler, immobiles en haut de leurs chameaux. Elles ont la dysenterie, sont très fatiguées, mais, dignité oblige, n'en laissent rien paraître. Le paysage lui-même est déprimant, morne : c'est le reg, toujours cette même vaste plaine dure, sans végétation, semée de graviers, ininterrompue jusqu'à Bir-Moghrein, à dix jours de marche. Odette est si lasse qu'il lui arrive même d'envier ceux qui ont franchi ce désert si vite dans les voitures dont elle aperçoit les traces. Elle note dans son carnet qu'elle n'a jamais fait une route aussi pénible, que la soif ne la quitte plus : « Il me semble que j'ai soif depuis trois jours. » Comme elles ont hâte d'arriver en Mauritanie qu'elles voient au loin s'étaler comme un jardin ! Ce voyage comporte cependant une étape heureuse. Depuis une journée déjà, la caravane aurait dû arriver au puits d'el-Haféra,

mais, malheureusement, personne, et le guide encore moins que tout autre, ne sait où il est. Odette payant d'audace assure, d'après la carte, que le puits est là au nord-ouest, et refuse d'aller plus loin. Et de fait, il y est ! Elle est toute fière encore de raconter cet heureux coup de hasard qui l'intronise à jamais dans la famille des chameliers. N'est-elle pas celle qui a su conduire sa caravane sur la bonne route de l'eau et des pâturages ?

Le prestige qu'elle vient de gagner sur le terrain lui permet de reprendre sa troupe en main. Maintenant qu'ils ont quelque considération pour elle, ils consentent, avant d'arriver à Bir-Moghrein, à quelques travaux et haltes supplémentaires propices à la cueillette de plantes pour l'herbier ou à la recherche de pierres. Là prend fin cette large zone mixte, les Confins algéro-marocains, dont le commandement est à Tiznit, et qui s'étendent depuis le Touat et la Saoura, en Algérie, jusqu'à l'oued Noun et au Bani, au Maroc.

1. *Carnets*.

2. Se reporter au glossaire.

3. *Carnets*.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. 1866-1905. Il fut le commissaire général du gouvernement en Mauritanie en 1904.

7. 1867-1946. Adjoint de Lyautey au Maroc (1912).

8. Se reporter au glossaire.

9. *Carnets*.

10. Se reporter au glossaire.

11. *Carnets*.

12. Se reporter au glossaire.

13. *Carnets*.

14. *La Route de l'Ouest*, Paris, Susse, 1945, p. 61.

15. Se reporter au glossaire.

16. Se reporter au glossaire.

La Mauritanie retrouvée

Le désert n'ayant pas donné de concurrent au
sable, grande est la paix du désert.

Henri MICHAUX,
Face aux verrous.

Les voici arrivées en Mauritanie. Leur escorte est relevée par le goum¹ d'Idjil qui pâture aux environs et leur fournit quatre goumiers maures et quatre chameaux. Le chef Ali est du Trarza ; Cheiyar, leur guide, est un Tibari du Rio de Oro. « Ils sont gentils, calmes, prévenants et leurs gestes sont une joie sans cesse renouvelée pour les yeux », note Odette. Odette et Marion vont suivre la piste Bir-Moghrein-Chinguetti par Tourassine, Anajim, Tourine, Aghreïjit, longue de 600 kilomètres, soit une durée de trois semaines, sur des chameaux magnifiques aux bosses si hautes de graisse que leurs compagnons ont peine à les charger.

Elles ne se lassent pas de cette route de l'ouest qui n'est, le long du Rio de Oro, qu'une suite d'orientations vers des puits, des coulées de sable entre d'infranchissables dunes et des passes rocailleuses au flanc des montagnes. Cette fois, elles sont bien reprises par le Sahara. Les campements sont nombreux et accueillants.

- Marhaba ! Soyez les bienvenus !...
- La paix seulement !
- La paix soit sur vous !
- Dieu vous donne la paix !
- Point de mal ?... Louange à Dieu ! Qu'il vous protège ! Qu'il élève votre rang ! Qu'il confonde vos ennemis !
- Dieu soit loué !

Longues litanies nécessaires pour s'attirer la bienveillance de l'autre. Mots bénis par lesquels l'étranger et l'hôte inconnus se rassurent mutuellement. Au passage des voyageurs, les bergers tendent des écuelles de bois pleines de lait. En Mauritanie, l'offre du lait, c'est l'hospitalité des humbles gens. Aux puits s'échangent aussi, après les mêmes louanges à Dieu et les mêmes salutations, la main sur le cœur, renseignements et nouvelles tandis que l'on puise l'eau et la verse dans des abreuvoirs de peau de bœuf où les animaux boivent goulûment. À Tourine, un Groupe nomade français affecté à la police du désert et à la surveillance des tribus campe non loin de la forêt de vieux acacias. La vie nomade s'enchaîne à celle d'hier, et les jours s'étirent selon le pas inégal des chameaux, sans douleur, sans hâte, sans projet défini.

Ainsi parviennent-elles, le 29 mars, à Chinguetti, la rose qu'elles trouvent aussi belle que dans leur souvenir. Les Bidan des palmeraies les célèbrent comme des amies retrouvées, et elles se laissent aller à la douceur et à l'émotion des retrouvailles ; à Ouadane les attend Boubo, l'ancien *nemeday*², qui les avait secourues deux ans auparavant, une nuit où elles étaient perdues dans une tempête de sable entre Ouadane et Chinguetti. N'ayant jamais douté de leur retour, il avait continué à ramasser des pierres polies, des perles et des pointes de flèche qu'il cachait au pied d'un dattier de la palmeraie.

Le 17 avril, elles quittent de nouveau Chinguetti, ce Chinguetti « si beau, si calme et pensif au crépuscule », ce Chinguetti qui leur plaît tant. Odette se souvient d'avoir été pénétrée là, à tout jamais, de ce sentiment du départ qu'on éprouve quand on se rend compte de tout ce qu'on quitte, de tout ce que l'on perd et qui fait de vous un éternel exilé. Elles suivent la *taïert* ³ des Idaou Ali, vallée déserte encaissée entre de hautes dunes jusqu'au noir plateau du Charania. Puis c'est encore de grandes fatigues avec la traversée du Rhât. Elles sont en plein été saharien : il commence à faire très chaud, et le vent de sable souffle en rafales de tous côtés : elles marchent entre 4 heures et 10 heures le matin et entre 17 heures et 20 heures le soir à la lueur de la lune.

Jour après jour, malgré les peines endurées, malgré le désenchantement qui parfois l'étreint, Odette du Puigauveau avance. Ce qui la pousse, c'est le bonheur d'aller, c'est le voyage du désir. Là, rien ne la limite, personne ne la borne ! Le seul repère, ce sont ces horizons fuyant à l'infini. Odette se laisse porter. C'est cela la belle Aventure, nous rappelle-t-elle dans *Leçons du Sahara* : « C'est la vie difficile et rude et dangereuse qui développe l'endurance, la force et le courage et cela vaut d'accepter bien des sacrifices. » Il n'est pas meilleur terrain pour notre voyageuse que ces immensités naturelles. Elle trouve là un répondant à sa hauteur. Ne se mesure-t-elle pas là avec ce qui est par essence en dehors de toute mesure ?

C'est cela la magie du désert, cette puissance que possèdent ces étendues vertigineuses de faire oublier au nomade ses propres souffrances. Elles s'évanouissent dans la brûlure du soleil, l'ivresse d'une solitude inhumaine, les remous du vent de sable. Magie qui accorde aux épreuves une grandeur si cruelle, qui dresse devant le voyageur des adversaires d'une taille si magnifique, que, même

vaincu, il peut encore s'enorgueillir de leur avoir offert sa jeunesse⁴.

Reste à tracer les chemins. Odette bousculera ses propres frontières et fera preuve d'audace autant physique que mentale. Elle lâchera la bride au Désir qui, tout en la guidant à travers les sables, lui ouvrira bien des pistes intérieures.

L'exploration du Sahara la conduit à une exploration d'elle-même. Toute entrée dans un nouveau lieu, si on ne veut pas se contenter de le parcourir en touriste, à la surface des choses, mais y naviguer, oblige à une transformation. On ne peut plus penser comme jadis. Il faut se libérer de ses acquis pour se mettre en situation de capter tout apport novateur. Cela ne va pas sans risque, mais Odette relève le défi. Elle se laisse mettre à l'épreuve de cet espace désertique où « la vie est simplifiée, limitée au strict minimum ».

Il semble que le dépouillement de cette nature aiguisé chez l'homme le goût de son propre dépouillement, que le silence et la solitude appellent encore plus de solitude et de silence⁵.

On est frappé par les métaphores qu'Odette emploie pour qualifier cette opération, sorte d'exercice de purification. Son vocabulaire lui-même reflète ce rejet de l'accessoire au profit de l'essentiel, Il faut se délester de l'objet superflu comme du désir inutile. Il faut se déprendre de tout l'héritage social et de ses jeux. Plus de marchandages. Plus de faux-fuyants. Plus de concurrence. Plus de miroirs : les masques glissent, les rôles s'effondrent. Au désert, le moi s'allège.

Il faut y avoir marché de longs jours, en saison chaude, silencieux, paupières mi-closes, recroquevillé en haut d'un chameau sous des voiles épais, offrant la moindre prise au vent qui dessèche pour connaître la vraie soif, la soif profonde qui n'est pas seulement le besoin passager de la bouche mais l'appel anxieux du corps tout entier. Alors on connaît aussi la valeur de quelques gorgées d'eau, même boueuse et salée de magnésie amère⁶ !

Au terme de cet itinéraire intérieur, les écorces du vieil homme sont tombées, et elle commence à éprouver ses forces élémentaires jusqu'à ce qu'« affleure l'appel anxieux du corps tout entier ». Il vaut la peine d'y insister, car il est rare qu'Odette prenne conscience des liens physiques qui l'unissent au monde et, surtout, qu'elle les valorise. Sa volonté de dénuement est telle qu'elle l'exprime aussi par cette formule significative :

Se débarrasser de sa peau même, si on le pouvait.

Devenir aussi nue que cette terre. Supprimer ses contours. Arriver à l'indifférenciation sexuelle. N'être ni fils ni fille, simplement être. Non moins radicaux sont ces propos qu'elle me livre dans un autre entretien : « J'aimais cette vie sauvage. On se sent fort. On ne se sent ni un homme ni une femme, mais un être humain qui se tient debout sur les jambes. C'est un sentiment très agréable de se sentir capable de mener une vie rude. J'ai inculqué ce sentiment à Marion. » La marche au désert a modifié ses assises. Elle n'est pas restée campée sur une double identité de fils et de fille. Elle s'est transformée. La transgression est totale : ce n'est pas de place qu'elle a changé, c'est de nature. Il s'ensuit une grande allégresse. Souvent les textes

d'Odette du Puigaudeau qui célèbrent le Sahara sont des hymnes qui portent la trace de cette grisante liberté.

Sahara ! Quelle éblouissante percée ouvrent ces trois syllabes arides et comme haletantes dans notre horizon de sédentaire ! Quel vertige de lumière, d'espace et de silence ! Quel allègement déjà de nos étroites contraintes ! Quelque chose d'obscur a frémi soudain au profond de notre inconscience, un instinct qui ne veut pas être analysé ni discuté et qui est peut-être une survivance ignorée des temps où l'homme était partout un errant⁷...

Et Odette est redevenue cette errante qui, ainsi, de jour en jour, « marche la longue route », suspendue, sans passé ni avenir, à l'instant immédiat, réduite aux seules grandes nécessités vitales avec de pauvres soucis : les pâturages, l'eau, le temps. Maintenant, elle cède le pas au silence, à l'attente, à l'immobilité.

Nous avons appris la résignation, cette patience du bled. Les jours, les heures n'existaient pas, le temps avait perdu sa valeur arbitraire⁸.

Ce lâcher-prise, cette vacance du moi, qui, ordinairement, lui sont scandales, réveillent chez notre nomade des souvenirs maritimes bretons. Déjà, lors de ses sorties en mer sur le bateau qui se détachait du quai, elle s'abandonnait. Magie des lieux ! Sur l'océan comme au désert, oubliant tout, portée par la force du désir, Odette s'est laissé traverser par ces mondes allègres et terribles, acquiesçant à ce qu'elle pressent être un temps primordial, un ordre immuable :

On enfonçait peu à peu dans l'épaisseur du silence. Un silence qui n'était pas un arrêt ou une attente ou un passage, mais un ordre essentiel définitif, la somme de multiples silences établis en larges cercles concentriques d'horizon en horizon sur une immensité vide⁹.

Ultime station. Odette chemine dans l'éblouissement. Au plus proche d'elle-même, elle est en contact avec la plus invisible partie de ce monde désertique comme avec sa matière la plus concrète. Rien ne chante mieux cette communion réalisée que cet éloge du sable.

Sable pâle, à peine doré, ivoire, parfois presque blanc des jeunes dunes au bord de l'erg ; dunes vives qui cherchent encore leur place et leur modelé. Sable oxydé, roussi, sable rose orangé des dunes centrales, mortes, plus hautes et massives. Sable lourd et lisse, épandu en larges plis de velours. Sable fauve et soyeux comme un pelage. Sable léger comme une vapeur que le vent emporte des cimes.

Sable glacé de la nuit ; sable brûlant de midi, mais si doux aux pieds nus et toujours accueillant aux corps que la fatigue a meurtris. Sable fluide et si pur qu'il peut remplacer, pour le nomade, l'eau des ablutions religieuses. Sable multiforme, changeant, mouvant, vivant, inoubliable, dont la nostalgie vous reste au cœur comme celle de tous les nobles paysages, de la montagne ou de la mer¹⁰.

Elle respire par tous les pores du corps. Tous ses sens sont en éveil et vibrent à la courbure, à la nuance, à la finesse de l'infime éclat minéral. Ce grain de sable, on le voit, on le touche, on le sent. La

volupté de notre écrivain éclate dans une écriture luxuriante et sensuelle. Sa prose devient poème.

Tel était le voyage qui se déroulait pieds nus et à visage découvert à l'abri du Grand Désert. Aux étapes, dans les campements, quand notre intrépide descend de chameau, elle se raidit. Chez les hommes, elle n'a plus les mêmes dispositions. Naissent d'autres modes d'être, d'autres relations, d'autres pistes.

Dans une conférence où elle s'interroge sur diverses méthodes employées par des artistes européens pour pénétrer l'Afrique, Odette du Puigauveau retient, entre toutes, le mimétisme.

« Mimétisme auquel le voyageur a recours, d'instinct, pour mieux connaître et être plus volontiers admis, par l'identification. Goût aussi de ne pas rompre l'harmonie par un apport étranger. »

Elle rapporte le cas d'Isabelle Eberhardt. « Pour elle, Russe francisée, musulmane, errante, le mimétisme est aisé. Elle rentre chez elle lorsqu'elle débarque en Afrique. Lislam la fait compatriote des cavaliers arabes et des savants de zaouïa. C'est en Europe qu'elle est dépaycée. Instinctivement, j'ai adopté le mimétisme. C'est peut-être un moyen féminin. C'est un moyen sûr de se faire admettre. Tout attirail étranger gêne, détonne et inquiète. J'y ai gagné ce que je souhaitais : la confiance et l'amitié. »

Odette du Puigauveau, si elle est souvent revenue sur son désir d'assimilation, est toujours restée très laconique sur les modalités.

« Je suis venue, pieds nus et les mains vides, avec le désir d'établir des contacts et de gagner l'amitié. J'ai eu tout à apprendre des Maures et ils ont eu plus d'influence sur moi que je n'en ai eu sur eux. »

Telle, elle se présente, témoignant de l'utopie réalisée d'une passerelle lancée entre deux mondes.

Qu'en est-il de cette utopie ? Ce qui illustre au mieux les rapports qu'elle instaure avec les Maures, c'est l'image de leur petite tente plantée à chaque bivouac. Loin de déparer, elle l'intègre en fait aux autres.

« Je ne dérangeais personne et personne ne me dérangeait. » Remarquons que notre voyageuse, qui au plus profond d'elle-même aspire à l'illimité, qui, dans la nature, est tout élan, s'enveloppe auprès des hommes d'une toile protectrice. Il est vrai que les parois en sont légères, sans épaisseur. Poreuses, elles laissent pénétrer la fraîcheur matinale du soleil comme la fournaise des midis oppressants. L'écho de la moindre activité humaine et de la moindre rumeur y résonne.

Odette est immergée au milieu du campement, solidaire. Solitaire aussi, isolée dans une « chambre à soi » où elle se replie avec Marion. Cachées au regard des autres, elles préservent leur intimité. Dans ce refuge, Odette campe sur elle-même ; elle se ramasse sur elle et renforce son identité. Elle nourrit ses racines. Cet héritage qu'elle porte en elle, elle n'est pas partie pour y échapper. Au contraire, elle est partie, car ce que lui offre la France, en proie aux « idéaux » de la Troisième République, n'est pas en correspondance avec son histoire et ses principes.

Elle conserve son système de valeurs et là, en Mauritanie, bonheur du hasard, elle le consolide. Elle ne devient pas maure, elle redevient bretonne.

En se refermant sur elle, elle se découvre proche des Maures. Mais la rencontre n'est pas symétrique. Odette se tient sur le seuil de sa tente. Maîtresse du seuil, elle filtre, annexe ou rejette ce qui vient du dehors. Le « seuil » est l'une des deux figures « obsédantes » dessinées dans son œuvre. C'est la marque, non pas du passage, mais de la limite entre deux mondes séparés, bien qu'unis. C'est le signe de

l'interdit. En opposition, l'autre figure est le cercle. C'est une embellie au cœur du mauvais temps. Il jaillit alors des textes d'Odette une grande joie et un apaisement. Moments rares où le temps est comme « suspendu ». Le rituel du thé symbolise cette conversion.

Le thé est bientôt préparé, rite de bienvenue autant que réconfort, signe de fête et d'amitié. Le thé du chef ou le nôtre ? Qu'importe ! De toutes façons, nous le boirons tous ensemble, notre hôte, sa parenté, ses serviteurs, les guerriers de notre escorte et nous, rapprochés autour du plateau, centre brillant du désert qui nous entoure. Nous pousserons ensemble le même « Aââhh ! » de satisfaction, et nos verres tinteront en même temps contre le cuivre pour qu'on les remplisse de nouveau. Nous partagerons le thé, le riz ou le mil bouilli, arrosé de beurre rance, quelquefois un mouton rôti, dépecé, sur un morceau de natte ou une jonchée de palmes. C'est en portant la main au même plat que les hommes se sentent frères. Nous partageons la paix et ce simple bonheur¹¹.

Mais il faudra attendre, avant que la communion entre Odette du Puigauveau et les autres soit totale, cette expérience de fond que sera l'azalaï – déploiement sans limite du mouvement. Il faudra attendre que le désert se mette en marche. Pour se sentir intégrée aux autres, Odette a besoin d'un passeur, la nature et sa réalité contraignante.

On ne trouve nulle analyse chez Odette du Puigauveau sur les rapports de force, de domination, de violence dans lesquels elle évolue. Elle ne s'interroge pas sur l'écart, la mise à distance, la non-réciprocité entre elle et les autres. Quand ces handicaps lui causent trop de déboires et que ses nerfs sont trop vivement malmenés, nous

l'entendons se répandre en invectives, gronder pour se faire obéir et, volontariste, reprendre les rênes en main. Rien de « structurel » dans tout cela, seulement la méchanceté des uns ou la rouerie des autres.

Odette avec les hommes ne joue pas librement. Si, au désert, elle courait pour faire reculer ses limites, là elle se fige dans ses rôles. Elle a le souci d'assurer sa place, de tenir son rang, attentive à l'image sociale qu'elle renvoie. Elle se présente comme le chef de la mission Puigaudeau-Sénones, non comme la cheftaine, car, selon elle, un chef ne peut être qu'assimilé à une identité masculine. Elle tue donc tous ses attributs féminins et se conduit comme un homme. Elle s'habille comme tel, connaît le chemin du puits, sait maîtriser le chameau et arrimer la cantine. En retour, elle a des exigences. On ne sort pas avec Odette du Puigaudeau de cette ronde des devoirs et des droits qu'elle veut immuable.

Un incident exemplaire – celui du lait qu'on lui refuse – révèle la complexité du personnage. Un jour, dans un campement, elle réclame du lait. « Il n'y a pas moyen d'en gagner, lui répond-on, parce que "petit le bœuf" n'étant pas là, le bœuf il ne veut pas donner son lait. »

Odette le prend de toute sa hauteur et s'obstine. Elle écrit « J'insistai, j'exigeai ! », et elle raconte la scène :

L'esclave s'approcha d'une vache, entrava ses pattes, releva sa queue, qu'il noua d'une torsade d'herbe à une corne. La vache mugit et s'ébroua. Lorsqu'elle fut calmée, il essaya de la traire, sans autre résultat qu'une ruade. Alors, il lui caressa le pis, d'un mouvement vif et léger, tendant une calebasse inutile. C'était le moment d'employer les grands moyens. En dessous de la queue retroussée, il souffla de toutes ses forces ; les veines de son cou et de son front s'en gonflèrent sous la peau noire et luisante. Il souffla, le pauvre type, dévoué au caprice d'une Nçrania, d'une

Nazaréenne ignorante. Il souffla comme on soufflait l'âne de Gonfaron, mais sans paille ni autre intermédiaire, et par la porte au-dessous, celle par laquelle « petit le bœuf » avait fait son entrée en ce triste monde où les voyageuses volent, en leur absence, le bon lait destiné aux pauvres petits veaux. La vache tourna la tête, un peu étonnée, et lâcha quelques gouttes. Je n'en avais plus très envie, mais le nègre s'était piqué au jeu et l'on ne pouvait plus l'arrêter de chatouiller et de souffler. Chaque fois, la vache cédait un peu et, au bout d'un quart d'heure, l'esclave m'offrit, avec un sourire triomphant, quelques gorgées de lait plein de poils et de sable que la plus élémentaire politesse m'obligea à trouver délicieux¹².

On reste confondu devant tant d'excès. Comment expliquer une telle outrance, une telle fermeture sans se référer à ses origines ? Odette du Puigauveau ne se départira jamais de cet orgueil aristocratique, hérité des traditions paternelles, ne doutant jamais du bienfondé de ses exigences. Noblesse exige...

En outre, en Mauritanie, ce pouvoir « naturel » est doublé par son appartenance au monde colonial. Bien qu'il lui arrive d'accuser ce système de nombreux effets néfastes, elle veut profiter de la position que la colonisation lui offre et être donc regardée et traitée par les « colonisés » comme il se doit :

Les nomades, imaginant que tout Français appartient à une race de chefs, accordent à l'étranger qui les traite avec une courtoise fermeté, l'obéissance et les égards délicats et subtils qu'exigent leurs propres seigneurs¹³.

Odette justifie ces deux privilèges par son excellence individuelle. Hériter d'un nom exige d'être à la hauteur de ce que ce patronyme implique. Il ne faut pas déroger. C'est même – à notre époque où son « excellence sociale » n'est plus cotée au marché du jour – sa seule garantie pour regagner sa place et se faire reconnaître. Et elle n'en a jamais fini de vouloir être la meilleure pour combler et colmater le vide où est tombée sa classe.

C'est avec ces préjugés et ces partis pris qu'Odette habite le monde. Mais ils ne l'empêcheront pas, dans son chemin à la rencontre des autres, de s'ouvrir à de nouvelles solidarités.

1. Se reporter au glossaire.
2. Se reporter au glossaire.
3. Se reporter au glossaire.
4. *La Grande Foire aux dattes*, *op. cit.*, p. 190.
5. *Tagant*, Paris, Julliard, 1949, p. 57.
6. *Leçons du Sahara*, texte inédit.
7. *Ibid.*
8. *La Grande Foire aux dattes*, *op. cit.*, p. 186.
9. *Leçons du Sahara*.
10. *Tagant*, *op. cit.*, pp. 234-235.
11. *Tagant*, *op. cit.*, pp. 98-99.
12. *Pieds nus à travers la Mauritanie*, *op. cit.*, p. 58.
13. *Le Sel du désert*, Paris, Tisné, 1940, p. 65.

Le Tagant

Que le Tagant soit pour vous un paradis !
Que la paix marche toujours avec votre
caravane !

Salutation maure.

Le 28 avril 1937, les deux voyageuses, suivant la route poudroyante et dorée de l'oued bordé de hautes palmes, arrivent à Tîdjikja, chef-lieu du Tagant, une des huit divisions administratives qui composent la Mauritanie. Depuis qu'elles ont franchi les frontières de ce cercle, leur avancée est triomphale. Le capitaine Hervé J. L., commandant de ce territoire, a donné des ordres pour qu'elles soient accueillies à chaque étape avec tous les honneurs dus à des officiers. Et d'el-Moïnan à Talmeust, à Rachid, tout au long de cette allée de verdure que forment ces palmeraies, on s'est empressé autour d'elles : fêtes avec tambours, chants, danses, méchouis se sont succédé.

Tidjikja abrite le ksar des Idaou Ali et le fort érigé par Xavier Coppolani. C'est là aussi que ce dernier fut abattu le 12 mai 1905 par Sidi Ould Moulay Zeine, chérif de la tribu des Ahel Tanaki appartenant à la confrérie ghoudfiya.

Le fort subit de nombreux assauts de tribus hostiles à la conquête jusqu'au moment où Gouraud occupa en 1909 le massif montagneux de l'Adrar, bastion de la révolte. Les incursions n'en cessèrent pas pour autant, et Odette en déchiffre les traces consignées dans les registres et les dossiers qui constituent les archives du poste.

Odette et Marion n'avaient pas prévu de rester là quatre mois, mais les grandes pluies d'hivernage vont les tenir immobilisées. C'est la saison des inondations, des tornades, des maladies, des moustiques, des filaires, des staphylocoques, des moisissures. Les mois où tout le monde tombe malade d'iguendi, mal indéfinissable qui alanguit l'âme de tous – sauf celle d'Odette évidemment qui met à profit son séjour pour se livrer à une véritable enquête sur la vie au Tagant. Arrêt forcé, mais combien heureux. Elles habitent au-dessus des bureaux de la résidence deux grandes pièces ouvertes sur des terrasses.

La maison de Tidjikja est la seule que nous ayons habitée assez longtemps pour en apprivoiser les oiseaux...

Elle était d'un rose orangé changeant, vivant, avec des nuances de rouille, pâle et dorée le matin, rouge de braise vers le soir. Des créneaux, de larges baies, des balustrades et des ajours barbares l'allégeaient. Un minaret trapu, aux angles relevés à la mode des mosquées sahariennes, la coiffait. Elle restait massive, puissante et lourde...

Les constructeurs avaient été dociles au paysage, au climat, au besoin d'ombre et de fraîcheur ; ils n'avaient point cédé au puéril orgueil d'imposer un style étranger. Ils avaient puisé l'argile sous le sable, au sein même de cette terre brûlée, les mains des tirailleurs noirs avaient tout naturellement suivi leur instinct et le poste français ressemblait aux villes soudanaises, couleur de

mangues sauvages, que l'on voit de loin en loin au bord du Sénégal¹.

Toute heure du jour, de l'aube à la nuit, lui est enchantement. Il est à peine 4 heures quand retentit la première sonnerie des tirailleurs.

La fraîcheur du petit matin a une autre qualité là-bas que dans les pays du Nord, plus vive, plus exaltante, la qualité des bonheurs menacés. Ce printemps du jour, gonflé de sève et d'allégresse, on le goûte plus avidement de le sentir si bref. Les feuilles se déploient ; l'esprit est plus léger, le sang plus vif. C'est l'heure claire où bien des tâches semblent faciles, qui ne seront jamais accomplies, bien des victoires semblent toutes proches, qui ne seront jamais gagnées².

Odette se hâte déjà. Elle écrit des lettres, s'adonne au classement des notes de route, des photos, des renseignements glanés au long des pistes. À la bibliothèque du poste, elle dépouille les rapports, les procès-verbaux, les ordres, les correspondances de Coppolani, Frèrejean, Tissot, Gouraud ; trente ans de la vie du cercle défilent sous ses yeux. Un interprète à son service lui recopie ce qui peut compléter sa documentation.

Les après-midi pluvieux après la sieste sont propices aux palabres et aux rencontres avec les Maures. Odette recueille contes et proverbes, écoute les mythes fondateurs de Tidjikja, Rachid, Moudjeria. Chacun, fort de sa légitimité, dresse la généalogie de la tribu à laquelle il appartient. On évoque les années dites des Sauterelles, celles des Pluies froides et celles des Cœurs de palmiers. On se souvient aussi de l'année des Feuilles, qui marque

l'introduction des billets de banque au Tagant en 1920. Odette s'enquiert de l'état des puits et des pâturages, de la culture des céréales, de l'élevage de zébus, des moutons, des chèvres...

Le soir, on se retrouve entre Français. Odette, qui ne néglige jamais les bonnes manières, redevient une dame et s'habille d'une robe pour honorer ses hôtes. Après le dîner, on s'attarde à écouter sur un Gramophone, luxe du lieutenant, quelques disques de Beethoven et de Chopin. Puis tout s'apaise et, dans l'obscurcissement du crépuscule, l'Afrique reprend ses droits.

Accoudées au parapet, nous écoutions longtemps le frissonnement des insectes attirés par la lampe tempête, le vol de velours des chauves-souris attardées, l'aboi rageur et poltron des chacals autour du qsar [sic]. Sur deux notes, des milliers de petits crapauds appelaient la pluie et leur chant rauque et monotone semblait la plainte, la supplication de tout ce grand pays accablé par l'attente fiévreuse des tornades. On entendait parfois le grondement lointain d'un tobeul, quelques voix étouffées, des claquements de mains.

Et quand tout s'était apaisé, nous nous endormions sur la terrasse, les yeux éblouis d'étoiles, comme sur le pont d'un navire de haut bord, dans l'immense rumeur marine que font les palmeraies balancées par le vent³.

Quand les pluies le leur permettent, elles reprennent toutes deux des tournées en brousse d'une huitaine de jours, et elles parcourent ainsi le Tagant en tous sens jusqu'aux limites sud du cercle, puis à l'ouest vers Ksar el-Barka et à l'est dans l'Adafer. Elles sont maintenant dans le Sahel : à cette époque de l'année, l'eau n'est pas un problème, les pâturages sont abondants en acacias et en

graminées touffues et les campements sont nombreux, riches de troupeaux, de mil et de dattes. La plupart des ksouriens ne restent dans la ville que le temps de régler leurs affaires et regagnent vite la brousse où les attendent leurs familles. Ils sont fiers d'être « Gens-du-poil », « Gens-de-la-tente » et méprisent les « Gens-du-mur », prisonniers des maisons immobiles.

Les Maures qui les accompagnent sont aux petits soins pour elles. Quel adoucissement ! Odette, sur laquelle plane l'ombre tutélaire du capitaine, est obéie sur-le-champ. Dans chaque campement, elles peuvent dormir, se baigner dans les gueltas et travailler en paix.

Les gravures rupestres, raison et but de leurs détours, elles les retrouvent à Aouïnet Sba, dans les rochers de la guelta de Tinouadïn, dans les grottes de Guelb Sehân. Plus au sud, elles dessinent, mesurent, photographient les fameuses constructions ruinées de pierre sèche qui s'égrènent par centaines le long de l'Oudaiya Mejbour et de ses affluents. Elles ramassent pierres taillées et tessons de poteries anciennes. Ces recherches seront consignées dans un article qui paraîtra dans le *Journal de la Société des africanistes*.

Odette mène là la vie qu'elle aime, débarrassée de toute tracasserie matérielle, entourée de la grande sollicitude du commandant de cercle qui ne ménage pas ses efforts. Leur manque-t-il sucre, cigarettes, encre ou légumes frais ? Odette dépêche un messenger à Tidjikja.

— Où est notre misérable existence de nomades ? s'exclame-t-elle.

— Je préfère vraiment celle de chef⁴ !

Odette éprouve alors des moments de plénitude, comme à l'aube d'une nouvelle vie.

La brousse était comme un jardin sauvage et sans limites qui nous était donné à parcourir en tous sens pour en connaître les gens, les bêtes et le passé, pour y éprouver nos forces, dépouiller l'artificiel, libérer le vieil instinct qui nous vient des temps où l'homme était, partout, un errant, et de nouveau entendre l'éternelle pulsation de la nature comme on remonte un fleuve jusqu'à l'eau pure des sources⁵.

Quand Marion partira un mois à Saint-Louis consulter les archives pour préparer un article sur Louis-Ferdinand Duranton, un des pionniers de la conquête française au Soudan au début du XIX^e siècle, Odette suivra le capitaine dans tous ses déplacements officiels. Aux yeux de tous, elle est considérée et respectée comme Mme le Capitaine.

Aucune confidence de notre héroïne sur cet épisode sentimental que l'on devine à travers ses notes de route et que des militaires nous ont confirmé. Ose-t-on encore interroger Odette sur la réalité de cette histoire d'amour, elle s'étonne et avance ses alibis : « On ne pensait pas à ça et je n'en aurais pas eu le temps. On était si occupés et il y avait Marion. »

Dans les postes français, au milieu de ses compatriotes, Odette redevient femme. Elle transporte d'ailleurs dans ses bagages robes et maquillage. Avec les Maures, au contraire, elle ne donne pas prise à des rapports de séduction puisqu'elle gomme tout caractère féminin et se place sur le terrain masculin, rivalisant d'homme à homme. Elle s'interdit ainsi tout risque de ce qu'elle appelle « mésalliance ». Qu'Isabelle Eberhardt, qu'elle admire, ait épousé l'indigène Slimène lui est une énigme et Slimène demeure, à ses yeux, le « grand défaut » d'Isabelle. Elle tente même d'amoindrir cette affaire,

m'expliquant qu'Isabelle Eberhardt « a très vite fait le tour de son mari algérien ».

Odette, en devenant la « femme » du guerrier, réalise son rêve d'assimilation au rang des officiers.

On ne quitte pas la scène du mythe. Elle éprouvera les relations passionnelles qu'on lui connaîtra par la suite avec d'autres hommes comme des égarements humiliants ; mais, dans cette première aventure, le prestige du titre de Mme le Capitaine sublime la condition amoureuse. Odette conserve dans un album deux photographies de cette époque, les représentant l'un et l'autre. Photos jumelles prises exactement sous le même angle dans la véranda. Ils sont debout, le corps épousant légèrement la courbure d'un pilier de banco à côté de la balustrade. Hervé, habillé en civil, a belle prestance. Odette renforce sa pose déjà romanesque en portant une robe de mousseline blanche vaporeuse.

Temps paisible et heureux. Le Tagant restera pour elle la plus belle région de Mauritanie.

Elle y déploie une énergie infatigable. Elle a le projet de rendre compte des travaux et des jours au Tagant, d'écrire une monographie afin d'y intégrer tous les faits qu'elle a empiriquement collectés. L'aventure c'est aussi l'aventure de la science. « À ceux qui ne sont point partis rapporter fièrement des secrets », rappelle-t-elle dans le prologue de *La Route de l'Ouest*. Elle nous révèle l'existence d'un peuple et de sa culture non soumis aux préjugés et aux schémas coloniaux de cette époque. *Tagant* sera un beau livre, peut-être son récit le plus complet. C'est une œuvre de savant par la qualité et la précision de l'information. Rien ne doit lui échapper de ce monde et de sa matière minérale, végétale, animale et humaine. La curiosité en éveil, elle se met à l'écoute. Elle sait voir : n'oublions pas que sa première école fut l'école de la nature, sous la houlette de son père

par les chemins creux de Bretagne. Ses années parisiennes dans les laboratoires scientifiques n'ont fait qu'aiguiser son souci du concret et son sens de l'observation. Elle a le regard acéré de l'entomologiste attentif au plus petit détail, et l'œil du peintre sensible à la plus humble des nuances.

Presque partout, son œil rencontre des arbres plus ou moins beaux, plus ou moins feuillus selon la saison, et d'essences variées. Naturellement, comme partout sous cette latitude en Afrique, l'« épineux », l'acacia ou mimosée, domine : talha, tamat, sedra el beïda, gommier, jujubier, encore que leurs branches soient plus touffues, plus largement étalées qu'ailleurs et qu'une variété, l'amour, y atteigne de nobles proportions... L'âdress à odeur de térébenthine, l'iquinîn aux fleurs rose corail, l'atîl, le teïchot, le gleïa forment des halliers et d'immenses maquis. L'imijij aux feuilles tendres se groupe en bosquets au bord des oueds. Le voyageur va connaître le délice d'avancer jour après jour dans le parfum de néroli de l'aïsen en fleur. Il découvrira encore bien d'autres arbustes et des lianes aux baies noires, rouges ou jaunes, les fleurs grenat du tidinouar, le tourja de velours amande et argenté qui lui donnera, en guise d'amadou, pour son briquet, les houppes soyeuses de ses fruits. Et lorsque les arbres viendront à manquer, il y aura encore, à perte de vue, les champs de titarek et d'euphorbes ifernân⁶.

Elle ne veut rien ignorer des dattiers qui créent la bonne ou mauvaise fortune des ksouriens du Tagant : entretien des palmeraies, lutte contre l'ensablement, techniques de jardinage, irrigation, etc. Arrêtons-nous sur la fécondation des palmiers.

Vers la fin de mars, les fleurs mâles s'épanouissent en longs panaches blancs. Le vent et le passage des oiseaux ne suffiraient point à porter le pollen mûr à toutes les épousées en attente. Il faut que les haratin montent cueillir les fleurs, les divisent, grimpent aux arbres en portant, précieusement enveloppé dans leur tunique, un rameau qu'ils attachent sur chaque régime naissant.

« Au nom de Dieu... » murmure le hartani. Voilées d'un nuage de pollen doré, les noces durent trois jours. Puis les haratin détachent la fleur épuisée.

Alors, dans la solitude, en plein ciel, commence la lente maturation des fruits... Toutes les palmeraies n'ont point les mêmes coutumes. Ici, les haratin attachent le rameau fécondateur ; ailleurs, ils se contentent de le secouer un moment sur les fruits. Les palmiers de Ganeb, à l'ouest de Tichit, ont le vent pour messenger d'amour.

— Leur pollen est si fort, disent les *arzazir*⁷, les vieux qui connaissent tous les secrets des palmiers, si fort que le contact des fleurs mâles brûlerait les régimes trop tendres. S'il mange pendant toute la lune de guetna les dattes nées de ce pollen, celui que la maladie ou la vieillesse a rendu semblable à un mulet redevient capable d'engendrer de nombreux enfants. Ces dattiers-là sont un don du Prophète, ils n'ont pas besoin de nos soins pour fructifier⁸.

Tagant est aussi un travail d'artiste. Le bonheur d'observer égale le bonheur de nommer. On ne se lasse pas de ces énumérations.

Il y a au Tagant une soixantaine d'espèces de dattes, les unes sombres et veloutées de bleu comme nos raisins noirs, les grosses Maboula juteuses, les Ganeb allongées, les petites Amar,

Oummarek, Tijoub, Bouseker. Il y a les Sekani et les Mreiziga couleur de miel, les rouges Alvet el-Baoua, les Tamazad, les Bezoul, les Basbourk couleur d'ambre, les Euzer et les Tizannent couleur d'écaille brune. Il y en a bien d'autres, sauvages ou cultivées, toutes différentes de teinte et de saveur.

Mais les plus beaux dattiers, ce sont les Tinterguel qui vivent quatre-vingt-dix ans et donnent douze régimes de gros fruits jaune sombre, et les Tiguidert, les « émirs des dattiers », les patriarches des palmeraies⁹.

Et Odette clôturera le chapitre par des descriptions célébrant la guetna, la grande foire des dattes, moment de rencontre, de liesse, d'échanges commerciaux, ce temps fort de l'année que d'aucuns nommeraient phénomène social total pour en être quittes.

On ne trouve pas chez elle de grille d'analyse ni de théorie généralisante. Elle est avant tout une ethnologue de terrain qui se voue à la quête des faits. Odette n'échappe pourtant pas à la question du sens de ces mille et une notations. À travers elles, elle s'est frayé un chemin jusqu'à la source de cette culture. Et c'est à ce moment-là qu'elle prend conscience de l'existence du courant invisible qui irrigue toute la vie au Sahara, donne sens à l'acte et au geste le plus quotidien, insuffle à ce royaume du vide et du silence une forme pleine sans faille, ni déchirure.

Derrière la façade, comme le roc qui pointe au creux d'un tourbillon de sable et au hasard d'une porte ouverte, d'une promenade, d'une halte vous découvrez le courant mystique où trempent les racines de ce peuple, où il puise la force, les lois et la cohésion fraternelle qui lui permettent de se maintenir¹⁰.

Dans un texte inédit, elle reprend la célèbre formule de Barrès : « Il est des lieux où souffle l'Esprit. » Ce qui la fascine dans la religion musulmane serait que tout participe du divin, de l'être, du cosmos et que la mystique est à la portée de tous.

Les Maures vivent à l'aise dans toutes les formes du mysticisme, depuis le surnaturel le plus enfantin jusqu'à l'ésotérisme le plus austère, le plus épuré¹¹.

Odette écrira de nombreux textes sur les différentes zaouïas de Mauritanie et s'intéressera à la vitalité du soufisme dans lequel elle puisera des réponses au manque de spiritualité de notre civilisation. Elle voit dans l'islam une religion adaptée au désert, une culture, un système d'éducation qui était le lien social entre tous les Maures. Il est plaisant d'écouter la belle leçon de tolérance qu'elle donne à Psichari à Ksar el-Barka au pied de la mosquée où lui-même entra un jour torride de juillet 1910.

Qu'importent les formes différentes de l'esprit unique qui, à travers les mots divers et changeants, tend vers l'Unique ? Il n'y a point là de croisade, ce « Pèlerinage de la Croix » qu'aurait voulu Psichari¹².

En fait, prétend-elle avec finesse :

Secrètement, il envie ces Maures fermement établis dans leur tranquille certitude. Lui il n'est pas encore assez sûr de lui pour se permettre la tolérance... Il lui faut encore affermir, exalter ses raisons par les outrances du fanatisme religieux, du fanatisme de

métier, de tous les fanatismes aveuglants qui couvent et flambent vite sur cette terre brûlante ¹³.

Dans une discussion sur Psichari, Odette dira avoir été séduite par l'expérience d'officier méhariste qu'il retrace dans *Le Voyage du centurion*. Quant à l'itinéraire initiatique, la quête du dieu chrétien, cela l'a profondément agacée.

Enfant, elle a été élevée dans une atmosphère incroyante ; elle fit sa communion pour ne pas faire de peine à sa grand-mère qui était dévote. Chez elle, le sentiment religieux est lié d'abord à l'émotion esthétique ; Odette aime la musique religieuse et elle se rappelle encore comme elle trouvait belle à Kervaudu une tête de Christ qui avait une expression à la fois de douleur et de sérénité.

Dans le désert, le soir, Odette à l'écart contemple ses compagnons de route priant ensemble sur la dune au milieu du désert avec un sentiment d'exaltation, d'envie, de regret de ne pas y être, alors qu'elle sait par le cœur, précise-t-elle, que ce sont eux qui ont raison. Elle ajoute : « Une religion donne la paix de l'âme et du corps. Mais il faut d'abord croire. Le faux-semblant, le jeu n'a pas de place ici. »

Après son premier voyage en Mauritanie, elle alla seule, sans Marion, à la mosquée de Paris prier avec les femmes ; l'endroit était calme, paisible et fraternel, le jardin était beau et elle y rencontrait des amis. Ce n'est pas tant la religion comme croyance qui séduit Odette, mais cette réconciliation avec le cosmos. Elle est religieuse au sens du *religare* latin : relier à. On retrouve ce besoin ontologique d'instaurer des liens, de sortir de son narcissisme et de sa solitude, ce désir obsédant qui a structuré toute sa vie. Franchir les seuils, être accueilli dans un groupe, dans une communauté, être assis en cercle fraternel côte à côte sont des actes de bonheur.

On pourrait imaginer qu'au Tagant, notre nomade qui a été aimée et acceptée a trouvé son feu et est heureuse. Image trop exemplaire, trop lumineuse, qui escamote la propre vision qu'elle livre d'elle-même au coin d'une page de son carnet. Laissons-la se confier. Dans la nuit du 20 juin 1937, Odette est à Talmeust avec le capitaine. Elle ne peut dormir et sort de la tente, seule.

Engourdie de chaleur, de lassitude, de désœuvrement, la tête vide. Je voudrais pouvoir dire ce que j'ai toujours senti obscurément, ce que je sens en ce moment plus fort que jamais : l'espèce d'apaisement qui monte de ce pays dévasté – dévasté comme une vie humaine gâchée. Apaisement qui vient de son vide, de sa stérilité, de sa quasi-inutilité. Son sable sec, ses cailloux, son ciel incolore, tout vous dit que l'effort est inutile – et que la sagesse est de se résigner devant le « non » du destin¹⁴.

On est troublé par ce drame qui se joue devant nous. On est pris de pudeur devant ce regard qui enveloppe d'un même mouvement et ces immensités désolées et sa vie... Odette ne triche pas, ne se dérobe pas. Rien n'est éludé de sa situation en porte-à-faux. On ose à peine relire, tant ce moment pèse de toute sa gravité.

Plus tard, dans son livre *Tagant*, retravaillant ce passage¹⁵, Odette tronquera tout ce qui ressemble à un aveu sur elle-même, à une parenté profonde entre sa vie et le désert. Elle ne gardera que des considérations générales sur la région et la vanité des Français de vouloir la mettre en valeur.

Les carnets de route d'Odette sont des témoins sans fard où elle ne brouille pas les pistes et ose laisser s'exprimer ses aveux de désarroi, ce sentiment de doute, de néant qui l'habite. Il est vrai qu'elle nous a appris qu'au désert nul n'échappe à sa vérité ! Elle se

révèle là dans toute son épaisseur, dans toute sa vulnérabilité aussi, avec, remarquons-le, toujours de la tenue. Même à l'abri d'elle-même, Odette ne se laisse pas aller au style complaisant de la confession.

Bientôt, le jour se lèvera, le silence retombera sur l'écho, et le sable recouvrira tout. Odette durcira sa volonté et obstinément poursuivra sa trajectoire conflictuelle.

*
* *

Après que les dernières inondations ont fini de noyer Tidjikja, il faut bien que les deux voyageuses se résignent au départ, le séjour ayant déjà duré plus longtemps que prévu. Le 20 août, elles reprennent donc leur course vers l'est, vers le Soudan. Le capitaine les accompagnera jusqu'à Tichit. Elles s'arrêtent à Oum el-Aoutigat, point d'eau taillé entre de hautes falaises de roches creusées de grottes. L'une abrite quelques bovidés peints à l'ocre brune, violacée par l'oxydation. Leurs museaux fins, leurs cornes en lyre leur rappellent l'allure des grands zébus que les Peuls mènent toujours, de puits en puits, à travers le Sahel. La route est dure pour les gens comme pour les chameaux. La chaleur est accablante, les orages qui se succèdent passent au-dessus de leur tête et s'en vont crever vers l'ouest, déposant une poussière de sable et de sel qui embrume l'atmosphère. Elles atteindront Tichit sept jours plus tard. Odette est lasse et malade : fièvre, mal de tête, crise de délire. Hervé la quitte.

Sa seule joie est de récupérer à Tichit le guépard qu'elle a adopté à Tidjikja et qu'elle compte bien ramener en France et offrir à Mme Fournier. Sa mère la met bien en garde dans ses lettres contre ce projet insensé. « Souviens-toi des tristes histoires d'André Demaison¹⁶ ! » Mais sans succès. Insensiblement, elle s'est attachée à ce « guépiot » de quelques semaines qu'elle appelle Rachid, le « juste », le « droit », du nom du célèbre calife abbasside Haroun al-

Rachid. Elle lui consacrera un livre, *Mon ami Rachid, guépard*, que les critiques salueront comme un roman animalier : elle y réunira, outre ses observations et anecdotes sur Rachid, une documentation naturaliste, historique et iconographique sur cet animal de cour et de parade, ornement des paliers, des jardins princiers, inspirateur des orfèvres, des poètes et des peintres. Depuis sa plus petite enfance, Odette fut entourée d'animaux, mais le guépard fut le seul à entrer en littérature.

Et, naturellement, on ne pourra pas s'empêcher de jouer au jeu « Dis-moi quel animal tu aimes et je te dirai qui tu es » !

Qu'on en juge ! Ce favori des califes et des rois possède « la certitude innée d'être partout chez lui, d'être partout le souverain, un souverain plein de bonne grâce et de désinvolture, et que personne n'oserait menacer¹⁷ ».

C'est un animal hybride.

Certes, on retrouve bien chez lui l'indépendance et l'espèce de sans-gêne aristocratique du chat, mais la bonté, la fidélité du guépard, son attachement indestructible, non au foyer, mais au maître lui-même, sont bien d'un chien...

Il supporte aisément le collier et la laisse ; il suit volontiers, pourvu que ce soit la personne qu'il aime. Il a un dévouement qui n'est pas habituel chez le félin.

Mais ses qualités les plus séduisantes sont de luxe et de sentiment, non d'utilité. C'est sa beauté hiératique et la grâce princière de ses attitudes ; c'est sa fantaisie toujours renouvelée, sa curiosité toujours en éveil ; c'est sa tendresse câline et sa violence de fauve, son indolence et son ardeur, et le mystère de sa double nature. Le guépard, voici : un très grand chien déguisé en chat¹⁸.

On ne doute plus, à travers la description des traits moraux qu'elle lui prête, que le guépard ne soit son compagnon de prédilection. Odette, amie des bêtes ? Cette appellation est trop rigide. Animée par une sorte de conscience écologique avant la lettre, elle est attentive à ce que tous les êtres vivants qui peuplent son univers maintiennent entre eux un courant de sympathie. Les bêtes furent ses premiers amis comme les derniers.

Ce sont des hôtes, des amis qui me font la grâce de vivre avec moi, et je suis seulement responsable de leur bien-être en échange de leur douceur, de leur sagesse et de leur paix¹⁹.

Le 8 septembre, les adieux avec Hervé ayant été consommés, la caravane est prête à repartir, augmentée donc de Rachid qui voyage sur son chameau personnel, installé dans un palanquin. Dès la première heure de la matinée surgissent les tracasseries avec les convoyeurs ; l'aile bienfaitrice du capitaine n'étend plus sa protection sur Odette. On lui a déjà retiré les services d'un gommier que celui-ci lui avait octroyés à titre gratuit et on lui a loué des chameaux étiques que les convoyeurs ont surchargés d'un stock de dattes sous l'étiquette « provisions de route », alors qu'ils les emportent pour les vendre à leur compte à Oualata. La marche n'en sera que plus ralentie encore. Et voilà que maintenant ils prétendent ne plus connaître la piste du *dhar*²⁰ alors qu'Odette assure que celle-ci est bien moins chaude que celle qui emprunte le *baten*²¹. Dernier handicap, ils ne savent même pas corder une cantine !

Enfin, à 18 h 45, les voici tous tant bien que mal sur la piste, mais Odette, souffrante, est exaspérée. Elle a maintenant l'impression qu'elle est seule à lutter contre les lenteurs, l'inertie, la paresse ; elle en arrive même à se disputer avec Marion, à la traiter de poids mort.

Défolement bien ingrat ! La fidèle Marion n'a certes pas le sens du commandement, mais qui d'autre, sinon elle, supporterait les humeurs de sa compagne, qui d'autre pourrait l'apaiser ? La seule consolation d'Odette, le soir au bivouac, est Rachid, gros chat ronronnant comme à l'habitude, si sage, si caressant.

Une nouvelle impatience apparaîtra bientôt, accroissant encore son énervement, l'ardent désir de rencontrer des nemadi, de vrais nemadi qui poursuivent avec leurs meutes de chiens les antilopes et les gazelles en bordure du Sahara occidental, de Chinguetti à Bassikounou. À plusieurs reprises, elles les ont déjà ratés. Cet été, en arrivant au Tagant, elles apprirent que, fuyant la sécheresse, ils étaient descendus vers le sud dans l'Aouker. À Tichit, on leur annonça qu'ils s'étaient déjà éparpillés dans la brousse de l'autre côté du dhar. Invisibles et insaisissables. Odette n'est plus sûre qu'ils n'appartiennent pas à la légende, au monde des djinns et des fantômes.

Tout au long de leur périple, elles découvrent des sites préhistoriques. Le croissant Tichit-Oualata qu'elles suivent domine l'Aouker, ancienne mer intérieure au bord de laquelle s'agglutinaient au néolithique des centaines de villages. On aurait compté jusqu'à 300 000 habitants. Et c'est sans interruption que ce pays, aujourd'hui désertique, a été peuplé. Elles trouvent trace de cette présence humaine à travers les morceaux de poterie qui jonchent le sol, à travers les fossiles de plantes et de poissons pris dans la vase durcie des oueds taris, à travers des tumulus. Partout dans la montagne, des morceaux de murailles défendent des passes et des couloirs d'accès. Ailleurs subsistent les bases circulaires de huttes de Bambaras ; ailleurs, des fondations rectilignes en pierre sèche attribuées par la tradition aux conquérants berbères. Ailleurs, encore, elles longent des

ruines de ksour dont elles ne voient plus que le haut des murs carrés complètement ensablés.

Le ksar d'Akreïjit, à demi enfoui dans la dune, est encore habité par les haratin des Ouled Billa, leurs maîtres, qui sont actuellement dans le Hodh : Marion et Odette habitent la terrasse de la « maison des telamid », dont l'étage vient d'être bâti sur le rez-de-chaussée comblé par les sables de *l'aklé* ²². Le minaret, simple tour carrée comme celui de Tichit, ne domine même plus les maisons et semble avalé au fond d'un entonnoir creusé en spirale par le vent.

Deux jours plus tard, elles ont la chance d'arriver au clair de lune jusqu'à ces curieux rochers de Maghrouga et de Zeiga, formés d'un enchevêtrement d'ogives tordues qui se découpent contre le ciel de la nuit lumineuse.

Maghrouga, celui-qui-est-tout-percé-de-trous, est un bloc extravagant, romantique et romanesque, une sorte de cathédrale gothique sculptée par l'émeri du sable, les éclatements thermiques et le ruissellement des tornades. Une « encre » de Victor Hugo sur la page claire du sable... Un trou dans le grès figure une lucarne en haut d'une tour, au-dessus d'un porche. Des escaliers monumentaux mènent à des péristyles géants ; des colonnes torsées soutiennent des arches déformées ; des voûtes surbaissées taraudent la base du monument. Le Moyen Âge exalté jusqu'au colossal le plus baroque par le Second Empire ! Deux cents mètres de long, du sud jusqu'à la pyramide qui s'en détache à la pointe nord ²³ !

Elles n'ont même pas à relever les inscriptions libyco-berbères ni les gravures d'animaux ni les personnages schématiques qui couvrent les colonnes et les parois des grottes, car ce travail a été effectué en

1934 par Théodore Monod, l'instigateur des recherches dans l'Aouker. Subjuguées par la beauté du lieu, elles camperont trois jours à Maghrouga, installées comme des reines sur une terrasse naturelle surélevée, surmontée d'un dais monumental soutenu par trois colonnes.

Là, une bonne nouvelle les attend. Leurs goumiers, chargés de la corvée d'eau entre Maghrouga et Aratane, leur signalent qu'une famille de nemadi serait dans les environs. L'occasion de les rencontrer s'offre enfin à elles, après la traversée des dunes d'Aratane, au bord de la plus large vallée de l'oued qui se ramifie à el-Glât. Dans un campement, il reste là une famille immobilisée à cause de chiens malades ; on sait que, chez les nemadi, un bon chien « tête de meute » vaut un bon chameau. On prépare le thé, et Odette n'a aucune peine à se faire raconter les préparatifs et les péripéties de la chasse, la quête patiente des traces, les ruses, le guet, la poursuite avec les chiens qui, à proprement parler, ne forcent pas le gibier, mais l'arrêtent, le tenant aux pieds jusqu'à l'arrivée du maître chasseur qui le frappe de son javelot armé d'une pointe de silex.

Ah ! la chasse n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était au temps de ma jeunesse, soupira le vieillard. Nous allions très loin dans le Jouf qui était moins desséché qu'à présent ; les antilopes étaient grasses et nombreuses parce que, avant les Français, nous étions seuls à les chasser et nous avions soin, nous, d'épargner les femelles pleines ou suitées comme fait le maître d'un troupeau qui ménage l'avenir. Aujourd'hui, celui qui tient un bon fusil tire sur tout ce qu'il aperçoit sans s'inquiéter du lendemain ni des autres chasseurs²⁴.

Et, tout en s'éloignant, Odette recueille les leçons de ce monde du désert menacé et médite sur la disparition de cette école d'énergie, d'endurance et de liberté qu'est la vie des nemadi.

Le génie de la destruction qui semble habiter le civilisé dès qu'il tient un fusil a déjà fait disparaître les adax et les oryx du Nord saharien. Les antilopes deviennent de plus en plus rares en Mauritanie où, jadis, les nomades ne prélevaient dans leurs grands troupeaux qu'une dîme raisonnable, ménageant une réserve de vivres précieuse au désert. Les pistes automobiles qui traversent le Sahara occidental, et particulièrement celle de Bamako à Agadir à travers le Jouf, achèveront impitoyablement leur destruction. Quant aux nemadi, leur sort est réglé. L'administration, qui préfère une commode unification aux curiosités ethnographiques, les a déjà rangés sous la triste étiquette : « À reclasser dans les tribus », avec quelques autres échantillons innocents et désuets du vieux romantisme saharien²⁵.

1. *Tagant*, op. cit., p. 18.

2. *Ibid.*, p. 13.

3. *Tagant*, op. cit., p. 18.

4. *Carnets*.

5. *Tagant*, op. cit., pp. 108-109.

6. *Ibid.*, p. 20.

7. Se reporter au glossaire.

8. *Tagant*, op. cit., pp. 84-85.

9. *Ibid.*, p. 93.

10. *Ibid.*, p. 66.

11. *Ibid.*, p.156.

12. *Ibid.*, p. 154.

13. *Ibid.*, p. 155.

14. *Carnets*.

15. *Tagant*, *op. cit.*, p. 206 : « C'est un paysage aplati, monotone, d'où se dégagent cependant un grand calme, une sorte d'apaisement inattendu, né de son vide, de sa stérilité, de sa quasi-inutilité. À quoi bon l'effort, la lutte sur ce sable sec et ces cailloux, sous ce ciel morne et sans couleur ? Pourtant, les Français ont tenté d'infuser quelque vie à cette région en y faisant creuser les puits d'Archân-Titarik, de Ziret el-Melga, M'kraïss, Théïla et Lercheb. »

16. Célèbre romancier de la vie animale (1883-1956).

17. *Mon ami Rachid, guépard*, *op. cit.*, p. 158.

18. *Ibid.*, pp. 36-37.

19. *Ibid.*, p. 101.

20. Se reporter au glossaire.

21. Se reporter au glossaire.

22. Se reporter au glossaire.

23. *Tagant*, *op. cit.*, p. 232.

24. *Ibid.*, p. 219.

25. *Ibid.*, pp. 220-221.

Oualata, port saharien

Les caravanes qui passent sont plus nombreuses que celles qui se perdent.

Proverbe maure.

Douze jours après leur départ de Tichit, quatre jours après avoir quitté à Aratane les sables pâles de la Mauritanie pour descendre à el-Glât dans les pâturages fleuris du Hodh soudanais¹, leur guide Sid Ahmed, en ce matin du 20 septembre 1937, tend le bras vers le sud-est et crie :

— Oualata !

Odette du Puigauveau et Marion ne voient d'abord rien d'autre que le haut feston rougeâtre du plateau nu au-dessus des herbes où les chameaux s'enfoncent jusqu'au ventre quand, soudain, au détour d'un promontoire, elles aperçoivent le vieux ksar couleur de terre cuite, étayé à mi-pente d'une falaise abrupte, le dhar de Oualata, surplombant une large vallée d'oued. Sur un monticule de sable, à l'entrée du ksar, sont massés les ksouriens qui les accueillent par un magnifique tam-tam. Les notables s'avancent au-devant d'elles qui, un peu effarées au sortir d'une longue solitude, ont grand-peine à pousser leurs chameaux effrayés vers tous ces chants et ces tambours, vers toute cette liesse qui leur est promesse d'amitié. Odette murmure

à l'oreille de Marion qu'Ibn Battuta lui-même, le grand voyageur arabe, ambassadeur du sultan de Fez chez le roi du Mali, n'avait pas, quatre siècles auparavant, été aussi bien reçu ! Elles ont hâte de découvrir cette capitale du Hodh, carrefour des vieilles routes sahariennes depuis plus de sept siècles dont, tant de fois sur les pistes de Mauritanie, on leur a vanté le passé prestigieux. Le mirage résistera-t-il ?

On les conduit dans l'ancienne maison d'hiver d'un riche notable, que l'administration française a fait remettre à neuf pour les Français de passage. Cela est de bon augure. Elles sont contentes d'être enfin chez elles : elles vont pouvoir vivre à leur guise et organiser toutes choses à leur commodité. Habituees à la simplicité des tentes et des ksour sahariens, elles sont d'emblée surprises par le style de leur maison, de banco rose orangé à l'extérieur et, intérieurement, d'une blancheur éblouissante. Passé le seuil, on se trouve dans des cours sablées autour desquelles s'ouvrent des chambres, la cuisine, la resserre aux harnachements et les magasins de vivres.

Des escaliers qui s'effritent grimpent à l'étage. C'est un dédale de cours, terrasses, escaliers et recoins. Là-haut sont les appartements des maîtres. Les terrasses sont entourées de murs assez relevés, percés de lucarnes et d'encoches. Odette retrouve là, sur la rive méridionale du Sahara, une architecture qu'elle a quittée, il y a de longues semaines, dans les villages du Bani, du Noun et de la vallée du Draa.

L'autre curiosité de Oualata, ce sont toutes ces étranges peintures murales brun rougeâtre qui encadrent les portes, les fenêtres et les niches d'une large frise. D'autres se groupent en médaillons ou en panneaux entiers donnant l'illusion de tentures. Le décor des cours est, au contraire, blanc en relief sur fond brun. Chaque automne après les pluies, après qu'un maçon a reblanchi les murs à la chaux,

les femmes tracent les dessins avec leur doigt trempé dans une bouillie d'ocre, mélange de gomme écrasée, de bouse de vache et d'eau. Marion Sénones aura pour atelier toute la maison et, pièce par pièce, elle relèvera les arabesques qui décrivent sur les murs des énigmes qu'elle s'efforce de déchiffrer. Elle a l'impression que, dépouillées de leurs fioritures, ces peintures se réduisent à deux idéogrammes humains, masculin et féminin, indéfiniment répétés, en entier ou en partie, donnant l'illusion de la variété par la diversité de leurs combinaisons. Quant à l'origine, au sens et au but de cette ornementation, les nombreuses personnes questionnées, maures ou noires – notables cultivés, artisans, forgerons, esclaves bambaras plus ou moins adonnés aux pratiques de sorcellerie –, ne leur en révèlent rien de précis. Odette du Puigauveau, de retour à Paris, tentera de remonter aux sources de ces thèmes décoratifs.

Après bien des lectures en bibliothèque et des discussions avec le professeur Monod, directeur de l'Institut français d'Afrique noire (IFAN), M. Perrot et J. David Weil, conservateurs au musée du Louvre, M. G. J. Duchemin, directeur du Centre IFAN-Mauritanie, elle fera paraître un article sur le caractère universel des idéogrammes de Oualata.

Nos deux voyageuses, depuis leur arrivée, courent d'étonnement en étonnement. Pourtant, elles ne sont plus novices, et les habitants de Oualata sont des Bidan, de même origine que ceux de la brousse, des Kounta, des Ouled Daoud du Hodh, une fraction des Laghlal de Chinguetti. Mais à Oualata, ces clans qui, ailleurs, restent mobiles se sont sédentarisés et ont abandonné la tente pour des maisons de terre. Oualata tient son originalité de sa situation ; dès ses origines, elle fut point de départ d'une des principales routes sahariennes Sijilmassa-Teghazza et eut son temps de prospérité du ^{xiv}^e au ^{xvii}^e siècle. Des caravanes y venaient échanger les marchandises du

Maroc, de Tunisie et même d'Égypte contre les esclaves, l'or, la gomme et l'ivoire du Soudan. Port de commerce au bord d'un océan de sable, mais aussi port avide de richesses spirituelles. Avec les caravanes marchandes, de nombreux lettrés d'Oualata s'en allaient vers La Mecque, Fez et Kairouan d'où venaient à leur tour des savants et des pèlerins prier sur le tombeau du cheikh Si Ahmed el-Kounti, surnommé el-Bekkaï, qui mourut en 1504. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que Oualata fut supplantée par Tombouctou, d'où partit alors le commerce du sel ; les salines de Teghazza ayant été abandonnées au moment de l'expédition du pacha Djouder, le nouvel axe caravanier devint l'axe Touat-Taoudeni-Tombouctou.

Aujourd'hui encore, les négociants oualatins ravitaillent tout le Hodh. Ils ont des serviteurs qui cultivent pour eux mil et pastèques dans la zone d'épandage de l'oued et qui font paître leurs chameaux et leur bétail. Leurs réseaux commerciaux s'étendent du Soudan au Sénégal jusqu'au Maghreb, et ces Oualatins sont aussi des marabouts vénérés. Ce ksar de 500 habitants s'honore d'entretenir un millier d'étudiants étrangers venus de loin pour consulter ses bibliothèques et ses savants.

Oualata résulte donc du brassage, des emprunts, des mélanges des civilisations du Maghreb et du Soudan : ce n'est pas un village saharien comme les autres, et un nouveau champ d'observation s'offre à nos chercheuses. Comment percer les secrets qui dorment à l'ombre des hautes murailles aveugles de ces maisons seigneuriales si bien rangées au long des ruelles ensablées ? Comment franchir ces porches à pilastres massifs encadrant de lourds vantaux ornés de clous et de ferrures ? Comment se faire ouvrir ces portes en bois dur de tahla ? Invitées d'abord chez Lalla, c'est par son truchement qu'elles pénétreront peu à peu dans l'intimité des maisons de notables et accéderont au monde clos des femmes. Cette société sédentaire

n'est pas régie par le matriarcat qu'Odette a trouvé si vivant chez la plupart des Sahariens où la monogamie est la règle. Sous les tentes, autour de Oualata, leur confie Lalla avec envie, la formule nuptiale qui prévaut est bien « point de rival qui précède ou qui suive ». Mais ici, derrière les murs, elle se limite à « point de rivale dans ma maison ». La seule chose que les femmes ont pu obtenir, c'est d'habiter séparément, la maison de la première épouse étant le domaine officiel du mari. Elle leur raconte aussi ces usages cruels que la société réserve aux fillettes.

Dès l'âge de neuf ou dix ans, elles sont préparées à cette union qui ressemble à un esclavage. Un beau matin, la fillette, qui jusqu'alors jouait, libre et nue, avec ses frères, est amenée chez le forgeron. Il lui arrache ses petites canines toutes neuves – les dents de l'œil – afin que les incisives, trouvant la place de s'écarter en éventail hors de la bouche, viennent briller comme des amandes entre les lèvres ; puis, il perce le bord des oreilles d'une série de trous où l'on enfilera de larges anneaux de cuivre, d'argent ou d'or. Car nous sommes près du Soudan, au Pays-de-l'Or, et les musulmanes n'y ont plus la même prévention que les nomades contre le métal précieux maudit par le Prophète.

Mais le grand, le long supplice qui durera tout le temps qu'une femme désirera plaire, c'est l'engraissement. Trois fois par nuit, une nourrice apporte à la fillette une grandealebasse pleine de lait de chamelle ; au total, une douzaine de litres. Chez les débutantes, l'opération ne va pas toujours sans larmes et protestations. Mais pincée, battue, les orteils serrés entre deux bâtons, il faut bien que l'enfant desserre les dents pour crier, et la nourrice en profite pour verser le lait dans la bouche enfin ouverte. Le résultat, au bout de quelques mois, est un petit

monstre bouffi dont le père pourra exiger une dot proportionnée à son obésité. Une fille bien grasse, signe de richesse, est l'intérêt du père et l'orgueil du mari².

Cette coutume de l'engraissement, Odette en avait déjà été le témoin lors de son premier voyage et l'avait rapportée dans *Pieds nus à travers la Mauritanie*.

Au cours de longs après-midi passés chez leur amie oualatine à partager avec elle les activités de la grande maison, elles s'émerveillent de l'habileté et du goût que déploient les femmes dans les moindres travaux. La sédentarité trouverait-elle grâce aux yeux d'Odette ?

N'importe quelle femme sait pétrir en argile des jarres, réchauds, plats à couscous, gargoulettes, brûle-parfums et même, pour ses enfants, de petites maisons, des poupées sans jambes, des animaux à trois pattes et de minuscules ustensiles de ménage. Elle sait également tisser des nattes en fibres de palmier et lanières de cuir teint ou orner des toges de percale d'épaisses broderies de soie blanche d'une régularité, d'une symétrie parfaites bien qu'elles soient exécutées à main levée, sans tracé préalable, par une sorte d'instinct ancestral. Elles ont appris une fois pour toutes les secrets de jours compliqués comme des points de Venise, d'empâtements de soie aussi riches que les broderies marocaines³.

Odette, séduite par la qualité et la diversité de tant de petites industries, est sensible à toute une esthétique de la vie courante qui s'exprime dans la moindre écuelle en bois, décorée de lignes géométriques, dans la ciselure d'une clé ou d'un cadenas à secret

plaqué de cuivre et d'argent, dans l'ornement d'un coffre. Elle est attentive au style, à l'épure du plus humble des objets ; en art, elle fuit l'exubérance et aime ce qui s'accorde au dépouillement et au silence. Un bel objet, elle ne se contente pas de l'admirer, encore veut-elle comprendre les raisons de sa forme et découvrir, au-delà, le génie d'un peuple.

Elle dira ne pas avoir rencontré dans toute la Mauritanie d'artisans plus habiles que ceux de Oualata, ni de femmes plus chargées de bijoux. Ce sont les forgerons qui travaillent métal, bois, corne, os et coquillages et fabriquent ces colliers et ces bracelets en bois de sankho incrusté d'argent qui sont la particularité artistique de Oualata ; d'autres bracelets sont tout en argent, ornés de boules et de filigranes, pareils aux anciens bijoux berbères du Maroc et de l'Espagne. Tout à son enthousiasme, Odette pense déjà à un prochain livre ; en prévision de cette œuvre, aidée de Marion, elle amasse des observations sur la vie familiale, elle dessine, prend des notes, fait des centaines de croquis et de photographies. Oualata s'offre à elle comme un musée vivant, et elle tente, avec ses faibles moyens de copiste, de garder trace de ce patrimoine.

« Les ethnographes tremblent pour les coutumes, les traditions, les arts, les vraies richesses profondes qu'un progrès trop hâtif menace de détruire. » (« Souvenirs d'AOF », dans *Paris-Midi*, 1942.)

Passéisme, folklore dans cette volonté d'affirmer les valeurs traditionnelles des Maures ? Assurément, une condamnation de la société moderne qui tue l'art pour le fonctionnel et uniformise, au détriment d'une pluralité des cultures, condition de survie de l'humanité. C'est ainsi qu'Odette devient anticolonialiste. Elle s'élèvera contre la colonisation quand elle la verra se confondre avec l'introduction du modèle occidental, qui détruit tout équilibre. Mais ne nous attendons pas à de grandes déclarations idéologiques dans

ses récits. Elle a une manière bien personnelle de procéder. Écoutons-la nous délivrer cette courte leçon sur le progrès à propos de la « daba », outil bien connu du ksourien.

La daba, c'est un outil de paysans à pieds nus, à dos souple qui se courbe sans peine, un outil adapté à l'homme et au travail, aux cultures de surface, dans des terres meubles qui n'ont pas besoin d'être profondément remuées. Si la pelle était plus commode, les Sahariens auraient pu l'inventer aussi aisément que la houe. Or, le prosélytisme européen, renforcé d'intérêts commerciaux, fit qu'un beau jour la Mauritanie reçut un stock de bêches. Mais en tous pays, les paysans savent ce qu'il leur faut et, l'ayant trouvé, s'y tiennent avec obstination. Cette innovation, au contraire de beaucoup d'autres, n'eut donc pas d'effets fâcheux. Les forgerons transformèrent les pelles neuves en houes et les innovateurs, vexés, affirmèrent que, décidément, les Maures étaient rebelles à toute forme de progrès⁴.

Elles resteront un mois à Oualata, à vivre une vie sédentaire. Odette se plie toujours facilement aux usages du monde qui l'entoure et, ici, avec d'autant plus de grâce qu'elle tient un rang honorable. Elle habite une bonne maison, semblable aux maisons des nobles castes. Sa domesticité ne dépare pas ; outre son cuisinier, le fidèle Khouirou, elle a à son service une servante bambara et son fils âgé de dix ans. Cette femme est devenue, doux euphémisme, servante-née, depuis l'abolition de l'esclavage.

Sous son madras soudanais, elle est coiffée à la mode des servantes de l'Ouest. Ses courts cheveux crépus s'enroulent autour de la chirouette ronde, soulignée d'un fil de perles qui couronne

sa tête ; mais, dans la frange de nattes minuscules qui en retombe vite est accroché sur la nuque le grand anneau de coquillage blanc des femmes de Tombouctou. Une petite tresse de cuir passe en ferrennière sur son front bombé, retenant à la tempe un pendentif d'argent qui est tout simplement une croix-du-Souss telle qu'on en voit dans les collections hispano-mauresques des musées espagnols, et telle qu'en fabriquent encore aujourd'hui les bijoutiers berbères du Sud marocain. Mais les torsades d'or vierge qui ornent les oreilles de Fatma sont bien soudanaises.

Fatma est oualatine, et elle a hérité des parures de toutes les civilisations qui ont façonné l'art et l'esprit de sa ville natale⁵.

Chaque fin de jour, des visiteurs viennent s'asseoir chez elles autour du plateau à thé et, côte à côte, se mêlent aux palabres d'anciens caravaniers, des serviteurs noirs, des goumiers du peloton méhariste voisin, parfois des chasseurs venus vendre au ksar de la viande de gazelle boucanée, de vénérables lettrés et des commerçants. Peu avant leur départ, par une soirée bien sombre, quelle ne fut pas la surprise d'Odette de recevoir aussi Lalla qui avait tenu ainsi à l'honorer !

La porte de ma cour s'ouvrit en grinçant dans ses gonds de bois et, à la lumière du fanal près duquel je lisais, je vis paraître Lalla soutenue par ses servantes. Elle s'écroula sur les nattes, haletante, le cœur battant ; la sueur ruisselait sur son front. C'était la première fois qu'elle sortait depuis quatorze ans ! Ayant bu le thé, elle se releva péniblement et s'en fut en laissant traîner son voile sur le sable pour effacer les traces de ses pas, de crainte qu'une sorcière, par le truchement de ces empreintes, ne lui jetât un mauvais sort⁶.

Le 20 octobre, nos deux Sahariennes quittent à 16 heures cette halte heureuse que fut Oualata et, profitant du clair de lune, elles reprennent la route de l'est pour une longue marche de nuit en direction de Néma. Rien ne fait jamais dévier Odette de l'itinéraire qu'elle s'est fixé. N'a-t-elle pas décidé de remonter vers le Maroc par un itinéraire différent de celui de l'aller ? L'odyssée est loin d'être terminée. Et c'est à Néma, avec l'aide des autorités administratives et militaires, qu'elles arrêtent définitivement leur programme. Tout d'abord, cap à l'est vers Tombouctou où elles seront le 4 novembre. Elles en partiront le 10, accompagnant l'azalaï, la caravane du sel. Araouane le 20, Taoudéni le 1^{er} décembre. À Chegga le 5, où elles feront leur liaison avec un peloton des Confins qui les ramènera à Tindouf. Elles restent à Néma trois jours, s'activant aux préparatifs du départ. Bagages, courses, location de chameaux et de goumiers, envoi du courrier, des articles. Emballage de la dernière moisson d'outillages préhistoriques – elles expédient cinq caisses d'échantillons.

Les conditions du voyage pour gagner Tombouctou seront pénibles – 500 kilomètres de savanes et de broussailles, le Sahel dru, piquant, déjà sec un mois après les pluies... Querelles incessantes avec les convoyeurs à cause de brides cassées, de chameaux perdus, de *guerba*⁷ mal nouées, d'où des restrictions d'eau. Le convoi lui-même disparaît pendant deux jours ! Même le guépard fait des siennes : il brise sa corde, saute sur les chiens et va s'ébattre au milieu d'une *zériba*⁸ parmi chèvres et moutons. Aux environs du lac Faguibine, les chameaux, affolés par les mouches, tentent de se débarrasser de leur charge et de baraquier pour se rouler dans les champs de mil. Odette tombe de tout son long dans les initis, sortes de graminées à aiguillons barbelés.

Le résultat ? Un retard énorme sur l'horaire prévu par l'administration : Odette et Marion n'auront que dix heures pour parcourir au trot vif les 80 derniers kilomètres qui les séparent de Tombouctou. Elles y arriveront... rompues de fatigue.

1. Les deux cercles du Hodh seront séparés du Soudan et rattachés à la Mauritanie en 1944.

2. « Harem soudanais », in *Heures nouvelles*, 1946.

3. *Ibid.*

4. *Tagant*, *op. cit.*, p. 113.

5. Texte inédit.

6. « Harem soudanais », in *Heures nouvelles*, 1946.

7. Se reporter au glossaire.

8. Se reporter au glossaire.

Lazalai

Le sel est l'aumône de Dieu aux pays pauvres.

Proverbe maure.

Lazalai est cette imposante caravane de plusieurs milliers de chameaux qui, deux fois l'an, en avril et en novembre, part de Tombouctou, traverse à grand-peine des étendues hostiles privées d'eau et de pâturages et aborde, une vingtaine de jours plus tard, à 700 kilomètres plein nord, aux mines de Taoudéni où l'attend sa cargaison de sel gemme. Le but d'Odette du Puigauveau et de Marion Sénones n'était pas tant Tombouctou, dont la renommée, de science, de piété, de richesse fit rêver, jadis, tant d'esprits aventureux, mais de se joindre à ce grand rassemblement qui régissait toute la vie économique du Sahara occidental.

À Tombouctou, il ne leur restait plus qu'à se procurer des chameaux et des convoyeurs... Entreprise difficile, il est vrai, à cette époque de l'année, mais elles étaient loin d'imaginer tous les déboires et tracasseries qui les attendaient. En fait, les autorités militaires, là encore, ne voient pas d'un bon œil l'arrivée de ces deux femmes ; elles vont se heurter à une volonté délibérée du pouvoir local de leur interdire le voyage, malgré l'autorisation qu'elles ont obtenue du gouverneur

du Soudan. Pourquoi se méfie-t-on tant d'elles ? Crainte de leur curiosité ? Vanité de méharistes qui n'aiment pas que deux intruses viennent piétiner leur sable ? On les décourage en leur proposant des chameaux à des prix prohibitifs : on leur conseille l'avion de Gao ou le paquebot de Dakar. C'est assez pour qu'elles veuillent continuer.

Un goût têtu de la résistance joint à l'appel de la brousse, à l'ensorcellement des terres de soleil et à un sens obscur, sans doute excessif, du devoir que nous nous étions à nous-mêmes tracé, nous poussait vers l'insaisissable « plus loin ». Cette fois encore, notre choix serait le même. Et la lutte s'engagea, sournoise, dans cette atmosphère de délation et d'espionnage propre à Tombouctou-la-Mystérieuse¹.

Pendant deux semaines, elles vont tenter de louer des chameaux – deux longues semaines de palabres avec les uns et les autres suivies d'accords rompus le lendemain pour d'obscures raisons, suite à l'intervention occulte des militaires, particulièrement de celui qu'Odette nommera par dérision le « maître de l'azalaï », et qui n'est autre que le capitaine Maurel. Odette exécutera son ennemi quotidiennement à coups de phrases acerbes dans son carnet de route, exorcisant ainsi son courroux.

Le séjour à Tombouctou est un cauchemar. Elles sont malades et souffrent de plaies et de furoncles aux pieds, consécutifs à leur folle chevauchée de 80 kilomètres. Elles s'inquiètent de la poursuite de leur expédition. Odette se languit de l'absence de nouvelles d'Hervé : elle n'en aura pas avant deux mois et demi, car Bamako a reçu ordre de réexpédier tout leur courrier au Maroc. Leur prise en charge à Chegga est compromise, car l'azalaï est retardée et les dates fixées pour leur rencontre ne concordent plus : elles envoient de nouveaux

messages au général Trinquet. Ici, dans ce port entre fleuve et désert, véritable tour de Babel où se côtoient toutes les races de l'Ouest africain du Maghreb à la Guinée gagnées par la fièvre du sel devenu l'unique préoccupation, Odette se sent exclue, rejetée, bafouée ; même les archives lui sont fermées. Elle déteste cette ville sévère, cosmopolite, mercantile, où elles errent désemparées, seules. Et la disgrâce dans laquelle elles sont tombées auprès de leurs compatriotes n'est pas faite, remarque Odette, pour leur gagner la sympathie des indigènes. Elle n'écrira rien sur cette « perle du Soudan », ce lieu pourtant si chargé d'Histoire, dont René Caillié révéla le premier les mystères en 1828, au retour d'un périlleux voyage à travers le Sahara occidental, et que la France occupa en 1883.

Enfin, la délivrance tant attendue arrive ; elles vont pouvoir sortir de ces murs grâce à un négociant français, François Ober, qui, les prenant en pitié, leur loue ses chameaux personnels. Elles se pressent maintenant : elles doivent prévoir deux mois de vivres pour trois personnes et un guépard – provisions de charbon de bois, de tichtar, viande boucanée de bœuf, de chameau ou d'antilope, de takoula, sorte de galette de blé, et un sac de dôkhn composé de farines d'orge, de mil et de baobab assaisonnées de piment rouge et de fromage en poudre.

Le 19 novembre, la caravane Puigaudeau-Sénones s'ébranle sous l'autorité de Loud, le chef des convoyeurs : en tête, les huit chameaux d'Ober chargés de marchandises et d'ustensiles hétéroclites qui seront échangés contre les barres de sel, puis les montures de Rachid et de son convoyeur ; ensuite, quatre chameaux portant les bagages et les provisions d'Odette et de Marion et, derrière, enfin, nos deux caravanières et Khouirou.

« *La ilah illa Allah ! La ilah illa Allah !* [Il n'y a qu'un seul dieu, c'est Dieu !] »

Ce sera d'abord une lente flânerie à travers la savane boisée et les pâturages de l'Azaouad jusqu'aux cent puits d'Araouane qu'elles doivent atteindre le 25 novembre au plus tard, soit à une moyenne de 25 à 30 kilomètres par jour. Une petite communauté saharienne s'est ainsi reformée, telles celles que nos deux exploratrices ont regroupées puis éparpillées au hasard des routes, « un groupe d'hommes et de bêtes qui sont une manière de famille sans servitude, aisément accueillis et aisément quittés² ».

Tout au long de ces six jours, elles seront encore libres de cueillir des plantes pour l'herbier et de ramasser des pierres jusqu'au bivouac du soir, « l'heure douce où pétille le feu, où monte l'arôme du thé vert, la fumée du tabac, où le choc d'un caillou contre le pain de sucre rythme les récits de veillée, tandis que les chameaux rassasiés ruminent auprès du voyageur. L'heure fraternelle où l'on partage, où l'on raconte, où l'on écoute, où chacun est satisfait, bêtes et gens, avec si peu de chose³ ».

On ne se lasse pas, dans ses récits, de la relation de ces moments où tous sont assis, côte à côte, autour du plateau de cuivre. Imperceptiblement, on touche à l'essentiel. Odette, paisible, réconciliée avec elle-même, goûte dans l'absence de hâte et dans l'oubli des mille et un soucis du jour, le temps du partage, d'une intimité retrouvée, l'illusion d'une communion. Aveu d'un instant fugitif de bonheur.

Mais voici le poste d'Araouane qui se découpe contre le ciel en haut de la dune de Bouhouraï. C'est là le dernier point d'eau avant la grande traversée, le véritable départ de l'azalaï, c'est là que, venue de mille campements, va se former la gigantesque caravane, sous le contrôle du capitaine Maurel qui bivouaque aux environs.

Le 25 novembre, accompagnées de Khouirou, elles devancent leur petit convoi pour entrer dans le village et s'y reposer pour la nuit. Mal leur en prend ! Ce n'est pas ce qu'a décidé pour elles le maître de l'azalaï ; lui-même n'y entrera que le lendemain matin avec les notables. Une altercation orageuse s'ensuit : ce ne sera qu'une de ces nombreuses escarmouches dont le jeu ne cessera qu'avec la fin de l'azalaï. On leur refuse le gîte au poste militaire et on les confie au chef du village qui les fait conduire dans une maison. On les guide dans l'obscurité par un escalier de banco vers une longue pièce basse, vide, percée de petites fenêtres. Sur le sol, elles étendent leur vieille natte, les *ilouich*⁴, leur tassoufra comme oreiller, leur cape comme couverture. Pas d'eau, pas de vivres, pas de lampe.

« Rien. Je pense à Vieuchange et à René Caillié – ça vous a un air de couchette romantique de fuite secrète au Sahara – complètement ridicule en 1937 », note Odette dans son carnet.

Qu'important ces vexations face à la beauté du paysage qu'elles découvrent au lever du soleil !

Telle quelle, en son humilité, Araouane compte parmi les lieux émouvants du Sahara. Sa beauté ne réside pas dans la pauvre architecture de ses maisons, mais dans le contraste entre l'exiguïté de ce groupement humain et l'immensité qui l'entoure de toutes parts sans même trouver de fin à ces horizons embués d'une vapeur de sable. Née du sable, accroupie dans le sable, elle fait mieux que de s'harmoniser au décor, elle s'y mêle, elle s'y perd, sans troubler les grandes lignes souples du paysage le plus vaste, le plus fluide, le plus noblement dénudé que l'on puisse voir.

Au milieu du désert, elle est la vie même, secrète et douce, la vie de l'eau qui monte de ses puits intarissables vers la soif des bêtes et des caravaniers⁵.

Pendant deux jours et trois nuits, les bergers abreuveront les 3 500 chameaux de l'azalaï, 80 à 100 litres par bête, plus le remplissage des guerbas d'un millier de caravaniers.

Les chameaux se pressent, épaule contre épaule, nez contre nez, aspirent longuement puis, têtes relevées, secouent leurs molles babines et recommencent. On les a laissés sur leur soif depuis plusieurs jours afin qu'ils boivent plus avidement. À maintes reprises, leurs bergers les ramènent à l'abreuvoir, les encourageant par de rauques mélopées. Tout le monde ne sait pas faire boire un chameau. Tous les chameaux ne savent pas boire pour longtemps. Parmi ceux de l'azalaï, quelques-uns viennent du Sud marocain, du Draa, et, faute d'expérience, refusent un excédent qu'ils regretteront bientôt. D'instinct, ceux de l'Azaouad s'emplissent posément, plusieurs fois, jusqu'à ce que leurs corps soient plus larges que hauts...

Repus, les chameaux s'éloignent un peu, poussés par le berger. Sur trois pattes, l'antérieure gauche pliée en deux par une entrave, ils ruminent, geignent doucement, les yeux vagues à l'ombre des grands cils, leurs beaux yeux paisibles pleins de mélancolie.

Soudain, sans qu'on sache quelle fantaisie la prend, une bête part au galop. Deux, trois, dix garçons hurlants, échevelés, s'élancent. Le sable vole. Les bêtes apeurées s'agitent, avec des bramelements désespérés. Les chasseurs poussent le fugitif vers une montée où il s'enlise, traînant un gosse accroché à sa queue. Un haouli lancé d'une main sûre s'enroule à une patte ; un homme saute au nez de la bête qui se calme aussi subitement qu'elle s'est emballée... Le calme se refait dans l'ombre violette qui monte des vallées vers les dunes de cuivre rose et éteint les couleurs, reflet

par reflet. Le chameau, cuisses écartées, pisse à petits coups et s'oublie longtemps ainsi, grotesque, distrait, perdu à nouveau dans son interminable rêve.

Tout autour d'Araouane, les feux de bivouac s'allument un à un, mais le grincement des poulies ne cesse pas, ni le ruissellement de l'eau, ni les appels des bergers⁶.

À Araouane, nos deux caravanières sont confiées au chargé d'affaires de leur ami de Tombouctou, Moulay el-Khalifat, qui a coutume d'emmener ses chameaux avec les siens à Taoudéni. Il sera aussi responsable de leur caravane qu'il rattache à la sienne – celle des Kel-Araouane. Araouane ressemble à un camp la veille d'une bataille. La grande bataille contre le désert et la soif. Chaque tribu a son quartier réservé et, près de chaque bivouac, les convoyeurs s'affairent aux mille petits métiers de l'azalaï. Ils tordent des lanières de cuir ou des poignées de paille pour en faire des cordes et des entraves, fabriquent des sandales, affûtent des couteaux, consolident des selles. Tout est prêt pour la grande traversée dont le rassemblement a lieu à deux jours de marche d'Araouane dans les champs de *sbot*⁷ d'el-Oued.

Odette est si émue, si profondément bouleversée, que mentalement elle associe au désert des images maritimes. Ce qui fut l'horizon de son enfance, ce qui fut le berceau de sa première grande aventure, l'Océan, resurgit pour évoquer cette autre mer, cette mer de sable. Et ses deux espaces électifs se confondent au même miroir.

Beaucoup de caravanes convergent vers el-Oued. Elles surgissent de l'horizon en masses sombres, compactes et allongées comme des navires. D'abord estompées dans la brume de sable, elles grandissent, plus nettes, traversent la plaine, se jetant les

unes aux autres un appel, un salut. Chacune s'enfonce à son tour derrière la vague d'une petite dune, émerge encore une fois, un instant, pour disparaître dans la zone indécise où le ciel et la terre se fondent.

L'impression de mer est obsédante. La plaine est gonflée d'une large houle à laquelle le vent arrache une écume argentée.

Les chameaux s'en vont par flottilles, en longues cordées, ou flanc contre flanc, tous ensemble, tous serrés ; parfois, une tête se dresse brusquement en figure de proue et se retourne d'un mouvement furtif vers l'inconnu aride et redoutable qui les cerne de toutes parts⁸.

Enfin, le jeudi 2 décembre à 6 heures, le désert se met en route.

Sur la plaine obscure, les clameurs de 3 500 chameaux réveillés par les convoyeurs ont brutalement rompu le silence de la nuit.

En hâte, on a levé le camp.

Lorsque la caravane de Moulay fut prête, les hommes (et nous comme les autres, à notre rang de départ) s'accroupirent sur le sable glacé, grelottant sous les burnous, le bâton en travers des genoux et le poignet dans l'anneau de la bride. Debout, les montures et les chameaux de charge attendaient, massés derrière nous.

Engourdis de froid et de sommeil, nous avons attendu longtemps, sans curiosité ni impatience, comme les bêtes, sans même penser à demander pourquoi.

Une lueur terne sépara de lourdes nuées, s'élargit et s'étira lentement au-dessus de la plaine. Un grondement sourd roula comme un orage lointain :

— Le *tobeul*⁹ !

Aussitôt, il sembla que, parmi les ombres et les lumières de l'aube, les sables se levaient en masses confuses. Les dunes croulaient dans l'oued. L'oued gonflé se mouvait vers le nord. Les caravanes s'avançaient, majestueuses, fauves et brunes, estompées de pénombre rougeâtre et de sable roussi.

Deux méharistes s'élancèrent au grand trot, en éclaireurs, et disparurent.

Sur leurs traces, le maître de l'azalaï, solitaire, ouvrait la marche, suivi du petit groupe des chefs, à pied, et de leurs montures tendant vers le ciel embrasé les coupes de leurs rahlas vides.

Et le grand exode commença.

Toutes les caravanes des Berabich de l'Est et de l'Ouest défilèrent d'abord, sur plusieurs rangs, par longues cordées rectilignes, par masses compactes de bêtes haut le pied autour desquelles les hommes couraient en brandissant leurs bâtons, par groupes de montures confiées à un berger jusqu'à l'heure du boute-selle.

À contre-jour, déformés par les charges, cous tendus horizontalement entre les remorques, les chameaux de bât avaient des silhouettes monstrueuses, en dérive au-dessus du nuage de sable qui leur montait au poitrail. Ceux qui portaient le sbot semblaient des meules errantes.

De loin en loin, un espace vide coupait l'énorme corps.

Puis d'autres caravanes surgissaient, dans le même ordre : un détachement d'hommes à pied, le troupeau des bêtes libres, les convois de marchandises, les porteurs de paille, avec les mêmes mouvements indéfiniment répétés, les mêmes pulsations

transmises de proche en proche, comme si tous les hommes, toutes ces bêtes étaient les membres d'un seul être.

Il n'y avait plus de chameaux et de chameliers. Il y avait une vie unique et impérieuse. Il y avait l'azalaï qui est sourde et aveugle et qui, une fois lancée, marche sur les traces de ses guides invisibles jusqu'au signal de halte, selon un ordre immuable et des lois séculaires.

Lorsque vint le tour de la caravane dont nous faisons partie, nous nous sommes mises en marche, entraînant nos montures, sans même y songer, prises dans l'engrenage de ceux qui nous précédaient et de ceux qui allaient venir. Nous étions un anneau d'une chaîne de trois kilomètres de long, un élément d'une masse vivante d'un kilomètre de large. Nous avançons avec les autres, courbées contre le vent comme les autres, au rythme qui tenait tout cela ensemble : nous étions entrées dans l'azalaï¹⁰.

Ainsi, Odette allait, elle aussi, être traversée par cette immense lame de fond où tous étaient emportés, hommes et bêtes, vers un même but, dans une cohésion sans faille. Odette, seule femme avec Marion dans ce monde d'hommes, se fond comme un élément parmi d'autres pour disparaître dans la vaste unité. Dans cette uniformité vivante, elle se libère. Là, elle est comblée, affranchie de toute fausse gloire.

Ainsi, à travers une plaine sablonneuse sans végétation, longue de 500 kilomètres, coupée de dunes et de crêtes rocheuses, la grande caravane de milliers de chameaux liés tête à queue par des amarres de paille marche sans arrêt, au pas, du lever au coucher du soleil. Jours tous aussi monotones et semblables, réglés par les mêmes rites invariables.

Ainsi en est-il d'un jour parmi les jours. On se lève vers 4 heures, à l'heure de la première prière. Chacun s'affaire au milieu des harnachements et des bagages qui jonchent le sol. Enfin, on assujettit la rahla sur le dos du chameau, on arrime la tassoufra en arrière de la selle, on pose le tapis de selle. Vers 6 heures, le signal du départ est lancé. On marche une heure à pied dans le silence, puis gens et bêtes se détendent. Au bout de deux heures de marche, le geste d'un chef qu'on ne voit pas se propage de caravane en caravane comme un frisson le long d'une échine : tous les hommes montent soit en selle, soit sur un sac ou une botte de paille. Courte halte vers midi pour nos deux caravanières – un peu de thé ou une soupe de dôkhon avec du fromage dur réduit en poudre, et on repart vite, car l'azalaï, elle, ne s'arrête pas. Malheur à celui qui s'écarte ! Quand le vent souffle, il arrive que les traces des chameaux qui marchent à cinquante mètres devant soient déjà floues, parfois presque effacées lorsque les suivants posent leurs empreintes à côté. Le traînard risquerait fort de se perdre dans cette immensité unie et sans repères. La marche est implacable. Pas de repos, pas de trêve, même lorsqu'un accès de paludisme fait grelotter Odette du Puigauveau du haut de sa monture : longue marche de douze heures avec 40 °C de fièvre. Parfois, un chameau à bout de forces tombe, se traîne, allonge la tête à terre ; il sait d'instinct que, quand toute l'azalaï sera passée, il sera mort. On lui enlève sa charge d'herbe sèche, on laisse les guerbans par terre et on trace un cercle – signe que l'on reviendra. Au crépuscule, vers 6 heures, le tobeul résonne et la caravane s'immobilise. Chacun prend la place assignée depuis toujours à sa tribu ; les Ousras et les Tormoz à l'ouest, puis les Kel-Araoun, les Berabich de l'Ouest, ceux de l'Est et à l'aile droite les gens du Maroc : Tadjakant, Tekna et Arrib. On desselle les chameaux, on les entrave, les laissant ainsi pâturer à pas trottinants, et on leur distribue la paille sèche. Les cuisines en

plein vent s'animent : thé, soupe, riz au tichtar, palabres et veillées. Le lendemain, au point du jour, la caravane se remet en route à grand tapage d'invocations, de cris et de coups...

Après huit jours semblables, le jeudi 9 décembre, l'azalaï entre à Taoudéni à 12 h 40, et Odette, diabolotine, ne manquera pas de sortir sa plume pour broser d'un dernier trait le portrait du capitaine qui, le matin même, fait toilette comme tous pour honorer le dernier jour de traversée.

Quant au « maître de l'azalaï », nous avons eu du mal à le reconnaître sous un déguisement de goudier maure. Tout y est, même le ceinturon à cartouches. Seulement, comme il est frileux, on aperçoit des manches de gros tricot retroussées sous les tuniques de percale neuve, bleu sur blanc, réglementairement relevées aux épaules. Plus de casque : le bonnet de coton blanc à pompon que portent les Maures quand ils vont à la chasse. Mais, comme il est prudent et craint, sous le vingt-troisième degré de latitude Nord, le soleil de décembre, il s'est enroulé autour de la tête un vieux chèche syrien de flanelle blanche, puis une grande écharpe noire à franges dont les bouts, croisés sur la nuque, sont ramenés devant comme les brides d'une fanchon. Le casquamèche pointe au beau milieu de tous ces enroulements avec son coquin de pompon qui se balance au rythme du chameau. L'ensemble est assez réussi.

Mais la note personnelle, l'accessoire qui donne tout son chic à ce travesti, le fin du fin... c'est un monocle ! Parfaitement ! *Le Petit Goudier au monocle*, titre pour le Salon des Humoristes. Sept heures de marche, en plein Sahara, avec ce rond de carreau vissé dans l'orbite gauche !

J'ai d'abord cru à un accès d'humilité ou à quelque obligation pénible. Mais non :

— Que voulez-vous, « ils » sont tellement habitués à me voir ainsi ! ça leur fait plaisir !

— Oh ! évidemment, un personnage historique se doit à sa légende !... La rançon de la gloire¹¹ !...

À Taoudéni, une délégation accueille l'azalaï : le caïd, son frère, des hôtes de passage, les chefs d'équipe. Saluts protocolaires, souhaits et discours se répondent.

Les quatre jours de halte à Taoudéni, où tout le monde s'affaire autour du chargement des barres de sel, sont les bienvenus. C'est l'occasion pour Odette de reprendre sa plume de journaliste pour décrire ce fameux « enfer du sel » qu'elle avait déjà approché aux salines de N'Téret en 1934. Son point de vue n'a pas changé : ce n'est qu'un lieu de travail pénible, certes, comme bien d'autres, mais parfaitement normal. Elle pourfend une journaliste qui assurait être venue secrètement en juin en camionnette à Taoudéni et qui a commis un reportage sur l'esclavage, les maladies et la famine qui y déciment les populations laborieuses. Odette la prend à partie :

Il est assez plaisant de voir des gens qui arrivent d'un monde plié à la fabrication « à la chaîne », à un travail rigoureusement chronométré, à la production intensive du matériel de guerre, à des exigences pénibles, ou malfaisantes, ou simplement inutiles, s'apitoyer sur les mineurs de Taoudéni qui travaillent « aux pièces », à leurs heures, à leur mode, selon leurs forces, produisent pendant une période limitée ou prolongée à leur gré une substance indispensable à leur vie et à celle de leurs semblables, et peuvent trouver quelque satisfaction

professionnelle dans leur amour-propre d'artisans. Ce n'est pas grand-chose qu'une belle barre de sel gemme. D'un certain point de vue, elle a pourtant sur le cent millième exemplaire d'une pièce en série tournée à la machine la supériorité d'une œuvre originale, semblable à aucune autre, dont les heureuses proportions, les plans réguliers, le poli attestent l'habileté et le goût de celui qui l'a taillée, l'encourage à mieux faire et l'autorise à une légitime fierté ¹².

Odette a maintenant révisé son opinion sur l'abolition de l'esclavage. Elle n'y est plus opposée, mais, ajoute-t-elle,

elle aurait dû être aménagée par des mesures protégeant le maître privé de main-d'œuvre et l'esclave privé de foyer. Que deviennent ces affranchis ? Les plus entreprenants, peut-être les plus naïfs, regardèrent avidement l'horizon nouveau. Libérés de leurs propriétaires, mais non de leur ignorance ni de leurs ventres, ils s'élancèrent, aveugles et enivrés comme des conquérants, déjà promis à l'esclavage de nouveaux désirs, de nouveaux besoins, vers les grandes villes européennes. Le chemin de fer leur procura des joies vives mais éphémères. Au bout du chemin de fer, ils trouvèrent la ville, et même la Bidon-ville, les palabres politiques, l'alcool, l'usine. Les crises « diverses » et l'épilogue de leur aventure dans des situations de dockers, portefaix, mendiants ou boys d'Européens. Ils trouvèrent aussi les grands navires de l'exil ¹³.

Et, jusqu'à la fin de sa vie, elle n'oubliera jamais dans les discussions de rappeler les conséquences de cette abolition sur la vie en brousse : troupeaux sans gardiens, agriculture sans bras,

palmeraies déclinantes, terres à céréales calcinées comme de la brique...

Mais de solution, elle n'en a pas.

J'appartiens par malchance au clan des « civilisés » qui, faussant l'évolution naturelle des « primitifs », apportent avec eux des perturbations morales, économiques et militaires peut-être plus lourdes de conséquences que leurs bienfaits et n'ont aucune chance d'obtenir de meilleurs résultats dans la jeune Afrique que dans notre vieux monde¹⁴.

Un des derniers soirs à Taoudéni, alors qu'Odette rêvasse tout interdite devant cette liberté, cette solitude et ce silence soudain retrouvés, qui voit-elle apparaître au seuil de la tente ? Le célèbre pillard du Rio de Oro, celui qui avait mené 37 razzias, la terreur des Groupes nomades français, el-Aïssaoui, maintenant reconverti en guide des pelotons méharistes français. Quelle aubaine ! Son vieux fonds d'arrière-petite-fille de corsaire en vibre encore.

Au long de toutes ces heures où le feu de la nuit incite aux confidences et aux récits merveilleux, il se plaît à raconter ses hauts faits de pillage, et Odette du Puigadeau se tient sous le charme de ce héros de la vie saharienne d'autrefois, quand il n'y avait que deux camps : celui des pillards et celui des pillés, où régnait le même code de l'honneur.

Alors el-Aïssaoui, reître saharien, en haillons, le ventre creux, la gorge sèche, perpétuel exilé de sa tente, risquait sa vie sur les pistes du Sud sans se chercher de prétexte plus valable que l'orgueil de savoir qu'il y avait dans ses pâturages des centaines de bêtes splendides, au col mince, aux jambes nerveuses et hautes,

aux bosses dures, qu'il ne vendrait pas, qu'il ne monterait peut-être jamais, luxe dérisoire et magnifique du nomade¹⁵.

Odette se souvient aussi de l'aventure de cet autre chef reguibat, Nah Ould Daf, rencontré il y a trois ans à Chinguetti. Par habitude, il avait manqué razzier ses propres chameaux qui pâturaient hors de leurs terrains de parcours !

Le 14 novembre, tandis que l'azalaï alourdie de ses plaques de sel s'éloigne vers Tombouctou, elles repartent vers le nord-ouest avec un détachement du Groupe nomade de Timétrine, commandé par le lieutenant Pierre Langlais qui suit la même route qu'elles jusqu'à Toufourine. Une route bien dure, balayée par un vent glacial, déserte, à travers des hamadas¹⁶ de pierres coupantes et les plus hauts cordons de l'erg Chech. Là encore, dans cette région dépourvue de toutes ressources pour les bêtes comme pour les gens, elles marchent douze heures par jour. Pourtant, ce sont des vacances, dit Odette :

Nous n'avions plus d'inquiétudes, ni de travail, plus d'ordres à donner, ni de ruses à déjouer, plus rien à exiger¹⁷.

Elles sont guidées, protégées et prises en charge par le Groupe nomade qui les traite en « assimilées ». Elles retrouvent enfin l'estime de leurs compatriotes, dont deux, d'ailleurs, sont bretons ! Jour après jour, elles apprennent à aimer cette nouvelle forme d'existence saharienne des Groupes nomades qui, l'hiver, font des reconnaissances à travers les territoires dont ils assurent la surveillance.

Jour après jour, nous apprenions à aimer cette poésie nouvelle, différente de celle des caravanes indigènes toutes livrées au

hasard et à la fantaisie, cette poésie faite d'ordre, de quiétude, de force bienfaisante et de courage tranquille¹⁸.

Par chance, en attendant durant quatre jours les détachements des Groupes nomades du Hodh et d'Araouane, elles pourront même se livrer à quelques fouilles archéologiques, à Teghazza, l'ancienne mine de sel des Askia soudanais conquise au xvi^e siècle par l'armée du sultan Ahmed ed-Dehbi et abandonnée au xvii^e siècle. Nos deux chargées de mission visitent les mines du village dont le plan est resté tracé par le relief des parapets sur la surface du sable. Disposant de la bonne volonté de quelques goumiers touaregs, elles dégagent la petite mosquée construite par le pacha Djouder en moellons de sel gemme, comme toutes les maisons du village.

Le vendredi 24 décembre, à 6 heures, la petite troupe, aveuglée par une terrible tempête de sable, se dirige lentement vers le nord, vers Toufourine qui est atteint à 14 h 15. « Il neigeait du sable », note Odette. « C'était un froid intense, non en degrés, mais de vent qui transperçait le corps à travers les vêtements. » En plein midi, elle avait gardé un grand burnous de drap rouge par-dessus son chandail, son costume de drap et sa cape. Marion portait des vêtements de ski.

Le soir, ce fut un Noël inoubliable, le plus beau des Noël, aime à se souvenir Odette.

« Imaginez huit Français et Françaises, dont six Bretons – les uns, officiers et sous-officiers en impeccables tenues blanches, les autres, nous, en toilettes de soirée, au milieu du décor fantastique de l'erg Chech, sous une petite tente décorée de touffes de hâd en guise de gui, partageant la quotidienne cuvette de riz et l'eau des puisards. Le seul extra, ce fut les beignets de Marion, flambés – toute lumière éteinte – avec une petite fiole de rhum destiné aux grippes éventuelles ! »

Après ce réveillon dans les sables, qui fut aussi un adieu à leurs compagnons, les deux Sahariennes s'éloignent avec l'escorte des méharistes envoyés par les Confins à leur rencontre. Elles longent la falaise du Hank, célébrée par Joseph Peyré dans *L'Escadron blanc*, jusqu'à Chegga où elles abandonnent leurs chameaux trop épuisés pour pouvoir continuer.

Halte dans ce poste d'une semaine qu'elles mettront à profit pour explorer les environs, toujours à la recherche de quelques traces de présence préhistorique. Elles compléteront l'inventaire des stations de Chegga et de Chaaba en-Nakhalat, le Ravin des palmiers, et feront des relevés et des photographies de celle inédite d'el-Kseib. Et elles ramasseront encore bien des cailloux bifaces, burins, lames, flèches, grattoirs, fragments de poteries... Après cette dernière cueillette gagnée à coups d'escalades, elles sont exténuées, à bout de résistance physique. Ce sont des camions de la Légion étrangère qui les ramènent à Tindouf le 13 janvier 1938. Le 15, elles arrivent à Tiznit au Maroc, qu'elles avaient quitté un an plus tôt, jour pour jour.

*
* * *

Une semaine plus tard, elles sont à Casablanca, où leur retour est largement commenté à travers articles, interviews et conférences. Mais la grande vedette du trio saharien c'est Rachid, qui voit son portrait s'étaler en première page des journaux locaux. Le gouvernement chérifien a dû émettre un dahir afin de permettre la circulation et l'embarquement pour la France de cet animal qualifié de « produit forestier ». Il n'est pas question pour Odette de le laisser en terre africaine. Le cirque Amar en tournée au Maroc lui a fait une avantageuse proposition d'achat, mais c'est mal connaître Odette que de croire qu'elle accepterait, même à prix d'or, que « son » guépard se couvre de ridicule en sautant dans un cerceau.

Après la traversée Casa-Bordeaux, Rachid fera son entrée dans Paris le 28 février à 5 heures du matin, après avoir voyagé dans un wagon de primeurs, au milieu des cageots de choux et de tomates, prisonnier d'une cage réglementairement grillagée et cadénassée. Sa maîtresse prétend qu'il s'est accoutumé très vite à ce nouveau « ksar » avec « toujours son aisance de grand seigneur ».

Il avait maintenant une silhouette de chat pharaonique, une démarche balancée de mauvais garçon, des yeux couleur d'ambre et toutes ses dents découpées en fleurs de lys et exactement emboîtées les unes dans les autres¹⁹.

Il découvre le monde civilisé, les ascenseurs, les balcons, les phonographes. On le promène en taxi pour voir – de loin ! – les cygnes du bois de Boulogne, les chèvres des Champs-Élysées et les animaux du zoo de Vincennes où il épousera bientôt une de ses cousines.

Odette l'emmène au cinéma le jeudi avec le petit voisin auquel il s'est attaché. Elle choisit des films sur la vie des bêtes et quand survient la mort d'un animal à l'écran, Rachid, à l'unisson, s'affaisse dans la salle en un dernier rôle.

Odette veille à ce qu'il mène une vie parisienne. Elle lui a acheté des accessoires chez le meilleur sellier de Paris, un collier-jonc en verni noir à boucles dorées avec la laisse assortie. Il a sa photographie attitrée, Ylla – elle est hongroise – et son peintre japonais, Bandon, chez lesquels il subit plusieurs séances de pose. Rue de Vintimille, il trône au milieu du salon, entouré de ses admirateurs. Villeboeuf veut le peindre et Maurice Waneck le prendre comme héros d'un roman. Il sympathise avec un Anglais passionné de chasse à l'antilope, ami d'un maharadjah des Indes qu'Odette a rencontré lors de leurs sorties dans

un club exclusivement masculin alors qu'elle-même s'était transformée en chasseur de fauves africains ! Rachid faillit même avoir une carrière cinématographique grâce au film *Sérénade*. S'il n'y avait eu que l'actrice Lilian Harvey qui lui plaisait fort, Rachid aurait tenu son rôle, mais il y avait aussi un dompteur, le célèbre dompteur du chien Rintintin, armé de sa cravache, et « abruti d'ordre et de discipline ». Et comme ni Odette ni Rachid n'aiment le genre cow-boy, après la première série de prises de vues, tous deux disent adieu au studio. Rachid devient la mascotte de Mme Fournier qui, deux fois par semaine, envoie son chauffeur le chercher pour le ramener dans sa propriété à Louveciennes, où il peut jouir d'un grand espace.

Vers février 1939, quand Rachid eut deux ans, il devint de plus en plus difficile de le laisser vivre dans un appartement, et les sorties ne furent plus suffisantes. Sa santé exigeait du grand air, et son repas quotidien devenait un problème : trois kilos de mouton et, de temps en temps, pour varier, un lapin et un couple de pigeons ! Ses maîtresses se résignèrent donc à le confier au zoo de Vincennes. Odette allait lui rendre visite avec toujours la même émotion. Pourquoi cet attachement à un guépard saharien plutôt qu'à un chat persan ? Peut-être simplement parce que « je retrouvais dans sa robe la tiédeur et la teinte roussie des sables, le brun sombre des tentes de nomades, et, dans ses yeux calmes et profonds, le reflet d'un désert que je regrettais peut-être plus que lui²⁰ ».

1. *Le Sel du désert*, op. cit., p. 49.

2. *Ibid.*, p. 75.

3. *Ibid.*, p. 14.

4. Se reporter au glossaire.

5. *Le Sel du désert*, op. cit., p. 106.

6. *Ibid.*, pp. 100-101.

7. Se reporter au glossaire.
8. *Le Sel du désert*, op. cit., p. 125.
9. Se reporter au glossaire.
10. *Le Sel du désert*, op. cit., pp. 136-137.
11. *Ibid.*, p. 162.
12. *Ibid.*, p. 187.
13. *Ibid.*, p. 183.
14. *Ibid.*, p. 90.
15. *Ibid.*, p. 220.
16. Se reporter au glossaire.
17. *Le Sel du désert*, op. cit., p. 223.
18. *Ibid.*, p. 224.
19. « Mon ami Rachid, guépard », in *Journal des voyages*, 1946.
20. *Ibid.*, p. 243.

Les années de guerre 1939-1945

Voyage suspendu

En juin 1939, Odette du Puigaudeau et Marion Sénones présentent devant la commission de la Caisse nationale de la recherche scientifique une demande de mission de préhistoire dans les massifs du Tibesti et de l'Ennedi. Cette fois encore, leur but sera de rechercher les outillages lithiques, les gravures et les dessins rupestres de cette région et de recueillir une documentation ethnographique et photographique. Mais l'entrée de la France dans la guerre mettra fin à ce projet avant qu'il n'ait vu le jour ; elles préféreront y renoncer provisoirement et ne pas se risquer dans un pays déjà difficile d'accès en temps de paix.

La déclaration de guerre les surprend alors qu'elles sont en Bretagne, occupées à leurs travaux littéraires.

Les carnets d'Odette du Puigaudeau gardent la trace de cette première journée de septembre.

Une bicyclette ferraille durement contre le mur – grands coups précipités à la porte. Des coups qui à eux seuls annoncent le malheur...

Sans attendre, un adolescent crie, la bouche au carreau :

— Mobilisation générale en France !

Le vent rebrousse ses cheveux qui, à contre-jour, lui font une auréole claire.

J'ouvre en hâte. Il reste là, debout, la poitrine haletante sous le poids des mots trop lourds pour ses quinze ans. Il bredouille encore :

— Suis au service de la gendarmerie... scout... chargé de prévenir dans la campagne... pas encore affiché en ville... C'est sûr... mobilisation commencée cette nuit, 0 heure.

Sautant sur sa bicyclette, il jette dans la nuit :

— Les Allemands ont envahi la Pologne...

Et il s'enfuit, le jeune Azraël innocent, crier de porte en porte, de foyer en foyer, l'annonce de mort, ruine et désespoir.

Le 3 septembre, au matin, l'Angleterre déclare la guerre ; la France suit à 17 heures.

Odette du Puigaudeau renvoie dos à dos les gouvernements du « monde civilisé européen ». Elle n'est pas du tout convaincue que cette guerre soit une guerre juste où on puisse choisir son camp aussi catégoriquement, celui de la liberté contre celui de la barbarie. Elle se rangerait plutôt du côté des pacifistes, estimant que la menace aurait pu être écartée si les peuples n'avaient pas été manipulés. Cette guerre, elle n'en voit donc pas la nécessité. Pourtant, dans le même mouvement, elle éprouve une indicible humiliation à se résigner à ce malheur injuste. Elle n'est pas poussée par des motivations politiques mais par un sentiment personnel de l'honneur – rester à la hauteur de soi-même, ne pas perdre l'estime de soi.

La première quinzaine de septembre, des réfugiés de Paris arrivent au Croisic. Ils sont bientôt trois cents. Odette du Puigaudeau et Marion Sénones se transforment en cantinières chaque fin d'après-midi et servent les repas aux Parisiens dans la salle des fêtes du Croisic. Ce sera leur première contribution à l'effort de guerre ! Pour elles, il n'y a pas de tâches indignes. L'important est d'aider là où on

peut. Odette se scandalise déjà de l'attitude des dames « bien » qui, sous couvert de nourrir les pauvres, paradent sur scène loin des cuisines et ne pensent qu'à nourrir leur famille, détournant les réquisitions à leur profit.

Odette fait son devoir par civisme, pour que la communauté à laquelle elle appartient n'éclate pas et n'entraîne à la mort les individus qui en font partie, y compris elle. C'est une question de survie sociale et non pas d'amour du prochain ni d'idéologie. Elle assure donc toutes les corvées de vaisselle, balayage et épluchage, ce qui ne l'empêche pas d'avoir le plus grand mépris pour ceux qu'elle secourt et qui la méprisent tout autant !

Donc, le bas peuple de Paris, ce que je connais de plus antipathique, s'est déversé sur les provinces de l'Ouest avec son arrogance, son égoïsme, sa saleté, son ingratitude, son sens de ses droits et son ignorance de ses devoirs. Éperdus de pitié, on les a soignés, nourris, servis et l'on a entendu les récriminations et les exigences auxquelles on ne s'attendait pas.

— Et ceux qui sont au régime, alors, y s'y mettent la ceinture ?

— Ah, zut, encore des fayots !

— D'la soupe, par ici ! Moi, j'en veux beaucoup.

— Cette cantine, quelle colique !

Et cette réflexion d'un affreux petit boutiquier de la zone :

— Tout le monde est bien gentil pour nous, mais forcément c'est pas comme à Paris, c'est pas les mêmes habitudes.

Évidemment, c'est pénible d'être transporté chez les sauvages !

Autre conversation encore entre deux dames de Saint-Ouen :

— À la cantine, elles ont toutes des noms qui s'divisent, c'est des riches !

— Oui, c'est bien leur tour d'éplucher les patates ! Les imbéciles¹ !

Odette du Puigaudeau et Marion Sénones ne restent pas au Croisic et rentrent à Paris en octobre. Elles apprennent que le ministère des Colonies organise un foyer familial pour les militaires originaires des colonies. Elles aimeraient bien y travailler, mais comment éviter cette race abhorrée de « Madame ma chère », « péroreuse » et « brouillon », qui contrôle ces organisations ? Il y aurait une solution : qu'elles créent leur propre œuvre, leur propre espace, dont elles seraient maîtresses.

Telle est la tâche qu'elles se fixent : fonder, sous le patronage du Club des explorateurs et des voyageurs, un foyer pour les soldats originaires d'Afrique. Il serait implanté dans une ville de garnison de l'Infanterie coloniale à proximité de casernes ou d'hôpitaux, ou en des zones de repos à l'arrière du front. Odette du Puigaudeau et Marion Sénones, qui en seraient les directrices, « s'attacheraient par leur connaissance de l'Afrique à créer une atmosphère où les soldats africains pourraient trouver l'illusion d'être un peu chez eux tout en acquérant quelques notions de la culture et de l'amitié françaises ». (Plate-forme pour un foyer africain du Club des explorateurs.)

Une lettre ouverte est envoyée à tous les membres du club pour les motiver afin qu'ils soutiennent cette initiative :

Vous n'ignorez pas que nombreux sont ceux de nos membres qui ont eu l'occasion de remplir leur mission dans ces régions qui fournissent maintenant à notre pays un important contingent de soldats. Il nous a paru que, en témoignage de reconnaissance pour le passé et aussi en vue de l'avenir, il était de notre devoir d'apporter une aide matérielle et morale à ces hommes qui, moins

favorisés que ceux des troupes métropolitaines, éloignés de leur foyer, pourraient trouver, dans une maison où on connaîtrait leur mentalité et leurs coutumes, un accueil amical et désintéressé.

Pendant deux mois, elles se livrent à d'incessantes démarches, lettres et conversations téléphoniques auprès des ministres intéressés et des œuvres officielles et privées pour faire avancer l'affaire. Leur bonne volonté et leur enthousiasme sont mis à mal ; elles n'obtiennent que des approbations formelles et des promesses illusoires. Odette est découragée et déçue. Elle a l'impression que les autorités militaires la font lanterner à coups de compliments et utilisent ses renseignements jusqu'à ce que, le projet étant bien avancé, on mette une importante « dame d'œuvres » à sa place.

Elle éprouve un lourd ressentiment contre toutes ces « bonnes œuvres » et leurs gens, mais elle ne peut pas passer outre. Il faut bien qu'elle s'adresse à la Croix-Rouge, à l'Armée du Salut, à l'Union franco-américaine (l'UFA), puisque ce sont elles qui monopolisent les « foyers civils de soldats ». Créer un foyer indépendant d'une œuvre serait encore plus difficile. Il faut avoir des « autorisations spéciales » et justifier de fonds sérieux et de garanties. Et comment le faire fonctionner ensuite sans subventions ? « Pour équiper (sans les vivres) un foyer, l'Armée du Salut compte 20 000 francs et l'UFA 40 000 francs qui sont ensuite récupérés par la vente, chose impossible pour nous, étant donné notre genre de clientèle. » (Lettre du 29 novembre 1939.)

Odette du Puigaudeau se donne comme une femme de devoir, un être entier qui ne compose pas. Exigeante envers elle-même, elle est vite intransigente avec ceux qui ne partagent pas ses choix. Mais elle supporte mal ces situations conflictuelles où se heurtent les intérêts des uns et des autres. Elle ressent tout rapport de force comme une

violence dirigée contre elle-même. Un échec est vécu comme une atteinte à l'idéal de soi et, à travers elle, c'est toute la lignée des Du Puigaudeau qui déchoit. Blessée, elle se querelle et se laisse aller à d'interminables et virulentes dénonciations. Marion ne laisse pas Odette s'épuiser davantage dans cette lutte et la persuade de quitter momentanément Paris pour la Bretagne, où la vie pourra reprendre un cours studieux.

Bien qu'Odette dispose, au bord de la mer, de tout le temps qui lui est indispensable pour écrire, elle n'arrive pas à se concentrer sur son travail intellectuel. Elle se sent oppressée par le climat général de cette « drôle de guerre ». La guerre est déclenchée mais n'est pas commencée. Tout est arrêté, « en suspens ». Pour survivre et sortir de son marasme, elle se raccroche à l'Afrique et n'a bientôt plus qu'une idée fixe, repartir au plus vite.

Durant ces années, la vie d'Odette sera rythmée par ces deux mouvements contradictoires. Rester en France, pour tenter d'avoir prise sur les événements, et fuir quand la réalité lui échappe.

En novembre 1939, Odette propose un autre projet de mission pour continuer dans le Sud marocain les recherches archéologiques qu'elle a amorcées avec Marion durant leur dernier voyage de 1936-1938. À partir de Foum el-Hassan qui leur servirait de base, elles suivraient la vallée du Draa entre l'embouchure et le coude de l'oued. Puis elles gagneraient Tindouf par la piste automobile et descendraient à chameau à el-Kseib du Hank pour y compléter l'inventaire des gravures rupestres. Le retour aurait lieu par Tabelbala, le Tafilalet et Oran. Cette mission durerait de six à sept mois, et elles en évaluent le prix de revient à 25 000 francs.

Quel n'est pas leur désappointement quand, quelques semaines plus tard, elles apprennent que le résident général au Maroc s'oppose

à sa réalisation ! Que leur reproche-t-on ? Quelle réputation fâcheuse leur a-t-on forgée ?

Odette, désireuse de se disculper, au moins auprès des généraux François et Trinquet qui les ont toujours aidées et leur ont fait confiance, écrit de longues lettres pour preuve de sa bonne foi. Elle leur rappelle que toutes deux ont agi correctement vis-à-vis de leurs compatriotes et qu'elles ont fait une excellente propagande française auprès des populations, par leur conduite et par les soins qu'elles leur ont prodigués. Nous ne pouvons que formuler, nous aussi, des hypothèses sur cette éventuelle cabale dont elles seraient les victimes. Il est vrai qu'Odette se fait beaucoup d'ennemis. Sans doute son comportement et son caractère y sont-ils pour quelque chose. Son autoritarisme, cette manière d'assener ses vérités, d'étriller les uns et les autres ont dû réveiller chez plus d'un timoré des désirs de vengeance à retardement.

De surcroît, une mission dirigée par deux femmes peut *a priori* dresser contre elles quelque chef militaire vaniteux, jaloux de « son » désert. Et la bonne humeur de Marion, ses tentatives pour tempérer l'irritabilité de sa compagne n'ont pas toujours été un contrepoids suffisant.

Dans cette période incertaine où plane la catastrophe, ce dernier coup du destin ébranle fortement les nerfs d'Odette. Son deuxième plan pour sortir de ce climat d'attente a échoué.

Création du Service féminin français

Après ces huit mois d'attente, l'Histoire s'accélère. Le 10 mai 1940, Hitler lance sa grande offensive à l'ouest et, six semaines après, le 17 juin, Philippe Pétain, nommé la veille président du Conseil, demande à l'Allemagne les conditions d'un armistice.

Odette et Marion sont à Paris. Odette s'est occupée du service de presse de son livre, *Le Sel du désert*, qui sort en librairie le 10 juin dans la plus grande indifférence. L'éditeur P. Tisné n'a même plus d'argent pour payer l'auteur. Elles perdent les commandes qu'elles avaient espérées dans les journaux et à la radio. Les conférences prévues sont également annulées. Et bientôt, comme tant d'autres Français, elles vont être emportées dans la débâcle. Elles avaient pourtant décidé de ne pas quitter Paris, mais elles finissent par céder aux injonctions de leur voisine qui les implore de partir avec elle. Le 13 juin à 21 h 30, huit heures avant l'arrivée des chars allemands dans Paris déclarée ville ouverte, elles montent dans la voiture militaire du mari de la voisine, qui est commandant des sapeurs-pompiers.

Elles souhaitent gagner la Bretagne. En fait, elles se retrouvent à Joigny, le matin du 15 juin, juste au moment du bombardement du pont. Abandonnées par leur chauffeur pris de panique au milieu d'une armée en déroute, la voiture en panne, elles se joignent à un détachement du 3^e régiment colonial pour continuer leur route à

pied. Elles devront très vite se protéger du tir des avions qui pilonnent le pont. Odette, qui a traversé le désert et bien des périls, se souvient de l'exode comme d'un cauchemar mêlé d'« horreur et de honte multiples ». Elle était paralysée de terreur comme jamais elle ne l'avait été. « On est là comme des poulets à plat ventre dans la poussière. On ne peut ni se défendre ni relever la tête. On attendait simplement qu'on nous tue. » Ce n'est pas tant la mort qui la révolte, mais la soumission, la mort sans pouvoir se défendre.

Le soir, elles se réfugient au sud de Joigny dans une ferme désertée par ses habitants mais où tout le bétail est resté. Elles sont bientôt quatorze personnes dans la maison. Odette prend l'affaire en main et organise « son » monde ! Les autres réfugiés sont des familles d'employés du Métropolitain ; selon elle, non seulement ils n'entendent rien aux travaux de la campagne et portent les marques de la bêtise du peuple de Paris, mais encore ils font preuve d'un égoïsme foncier. Marion et elle décident d'un règlement : il est interdit de manger plus d'un animal par jour. Elles ne savent pas en effet combien de temps elles vont occuper les lieux ; elles ont le souci du bien d'autrui et veulent éviter que ces petits fermiers ne soient pillés. Elles nourrissent les bêtes, les lâchent dans le jardin et traitent les vaches – toutes tâches qu'Odette a apprises à Kervaudu, à la ferme des Chellet, attenante au manoir. Les seules bêtes qui lui posent problème, ce sont les canards qui refusent le pain trempé dans le lait ; elles finiront par se procurer un baril de son ! La vie s'écoule là une semaine, puis les fermiers reviennent. Reconnaisants des soins qu'Odette et Marion ont dispensés à leurs biens, ils veilleront à leur envoyer des provisions durant toute l'Occupation.

Les évacués commencent à être rapatriés. Un train ramène Odette et Marion à Montereau. Après quoi, elles devront faire la route à pied, à la manière de Mère Courage, en poussant leurs bagages sur

une charrette à bras. On imagine avec quel soulagement elles se retrouvent à Paris en ce samedi 29 juin 1940 !

Dès lors, Odette du Puigaudeau ne veut plus subir passivement les événements. Sans attendre qu'on la sollicite, elle reprend son projet et se lance dans l'organisation d'une œuvre de guerre en direction des prisonniers. Il faut rappeler que les « coups de filet » opérés par l'armée allemande entraînent, entre le début du mois de mai et la fin du mois de juin, la capture de 1 800 000 militaires français. De plus, l'article 20 de la convention d'armistice signée à Rethondes le 22 juin 1940 notifie que le sort des prisonniers de guerre français sera réglé par le traité de paix, mais aucun délai n'est fixé pour la conclusion de ce traité ! Nécessité faisant loi, la démarche d'Odette est désormais mieux accueillie.

En accord avec le Club des explorateurs, le Service féminin français (SFF) est créé en août 1940 par Odette du Puigaudeau et Marion Sénones. Elles ne sont que quelques bonnes volontés éparses, sans local, sans argent ni appui officiel. Ce n'est pas la première fois qu'Odette force le destin. Jamais elle n'aurait découvert la Mauritanie si elle avait attendu des ministères tous les laissez-passer ; Odette a retrouvé ses forces et est redevenue une femme de défi : « On ne construit rien de grand sans risque », réaffirme-t-elle avec hauteur.

Que risquent-elles d'ailleurs ? Quelques tracasseries seulement et, au pire, la censure dans la presse de leurs appels pour leur association. Les premières réunions ont lieu à leur domicile à Paris, 14, rue de Vintimille, et l'ouvrage du SFF commence à fonctionner avec dix personnes. La situation se débloque vite ; le Club des explorateurs leur confie son fonds de secours pour les prisonniers noirs, la Croix-Rouge leur accorde une subvention de 2 000 francs, remboursable en chaussettes, et l'Office algérien d'action économique les abrite dans son local du 28, avenue de l'Opéra.

Elles définissent le but et les principes de l'association. Le but est de « servir la patrie dans un esprit d'entraide et de dévouement ». Les adhérentes seront volontaires, bénévoles et auxiliaires du travail social. Elles travailleront en collaboration et sous le contrôle de personnes officiellement autorisées, pour lesquelles l'entraide est une profession légale et rétribuée. Aucune considération d'ordre politique, religieux ni d'intérêt personnel ne devra intervenir entre les membres. Les services projetés sont multiples et couvrent l'aide aux prisonniers, aux familles, à l'enfance, aux malades...

Odette veut se démarquer des autres œuvres et éviter les écueils qu'elle y a observés, « afin de couper court aux pièges de la vanité et de l'ambition qui en ont fait trébucher tant alors que plus d'humilité les aurait faites belles et fortes ». (« Servir », dans *La Gerbe* du 31 octobre 1940.) Il n'y aura donc ni directrice ni présidente, pas même de distinctions honorifiques.

En fait, Odette tient à rester maîtresse à bord. Les postes vacants suscitèrent bien des convoitises dont, au moins une fois, elle sut tirer profit. Elle reçut son premier don d'une de ces honorables dames patronnesses à laquelle elle avait fait croire qu'elle lui accorderait le fauteuil de présidente ! Cinquante couvertures de belle laine peignée qu'Odette envoya, sur-le-champ, à des soldats démunis qui allaient être transférés de l'hôpital à la prison. Et elle resta ferme sur ses principes. Elles sont toutes là au même titre, celui de « servantes de France », et le seul honneur qu'elles briguent, c'est « servir ». Tel est le mot d'ordre qu'Odette voudrait voir inscrire en lettres d'or au fronton de toute œuvre.

Elle s'investit complètement dans le SFF et abandonne toutes ses activités littéraires personnelles. Elle veut donner un exemple de ce qu'il faudrait faire dans cette période d'« étrange défaite » pour participer au « renouveau » de la France. Elle se prépare, hantée par

ses rêves de gloire, à mener à travers le SFF une grande campagne pour entraîner les femmes. Il ne faut pas qu'il soit une œuvre banale, étroite, comme tant d'autres. Il faut qu'il devienne « un grand mouvement d'âme et de cœur ». Elle veille elle-même à mettre sur pied un programme d'animation culturelle et institue les causeries du jeudi. « C'est en elles seules que nous puiserons le souffle et l'énergie qui soutiendront nos autres efforts et leur donneront tout leur prix. Il faut que l'élément intellectuel de notre programme soit l'esprit qui anime et dirige la matière. » (Compte rendu du 27 février 1941.)

Les premières conférences organisées seront celles de Mme C. Rosenbroijer sur l'Union des lottas finlandaises, de Marion Sénones sur les femmes sahariennes, de Marcelle Serval sur Lucile Desmoulins. Mme Castelot, amie d'Alphonse de Châteaubriant, parlera de la dernière reine de France, des organisations féminines allemandes et la comtesse de Polignac, des foyers du front. On ne manque pas d'être étonné par l'écart entre les intentions affichées d'Odette du Puigaudeau, son désir d'insuffler un esprit nouveau, et la personnalité des oratrices ainsi que certains thèmes retenus.

Arrêtons-nous sur le premier sujet proposé, l'Union des lottas. Odette en donne un long compte rendu dans *La Gerbe*, « hebdomadaire de la volonté française », fondé en juillet 1940 par Alphonse de Châteaubriant. Elle veut persuader ses lecteurs que si nous avions eu en France l'équivalent d'une telle organisation, qui compte en Finlande 200 000 adhérentes sur une population de 3 800 000 habitants, nous aurions résisté lors de l'attaque allemande.

Vous imaginez quelle aurait pu être l'influence de deux millions de femmes résolues, disciplinées, entraînées moralement et physiquement, soutenues par une foi religieuse et patriotique ardente. Deux millions de femmes veillant dans chaque quartier,

chaque village, ayant chacune un poste, depuis la travailleuse de l'ouvroir jusqu'à la guetteuse de défense passive – y restant quoi qu'il arrive –, aidant, guidant chacun dans la voie du devoir et de la raison. Et, lorsqu'une évacuation aurait été ordonnée, elles seraient parties avec les autres, assurant l'ordre et la dignité, secourant les mères trop chargées, les enfants affamés, et, dans les fermes vides, les bêtes à l'abandon. C'est facile de sauver une ferme, des centaines de fermes. Et nous mesurons maintenant ce que représentent, dans la vie d'un pays, les richesses d'une ferme !

Non, avec elles « cela » n'aurait pu exister...

Nous avons une vie trop facile, où l'égoïsme poussait dru...

Ce même jour, le 23 janvier 1941, dans le même journal, à côté de ce premier texte signé O. Loyen¹, Odette rédige un autre article sur la National Sozialistische Volkswohlfahrt (NSV), l'Organisation nationale-socialiste pour le bien public, œuvre d'entraide et d'éducation sociale allemande qui n'est rien d'autre que l'organisation féminine nazie. Le prétexte saisi pour décerner un deuxième tableau d'honneur est l'arrivée à Paris d'un groupe de ces personnes « hautes en qualités morales venues porter secours, par humanité », dit-elle, au flot de réfugiés français qui refluent vers le sud.

La NSV, en Allemagne, a la charge de la population civile, en collaboration avec la Santé publique et l'Union nationale-socialiste des femmes. Comme toutes les organisations nazies, précise Odette, elle est construite sur le principe de la pyramide, cimentée à la fois par une puissante propagande qui stimule le zèle du pays entier et par un sentiment « d'affectueuse solidarité qui mêle intimement les diverses classes sociales ». Et Odette s'émerveille du patronage de célébrités politiques, tel le maréchal Göring – ce même Göring, l'homme de la « Nuit des longs couteaux » du 30 juin 1934 – venant

animer les campagnes de quête. Mais Odette est sans mémoire. Et elle poursuit sur le même ton, appréciant que ce soit le Führer en personne qui vienne clore les festivités et féliciter le peuple allemand de ses dons.

Nulle conscience de l'oppression nazie dans la position d'Odette. Pourtant, nous sommes déjà en janvier 1941. Inutile de préciser qu'elle restera longtemps suspecte aux yeux de certains pour avoir écrit de tels articles dans ce journal non moins suspect qu'était *La Gerbe*, germanophile dès la première heure. En fait, ce qui intéresse Odette, c'est d'édifier son œuvre d'entraide, de la rendre forte et efficace. Elle est aveuglée par ce but et recherche des solutions partout ! Ses réflexions morales sont complètement coupées de toute analyse du contexte économique, politique et social. Selon elle, certaines associations réussissent mieux que d'autres à résister et à affermir le lien social entre les membres d'une même communauté nationale. Prenons donc exemple sur celles-ci et imitons-les.

Le pire mal qui mine profondément la société, ce sont les égoïsmes individuels et collectifs. Là est, pour elle, la cassure radicale : ce n'est ni l'apparition de la « peste brune » ni la collaboration. De l'hitlérisme, elle n'a longtemps voulu voir que l'incarnation de l'ordre et l'image de la riche culture allemande. Quant à la collaboration, elle travaille d'abord sous son égide en toute tranquillité. Il faut cependant noter que jamais elle n'est tombée dans l'antisémitisme. Odette, qui a prouvé qu'elle était une femme avide d'aventure, de recherche, d'indépendance, s'aperçoit-elle que ses idées, loin d'être originales, rejoignent celles de la « Révolution nationale » ? Elle serait indignée qu'on la soupçonne d'emprunter au pétainisme les valeurs qu'elle tire de son propre héritage. Influencée, elle l'est par son système de pensée et non pas de l'extérieur. Cette femme, qui est allée au-delà de bien des tabous de son temps, se

nourrit de traditions et de hiérarchies à la mode de l'Ancien Régime. Et c'est tout naturellement, comme bien des Français de son milieu, qu'elle s'intègre à l'idéologie pétainiste – cela ne présageant rien de leur conduite future.

La guerre, comme tout événement traumatisant où la vie court à vif, est bon révélateur : elle grossit les vertus et les tares des acteurs. Odette n'échappe pas à la règle ; le « personnage » pris dans l'urgence n'a guère le loisir de rajuster ses masques et l'individu apparaît à nu ; complexe, contradictoire, avec toutes ses strates qui remontent à la surface, avec toutes ses réactions passionnelles, spontanées et calculées.

Où Odette du Puigauveau va-t-elle se situer sur l'échiquier politique ? Elle pourrait choisir la collaboration ; pourtant, elle ne fut pas une partisane du régime de Vichy, et elle manifeste rapidement une franche hostilité envers quelques-unes de ses « innovations ». Dans un article de *Paris-Midi*, elle donne la parole à une jeune étudiante du Quartier latin pour fustiger la loi du 11 octobre 1941 qui interdit aux femmes mariées la plupart des carrières intellectuelles et ordonne leur renvoi des postes qu'elles occupent.

Eh bien ! s'écrie avec véhémence une Corse de dix-neuf ans, la révoltée de la bande, je ne vais pas m'embarrasser de choix, de sacrifices et de conciliation ! On veut nous imposer ou bien une vie intellectuelle sans foyer, ou bien le mariage sans vie intellectuelle qui conduira les femmes à l'abêtissement, qui en fera un troupeau de petites bourgeoises pot-au-feu, non point compagnes mais servantes du mari, un mariage qui n'aura même plus le remède du divorce s'il tourne mal, et où la femme sans métier sera entièrement à la merci du mari. Moi, je n'en veux pas, de leur mariage-esclave ! Je prépare depuis deux ans le

professorat de lettres. J'ai déjà trois certificats et je continuerai jusqu'à l'agrégation. Si je réussis, j'aurai bien gagné, je pense, le droit de travailler ! J'ai le droit aussi à ma vie de femme. J'aurai les deux : un métier, l'amour et des enfants. Et nous sommes beaucoup d'étudiantes à penser ainsi !

Et voilà comment, au moyen de lois qui avaient pour but louable de retenir les femmes au foyer, on obtient le résultat paradoxal de les en éloigner².

Son autre angle d'attaque est la politique coloniale de Pétain qui ne fait que continuer les « traditions de l'adversité de la métropole vis-à-vis de ses colonies au lieu de s'engager hardiment dans les voies toutes neuves du progrès social, de les doter d'un personnel médical et d'un outillage sanitaire vraiment impériaux, d'écoles où on enseignerait aux enfants non plus que leurs ancêtres étaient les Gaulois, mais l'histoire de leur propre pays, dans leur propre langue³ ».

Selon Vichy, hors de l'Office du Niger et du Transsaharien, point de salut. Mais le salut pour qui ? raille Odette. Pour le caravanier, la ruine matérielle et morale est certaine.

Il faudrait savoir ce que transportera ce beau chemin de fer. Alcool ? Maladies ? Troubles politiques ? Ruine des arts et des coutumes indigènes ? Pitoyables candidats aux futures hécatombes, aux hôpitaux, aux camps de prisonniers ? La machine trace vite la route du malheur et de la corruption⁴.

Le seul label dont Odette aime se réclamer, c'est celui de « Saharienne ». Elle aime rappeler que si la France veut se sauver du

naufnage, elle a tout à apprendre de la société nomade. Et Odette, qui veut « redresser » la France, envoie la jeunesse s'éduquer au Sahara.

J'ai souvent préconisé un stage obligatoire au Sahara pour tous les jeunes Français des deux sexes, mais personne n'a jamais voulu m'entendre. L'idée est donc restée inédite. Je la livre gratuitement aux 728 chefs des groupements de jeunesse des deux zones. Ces petits Français apprendraient au désert des choses fort utiles à la Métropole. Ils y apprendraient, rapidement, le goût de la lutte, le sens des responsabilités, la nécessité d'aider son prochain si l'on veut un jour en être aidé, la saveur de la simplicité, le secret de joies autres que celles du ventre et de l'orgueil, l'habitude d'être poli avec des gens et des bêtes qui peuvent être redoutables quand on se croit plus malin qu'eux, et enfin l'art si utile de se taire et d'écouter⁵.

Citons encore ce dernier remède qu'elle prescrit pour aider à la renaissance : l'application des châtiments coraniques, autrement plus efficaces que la guillotine qu'elle déclare châtiment « inutile ». Elle nous surprendra toujours dans ses excès.

En bonne logique, un châtiment doit conserver le coupable en état de le subir et en livrer l'exemple aux consciences incertaines... Qui donc osera nier qu'un homme sans pieds ni mains incite mieux le spectateur à de sages réflexions qu'un guillotiné à deux mètres sous terre ?

Seulement, en ces temps de marché noir, de combines et de razzias diverses, de profits illicites sur le pauvre et le prisonnier, on pourra craindre que le système coranique adopté ne laisse pas assez de gens valides pour porter secours à tant de manchots⁶.

Aucune structure politique existante ne peut fournir une place à Odette. Fin janvier 1941, elle décide de ne plus écrire dans *La Gerbe*. Seuls subsisteront jusqu'à la fin de l'année quelques rares encarts publicitaires pour le SFF. Quand on l'interroge sur les raisons de sa défection, elle explique qu'elle a cessé toute collaboration à *La Gerbe* le jour où elle a appris que l'homme qui régnait en maître dans les bureaux du premier étage du journal était un agent allemand, le docteur Eitel Möllhausen. La rupture avec Alphonse de Châteaubriant est définitive quand elle refuse d'adhérer à Collaboration, groupe qu'il animera de 1940 à 1944, prolongement du comité France-Allemagne d'avant-guerre.

La séparation est alors violemment consommée avec l'oncle Sinet⁷ qui, armé de sa canne, faillit lui fendre le dos. Odette explique sa compromission avec le nazisme par son tempérament orgueilleux plus que par des motivations politiques. Odette arpente le monde et se mesure à lui avec son propre code de valeurs. Ainsi chevauche-t-elle différentes idéologies sans adhérer profondément à aucune. Et comme elle ne s'arrête pas aux étiquettes des partis, nous n'avons pas fini d'être surpris...

Revenons au Service féminin français dont nous pouvons suivre l'évolution grâce aux archives qu'Odette a conservées. Depuis sa création en août 1940, il ne cesse de grandir. Elles sont bientôt plus de quatre-vingts « servantes de France ». Le SFF compte même un adhérent homme, un marchand de ficelle qui assure gratuitement l'emballage et le transport des colis.

L'ouvrier, régulièrement approvisionné par Marion Sénones et Odette du Puigaudeau en laine, coton et étoffe, travaille à plein rendement. Soixante-dix colis contenant chacun un lainage (chaussettes, chandail ou cache-nez), du tabac, un jeu et des friandises sont distribués aux prisonniers du camp de La Celle-

SaintCloud et aux blessés de l'hôpital Bégin par l'intermédiaire de Maryse Bastié, la célèbre aviatrice, et de Mme Szymanska, toutes deux de la Croix-Rouge. Il faut en effet être membre de la Croix-Rouge ou des « Amitiés africaines » pour avoir accès aux camps.

Deux arbres de Noël sont organisés pour cent soixante-cinq enfants ; le premier dans un centre d'assistance sociale du 18^e arrondissement, l'autre pour des enfants d'artistes pauvres, à la Maison des intellectuels, boulevard de l'Observatoire. D'autres sections voient le jour : Mlle Zimmerman est chargée d'organiser la section de renseignements et Mlle Rosteau, celle du placement privé en faveur des adhérentes, puisque beaucoup parmi elles sont en quête d'une situation.

Le SFF obtient l'agrément officiel du Secours national en février 1941. La dernière section créée sera la section coloniale en rapport avec le Comité d'assistance aux prisonniers de guerre. Leur tâche est de visiter régulièrement les blessés sans famille de l'hôpital de Créteil et de « marrainer » des prisonniers originaires des colonies et internés dans les camps en France occupée.

Odette est un vrai tourbillon et s'active sur plusieurs fronts. Elle sillonne Paris à bicyclette à la recherche de stocks de laine et d'aliments. Elle est aussi chargée, avec Marion, de la propagande écrite pour sensibiliser le public à leur campagne. Elle court les journaux pour placer ses articles. *La Vie nationale* et *Camping*, où elle écrivait, sont bientôt interdits. *Sciences et voyages* lui ouvre ses colonnes. *Paris-Midi* publiera régulièrement ses chroniques jusqu'à la fin de la guerre.

Et dernière activité, peut-être la plus harassante, les démarches quotidiennes dans les coulisses des centres officiels chargés des prisonniers pour quémander subventions et appuis. Cette plongée au « pays des œuvres » ressemble pour elle à la longue traversée d'un

tunnel dont elle ne verrait pas le bout. À chaque fois, elle en ressort révoltée. Combien de fois ne note-t-elle pas dans son carnet, après des rencontres avec des responsables : « Il faudrait le tuer ou s'en aller – mais ne pas discuter quand on ne parle pas la même langue. » Elle qui se démène sans compter n'en revient pas de la torpeur qui engourdit ces œuvres coloniales. Elle n'arrête pas de protester et de dénoncer les fauteurs de cette incurie.

Des états-majors qui, là, échappent aux plus extrêmes limites d'âge, forment des comités, nomment des présidents, des bureaux et des commissions, font des paperasses, et chuchotent, en branlant du chef, que des plans sont « en gestation »... Depuis un an !... De quelle souris cette montagne de lauriers et d'étoiles va-t-elle accoucher ?

Question futile. L'important, vous l'avez déjà deviné, ce sont les présidents d'honneur et les dames patronnesses, ce ne sont pas les prisonniers, ce n'est pas ce qu'on envoie, mais QUI est chargé d'envoyer.

Le sort de milliers d'hommes sans défenseurs est, hélas ! entre ces mains incapables et séniles⁸.

S'inquiète-t-elle de savoir où sont passés les stocks de tabac, c'est elle qu'on accuse de participer au marché noir qui régnerait autour des camps et d'être la complice de ces voleurs qui revendraient tout ce qu'on leur envoie. « À quoi bon leur en envoyer encore plus ? » lui rétorque un colonel. Odette en reste muette et s'entend répliquer silencieusement : « Mais, colonel, puisqu'on leur donne, ils sont bien libres de faire ce qu'ils veulent de leurs cadeaux ! Est-ce que vous êtes tenu de fournir un certificat de vertu pour toucher votre pension ? »

Odette prend publiquement la défense des prisonniers d'outre-mer et réclame pour eux les mêmes droits que pour les Français.

On les aimait bien autrefois quand ils défilaient avec clique et fanfare ; l'envol de leurs burnous, le rouge de leurs chéchias et de leurs larges ceintures, leurs visages d'ambre, d'acajou et d'ébène donnaient aux revues un cachet exotique et flatteur. Et le Français moyen, qui d'ordinaire n' imagine pas grand-chose au-delà de sa rue, se gonflait d'un orgueil imprévu et naïf à cette notion évidente de son propre empire.

C'étaient les armées d'outre-mer. Ça faisait grand et riche. Et puis, c'était rassurant.

Passé le temps des parades, ils ont rempli le devoir qu'on attendait d'eux ; ils se sont battus en héros, sans même savoir pourquoi, et, de Dunkerque au sud de la Loire, ils ont « tenu » tant qu'il fallait pour protéger les retraits stratégiques de cette étrange guerre...

Je ne demande pour eux qu'un petit bout de papier : l'étiquette de colis bimensuel, barrée de rose ou de bleu que nous connaissons tous... Car les prisonniers internés en France, n'étant que des « indigènes », n'ont point de ces étiquettes roses ou bleues qui limitent les envois (précaution bien superflue en ce qui les concerne !) mais qui permettent d'acheter dans les mairies des denrées introuvables ailleurs. Résultats : un paquet de « gris » vaut 1,50 franc à la mairie s'il est destiné à un prisonnier français, et 6 francs, plus l'ennui de faire la queue devant un bureau de tabac, s'il est destiné à un prisonnier colonial. Est-ce juste⁹ ?

Ces initiatives proposées par Odette restent sans effet, et le SFF ne devient pas un grand mouvement féminin. Notre « franc-tireuse », qui

ne voulait pas être une obscure dame d'œuvres mais galvaniser les énergies pour construire un monde plus fraternel, commence à désespérer. Elle note dans son carnet en juin 1941 : « C'est une meule de moulin que je me suis attachée au cou. C'est trop lourd, c'est abrutissant... »

Mais n'est-ce pas une rêverie à la Bouvard et Pécuchet qu'Odette a échafaudée pour son œuvre ? Écoutons-la l'énoncer à haute voix à la réunion du 6 février 1941 :

Imaginez avec moi la grande maison qui serait la nôtre, celle de la femme française. Tout y serait commode au travail, joli à l'œil, sans luxe inconvenant. Chaque section y aurait son bureau. À côté de l'atelier de travail manuel et du vestiaire, il y aurait la salle de travail intellectuel, la bibliothèque avec ses cours gratuits et ses réunions du soir, la salle de musique et de culture, les installations nécessaires aux consultations médicales et aux cours de puériculture et d'arts ménagers, et le salon où chacune de nous pourrait se reposer entre deux courses et recevoir des amies, comme chez elle puisque dans cette maison commune, chacune serait chez elle. Nous aurions, au rez-de-chaussée, le bureau de renseignements, celui de placement, des salles d'exposition et de vente pour les artistes et les artisanes, et, au sous-sol, une salle de spectacle pour les conférences, les concerts, les projections de films, toutes les manifestations de l'esprit féminin inspiré par l'art, le sens social, le folklore, le goût de la documentation. Et, bien entendu, au lieu de nos modestes comptes rendus, nous aurions notre journal.

Cette Maison des servantes de France aurait une annexe dans une campagne proche, la Maison de repos qui serait en même temps l'école de jardinage et aussi le refuge d'enfants délicats et

de mères fatiguées. De ces centres rayonnerait, comme une chaude lumière, toute notre action d'entraide, si belle, si convaincante que des filiales naîtraient partout, à la mesure des villes et des villages, sur toute la terre de France¹⁰.

Odette reste à hauteur de ses chimères et se scandalise que la réalité ne suive pas son grandiose programme. Et elle enrage de plus belle de voir l'écart se creuser au long des mois. Elle ne changera pas de modèle et préfère condamner le projet à disparaître plutôt que de l'adapter.

Le manque d'argent devient crucial. La générosité publique s'épuise et les subventions officielles sont rares. Et comme Odette refuse de s'inféoder à quelque groupement politique pour subsister, le dénouement est proche.

En avril, l'Office algérien d'action économique reprend sa salle pour y installer sa propre œuvre de secours. Le SFF déménage momentanément au 31, avenue de l'Opéra, puis, fin mai 1941, la Ligue française des auberges de jeunesse le loge 38, boulevard Raspail. Le 1^{er} octobre, la salle est rendue aux Auberges, qui en ont besoin. Ses moyens ne lui permettant pas d'en louer une autre et aucune proposition gratuite ne lui étant faite, Odette du Puigauveau met fin au SFF en tant que mouvement organisé. Seul subsistera un petit groupe de « servantes » qui continuera le marrainage de quarante prisonniers sans famille.

Quarante-cinq ans après, quand elle se remémore cet épisode de sa vie, elle insiste avec fierté sur l'autonomie du SFF, son caractère antihierarchique et sur la prouesse de ne pas avoir créé une œuvre de bienfaisance française, tricolore et « patriocarde » !

Le personnage qui émerge de cette période est celui d'un individu qui veut marquer son temps. Odette a toutes les qualités requises

pour le combat, la volonté de puissance comprise, mais il lui manque le sens politique qui permet de gagner. Dans ce jeu, elle s'est retrouvée d'emblée perdante, car ses cartes sont périmées. Noblesse oblige mais noblesse, encore une fois, n'est plus l'aune de ce monde !

1. Rappelons que le nom complet de la famille d'Odette est Loyen du Puigaudeau.
2. *Paris-Midi*, 21 août 1941.
3. *Paris-Midi*, 5 septembre 1941.
4. *Paris-Midi*, 27 mars 1941.
5. *Paris-Midi*, 30 juillet 1942.
6. *Paris-Midi*, 9 juillet 1944.
7. Surnom que la famille donnait à Alphonse de Châteaubriant.
8. « Les isolés », in *Paris-Midi*, 27 juin 1941.
9. « Les isolés », in *Paris-Midi*, 27 juin 1941.
10. Texte inédit.

Drôle de lutte

Quand Odette se désespère d'être d'un monde si « médiocre », elle se réfugie quelques heures dans le restaurant de son ami Brahim. Suivons-la.

C'est dans une petite rue studieuse, un lieu fort calme où, derrière le paravent ajouré qui ferme la porte, on a l'illusion d'être bien loin d'ici. Certes, l'Europe est un pays charmant et je me garderais d'en médire, mais, tout de même, il peut arriver qu'on ait envie d'être ailleurs, où la vie est simple, courtoise et fraternelle. Et silencieuse par surcroît ! Chez Brahim, il n'y a pas de TSF et le phonographe est cassé. Dans une pénombre bien africaine, on n'entend que le bruit léger d'une porcelaine sur un plateau et le murmure de conversations nonchalantes. Sur ces « bruits de fond », quelques noms se détachent : Ouargla, Marrakech, Kairouan ou Figuig, comme s'il s'agissait de villes toutes proches et quittées depuis peu.

Cela fait qu'on imagine aisément que, de l'autre côté du paravent d'ébène incrusté d'ivoire et de nacre, il y a une ruelle de sable où flotte l'ombre d'une palme que le vent balance au-dessus d'un mur rose. Ce qui me plaît là, outre cette poussière de souvenir et d'illusion, c'est une courtoisie délicate, la même courtoisie qui m'accueillait jadis sur les terrasses des ksour ou

bien au seuil des tentes, qu'elles fussent de seigneurs ou d'humbles bergers¹.

Ce fut tout à fait par hasard qu'Odette poussa la première fois la porte de ce café. On était au début de la guerre. Il n'y avait personne à l'intérieur, sauf le patron démoralisé derrière son comptoir, qui se demandait tristement ce qu'il deviendrait.

« Tout est perdu maintenant. Que Dieu me prenne quand il le voudra ! » Odette jetant un regard alentour le secoue, le conseille.

« Égayez-le, votre café, accrochez des rideaux. Vous verrez, ils reviendront vos clients ! »

Puis elle sort, traverse la rue, aperçoit une marchande de fleurs à son étal. Avant même d'y avoir songé, elle achète un bouquet, retraverse et dépose les petites roses rouges de Paris entre les mains de Brahim. Quelques jours plus tard, elle repasse et sent l'atmosphère changée. Tout reluit, propre et net, et Brahim n'est plus seul. « Il fallait bien pour les fleurs, lui dit-il, pour qu'elles vivent. » Et de ce jour, il la considéra comme la bonne étoile qui montre le chemin et il lui en gardera une reconnaissance émue.

C'est là qu'Odette aime se réfugier. On la salue à l'arrivée et les bénédictions l'accompagnent au départ. A-t-elle oublié ses cigarettes ? Aussitôt, on lui tend un paquet. Montre-t-elle quelques signes d'anxiété ? Brahim prend un tabouret, vient s'asseoir auprès d'elle et lui raconte de beaux contes orientaux. Parmi tant d'autres, Odette se souvient avec ravissement de l'histoire de l'homme qui cherche Dieu pour le battre. Cet homme était si pauvre qu'il n'avait que la poussière pour l'habiller. Il prend Dieu à partie et lui demande des comptes. Dieu empêche alors les vents de souffler, et le misérable se retrouve tout nu, n'ayant même plus le manteau de sable qui le recouvrait.

« Ô mon Dieu ! rends-moi mon sable ! »

Odette oublie alors ses soucis et cet esclavage d'œuvre où elle s'enlise.

Dans ce havre de paix, À *la felouque*, elle va rencontrer Mansour Iodko, un jeune homme qui s'habille comme un lettré marocain et écrit un livre sur le prophète Mahomet. C'est un Suisse, qui se fait passer pour un Russe musulman. À ce portrait s'ajoute le fait qu'il est un agent antinazi. Ce personnage n'étonne en rien Odette : elle aime ce type d'homme irrégulier, « hors la norme » ; tous deux sont enchantés l'un de l'autre, et bientôt une grande complicité les unit.

Odette prétend avoir fait accepter à *La Gerbe* une de ses nouvelles, intitulée *Mourad* et signée Asad Okdoi. Elle va même jusqu'à affirmer que des exemplaires du journal ont été envoyés au camp de Châteaubriant où les détenus politiques auraient accueilli avec joie la « collaboration » de leur camarade !

Tout ce dont Odette manque, de la roue de vélo avec pneumatique à la pelote de laine, Mansour, miraculeusement, réussit à le lui procurer. Ensemble, ils parcourent Gennevilliers à la recherche d'un local pour le SFE, rendent visite à des familles de prisonniers d'Afrique du Nord et éprouvent la même émotion devant tant d'hospitalité. C'est le désert qui fleurit au bord de la Seine ! Ils partagent, sans parler, le couscous et le thé de leurs hôtes et Odette, à son tour, les invite à venir chez elle, offre naturelle pour elle, qui lui permet, en outre, de dévoiler sa nature « saharienne » à son ami !

« Mansour m'a dit après qu'il avait été un peu déconcerté de cette invitation, me précise Odette.

— Pourquoi ?

— Eh bien, vous savez, c'est rare qu'une Française invite chez elle un ouvrier marocain. »

Ce sont les bienfaits de telles amitiés qui permettent à Odette de tenir le coup et qui la réconfortent. Au retour d'une promenade avec Mansour dans le bois de Vincennes, elle note :

« Soulagement de retrouver de l'air, des arbres, des fleurs, avec un compagnon vivant, avec quelqu'un qui a une foi, une conviction et vit en profondeur dans un espoir peut-être chimérique mais immense. »

Iodko, recherché par la police allemande, gagnera le Maroc en novembre 1942. Odette et Marion le retrouveront quelques années plus tard, devenu « l'honorable professeur de langue arabe-français, Michel de Iodko ».

Par son intermédiaire, elle se lie avec une secouriste russe, aux rubans bleu ciel noués à l'alsacienne, qui fait partie du groupe de résistance de l'Hôtel de Ville. Nadine Dolivo cache ses activités de conspiratrice sous les costumes les plus excentriques et pénètre à sa guise au cœur même de la Kommandantur. Odette restera en contact avec elle tout le temps de l'Occupation. Écrasée par un bus, alors qu'elle se rendait en banlieue dans sa famille, Nadine Dolivo mourra quelques jours après la libération de Paris.

Tout en consacrant la majeure partie de leur temps à construire le SFF, Odette du Puigaudeau et Marion Sénones rendent divers services à des résistants. Elles deviennent correspondantes de Guy Moquet et d'autres détenus du camp de Châteaubriant. Elles hébergent des évadés militaires et civils, des maquisards, des prisonniers, leur fournissent de fausses cartes de ravitaillement et d'identité.

Mais le temps n'est pas à l'héroïsme. Les jours qu'elles traversent sont des jours brisés, proches de la désespérance. Odette éprouve toutes sortes de malaises et ses crises d'asthme ont repris.

Témoin de sa détresse et de son mal de vivre, ce court tableau qu'elle brosse dans son journal en août 1941 de Paris, de son peuple et d'elle-même.

En allant au SFF, Marion et moi, je ne sais quel djinn d'autrefois, des temps faciles, nous a poussées à la terrasse d'un grand café du boulevard Montmartre. Et nous nous sommes amusées à regarder le film de la rue. Nous n'y passons plus jamais qu'à bicyclette, toujours pressées. Nous ne connaissons plus les « gens de la rue ». Cette halte, c'est une incursion dans un monde oublié.

Ils sont de la même race, de la même ville, plongés dans la même défaite, acculés au même avenir. Et ils passent, coude à coude, en file indéfinie, beaux ou difformes, ridicules ou sagement bourgeois, les belles excentriques avec des fleurs aux cheveux ou des chapeaux grotesques, les traîne-misère en savates, ceux qui courent vers leurs plaisirs, leurs gains ou leurs vies, ceux qui fuient des peines et des menaces. Tous pêle-mêle, tous dans la même main, sans lien entre eux. On imagine des romans, des drames ou des vaudevilles. Et on est obsédé jusqu'au vertige par cette humanité qui coule devant nous comme un ruisseau.

Parfois, on remarque un type d'homme ou de femme plus humain que les autres. On le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu ; on rêve un instant et on revient au troupeau amorphe et anonyme. En voici un qui se détache de la foule, qui reste un moment, indécis, devant le café et dont le souvenir, la maigre silhouette de clochard, va me poursuivre pendant des jours comme un remords et un insatiable regret.

C'est un homme jeune, au visage nettement dessiné, grand front, nez busqué, des yeux bleus durs, un visage intelligent, un peu cruel, avec je ne sais quoi d'aristocratique. Un pardessus jaunâtre, effrangé, flotte autour de son grand corps efflanqué. Des mèches pendent sous le vieux chapeau mou sans ruban ni couleur.

Il s'est approché, hésitant, puis, brusquement décidé, rejetant d'un coup sec sa musette sur son dos, il s'est planté devant le menu du café-restaurant « catégorie de luxe », et attentif, grave, il l'a lu, étudié, appris. Il a composé un menu de rêve avec poulet, glace et vin fin – un menu comme il en mangeait peut-être autrefois...

Et puis il a haussé les épaules à son menu et à sa faim.

Je ne pouvais pas le quitter des yeux. Entre lui et moi, il y avait l'invisible mur d'une vitre, l'invisible mur des habitudes et des préjugés. Ses yeux ont rencontré les miens. Il a souri, moqueur. Il a dit quelques mots de l'autre côté de la vitre, que je n'ai pas entendus. J'ai vu seulement remuer ses lèvres. Il a hoché la tête devant sa propre misère. Après, il est parti, s'est arrêté devant une vitrine d'orfèvre comme s'il évaluait tous les repas qu'on pourrait payer d'une seule pièce d'argenterie, Puis, il a disparu. Pourquoi ne l'ai-je pas appelé ? Quelle force d'inertie obscure m'a collée à ma chaise ? Il aurait fallu me lever, déranger des gens, sortir, aller le chercher de l'autre côté de la vitre, le ramener et le faire manger. Je ne peux même pas dire que je n'ai pas osé, que je n'y ai pas pensé. Je ne pensais qu'à cela. Non, vraiment, je ne sais pas pourquoi je suis restée là, le cœur battant et les jambes paralysées. Cela devrait être si simple, si significatif, le geste vers un homme qui a faim. Et voilà, au contraire, que l'instinct faussé vous retient d'agir et ne vous cause qu'un remords obsédant².

Cette vitre, cette séparation prend une valeur onirique : on voit l'autre et on ne peut entrer en communication avec lui. Odette se heurte à une frontière invisible qui lui est infranchissable. Lancinante nostalgie... Elle reste pétrifiée, repliée sur elle-même, malgré son

désir si intense de rejoindre l'autre, incapable d'émettre un signe en sa direction alors qu'il est à portée de main.

1. *Paris-Midi*, 2 août 1941.

2. Texte inédit.

Faux départ : l'impasse

Odette n'a plus la force de nourrir ses rêves. Elle sent sa vie se rétrécir comme peau de chagrin. Le seul remède pour s'évader, c'est de se tourner vers l'Afrique.

Le hasard aidant, ainsi que les recommandations de Delavignette, directeur de l'École de la France d'outre-mer, elle reçoit une commande des éditions Grasset, en décembre 1941, pour un ouvrage sur la transsaharienne. Marion Sénones composerait l'illustration.

Sa joie éclate ; le voilà, le prétexte inespéré pour repartir vers le désert. L'avenir – au moins le leur – est à nouveau plein de promesses. Odette retrouve son élan et se voit déjà reprendre la vie de nomade. Son métier d'écrivain abandonné depuis deux ans et demi va lui être rendu dans le soleil et le silence de l'Afrique. Le travail demandé est un livre de propagande coloniale autour du chemin de fer transsaharien et de la Société d'irrigation du Niger. Le contrat est signé en février 1942.

Elles traverseront l'Algérie et le Soudan pour réunir une documentation sur les travaux prévus et sur les mœurs et coutumes des populations qui y vivent. Cette partie littéraire de leur voyage les mènera d'Alger à Tamanrasset, Gao et Bamako, et les frais seront couverts par le crédit ouvert chez l'éditeur. Le secrétariat d'État aux Colonies les autorise à effectuer leur recherche par une lettre signée du capitaine de frégate M. Caron, directeur du cabinet. Le gouverneur général Brévié, ministre des Colonies, les encourage aussi, souhaitant que cette prochaine tournée soit aussi bénéfique que les précédentes à la propagande coloniale. Déjà, grâce à l'intervention du gouverneur Chatel, des laissez-passer pour Alger seraient à leur disposition au ministère de l'Intérieur à Vichy. L'affaire paraît en

bonne voie. Odette veut, parallèlement, greffer sur ce tronc central des objectifs plus personnels et reprendre ses recherches d'archéologie et d'ethnologie dans la région de Oualata et de Tichit. Elle écrit à ce propos au professeur Jacob, directeur du CNRS, afin d'être chargée d'une mission dans le sud de la Mauritanie en remplacement de la précédente non réalisée, en 1940, dans le Sud marocain. Marcel Griaule, du musée de l'Homme, les aide à préparer ce projet. Fin avril, on lui confirme que la mission lui est accordée par le CNRS, ainsi qu'une subvention de 20 000 francs. Le 13 octobre 1942, elles devraient quitter Paris, puis, le 19 octobre, Marseille.

En fait, les accords restent de principe ; des litiges et des questions de prérogatives surgissent entre le CNRS et le secrétariat d'État aux Colonies qui vient de créer un centre colonial de recherche. Tous ces pourparlers qui s'éternisent vont leur être fatals. Le départ est finalement remis à fin octobre. Réserver des places sur un bateau pour Alger dans cette période troublée est aussi une gageure. Enfin, tout est prêt. Le 7 novembre, les dernières cantines sont expédiées, et Odette et Marion prennent leur billet de train pour le 9 novembre à 8 h 15. Mais il survient alors un coup de théâtre : dans la nuit du 7 au 8, cette même nuit où elles préparent leurs valises, les Américains débarquent en Afrique du Nord, occupant le Maroc et l'Algérie. La nouvelle les assomme !

On ne peut pas mettre en doute leur patriotisme, mais ce départ avait pour elles une telle importance qu'elles n'ont pas le cœur à se réjouir de l'événement. Ce qu'elles ressentent d'abord, c'est que c'en est fini encore une fois du beau voyage. Elles sont tout à leur affaire, ne voient que leur intérêt immédiat et oublient le combat contre l'occupant – combat auquel elles se sont pourtant ralliées dans leur pratique quotidienne.

Odette écrit dans son carnet :

Voilà donc vers quoi tendait cette inquiétude sourde et inavouée qui donnait un son faux à notre joie... Nous faisons l'autruche. Nous allons devant nous sans regarder le gouffre. Nous arriverions avant l'attaque. Nous filerions dans le Sud. L'essentiel était de toucher terre en temps voulu. Trop tard.

Le téléphone sonne sans arrêt. Parents et amis les conseillent. Mme Roullin, leur voisine, vient leur tirer les cartes. Face à ses espoirs qui s'évanouissent, Odette sombre dans l'amertume : « Les gens, les choses qui nous broient et nous dépècent depuis deux ans, s'accrochent : ils ne veulent pas que nous échappions, que nous vivions. »

Envers et contre tout, elles sont à la gare de Lyon le lendemain matin. À peine sont-elles montées dans le train qu'ivres de fatigue et de chagrin elles s'endorment. Elles sont réveillées à Moulin par le contrôleur allemand qui les oblige à descendre. Odette a oublié sa carte d'identité nationale. Télégramme à Paris. Encore une journée de morne attente et d'inquiétude. Elles se demandent, tels deux enfants en maraude, ce qu'elles vont dire à Vichy. « Comment expliquer à des gens sensés qu'on a refusé de regarder l'évidence, qu'on est parti quand même, droit devant soi, projetées par notre désir ? »

Enfin, ce sera seulement là, à Vichy, au ministère de l'Intérieur, dans un bureau des Affaires algériennes, qu'elles entendront ce que tout le monde leur dit depuis deux jours : l'Algérie est en guerre et il n'y a plus de bateaux pendant un temps indéterminé. Que faire ? Question sans réponse. Au moins faut-il récupérer les bagages à Marseille.

Une seule ira ? Non. L'expérience leur a appris une règle absolue : ne pas se séparer dans l'adversité. On parle de bombardements de

trains, de ports... La Wehrmacht a envahi le 11 novembre la zone libre. Au même moment, les Italiens ont occupé le sud de la France.

Le 14 novembre, Odette et Marion gagnent Marseille dans la nuit glacée : sans attendre, elles vont à la préfecture se faire inscrire sur la liste des rapatriés pour l'Algérie dans le vague espoir encore qu'un bateau les embarquera dans huit jours ou dans six mois.

Odette se traîne, en proie à la nostalgie et à la furonculose. Comme elle voudrait être encore une enfant et pouvoir pleurer un bon coup, mais les larmes retombent et pèsent sur le cœur. Sa seule distraction est faite de promenades au long du Vieux-Port. Et elle pense à Isabelle Eberhardt qui, elle aussi, à Marseille, au-delà de Fort-Saint-Jean, contemplait cette mer infranchissable et rêvait à la belle Afrique inaccessible ! Réussirai-je, moi aussi, à retourner là-bas ? se demande-t-elle.

On relèvera dans les carnets d'Odette, à d'autres époques de désarroi, cette référence à Isabelle. Dans les entretiens aussi, il lui arrive souvent d'établir un parallélisme entre leurs deux vies, d'en détacher ce même mélange de fatalité et de volonté, « cette fatalité qui les jetterait et les reprendrait et cette volonté qui les pousserait durement à créer des occasions et à bousculer le hasard. Elles seraient toutes deux butées à leurs désirs ; toutes deux incapables d'accepter la défaite ». Éloignées également d'un tempérament comme celui de Marion, plus détachée, plus résignée, incarnation d'une « sagesse un peu stérile, mais sagesse quand même pour finir », commente sa compagne, « et qui évite l'usure ! ».

Odette évoque d'autres ressemblances avec Isabelle : l'amour de l'Afrique, le goût de l'évasion, l'illusion de changer de peau en changeant de climat, de terre et de costume, la souplesse d'adaptation. En écoutant Odette parler de la « bonne nomade », on sent poindre une complicité souterraine qu'elle affirme clairement :

« J'ai toujours ressenti pour elle, comme si elle existait encore, une amitié fidèle, profonde, comme on en garde dans le creux de son cœur pour des amis lointains qu'on ne voit jamais, auxquels on néglige même d'écrire et dont cependant on reste secrètement proche, plus sûr et plus proche que de bien des amis présents. »

Plus d'une semaine s'est déjà écoulée dans l'attente de l'éventuel départ d'un bateau de rapatriement. Mais Odette et Marion doivent prendre une décision. Elles ne peuvent continuer à mener grande vie à l'*Hôtel Belle-Vue*. À 80 francs la chambre, le rêve coûte cher !

L'une comme l'autre sont fermement résolues à ne pas rentrer à Paris. « Leurs santés n'en veulent plus : elles sont à bout, corps et âme. » Au moins ici, il y a la mer, une nature adoucie, un ciel éclairé au grand soleil du plein midi. René Jouglet, directeur du bureau des éditions Grasset à Vichy, leur propose sa villa à Beauvallon, « le Portail Rouge ». Elles acceptent. Dernier transport des bagages. Elles emménagent dans ce nouveau cadre qu'elles trouvent agréable. Elles se soignent et se reposent. Odette commence à faire des projets et imagine qu'elle écrira encore des livres ! Elle cherche même à nouer des relations avec d'autres écrivains réfugiés dans la région. Elle rencontre le poète Paul Géraudy et Joseph Peyré, l'auteur de *L'Escadron blanc*. Mais son allégresse est de courte durée ; elle juge vite ce milieu suffisant et artificiel, « d'une vanité de vedette qui ne peut supporter la voix des autres ». Odette a peu de goût pour le rôle d'auditeur...

Elle se souvient encore des soirées organisées par les Peyré. Tout était réglé par Mme Peyré pour mettre en valeur les sempiternelles histoires sahariennes de son mari devant une assistance béate d'admiration. L'évocation de westerns ensablés ne pouvait guère impressionner notre voyageuse qui avait échappé à de vrais rezzous ! Peyré n'était même jamais allé au Sahara, prétend-elle. Il empruntait

les matériaux de ses récits à son frère Émile, médecin militaire dans les troupes coloniales. Odette, ulcérée par ce « nouveau Tartarin », ne renouvellera pas ses visites. « Je donnerais bien tous les hommes de lettres de Beauvallon pour une heure avec cette vieille bête de Brahim », note-t-elle.

Le seul qui trouve grâce à ses yeux est son ami l'écrivain juif Edmond Fleg qui habite la montagne proche.

À causer avec lui, on prend un bain moral : quelle élévation d'esprit et de sentiment ! quelle perception mystique de la vie ! et quelle dignité résignée dans le malheur¹.

De cette côte azurée, Odette ne verra bientôt plus que les noirceurs. Le ravitaillement devient difficile : on ne trouve rien dans les boutiques. Elles vivent sur les réserves africaines qu'elles avaient rassemblées pour leur voyage et les rares colis que la tante Louise leur envoie de Nantes. Les finances se tarissent. Cette fois, elles tombent malades toutes les deux. Marion, qui a considérablement maigri, perd toute énergie. Odette, qui ne tient que par la force des nerfs, est complètement épuisée et subit une nouvelle crise d'asthme. Elles n'arrivent plus à travailler. Depuis six mois, Marion a écrit deux nouvelles et fait deux conférences, alors qu'Odette a rédigé trois chapitres de son livre sur les Almoravides. Elle finit par détester la Méditerranée et les Méridionaux dans leur ensemble, qu'elle voue aux gémonies comme « pourriture de l'Europe » !

Il faut que l'on s'évade de cet horizon bouché, de ces feuillages immuables, de ces barreaux de cage en troncs de pins. J'ai pris ce pays en grippe. On y vit en marge de la vie, replié sur soi-même,

rétréci à soi-même. Chacun couve dans son coin son infime petite existence. L'égoïsme gagne et appauvrit².

Devant tant de gâchis, elles se décident à partir. Restent encore les places à louer ; les trains sont bondés et, même au marché noir, il est difficile d'acheter des billets. Le 10 juin 1943, elles quittent Beauvallon, le cœur rongé par l'amertume du voyage raté et par la vacuité de ces derniers mois.

1. *Carnets*.

2. *Ibid.*

Retour à Paris

Triste retour gris et froid, sans illusions. Odette, qui ne supporte pas l'inactivité, reprend dès juillet avec Marion la direction effective du SFF dont seule la section « marrainage » a survécu. En octobre, le SFF s'occupe de 300 « filleuls » internés en France dans les stalags ou en traitement dans les hôpitaux militaires, et leur envoie chaque mois un colis et une lettre. Les prisonniers d'Afrique du Nord et des colonies sont environ 30 000. Odette se heurte aux mêmes problèmes qu'avant son départ : trouver des dons et des subventions, se colleter avec les services officiels d'assistance, lever des scandales derrière la disparition de vivres normalement affectés aux secours, dénoncer le vol de colis par les « hommes de confiance » des camps.

Elle demande l'ouverture d'une enquête sur la situation particulièrement précaire des Sénégalais internés à la citadelle de Laon et sur celle des Malgaches et Nord-Africains du camp de Satory.

Le statut de prisonnier de guerre originaire des colonies est resté inchangé : pas de carte de tabac, ni colis, ni vêtement. D'ailleurs, même au service des prisonniers de guerre du ministère des Colonies et au ministère de la Guerre, on reconnaît que l'état des prisonniers coloniaux est « lamentable », que ces hommes sont « en haillons ». La sous-direction du Comité d'assistance aux prisonniers de guerre avoue ne livrer dans chaque camp que des chandails de rayonne kaki et des chaussettes de déchets de laine dans la proportion d'un

chandail pour une centaine d'hommes ! Quant à ceux qui travaillent en commandos, loin des camps, ils n'en reçoivent jamais. Les prisonniers du stalag 133, qui viennent d'être envoyés en Belgique et en Hollande, y sont arrivés dans un tel état de misère que la Croix-Rouge belge a dû leur donner des secours d'urgence.

Odette du Puigauveau prend rendez-vous avec M. Salles, chef de la section coloniale à la sous-direction, dans l'espoir d'obtenir au moins quelque facilité d'achat permettant d'échapper aux tarifs exorbitants du marché noir. Vaine démarche.

À cette ingratitude des Français vis-à-vis des coloniaux, elle oppose ce florilège de courtoisie et de grâce musulmane que sont les lettres envoyées par les « filleuls » à leurs « marraines ».

« Madame Inconnue, avec tout ce que vous m'avez donné pendant les années de malheur, vous vous êtes construit un château en Paradis ! Signé : Tounsi ben Mohamed, Tunisien libéré. »

De Kennous, tailleur kabyle, Fr. St. 195, Onesse : « Ce que vous avez fait pour moi, je me souviendrai dans la tombe ! »

De Ahmed Ben Mohammed, garçon de café à Rabat, Fr. St. 221, Saint-Médard : « Quand je suis rentré du travail, j'ai vu votre lettre sur la table. J'étais si content que je suis allé me laver les mains au ruisseau avant de la toucher. »

Des mots ! direz-vous peut-être. Il y a aussi la générosité de ces seigneurs en haillons : le geste de celui qui envoie sa maigre ration de tabac à son parrain « parce qu'il n'a pas autre chose à lui donner jusqu'à ce qu'il soit rentré chez lui, en Algérie » ; de cet autre qui s'est privé de biscuits et de sucre pour envoyer à son tour un colis à sa marraine, écolière de dix ans. Et encore le geste de ce libéré apportant de la laine achetée à prix d'or « pour ses camarades restés prisonniers¹ ».

Quand leurs « filleuls » sont démobilisés, Odette et Marion se préoccupent de leur trouver du travail et les aident à réorganiser leur existence. Quant aux évadés, il faut bien les cacher. Odette se souvient d'Ahmed, le garçon de café de Ouarzazate, qui arriva rue de Vintimille, tout chargé des victuailles qu'il avait dû voler sur son passage. Il venait de s'évader de son camp après avoir assassiné une sentinelle allemande. Chaque jour, les prisonniers étaient amenés en petit train pour aller travailler sur un chantier et il avait profité d'un ralentissement pour s'enfuir. Il s'installe provisoirement chez elles quand, une nuit, des gendarmes français sonnent à la porte.

« Comment osez-vous réveiller de vieilles femmes seules, à 4 heures du matin ? Ne savez-vous pas qu'il est interdit de faire des enquêtes avant 6 heures, au lever du soleil ! »

Odette joue tellement l'indignée, les agonit de tant de sottises, qu'ils repartent sans faire de perquisition. Mais il n'y avait plus un moment à perdre. Odette file en toute hâte au bureau de triage pour les libérés des stalags demander une admission dans un foyer colonial. Là, ô hasard, elle tombe sur le fils du chef de gare du Pouliguen, qui arrange toute l'affaire : Ahmed sera habillé, logé et pourvu d'un travail.

Il vaut mieux éviter tout faux pas qui, non seulement mettrait en danger l'existence du SFF, mais aurait aussi des conséquences funestes sur leurs autres activités. Elles sont fermes sur leur engagement antinazi. Elles ont refusé plusieurs offres de collaboration, d'abord à *Er Rachid*, bimensuel arabe proallemand imprimé sur les presses des *Nouveaux Temps*, puis aussi au groupe « l'Empire ».

En décembre 1943, sur les instances de Nadine Dolivo, elles n'hésitent pas à héberger un jeune ouvrier inconnu, malade, sachant bien qu'il est recherché par la police pour son évasion du camp de

prisonniers politiques de Pithiviers. En juin 1944, elles le recueillent à nouveau quand les rafles policières redoublent dans les hôtels. Le jeune homme, Marcel Labarussia, un des secrétaires de la Jeunesse communiste, vient d'être opéré pour que disparaisse une marque signalétique au visage. Le docteur Busson, chef de service à l'hôpital Boucicaut, vient le soigner à leur domicile. Elles donnent aussi souvent asile à leur ami, l'écrivain juif Elian Finbert.

Le seul service qu'Odette faillit refuser à Nadine Dolivo concernera la fabrication de capsules de poison remises aux résistants chargés de missions périlleuses. En cas d'arrestation, ils pourraient ainsi se supprimer plutôt que de risquer la trahison sous la torture. Odette finit par accepter, mais pareille activité, dont l'issue était de mener non à la vie mais à la mort, la remplissait d'angoisse.

Depuis leur retour du Midi, Odette mène une vie plus calme. Elle n'est plus saisie par l'urgence d'agir. Elle ne croit plus au défi qu'elle s'était lancé en créant le SFF. Cette tension est tombée. Elle recherche des solutions de longue durée pour résoudre leur situation budgétaire qui ne cesse d'être critique – lancinante question qui la harcèlera toute sa vie. Elle tire fierté d'être toujours restée une travailleuse libre et indépendante, hors des institutions, de ne s'être jamais établie, mais à quel prix ! Ses affaires littéraires sont au plus bas. *Le Sel du désert* a été mal distribué. Les autres récits ne seront édités que beaucoup plus tard : *La Route de l'Ouest* en 1945, *Mon ami Rachid*, *guépard* en 1948 et *Tagant* en 1949. Ses travaux journalistiques tournés vers l'actualité ne lui rapportent rien. Elle voudrait trouver une source de financement régulière qui lui permette d'exploiter tous les documents archéologiques et ethnologiques rapportés de leur voyage. Faute de temps, ils ont été laissés en jachère. Le professeur Basset lui conseille de s'inscrire à un doctorat d'université et de présenter un sujet tel que les mœurs et les coutumes des Maures.

Odette retient la proposition et obtient une bourse en mai 1944, soutenue par l'africaniste Marcel Griaule. Elle s'inscrira aussi à la rentrée à l'École des langues orientales pour préparer un diplôme d'arabe sous la direction du professeur Régis Blachère. Cette dernière décision restera lettre morte. Quand on s'étonne qu'elle ne sache pas l'arabe, elle répond par une théorie sur l'apprentissage des langues. Au-delà d'un certain âge, les circonvolutions du cerveau ne sont plus assez souples et deviennent rebelles à toute nouvelle acquisition linguistique ! Naïveté ? mauvaise foi ? C'est le type même de fausse réponse qu'Odette nous oppose quand une question l'embarrasse. En fait, on trouve trace dans ses agendas de 1941 et 1942 de leçons d'arabe avec un de ses amis libanais, M. Mouradian. Elle a gardé ses cahiers de cours de grammaire et de vocabulaire rangés dans sa bibliothèque à Rabat à côté du manuel de Blachère, *Éléments de l'arabe classique*, annoté par elle-même. Elle sait écrire l'arabe, qu'elle utilise dans ses notes pour transcrire les noms locaux, et elle connaît, dit-elle, ce qui est nécessaire aux premiers échanges dans une conversation et les formules utiles au commandement ! Elle remplit le programme de base de tout chercheur désireux de déchiffrer une société étrangère. Et ce qui nous étonne, c'est ce minimum, quand on sait la fantastique énergie qu'elle peut par ailleurs libérer dans la mise en œuvre de ses projets. On ne peut pas s'empêcher de penser que cette désaffection est le symptôme de ses obscures résistances et traduit la singularité de notre personnage – en porte-à-faux partout où elle se trouve. Elle veut vivre au milieu des Maures, participer à leur vie quotidienne, elle dit partager leurs valeurs... mais elle ne parle pas leur langue. Pourquoi cette frontière de la langue maintenue comme un écart, comme un écran entre elle et eux ? Est-ce un garde-fou ? Peur de basculer sur l'autre rive, peur de perdre ses repères et de se perdre !

Odette s'installe dans un programme de travail plus réglé, et l'avenir proche, mieux assuré financièrement, s'annonce moins préoccupant : la voilà débarrassée de la hantise du lendemain en attendant que les traits radieux de l'Afrique resplendissent de nouveau à l'horizon.

1. *Paris-Midi*, 10 décembre 1943.

La Libération

Pour l'heure, il est une autre aventure qui se prépare. En juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie, et les premiers signes annonciateurs d'une libération parviennent à Paris. Le 19 août, l'insurrection éclate dans la capitale. Odette retrouve sa fougue, court les rues et tient un journal. Elle pensera inclure ses notes dans un livre. En fait, elles sont restées inutilisées. Pour nous, elles sont d'un grand intérêt, comme tout ce qui est saisi sur le vif. On y recueille son témoignage, ses réactions, à l'état brut. On est au plus proche du réel avant que sa fameuse « pudeur insurmontable » ne se soit livrée au gommage des sentiments.

On la découvre spontanément enthousiaste, emportée par la vague des premières journées, heureuse que l'on se débarrasse des Allemands, grisée de toute cette agitation nouvelle. Elle aimerait s'immerger dans la foule de ceux qui y participent pour être au cœur de l'odyssée. Et, comme toujours, une force invisible l'en empêche et, malgré elle, elle demeure sur la rive, en dehors du mouvement, spectatrice.

Ainsi écrit-elle le dimanche 20 août 1944 :

L'insurrection a débuté hier – grandi aujourd'hui. Comment rester comme un rat dans son trou ? Impossible de travailler, d'attendre sur place, avec ces salves de mitrailleuses qui crépitent

un peu partout, écho de la tragédie qui se joue dans la ville. Plus de radio, ni de journaux. Même menteurs, ils apportaient quelques nouvelles. Radio-trottoir, Radio-concierge en mettent un vieux coup !

11 heures. Partons chez Parvillée. On n'entend pas de fusillade. Rues animées et calmes. À chaque coin, guet de la Résistance : généralement trois hommes, quelquefois un ou deux, l'air de flâneurs. La plupart ont un sac à provisions à la main. Pour se donner un air inoffensif ? Ou pour transporter des armes ?

Beaucoup ont une allure d'anciens officiers, portent des décorations militaires. Des jeunes filent à bicyclette, s'arrêtent, échangent quelques mots, repartent. Atmosphère nerveuse, émouvante, tendue vers le drame. Des voitures allemandes passent ou stationnent au guet elles aussi, les fusils braqués. Coups de feu vers la Concorde, la Madeleine. Un officier allemand a tué un soldat devant la Kommandantur.

Vers 4 heures, silence. Étant en train de travailler, nous ne le remarquons pas tout de suite. Je vais au balcon, pour la centième fois. Comme par miracle, des drapeaux ont fleuri aux fenêtres. Sans même savoir de quoi il s'agit, nous en fabriquons un, en hâte, avec un carré de soie rouge à pois, un morceau de percale et un voile d'infirmière bleu.

Place Clichy, foule du 14 Juillet, joyeuse, vibrante, des drapeaux partout, jusque sur le Soldatenhafen. Au commissariat, une petite affiche dactylographiée : les chefs de la Résistance ont conclu une trêve avec les autorités allemandes qui se sont engagées à ne pas détruire les édifices publics et à traiter tous les prisonniers selon les lois de la guerre.

Quartier Clichy jusqu'à la rue Lafayette, discipline, gaieté, pavoisement. À partir de l'Opéra, plus un drapeau.

Rue des Pyramides, on déménage la maison Doriot¹. Des hommes de la Résistance jettent par les fenêtres des morceaux de paperasses, étoffes, vêtements, milliers de bouchons.

Des passants essaient de piller. Un gars fait la police. « Les nôtres ont été tués, il y a des orphelins à habiller. Tout cela est pour eux. »

Barrages rue Royale. Au Palais-Royal, des autos blindées surveillent le passage. De l'autre côté de l'eau, pas de drapeaux. Aspect sombre.

Devant *Les Deux-Magots*, la foule regarde un détachement allemand gardé ou protégé par la Résistance.

Cette insurrection, cette floraison de drapeaux quand l'ennemi est vaincu, tout ce sang des braves versé inutilement quant à l'issue de la guerre, c'est peut-être idiot, jugé avec la seule raison, mais moi je trouve que c'est bien que les Allemands aient reçu « ce coup de pied au C. », qu'ils aient vu ces drapeaux, cette joie de leur départ, et qu'ils aient appris qu'il y a encore des Français assez courageux pour se battre follement contre des tanks et des blindés, comme ça, en bras de chemise, avec un revolver ou un flingot dans leurs mains nues.

Lundi 21 août

Silence de mort toute la nuit et au début de la matinée. Les Allemands sont toujours là. La femme de ménage arrive bouleversée – des autos blindées circulent dans les rues, tiraillent sur les passants... Dans la matinée, canon.

Affiches rouges : ordre de lutte à outrance. Tout recommence.

Boulevard Saint-Germain, on dépave pour faire des barricades. Bagarres autour des ministères de la rive gauche. Le concierge des Colonies me conseille de ne pas venir parce qu'« on est en

effervescence ». Avenue de Clichy, premiers journaux de la Résistance collés sur les murs. Enfin quelques nouvelles. Les armées du Sud tiennent Marseille, Toulon, Aix et remontent la vallée du Rhône. Les bobards courent de porte en porte. Les Alliés sont à 50 kilomètres, à Melun, dans les faubourgs de Paris, à Alfortville. Ils entreront jeudi, demain matin. Ils entreront, Paris étant ville non défendue, etc. C'est à devenir fou.

Mardi 22 août

Premiers journaux qu'on se dispute. L'atmosphère de Paris est vibrante et fraternelle. On se sent plus solidaires. C'est un peu la façon de se « serrer les coudes » qu'on a eue au début de l'Occupation. Pourvu que ça dure !...

Rue des Dames, trace de batailles, barricades le long du boulevard des Batignolles ; coups de feu, rues barrées. Les combattants écartent gentiment les passants. « Pas par ici, on va tirer : un convoi allemand est attendu ! »

Et ils vous conseillent des détours par des chemins plus sûrs.

Retour affreux : fusillades rue de Prony, la rue des Dames en effervescence. De détour en détour, j'arrive devant la mairie du 17^e, en plein centre de Résistance. Après un coup de baroud, je file plus loin dans la rue des Dames. Service d'ordre très sévère : j'échoue chez des concierges gentils. On attend des « voitures ». Les « gars » sont en pleine fièvre. L'un d'eux est comme un diable. Son frère a été fusillé comme otage. Hier, il a tué à lui seul dix Allemands et fait plusieurs prisonniers.

Un Sénégalais a pris un petit tank, sauté dessus, tué les occupants avant qu'ils aient eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait. Des jeunes filles passent à bicyclette, roulant à toute vitesse sur le verre pilé qui recouvre la rue. Elles ont de petites

robes à fleurs, les cheveux flottants, des nœuds ou des boucles d'oreilles tricolores, des semelles « compensées » et des sacs fantaisie en bandoulière, dans lesquels il y a peut-être des revolvers et des balles. On tiraille : ça ne fait rien, elles passent en criant au guetteur : « Livraison ! » Et voilà. Quel courage doivent trouver les hommes dans la présence de ces petites guerrières qui les aident à se battre !

Ce doit être grisant cette guerre de rue, où tout s'improvise, où l'initiative est libre, où le courage individuel reprend sa place et sa valeur ! Marion et moi, incapables de travailler, la tête ailleurs. Bon ! On n'a pas d'armes à leur donner. Le personnel infirmier est suffisant. Et je n'ai pas envie de retrouver les cantines du Croisic et de la gare Saint-Lazare 1940, avec les dames importantes, la cohue de femmes dont on ne sait quoi faire et les bassines à vaisselle.

Le mercredi 23, on se bat dans son quartier autour de la place Clichy. Les Alliés sont encore loin et les insurgés manquent d'armes. La frénésie d'Odette, au fil des jours, commence à tomber. À l'exaltation succèdent le doute et le pessimisme quand elle se pose des questions sur les lendemains qu'on leur prépare. Le mot de libération ne résonne pas du même timbre aux oreilles de tous !

Alors maintenant, qui est ministre des Colonies ?

— Je n'en sais rien. Mais à la direction économique, c'est André, un gros bonnet de chez Michelin. Le ministère est occupé par le trust des caoutchoucs en liaison naturellement avec les trusts américains. Quand de Gaulle va venir, il remplacera les sous-ordres par des hommes à lui, mais le type des caoutchoucs restera, invulnérable.

Au ministère de la Production, M. Bloch :

— Et les gars qui se sont battus, savent-ils qui sont ces gens ?

— Mais non, et ils ne le sauront jamais !

Organisation du « prolétariat colonial » : dans dix ans les Maures habiteront des cases de tôle ondulée, porteront casquette et complets veston et fumeront la cigarette.

Mes enthousiasmes glissent de moi comme une vague qui se retire. Je me sens molle comme le sable. Depuis quatre jours, je m'exalte comme une concierge sur des drapeaux, des coups de pétard et des barricades, à propos de la victoire de tout ce que je hais le plus au monde – l'industrialisation.

Elle est jolie la liberté qu'on nous prépare !

Vendredi 25

Hier soir, bombardement intense, au loin. Entrée des Alliés dans la nuit. Chants, cris d'enthousiasme, des miliciens tirent du haut des toits. Feux d'artifice. Toutes les cloches de Paris sonnent à toute volée. Journée de bataille : cette fois, ça se passe entre militaires. Pour les choses de guerre, ça vaut mieux. Les troupes allemandes se rendent : elles n'attendaient pour cela que d'avoir en face d'elles des officiers et non pas des gamins.

Maintenant que je suis dégrisée (l'affaire des trusts et de M. Bloch !), je pense comme tous les gens raisonnables qu'il aurait mieux valu pour tout le monde attendre quatre jours de plus et régler la question entre gens de métier.

Je dois être versatile, ce qui est bien humiliant. J'ai, bien entendu, horreur de la guerre, cette sauvagerie de civilisés, et, malgré que j'en aie, je perds toute raison au bruit des coups de feu et au spectacle du courage, fût-il parfaitement absurde. Voilà

pourquoi Marion se moque de moi. Et je lui reproche de ne pas me freiner dès le début de mes enthousiasmes...

La libération de la France entraîne des changements dans la situation des prisonniers de guerre. Certains sont libérés par l'avance des forces alliées et regroupés dans les centres spéciaux répartis sur l'ensemble du territoire, d'où ils seront progressivement rapatriés. Les uns, au gré de leurs préférences, s'engagent dans l'armée régulière et dans les Forces françaises de l'Ouest. D'autres, ayant trouvé du travail, réintègrent la vie civile, ou se voient enrôlés d'office dans des groupements du génie qui opèrent pour le compte des armées anglaise et américaine. Beaucoup parmi ceux qui ont été affectés par les Allemands aux travaux des voies ferrées, des usines et des ports de la Manche, disparaissent au cours des bombardements et des combats.

Odette du Puigaudeau et Marion Sénones décident, à la fin du mois d'août 1944, de dissoudre la dernière section du SFF qui regroupait alors 90 femmes et marrainait 1 200 filleuls.

En juin, elles avaient reçu un prix de 4 000 francs de la Fondation Darracq, décerné par l'Académie française après un rapport de l'écrivain Georges Duhamel. Les ministères de la Guerre et des Colonies leur adresseront aussi des remerciements et des félicitations pour l'œuvre accomplie par le SFF.

Mais elles ne vont pas en être quittes si vite avec les prisonniers d'outre-mer. À force de batailler, peut-être ont-elles fini par être reconnues ? Au mois de décembre, c'est le service des affaires musulmanes du ministère de la Guerre qui sollicite Odette du Puigaudeau pour l'organisation d'une section de parrainage de Nord-Africains. Elle est déjà liée avec le CNRS comme stagiaire pour une thèse d'ethnographie sur la Mauritanie. Elle n'accepte qu'à

condition de faire équipe avec Marion Sénones, ce qui permettrait à chacune de garder du temps libre pour ses travaux personnels.

La section de parrainage fonctionnera de février à juillet 1945 sous la direction de Marion, Odette étant adjointe bénévole. C'est en somme le SFF qui continue sous un autre nom, mais avec des moyens accrus et tous les avantages que donne une situation officielle.

La vie quotidienne à Paris se réorganise peu à peu. Ceux qui étaient partis reviennent, et, tout au long de l'automne et de l'hiver 1944, on fait les comptes : c'est le temps de l'épuration. Au musée de l'Homme, que fréquente Odette pour travailler sur le matériel rapporté de Mauritanie, le climat est lourd, traversé de tensions entre elle et Paul Rivet, son directeur. Elles éclateront – à retardement – en octobre 1945. Elle apprend fortuitement que la commission d'ethnographie du CNRS, qui devait en juin lui allouer une bourse de stage, avait ajourné sa décision jusqu'en octobre, pour raison d'enquête sur intervention de Rivet.

Elle explose de fureur devant de telles méthodes. Elle s'étonne que l'enquête en question n'ait pas été ordonnée quand fonctionnait encore au CNRS la commission d'épuration devant laquelle elle aurait pu se défendre dans des conditions normales. Pourquoi ne l'a-t-on pas invitée à fournir des précisions sur l'attitude qu'elle a eue pendant l'Occupation ? Certes, elle est de la famille d'Alphonse de Châteaubriant et a collaboré pendant un an à *La Gerbe*, mais jamais elle n'a écrit d'article prônant la collaboration avec les Allemands. D'ailleurs, elle n'est ni sur la « liste noire » ni sur la « liste grise » du Comité national des écrivains français.

Pour lever tout soupçon, Odette constitue après coup un dossier. Ce n'est pas dans son habitude d'étaler des actions menées dans l'ombre. Elle est habitée par une native noblesse âpre et dédaigneuse de toute mise en spectacle, mais l'enjeu est trop grave. Son honneur

est mis en cause, et sa thèse est compromise si on lui supprime la bourse. Elle joint des attestations de témoins qui se portent garants de ses services : on relève les lettres de Nadine Dolivo, la secouriste, du docteur André Busson, de Claude Morgan, directeur des *Lettres françaises*. Il est très humiliant pour elle de devoir prouver sa bonne foi. Elle s'estimera la victime de la malignité de certains et maudira le musée de l'Homme à tout jamais, cette maison « où règne l'arbitraire le plus cynique ». Ses relations avec Rivet tourneront à l'hostilité déclarée et à l'invective. Elle l'accusera même d'avoir abandonné ses collaborateurs, membres du groupe Résistance, et de s'être enfui à l'heure du danger en Colombie quand Yvonne Oddon, Anatole Lewitsky et Boris Vildé étaient arrêtés par les Allemands en février et mars 1941.

Sa correspondance est riche de lettres où l'on voit Odette devenir insatiable dans le détail des preuves, une fois qu'est enclenché le processus d'accusation / justification. On frôle la névrose de persécution. Dans cette affaire du musée de l'Homme, Odette, à bout d'indignation, brosse ce portrait rageur de l'ethnographe – sorte d'exorcisme où éclatent ses talents de polémiste.

L'ethnographe du musée de l'Homme est un type d'homme qui parle très haut, qui se prend au sérieux et qui se promène à travers le monde avec un carnet de fiches. Il y a des choses qu'on peut mettre en fiches : l'objet, sa fabrication, son usage, etc. Cela compte, existe. Il y a les choses qu'on ne peut pas mettre en fiches : le charme de l'objet, le plaisir, la conscience de l'artisan, le décor dans lequel il travaille, qui influe sur sa mentalité, donc sur le style de l'objet, l'âme d'une tribu, d'un peuple, d'un homme. Cela ne compte pas, n'existe pas, l'ethnographe, absorbé par le détail concret, ne voit pas la ligne générale, l'univers abstrait,

spirituel. C'est pourquoi ces garçons qui ont couru le monde, qui ont vu plus de choses et de gens et de pays que les autres, sont plus naïvement vaniteux et puérils que les autres.

Tant mieux si l'ethnographe est intelligent d'avance, sinon l'ethnographie, loin de le développer, l'abrutira. L'ethnographie est une science aux succès faciles. Le fin du fin – avoir un bloc de fiches à la place de cervelle. (Notes manuscrites.)

Cette période de la Libération est marquée par un dernier coup de théâtre. Odette rejoint les rangs du Parti communiste français ! Marion eut-elle son mot à dire ? Essayait-elle de freiner les nouvelles ardeurs de son « volcan » ? Certes, ce lui fut une expérience, car elle y suivit tout naturellement sa compagne. « Elle ne m'aurait pas laissée seule, me dit Odette. Pensez donc, s'il m'était arrivé quelque chose... »

Cette décision d'Odette en étonnera plus d'un – surtout ceux qui ne l'avaient pas revue depuis le début de la guerre et qui, en raison de ses premiers propos, auraient pu redouter bien d'autres égarements !

Cet engagement, pas plus que les autres, ne s'explique par une démarche intellectuelle, mais relève d'une attitude morale. Le marxisme ne fut pas sa vérité mais son devoir. Elle s'est trouvée liée à des résistants communistes, et c'est leur courage, leur efficacité et leur sens du combat qui la font adhérer au parti. Elle ne sera pas plus traversée par le marxisme qu'elle ne l'avait été par l'idéologie nationale-socialiste. Elle reste entière, portée par ses propres valeurs. Le « Parti des fusillés », c'est pour elle la quête d'une solidarité retissée, d'une famille reconstruite.

Odette se soumet à la discipline de l'organisation et à toutes les tâches du militant de base, pliant bien des lettres, envoyant bien des

convocations et vendant à la criée *L'Humanité* chaque dimanche à la gare Saint-Lazare.

À la première réunion de cellule, la camarade Odette retrouva, ô hasard, le camarade Albert, l'ancien mousse du *Laurent-Émiliane*. Ils firent ensemble leur première vente de masse, et Odette aida Albert à préparer son exposé sur le problème algérien. Albert était content de son rapport qu'il terminait, sur les conseils d'Odette, en réclamant pour ce pays plus d'écoles et d'hôpitaux et le développement des ressources hydrauliques. Quelle ne fut sa déception d'entendre le secrétaire de cellule, le seul « vrai marxiste », traiter son texte de « petit-bourgeois » et lui reprocher d'avoir oublié de parler de l'Algérie comme « nation en formation », concept cher à Maurice Thorez.

Odette du Puigauveau ne trouva pas là non plus un champ de solidarité comme elle l'avait rêvé, mais un autre champ de servitude.

« Ce qui m'a détachée du parti, se souvient-elle, c'est ce manque de bonté, de cœur, de sentiment ; on redevient comme un petit troupeau de moutons qu'on mène à la baguette et là aussi je m'apercevais qu'il y avait des riches et des pauvres. »

Elle doute de l'idéal communiste, se lasse des activités qu'on lui propose, n'y voit bientôt qu'un gaspillage d'énergie et une mauvaise utilisation de ses facultés. Elle n'est pas persuadée qu'elle doive ainsi expier son double péché d'aristocrate et d'intellectuelle !

« Je sentais ce parti pris de nous donner toutes les corvées pour se venger : nous n'étions ni égoutiers ni institutrices primaires ! »

Elle ne supportera plus de passer ses soirées en face du portrait de Staline après l'avoir vu, dit-elle, trôner dans tout Paris dans les lieux les plus incongrus comme chez les corsetières ou les marchands de lunettes !

« Cette politique à coups de photographies, ça me rendait enragée. Et tous ces livres de propagande m'ennuyaient terriblement : si vous les lisez sans une conviction préalable qui vous aveugle et vous assourdit, vous remarquerez le jeu à chaque couture ! »

Elle quittera le Parti communiste deux ans plus tard, et restera néanmoins au Mouvement de la paix et au MRAP.

1. Jacques Doriot dirigeait le PPF (Parti populaire français), un des grands mouvements politiques de la Collaboration.

Troisième voyage (1949-1951)

Suis le chemin droit, le plus court, dût-il
passer par le sommet des monts.

Proverbe maure.

Ce nouveau voyage, deux fois différé par la guerre, l'heure paraît venue de le réaliser enfin. Souvenons-nous : faute de temps lors de leur dernier périple dans le Sud marocain et en raison aussi des disciplines militaires de sécurité en vigueur dans les Confins, Odette et Marion n'avaient pu que constater l'extraordinaire richesse archéologique de la vallée moyenne du Draa ; elles n'ont pas terminé l'examen des gisements préhistoriques découverts dans l'oued Aghemamou et à Bou Lanouar, et elles voudraient compléter des articles qu'elles ont publiés dans le *Journal de la société des africanistes* et le *Bulletin de la société préhistorique française*. Par ailleurs, en accord avec les éditions Julliard, elles envisagent de prendre les oasis du Bani, de Foum el-Hassan à Ouarzazate, comme sujet d'un prochain livre. Elles ont aussi en chantier un ouvrage ethnographique sur la vie maure, aux éditions du Pavois, et il leur plairait, pour approfondir leurs connaissances, de redescendre dans l'Adrar et de séjourner longuement dans le Hodh, à Oualata, où elles ne sont restées qu'un mois en 1937.

Comment repartir ? Comment obtenir des crédits ? Elles sont officiellement nommées chargées de mission scientifique par le ministère de la France d'outre-mer, mais aucune subvention n'accompagne ce titre.

Elles ont des liens avec des personnalités des milieux militaire, scientifique, universitaire, mais aucune réelle insertion

institutionnelle qui leur procurerait aide et sécurité. Avec le musée de l'Homme, qui aurait dû être un lieu d'accueil naturel pour Odette, les relations sont au plus mal. Certains chercheurs « lui en voudraient » d'aller piétiner sur des terrains qui sont la « chasse gardée » des diplômés, des vrais scientifiques armés d'un corps de doctrines et appartenant à une école. Nous avons déjà remarqué combien le sentiment d'être rejetée ou exclue lui était douloureux et comme s'éveillaient alors chez elle des bouffées d'agressivité. Ses rapports avec autrui sont faits d'élan, de sublimation et de déchirures. Peu importe qui a tort ou raison, mais une cabale naît, vite noyée dans une pluie d'attaques cinglantes où elle se montre intransigente. « Je fonce tête baissée et je m'aperçois de ma bêtise », dit-elle. Trop tard ! elle a eu le temps de manier le sarcasme et le dédain avec tant de talent que ses victimes ne pourront que s'en souvenir. Les seuls milieux qui échapperont à sa vindicte sont l'Institut français d'Afrique noire et le Muséum national d'histoire naturelle. Pour cette dernière longue mission, elle reçoit les encouragements et les conseils du professeur Monod, directeur de l'IFAN.

Le professeur Urbain, directeur du Muséum, lui envoie des étiquettes tricolores qui lui permettront d'acheminer gratuitement les collections qu'elle réunira pour le Muséum. Si elle peut à nouveau ramener un guépard, celui-ci sera le bienvenu, lui rappelle-t-il.

Nos « chargées de mission » recherchent des appuis auprès du Protectorat français au Maroc et écrivent au général Juin, résident général au Maroc, afin d'obtenir l'accréditement des diverses autorités tant sur le territoire marocain que dans les Confins et la gratuité des moyens de transport nécessaires à leurs travaux : il leur promet son aide. Elles lancent aussi un appel auprès du gouverneur de Mauritanie, Chauvet, qui versera 300 000 francs. Un titre de mission leur est également attribué par l'AOF en octobre 1949

accompagné d'une subvention de 75 000 francs. Le commandant de l'Adrar les attend et il leur accordera toutes facilités et gratuités.

Être chercheur indépendant n'a jamais été une sinécure ! Après toutes ces démarches laborieuses, elles embarquent en décembre 1949 à Bordeaux pour Casablanca. À Rabat, elles reprennent contact avec les autorités officielles et s'assurent que le secrétariat de la Résidence prévienne de leur arrivée le général Miquel, commandant de la région d'Agadir. L'inspecteur des Antiquités marocaines, M. Antoine, se propose de les accompagner et de procéder à l'ouverture des tumulus qu'elles ont découverts en 1937 dans la vallée du Draa. Les services de l'Information sont très complaisants avec elles quand ils apprennent qu'elles ont l'intention d'écrire des articles sur la situation des Confins dans la revue *Continents* et dans le journal *Le Monde*.

Elles ne s'attardent pas plus et descendent à Marrakech où elles s'arrêtent juste le temps d'aller photographier pour un de leurs amis maures la zaouïa de Sidi Youssef Ben Ali qui vivait au XII^e siècle.

Elles arrivent à Agadir, où elles ne sont nullement « attendues ». Contrairement à ce qu'on leur avait promis, elles n'ont pas été officiellement annoncées. Elles n'ont pas non plus l'accord du général commandant les Confins pour leurs prospections. Elles avaient déjà gardé un fâcheux souvenir de ce fief verrouillé par le corps des Affaires indigènes, mais elles rencontreront, cette fois, plus de difficultés encore ! On peut craindre que leur réputation les précède. Elles sont déjà venues fureter sur ces terres et n'ont pas manqué de dénoncer certains comportements des militaires à leur égard. Par ailleurs, elles ne se sont pas laissé aveugler par la vitrine du Protectorat et ont signalé ce qui leur paraissait scandaleux et inique. Durant la guerre, elles ont aussi bataillé contre l'attitude de certains colonels ; l'a-t-on su ici ? Sait-on aussi qu'elles entretiennent des

rapports amicaux avec des membres de l'Istiqlâl¹ ? Une seule de ces rumeurs suffirait à rendre « méfiantes » les autorités militaires du Sud. De plus notables qu'elles, un haut fonctionnaire et un contrôleur civil de Rabat, se voient ce même mois refuser l'accès d'une circonscription vers l'est des Confins alors que la région est ouverte au tourisme !

Odette du Puigauveau, pour pouvoir continuer sa route, doit faire jouer ses protections, écrire bien des lettres à Rabat à la Résidence pour obtenir enfin l'autorisation de continuer sur Tiznit.

À chaque arrivée dans un nouveau poste se jouera le même scénario, car aucune autorisation n'est jamais définitivement acquise. De même que le général d'Agadir ignore celui de Rabat, les commandants, capitaines et lieutenants du Sud ignorent aussi hiérarchiquement le général d'Agadir... Odette sans relâche refera les formalités et sans relâche on la découragera, prétextant, outre l'insécurité, les ravins dans les montagnes et les bourbiers sur les plaines où seules les voitures de guerre « tout terrain » peuvent s'aventurer, comme si l'état des routes pouvait arrêter notre chamelière au long cours !

Odette trouve scandaleux qu'on refuse de les loger gratuitement aux Affaires indigènes. Les journées dans les gîtes d'étape sont à des prix prohibitifs. Les tarifs de location des chameaux sont doublés et atteindront jusqu'à 500 francs par jour. À Assa même, les *moghazni*² s'en indigneront et leur procureront des chameaux au prix normal de 150 francs. Quand tout l'arsenal des rebuffades est épuisé, on leur dresse des ordres de route réglés militairement jour par jour, au plus vite, sans liberté de travail ni de repos, en négligeant les aléas de mauvais temps possibles en cette saison, et des consignes strictes sont alors transmises par radio à tous les chefs de poste.

Ce climat est rude pour Odette qui se sent détestée, traquée, rejetée comme une paria. Dans son carnet, elle note qu'à Goulimine même, le service des Affaires indigènes leur interdit de fréquenter les *moghaznis*, leurs familles et les notables d'Assa à cause de la célèbre zaouïa où elles pourraient jeter le trouble... Reçoivent-elles le 29 février 1950 un mandat de 40 000 francs du général Juin à titre d'encouragement à poursuivre leurs travaux, les militaires n'y voient que le tribut qu'on lui verserait pour les renseignements transmis sur les Confins. La coupure est totale à Tindouf : on retiendra leurs passeports alors qu'elles viennent couvrir le *moussem*³ pour la radio. Leur logement au gîte d'étape leur coûte 1 000 francs par jour. Odette est si ulcérée qu'elle ira jusqu'à croire qu'on a voulu la supprimer. Qu'à cela ne tienne ! On veut les isoler, on ne s'occupe pas d'elles, mais elles, elles s'occupent et voient effectivement bien des réalités qu'il vaudrait mieux d'ailleurs ne pas révéler pour le bon renom de la colonisation.

Le secrétariat de la Résidence lui ayant demandé de faire preuve de « discrétion patriotique », Odette « huile d'abord soigneusement sa plume » et envoie elle-même ses écrits au contrôle du service d'Information qui les réexpédie à Paris après approbation. Elle en avait averti l'éditeur René Julliard dans une lettre datée de Tiznit le 9 février 1950. Ce n'est que plus tard, dans un article d'*Esprit* en septembre 1953, qu'elle divulguera clairement certaines des manifestations de cette « gangrène coloniale » qui ronge le Sud marocain. Elle décrit l'exploitation des femmes dans les usines de sardines d'Agadir et de Safi, la misère et la famine qui sévissent dans la basse vallée du Draa, faute de construction de barrages pour ranimer les palmeraies. Elle s'élève contre l'administration militaire qui protège des notables locaux cupides qui asservissent et pressurent les populations. Elle n'oublie pas la contrebande, qui règne de part et

d'autre de la frontière, multiple, sous forme de tabacs, alcools, armes, etc. Ce voyage tant désiré tournerait court s'il n'y avait quelques belles échappées dans la brousse loin des postes et des militaires.

Le séjour dans les Confins est ponctué de ces litanies qui s'enchaînent dans son carnet :

S'il n'y avait que des indigènes, comme on serait heureux... Comme la vie serait facile ici si nous pouvions nous arranger directement avec les indigènes... Que j'aime ces journées de brousse où l'on se sent loin d'une humanité bête et malfaisante... On se laisse engourdir dans l'illusion que cette vie simple va toujours durer. On oublie les lendemains plus arides que les pierres de cette brousse – oubli, trêve, repos. Plongée au sein même de la vie primitive...

Ces escapades auprès des populations, ces repos sous les tentes où elles trouvent refuge sont de trop courte durée. Faute de titres gratuits de mission, faute d'ordres officiels précis, livrées à la plus ou moins bonne volonté des militaires, assujetties à des itinéraires stricts, elles devront abandonner leurs projets littéraires. À peine arriveront-elles à remplir le programme de fouilles qu'elles s'étaient fixé.

Leurs recherches archéologiques sont pourtant très fructueuses dans le quadrilatère Goulimine – Foum Assaka – Foum Draa – Aouinet Torkoz. Le matériel recueilli – onze caisses d'outils dûment numérotés et étiquetés avec renseignements précis sur leur provenance et une centaine de relevés de gravures rupestres – est acheminé auprès de l'inspection des Antiquités marocaines. Malheureusement, elles sont contraintes de négliger tout un groupe de gravures qui leur sont signalées entre el-Ayoun et Taskala.

De février à fin mars, elles se livrent à une investigation systématique sur environ trois kilomètres des deux rives de l'oued Tamanart entre Icht et Foug-el-Hassan et complètent ainsi de quatre-vingt-huit gravures le groupe qu'elles avaient découvert en janvier 1937. Elles écriront un article sur leur travail pour le *Bulletin de l'Institut français d'Afrique noire* de juillet 1953. Elles passent le mois de mai à Assa et dans les montagnes bordant la rive droite du Draa, et leurs recherches dans cette région feront l'objet d'une note illustrée de dessins dans le *Journal de la Société des africanistes*, en 1952.

Le 13 juin, elles quittent avec joie Agadir. Mais cette descente en Mauritanie est loin d'être la descente de leurs rêves ; il n'y a ni campements ni chameaux jusqu'aux prochaines pluies – Dieu seul sait quand ! Et elles sont contraintes d'emprunter un convoi de quatre camions jusqu'à Atar, qu'elles atteignent en huit jours.

Ce que nous gagnions en vitesse nous le perdions en beauté. Le fracas des machines mettait toute poésie en fuite. La vitesse rétrécissait le paysage. Nous reconnaissons à peine celui-ci où nous avons vécu en pasteurs nomades et qui était demeuré dans notre souvenir si merveilleusement vaste, lumineux et paisible.

Pourtant, ce transport motorisé était bien celui qui convenait pour pénétrer au cœur de la Mauritanie nouvelle en marche rapide vers ce qu'on nomme usuellement – et quand on n'y réfléchit pas – le Progrès et la Civilisation⁴...

Comment retrouvent-elles la Mauritanie après douze ans d'absence ?

À Atar, Odette du Puigadeau, pleine d'amertume, se livre à un diagnostic implacable ; « la vieille » Mauritanie, celle qu'elle a vue telle qu'elle avait rêvé de la voir, n'existe plus ; « ce pays longtemps

endormi dans sa fière pauvreté, son goût de l'errance, son mysticisme, ses traditions archaïques, l'orgueil de sa liberté, ce pays hors du temps et du monde » n'est plus une terre isolée qui échapperait à l'Histoire. Les contrecoups de la dernière guerre l'ont brutalement réveillée.

Songeurs du haut de leurs chameaux, les Maures ont vu passer sur la Piste les convois de tirailleurs, les machines nouvelles ; ils ont suivi des yeux le vol des avions américains de la base d'Atar. Ils ont observé que les gens du Nord et d'Occident changeaient eux aussi. Privés comme nous, plus que nous – car leur simplicité réduite au maximum n'offrait point de marges pour les restrictions –, ils ont appris l'usage des monnaies, les salaires, le marché noir, la spéculation sur les marchandises entassées dans les chambres secrètes, et le trafic clandestin des caravanes qui cheminent sans bruit, par les nuits noires, sur le velours du sable⁵.

Après la guerre, on découvre un Sahara « utile », et ce qui n'était qu'un bout de désert devient un eldorado et fait son entrée inattendue dans les bulletins financiers ; 600 000 tonnes de cuivre à Akjoujt et une montagne de fer à exploiter à Fort-Gouraud d'Idjil !

À Atar, là où elles pensaient être accueillies par le général Trancart, c'est Pierre Messmer, le nouveau commandant civil du cercle, qui les reçoit. La Mauritanie vient de changer de statut : « Les épées disparaissent au profit des étoiles administratives⁶ ! » Encore une raison supplémentaire pour Odette de désespérer.

En face des Maures et non plus, comme jadis, à leur tête et à leurs côtés⁷, les Français qui les gouvernent sont eux aussi profondément modifiés, le vieil idéal colonial, la fierté de

représenter son pays, le goût de la belle aventure, de la brousse, d'une certaine forme d'ascétisme, la curiosité et le dévouement à l'égard des indigènes – tout cela est périmé... « Nous sommes ici pour administrer, non pour nous faire des amis », me dira un résident⁸.

C'est bien la fin d'un monde et les premiers chapitres de son sixième récit de voyage scelleront pour un dernier tour de piste l'épopée héroïque du Sahara « militaire », la grande parade des méharistes combattant le guerrier arabe brave et farouche dont Odette gardera toujours une aristocratique nostalgie.

C'est aussi là à Atar, dans ce creuset, qu'elle se forge définitivement une conscience anticolonialiste déclarée. Son anticolonialisme n'est pas né d'une opposition à la conquête mais de l'irruption du progrès, ce grand destructeur de la tradition.

Le progrès occidental apporte ce qu'il peut donner : un bien-être matériel limité, trop d'argent pour quelques-uns, une pauvreté et un labeur accrus pour beaucoup d'autres, et la suggestion tyrannique de besoins nouveaux. Au Sahara, il se heurte à une forme d'existence qui lui est diamétralement opposée, aux concepts spiritualistes, au mépris du travail manuel, au bonheur rude et simplifié des nomades, à une humanité parfaitement accordée avec la nature où elle se meut. On peut, ici mieux qu'ailleurs, prendre la mesure de ce progrès, en peser la valeur, en observer les démarches, les moyens et les buts véritables, le regarder agir comme une goutte d'acide qui ronge lentement l'équilibre et la paix de ce monde archaïque, et dont personne, jamais, ne pourra plus limiter la morsure⁹.

Que deviennent les Maures dans cette nouvelle situation ?

Elle note, là encore, un engrenage impitoyable. Introduisez dans un système clos le plus petit élément étranger et tout se délite ; le vieil équilibre de la société maure est ébranlé. L'industrie moderne détruit les richesses traditionnelles du désert et provoque en cascade des bouleversements. Après la gomme arabique du Sahel, la même mésaventure arrive au sel, entraînant la ruine du trafic caravanier, la sédentarisation des nomades, l'émigration vers les villes et les chantiers, la « promotion » du berger et du serviteur en prolétaire. Les liens tribaux se distendent, la politique bouleverse toutes les hiérarchies, et chacun devient citoyen, constate-t-elle avec amertume. Elle n'est pas pour le nivellement : chacun a sa place avec ses droits et ses devoirs dans un ensemble. L'égalité, l'idée de démocratie n'existent pas ; chacun a des aptitudes différentes, prétend-elle, ce qui d'ailleurs n'implique pas de jugement de valeur.

Son regard sur Atar est lourd de désenchantement

Atar, hier vieux ksar aux murs accueillants, est aujourd'hui une ville de négoce et de plaisir où elle se sent étrangère et traîne de longs jours d'ennui morne surchauffé et sans espoir.

À cause des tornades et des inondations, nos deux coureuses de pistes ne peuvent même pas seller leur chameau pour faire l'école buissonnière et s'éloigner de l'agitation de la ville vers la grande paix de la brousse. Elles sont logées au gîte d'étape, tenues en suspicion par le milieu français, et Odette se plaint des conditions matérielles précaires et humiliantes dans lesquelles elles vivent... et les mois d'hivernage n'en finissent pas de durer.

Pourtant, au milieu de cette déroute, elles rencontrent un îlot d'humanité, une dernière oasis qui leur donne à croire que tout n'est pas perdu. Au nord d'Atar s'étend le domaine de la Piste où résident deux militaires français qui dirigent les chantiers de cette route qui

doit relier le Maroc au Sénégal par la Mauritanie et traversera Agadir, Tindouf, Atar, Rosso, soit une longueur de 3 500 kilomètres. Il règne la même atmosphère qu'elles avaient connue lors de leur premier voyage chez les « gens de la Ligne » et chez les « Sans Fil », un esprit d'entraide et d'équipe sans considération de fortune, de grade ni de race, une même passion pour la tâche à accomplir. On sent poindre chez Odette l'admiration pour ces hommes qu'elle décrit attelés corps et âme à leur tâche quotidienne, tenaces face à leurs devoirs. Être fidèle à ses devoirs aurait plus de vertu, selon elle, que revendiquer ses droits !

C'est une bouffée d'air frais qui dissipe les brumes. Odette et Marion se sentent revivre parmi ces Français qui partagent la même conception de vie qu'elles. Odette découvre « parmi ces coloniaux les derniers blédards. L'oubli de soi-même au service d'autrui, le dévouement total à leur tâche, l'instinct du sauveteur qui les lance, quels que soient les fatigues et les risques, au secours des voyageurs, imprudents ou malchanceux – une solidarité fraternelle, qui va du capitaine au plus humble manœuvre, les unit¹⁰ ».

« Si vous vous intéressez à la piste, venez donc sur les chantiers avec nous », leur propose le lieutenant.

Dans ce marasme, Odette a tant besoin de se ressourcer, de se donner, ne serait-ce que l'illusion de croire à un coin de paradis préservé, qu'elle et Marion acceptent l'invitation. Elles profitent de la réouverture de la piste qui avait été coupée par les pluies pour enfin quitter Atar, le 26 septembre 1950.

Elles s'installent à Coppolani-Jreïda près de Nouakchott dans la demeure du capitaine de la piste. Elles sont au centre de l'administration de cette communauté de hors-cadres marginaux, dix officiers et sous-officiers qui commandent vingt-quatre chauffeurs et mécaniciens africains et cinq cents travailleurs maures et adaptent

aux réalités du terrain les ordres venus de Saint-Louis. Elles y resteront un an, car Odette, gagnée peu à peu par la mystique de l'esprit de la piste, décide d'écrire un livre sur elle. Les autres projets sont abandonnés. Marion, qui est âgée de soixante-quatre ans, n'est pas fâchée de devenir sédentaire. Elle accomplit les tâches de maîtresse de maison et reprend le crayon pour broser des portraits et des scènes de la vie maure. Elle s'occupe de transcrire contes et proverbes avec l'aide d'un interprète et prépare un roman. Elle se tient à l'écart de tout ce qui concerne la piste, qui est exclusivement l'affaire d'Odette.

Odette s'investit entièrement dans l'écriture de ce nouveau livre. Elle espérera même pouvoir le terminer pour l'inauguration d'un nouveau quartier de la ville de Rosso, le 14 juillet 1951, où aura lieu simultanément une exposition des plans de la piste à l'agence des Colonies. Elle s'attaque à ce travail dans l'allégresse. Elle court les chantiers entre Atar et Coppolani, tantôt à chameau, tantôt en camion, séjourne dans les bases et participe à toutes les activités quotidiennes des pistards. Elle se sent de plain-pied avec eux.

Parmi eux, fraternels, j'ai retrouvé la vie errante, les feux du soir autour desquels se noue l'amitié et les départs à l'aube, dans ses pauvres camions. Comme mes nouveaux camarades, je portais fièrement ses armoiries qui sont de sable à l'orbe de gueules chargé d'une autruche de sable ailée et panachée d'argent, becquée et pattée d'or, sur fond d'or¹¹.

Elle a l'honneur d'être adoptée par la grande famille de la piste. Elle devient un maillon de cette chaîne. Les pistards la construisent et Odette, prenant le relais, se transforme en écrivain public pour la raconter.

En fait, l'histoire qu'Odette va vivre ne sera pas une épopée. Odette dérape, sort de cette belle fraternité virile et tombe amoureuse d'un homme. « *La Piste*, c'est le roman de Pierre », découvre-t-on dans ce que l'on appellera le « carnet secret », sorte de journal intime consacré à cet épisode sentimental douloureux.

Et elle poursuit :

Me voici donc à écrire des notes de fille amoureuse, quel ridicule ! Et cet amour prime tout. Et je me démène pour trouver une situation qui me permette de rester en Mauritanie jusqu'à la fin de son départ. Maîtresse d'école à Atar ! Voilà où j'en suis, ce que j'accepterai pour garder un peu plus longtemps la chance qu'il me serre dans ses bras, en silence, de loin en loin.

On est sorti du mythe pour tomber sur la scène réelle du désir.

C'est Odette elle-même qui, m'invitant à prendre connaissance de tous ses carnets, les déposera un jour en face de moi, y compris ce « carnet secret » dont la facture matérielle est différente. Il est plus long, plus étroit et à spirale alors que les autres sont reliés. Après lecture, je l'interrogeai :

« Pierre ?

— Oui, se souvient-elle, il était le “chef” de la piste. Une amitié de passage vite oubliée. C'était un aventurier. Il a quitté l'armée et est devenu photographe à Dakar.

— Et vous avez vraiment voulu devenir institutrice ?

— Non, vous vous trompez. Vous me voyez demander un poste d'enseignante primaire ? »

Son air est tellement outré qu'on ne l'imagine guère en effet dans cette situation ; un document, pourtant, atteste bien que, le 17 avril 1951, Odette du Puigaudeau propose à M. Robin, inspecteur primaire

de Mauritanie, la création d'une école à Jraïf et postule pour la place. Elle reçoit une réponse positive le 25 mai. Son engagement est retenu pour la prochaine rentrée scolaire, mais l'école serait à Ouadane afin d'aider cette cité historique à survivre.

On aimerait poursuivre le dialogue avec Odette et parler de son livre *La Piste*. Mais là encore, nous n'aurons pas plus de succès. Elle nous en détourne vite, le jugeant le moins réussi de tous ses récits. Nous n'en saurons pas plus. Odette, désormais, s'est renfermée. Ne comptons pas sur elle pour ouvrir ce tiroir. Elle l'a fermé à tout jamais. Peut-être en a-t-elle même perdu la clé ? Ne reste que ce carnet qu'elle nous a remis si ostensiblement.

Elle en commence la rédaction le 23 février 1951 et l'interrompt le 9 avril. Elle est à Saint-Louis, depuis un mois déjà, occupée à dépouiller les documents des archives des Travaux publics, souvent malade, en attente d'une lettre qui n'est pas venue.

Jours de tristesse, de travail aride aux archives TP, d'attente dans un lit de malade. Et quand même, sous cette tristesse, un fonds parfois insoupçonnable de fierté et d'allégresse à cause de ce grand garçon qui, là-bas dans la brousse silencieuse, pense à moi et m'aime. Puis le 14, la joie folle de son arrivée lorsque je ne l'espérais plus. Sa gentillesse retrouvée. Et sa dureté d'homme qui se défend contre moi et contre lui-même.

Leur relation est déjà longue. Odette, qui a cinquante-six ans, habite depuis son arrivée en octobre avec ce « grand garçon » de quarante ans à la chefferie de Coppolani. Ils ont vécu un étroit compagnonnage, unis autour de ce projet commun, *La Piste*, dans une atmosphère d'amitié et d'amour. La maison de Coppolani, « la chère maison, le palmier captif qui chantait au vent de la mer, la nuit, la

maison blanche couleur de nacre au crépuscule, la plage claire, les sebkhas grises mélancoliques, tout ce décor si simple, si lumineux des souvenirs » d'Odette, on ne le connaît qu'à travers la nostalgie qu'elle en a. « Au loin vers le nord, la maison brille doucement comme un château féerique de nacre rose. »

Tout autour flotte un « paysage immatériel ».

Mais, peu à peu, tout s'est délité, et ce qui nous est donné à lire dans le « carnet secret » est la fin douloureuse de cette rencontre.

Les raisons de la rupture ? Rien n'est dit clairement. On peut supposer l'existence d'une autre femme qui attend Pierre et auprès de laquelle il s'est engagé. Il serait torturé à l'idée de voir souffrir Odette et s'efforcerait durement, dit-elle, de la détacher de lui. Au cours d'une discussion où ils ont parlé « cœur à cœur », Odette l'a rassuré :

« Ne te tourmente pas, laisse-moi me débrouiller avec moi-même. Le jour où tu ne seras plus seul, je saurai disparaître. Tu ne me verras pas souffrir. »

Il y eut à nouveau une embellie.

« Et nous voici légers, joyeux, revigorés, libérés tous deux de ce poids qui nous écrasait... Comme on est bons camarades à présent !... »

Et Odette inscrit ce dernier aveu de bonheur que je ne retrouverai pas en relisant le carnet quelques mois plus tard, car elle aura alors très soigneusement déchiré le morceau de page.

« Et le soir pour la première fois, nous nous sommes aimés dans la joie et non plus dans cette espèce de passion désespérée qui me jetait contre lui. »

Des tensions souterraines renaîtront, et leur histoire n'est plus qu'une alternance de joie et de désespérance.

Les portraits qu'Odette brosse de Pierre suivent cette courbe. Voici le premier.

Je pense à tout ce que cet être-là a vu, vécu, souffert. Trois ans en 1914, à Saint-Quentin sous l'occupation allemande. La guerre de 39, la débâcle de 40. Six ans d'Indochine. La fuite en Chine, l'évacuation, mourant, sur une civière, les blessures, les maladies, ses meilleurs amis, ses hommes tués, torturés. Quelle sensibilité résisterait ? Et je ressens une immense et tendre pitié pour ce grand garçon refoulé, malmené par la vie...

Plus tard, elle le dit « dur, nerveux, hostile, ironique... méchant. Est-il possible qu'on ait plaisir à être méchant contre des êtres innocents ou qui vous aiment » ? Elle avouera son impuissance :

Comprendrai-je jamais cet inconnu que j'aime. Je me heurte et me blesse contre ce mur. Le connaître, savoir comment faire pour le rendre heureux et avoir un peu de bonheur...

Odette boira la coupe du désespoir jusqu'à la lie, jusqu'à ne plus pouvoir travailler.

Je n'arrive pas à travailler et je suis angoissée de ne pas travailler. Je ne suis pas de ces romantiques qui vont disant « rien ne se fait de grand que dans la souffrance », quelle connerie ! La tête libre, le corps robuste, réchauffée dans une atmosphère d'amitié, voilà ce qu'il me faut à moi pour créer quelque chose.

Nous passerons les péripéties. Par ailleurs, on ne sait pas ce que Marion a pu penser du drame que vivait son amie. Les notes d'Odette ne révèlent rien. Quand Marion apparaît, c'est toujours pour être à ses côtés, apportant aide et consolation. *La Piste Maroc-Sénégal* ne sera pas achevée comme prévu et ne paraîtra qu'en juin 1953. Odette

refusera le poste d'institutrice, rentrera à Paris et enfouira cette histoire au fond d'elle-même... jusqu'à l'oublier ?

Nous nous attardons sur ce document, car c'est le seul en notre possession qui puisse aussi clairement témoigner de la personnalité de notre héroïne et de ses ambivalences. On pourrait citer d'autres expériences amoureuses, si l'on en croit des lambeaux de correspondance éparse, mais cela rejoindrait l'événementiel.

Le « carnet secret » nous fait pénétrer au cœur des ténèbres d'Odette jusqu'à ce point limite où la passion prend corps et achoppe sur son refus de la sexualité. Odette se condamne alors à ruser douloureusement et tristement pour la contourner et la masquer. Elle n'arrive même pas à nommer l'acte sexuel alors qu'elle s'est mise à l'abri du secret. Ses désirs physiques, elle ne les nomme qu'une fois : c'est « cela » – et encore, dans la dénégation.

Je ne veux pas qu'il croie que je suis venue pour *cela*. Je me moque bien de *cela*¹² ce soir devant des choses autrement graves, devant mon pauvre bonheur qui se dissout comme un mirage.

Pourtant, cette sensualité est bien réelle et tout le paysage alentour en est chargé.

Les mamelons de sable couverts de végétation s'espacent, deviennent petites dunes, se teintent de rose, se mêlent, s'étirent en longues dunes simples, molles, nues comme de jeunes corps, couleur ocre rose, poudrées de gris, nuancées de blanc crayeux par les coquillages fossilisés qui affleurent. Au loin, une vapeur rose vif, les dunes de Nouakchott...

On est pelotonné dans ce creux de dunes, sur ce sable doux comme dans les caresses d'un bras, dans le creux d'une épaule...

On aurait pu penser qu'Odette allait lâcher prise. Elle le laisse supposer en inaugurant le « carnet secret » sous les auspices d'Isabelle Eberhardt.

Je viens de découvrir et de lire les *Journaliers*. Étrange et émouvante confidence. Souvent j'ai projeté ou même commencé de noter au jour le jour les événements, les pensées, les joies ou les chagrins qui composent ma vie, comme toutes les vies, pour mieux en prendre conscience, plus nettement, et pour retrouver plus tard ces émotions dans leur fraîcheur. Le temps m'a manqué, absorbé par les travaux, les présences, les soucis.

Que me rendra ma mémoire, plus tard, de cette vie instable, incertaine, livrée aux hasards ? Toujours pauvre d'argent comme Isabelle. Il faut être en dehors des soucis d'argent pour faire des projets raisonnables, organiser son existence et réaliser des plans. Et peut-être vaut-il mieux rester accessible aux « sautes de vent », à l'imprévu, à la main de Dieu...

Après avoir noté ces affinités qui les rapprochent, elle revient quelques pages plus loin sur leurs dissemblances.

Mais je ne pourrais, avec l'impudeur et l'honnêteté d'Isabelle, décrire ici, pour moi-même, ce qu'elle nomme ses « ivresses ». Certes, elles sont nécessaires et bonnes. Je ne les renie point. Quand les bouches ne peuvent ou ne veulent pas parler, les corps avouent et donnent d'inexprimables certitudes. Mais un regard peut aussi avouer, presque inconsciemment, la vérité de l'amour. Et certains moments de pure tendresse nous lient aussi profondément que la chair. Et la passion d'un bras endormi. Et les mots balbutiés par des lèvres inconscientes...

Aveu biaisé où Odette détourne l'enjeu.

Car celui qui est l'objet du délit, celui qui n'a droit à l'existence que sublimé en signe désincarné de tendresse, d'amitié, de protection, est bien le corps ! L'image inscrite à longueur de pages est celle d'un corps – son corps, constamment malade, corps souffrant, vieux, laid, « mal ficelé », repoussoir de tout désir, de tout plaisir. Et à chaque maladie, bronchite, paludisme, fièvre s'enchaînant les unes aux autres, Odette pâle et affaiblie se consume dans l'autodépréciation. « J'avais si honte qu'il me voie malade, ruisselante de sueur par la fièvre... » « J'ai trop mauvaise mine. Honte de me montrer !... » « Entre les crises j'aperçois P., qui aide M. à me soigner. Quelle misère ! » « Les femmes généralement croient attirer en apitoyant. Je sais bien, moi, que P. est égoïste et qu'il aime ma santé, ma gaieté et mon “cran” comme il dit. »

Voilà notre fière Odette réduite à n'être qu'une femme entre toutes les femmes, misérable et pitoyable, alors qu'on l'aimerait pour sa force de caractère masculine. Cercle infernal. Rien ne pourra la délivrer. Odette s'interdit le bonheur et, impuissante, enregistre le naufrage.

Je suis écrasée par le sentiment de mon infériorité physique et morale, la sensation de me noyer en me débattant au milieu des choses qui me fuient, qui m'échappent, par ma faute autant que par celle de P.

On ne peut dissocier le « carnet secret » du récit *La Piste*, celui-ci renforçant la métaphore dessinée dans celui-là. Quoi que nous fassions, malgré nos efforts, la vie est un piège. Odette ne manque pas de lucidité sur le sort de ces communautés flouées par l'Histoire

où même le Bien n'engendre plus que le Mal quand elles sont à leur déclin.

Cette route dont on poursuit l'aménagement assure l'entrée de la Mauritanie dans le monde moderne et signe sa chute. Ceux qui la construisent sont leurs propres fossoyeurs ; ils favorisent la pénétration du progrès qui engloutira les valeurs dont ils témoignent. On nage en pleine absurdité.

Oh ! la Piste ! Et vous les hommes de la Piste ! Ne vous enorgueillissez pas trop ! Avec tout votre courage, vous n'apportez pas que le bon et le bien. La liberté et le bonheur ne sont plus vos usagers ! Parce que vous frayez une des grand-routes d'une civilisation puissante, impitoyable et avide sur la dure terre de l'Afrique qui est encore, jusqu'à des temps que nul ne peut prévoir, une Maison de Servitude¹³.

Ce livre qu'elle souhaitait « joyeux et plein d'amour » est devenu un récit pathétique, un adieu à un monde archaïque voué à la mort. *La Piste Maroc-Sénégal* ne présente pas d'intérêt pour la connaissance de la Mauritanie, et son style est souvent alourdi par un lyrisme pesant et suranné. Il est à l'image de la dédicace qu'on lit en exergue. « Aux Pistards, à tous ceux, obscurs et glorieux, qui ont forgé la longue chaîne, maillon par maillon, à ceux qui maintiendront ses rudes disciplines, ses labeurs obscurs et ses fortes amitiés. »

La chance de *La Piste*, c'est non pas tant d'être le roman des pistards ou le roman de Pierre, mais le roman d'Odette. Ce récit résonne de ses options philosophiques et morales qu'il réfracte comme un prisme. Le grand morceau de bravoure de ce livre, ce sont les pages qu'elle consacre à la description des inondations. Il n'est même plus question de piste puisqu'elle a été emportée. Odette met

en scène avec jubilation les hommes qui se dressent face aux éléments déchaînés. Plus la catastrophe est grande, plus le combat est démesuré, plus on s'élève au-dessus de soi-même. C'est cet élan qu'elle magnifie, et quel paradoxe ! Son œuvre littéraire s'achève sur l'image d'un désert noyé sous les eaux et par un hymne à la nature indomptée qui retrouve sa souveraineté.

Vers la fin de son séjour, Odette se dégagera de son travail axé autour de la piste. Elle s'offrira des vacances pour replonger avec Marion dans la vie de la brousse et dire un dernier adieu à sa Mauritanie.

À la recherche du temps passé... Odette ne change pas et le monde change et elle court après des traces, témoin d'un temps arrêté.

Revoir le chérif Zeïdan, obstiné à maintenir un reflet de la vie ancienne dans les ruines orgueilleuses de Ouadân, au-dessus des palmeraies désertes qui meurent en silence le long de l'oued... saluer les vieux savants et le minaret de Chinguetti où le sable monte toujours comme une marée du nord-est à l'assaut des maisons vides... Gagner le puits de Cheikh Mohammed-Fadel, où personne ne boit plus... Tout était plus triste, plus abandonné que jamais, dans un silence plus profond, chacun s'y accrochait à son minaret, à sa maison en ruine, à son champ, à ses souvenirs, à sa tombe solitaire, comme des naufragés sur des îlots effrités, au milieu d'océans de pierres et de sables mouvants¹⁴.

À Boutilimit, elles passent de longs après-midi avec les fils des anciens chefs maures qui fréquentent le collège. Elle s'exalte de souvenirs en compagnie de ces jeunes garçons auprès desquels elle est célèbre : « De chacun de ces garçons, je pense que je serais fière

de l'avoir pour fils. » Elle vitupère les enseignants français qui, selon elle, préfèrent « les Noirs dont le penchant à l'imitation est flatteur tandis que le Maure reste lui-même tout en s'attachant à acquérir des connaissances étrangères pour sa propre utilité ». Elle est persuadée de les connaître maintenant mieux que quiconque et elle se grise de cet état de connaissance jusqu'à en faire « ses » Maures.

Durant les derniers mois, juin et juillet, Odette travaille aux archives des Travaux publics à Saint-Louis, tandis que Marion organise des expositions de dessins à Saint-Louis et à Dakar, donne des conférences et prononce des causeries à Radio-Dakar. Fin septembre 1951, un avion des Travaux publics les ramène à Paris *via* Alger et Marseille.

1. Parti nationaliste marocain créé en 1937 et dirigé par Allal el-Fassi.
2. Se reporter au glossaire.
3. Se reporter au glossaire.
4. *Carnets*.
5. *La Piste Maroc-Sénégal*, Paris, Plon, 1954, pp. 4-5.
6. Odette du Puigaudeau traduit ainsi le changement de régime administratif : les civils succèdent aux militaires.
7. Souligné par Odette du Puigaudeau.
8. *Carnets*.
9. *La Piste Maroc-Sénégal*, *op. cit.*, p. 5.
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. Souligné par Odette du Puigaudeau.
13. *La Piste Maroc-Sénégal*, *op. cit.*, p. 307.
14. *Ibid.*, pp. 263-264.

Du voyage au pays des Maures à la défense de la culture nomade

La vie sédentaire et le luxe sont les deux vices de notre civilisation. Quand ce dernier cercle sera envahi, quelque chose sera mort. La diversité est une condition de survie.

Ibn KHALDOUN.

Certes, Odette du Puigauveau revient le désenchantement fiché au cœur. Quelque chose est irrémédiablement perdu : elle en a pris conscience au cours de ce troisième voyage alors qu'elle avait espéré échapper à la loi du temps dans ce désert immense et avait voulu croire que ses habitants perpétueraient leur mode de vie féodal, pastoral et artisanal à l'abri des effets meurtriers de la civilisation occidentale. Pourtant, elle n'est pas abattue : la tentation de la démission ne sied pas à son caractère. Elle est au contraire animée d'une flamme inextinguible que nourrit cette chance incomparable d'avoir connu ce monde avant qu'il ait été défiguré et détruit à tout jamais. Elle se sent solidaire des valeurs traditionnelles de cette culture maure et se révolte contre leur disparition. C'est à elle, maintenant, qu'il revient d'en faire connaître la richesse, de la célébrer, de la restaurer à travers ses textes. Sauver de l'oubli et de la mort tout ce qui peut encore l'être, telle est la cause à laquelle elle sera fidèle durant ces dix prochaines années de travail sédentaire à Paris.

Insensiblement, nos deux voyageuses sont devenues des spécialistes du monde maure. Leurs voyages, leur savoir leur confèrent une légitimité. Après en avoir été les témoins, elles en sont la mémoire. Chez l'une, cette exigence trouvera son aboutissement dans la rédaction d'un traité d'ethnologie, *Arts et coutumes des*

Maures. Chez l'autre, c'est toute l'œuvre picturale qui en porte le témoignage.

Odette du Puigauveau reprend le projet qu'elle avait déjà esquissé avec Marcel Griaule dès 1944 : réunir ses documents de première main et les présenter de façon homogène. Elle s'inscrit à une thèse d'ethnologie sur les nomades arabo-berbères des territoires de Mauritanie, Rio de Oro et Sud-Ouest marocain, sous la direction de Théodore Monod. Une allocation annuelle d'études lui est accordée par le CNRS en qualité de boursière de stage de 1955 à 1961.

Le travail que je poursuis est de tracer le portrait physique et moral des Maures, de décrire leurs mœurs, leurs coutumes considérées dans leur pureté, c'est-à-dire avant les modifications évolutives, de dresser un inventaire aussi complet que possible des objets nécessaires à leur existence – habitations, mobilier, outils, armes, parures, harnachement, etc., avec leurs variantes régionales et en cherchant à dégager le style caractéristique de leur ornementation¹.

Dans ses lettres, elle se plaint amèrement de ne pas pouvoir se consacrer entièrement comme elle le souhaiterait à la rédaction de son manuscrit qui connaîtra un parcours chaotique. Mais comment vivre avec une allocation mensuelle de 30 000 francs ? Jamais à l'abri des soucis financiers, elle doit sans cesse chercher des publications où placer ses articles et elle déplore ces démarches lassantes qui entraînent un grand gaspillage d'heures. Elle diversifie ses activités et se tourne vers la radio pour laquelle elle prépare plusieurs séries d'émissions sur des femmes illustres du monde arabe, de la reine de Saba aux poétesses andalouses, et sur quelques figures de seigneurs

maures tels que Youssouf l'Almoravide², l'émir Ali Chandora³, Cheikh Ma el-Aânin.

Elle ne néglige pas pour autant sa carrière littéraire ; *La Piste* sort au début de l'année 1954. Elle met en chantier deux autres volumes. L'un, *Les Maures de la vallée du Draa*, rassemblera ses enquêtes sur le Sud marocain, l'autre, *Le Désert où souffle l'esprit*, sera consacré à la vie mystique et intellectuelle des Sahariens, à leurs légendes et à leur poésie. En fait, ces deux derniers textes ne paraîtront pas sous forme de livres mais seront distribués sous forme d'articles dans différentes revues. Avec des étudiants de Mauritanie, elle entreprend un recueil bilingue de poèmes maures qu'elle propose à Seghers et aux *Cahiers du Sud*. En vain, car les éditeurs arguent du coût élevé de l'impression des textes en caractères arabes pour ne pas l'éditer.

Entre toutes ces occupations, elle trouve aussi le temps de lire ; elle se plonge dans la vie et l'œuvre de Robert Bontine Cunninghame Graham. C'est une passion égale à celle qu'avait été la découverte de Conrad. Elle sent naître des affinités secrètes avec cet écrivain et explorateur écossais, descendant des rois d'Écosse, né en 1852, qui fut marin, conducteur de bétail du Texas au sud de la pampa argentine, maître d'escrime au Mexique, défenseur des opprimés à la Chambre des communes, chercheur d'or en Espagne... En 1897, il est à Tanger où il apprend que la ville de Taroudant est interdite par le sultan aux Européens. C'est assez pour qu'il veuille y aller. Déguisé en cheikh de Fez, accompagné d'un interprète libanais, Loutaïf, et de Swani, bandit marocain du Rif, il s'embarque pour Mogador d'où il compte gagner Taroudant à cheval à travers les montagnes de l'Anti-Atlas. Au moment de franchir un des cols de l'Anti-Atlas, les trois voyageurs seront arrêtés par les cavaliers du caïd des Goundafa et conduits à sa casbah où ils seront détenus quelques semaines. De ces péripéties naîtra en 1898 *Mogreb el-Acksa*. Odette est à ce point

séduite par le talent de l'auteur et par le témoignage qu'il livre sur ce que valent en réalité les fameux grands caïds, gouverneurs et cheikhs, qu'elle décide de s'atteler à la traduction avant même d'avoir pris contact avec quelque maison d'édition.

Amour post mortem : il arrive même à Odette d'avoir des hallucinations visuelles et de se trouver ainsi cheminant avec Graham dans les rues de Paris !

Ces mêmes années, Marion Sénones est tout aussi active. Elle organise des expositions de dessins, lavis et aquarelles tant à Paris qu'en Bretagne, à Nantes, La Baule, Saint-Nazaire, Rennes. Celle de Paris, en 1954, au Cercle de la France d'outre-mer, inaugurée par Louis Jacquinot, ministre de la France d'outre-mer, connut un grand succès. Son œuvre évoque les principaux aspects de la vie maure – scènes familiales sous la tente, pratiques artisanales des fileuses, des tisserandes, du forgeron, gestes du puisatier manœuvrant son chadouf, du chamelier maîtrisant sa monture, *héoul* ⁴ dans les campements, soirées plus intimes avec les musiciennes. À coups de traits légers, elle a brossé les silhouettes les plus caractéristiques du peuple maure : nemadi, pêcheurs imraguen, guerriers arabes et religieux berbères... Nombreux sont aussi les portraits de femmes aux coiffures nattées et emperlées et aux souples enroulements de voiles. Aux motifs rapportés de Mauritanie et du Maroc s'ajoutent des séries ayant pour thème la Bretagne et principalement Le Croisic et ses environs, où elle et sa compagne ont coutume de se réfugier pour travailler en paix. Marion dessinait par plaisir, partout où elle se trouvait. « Elle dessinait comme elle respirait », dit Odette. Mais les dessins documentaires au graphisme descriptif étaient tracés par Odette du Puigadeau qui recevra, en 1953, le grand prix d'Art décoratif de la France d'outre-mer pour ses dessins d'artisanat maure

et ses peintures murales de Oualata. C'est elle aussi qui se chargeait du travail précis et minutieux d'encadrement de tous les tableaux.

Les conférences sont toujours l'affaire de Marion qui a acquis de la maîtrise et de la renommée et y traite maintenant plus d'un thème. Selon les lieux et les publics, elle propose : « Sur les pistes du Sahara maure », « La culture intellectuelle, poésie et musique des Maures sahariens », « Quand l'oued Draa était fleuve de richesses » ou « De Tombouctou au Maroc avec la grande azalaï » ou encore « Chez mes amies les Maures sahariennes ». Mais ses travaux de plume ne connaissent pas le même succès. Seul *De vent et de sable* sortira en huit feuillets dans les *Nouvelles littéraires*, en 1954. *M'zereïga* devait paraître aux éditions Charlot, mais celles-ci firent faillite peu après la signature du contrat. Des contes, de courtes nouvelles trouvèrent place dans des revues ; la plupart, cependant, restèrent manuscrites. Son récit historique sur les aventures de Camille Douls, l'explorateur aveyronnais au Rio de Oro, sera publié dans la *Revue du Rouergue*.

Contrairement à sa compagne, Marion n'a aucune ambition ni désir de gloire : elle n'est pas combative et se résigne vite au silence. Marion aime vivre hors des turbulences du monde : elle ne cherche pas l'expérience et la preuve de sa liberté dans le regard des autres. Pour exister, elle n'a pas d'œuvre à créer, de nom à laisser. Ses assises, elle les construit dans le retrait : là est sa puissance.

Les portraits de Marion sont sereins, heureux, généreux. On n'y lit pas un sentiment de sacrifice de soi, d'aliénation, de renoncement à son identité. On ne la perçoit ni éclipsée ni rivale, mais complice de son amie. Leur manière d'être au monde, leur perception du temps, l'urgence d'agir, furent une dissymétrie constante chez l'une et l'autre mais on ne peut supprimer la participation de l'une sans amputer l'autre. Leur relation témoigne d'un authentique partage fondé sur

une fidélité et une loyauté profondes. L'espace que Marion Sénones prend complètement en charge est celui, plus intime, de la maison. Elle s'occupe de toutes les tâches habituelles que nécessite l'entretien d'un intérieur, aidée seulement par le service hebdomadaire de leur « frotteur » de parquet André Ruffier. Encore est-ce Odette qui semble particulièrement tenir à s'assurer le concours d'un homme de ménage, échappant ainsi, dit-elle, aux chicanes qu'elles ne manqueraient pas d'encourir avec quelque domesticité féminine ! Marion s'évertue donc à faire du 14, rue de Vintimille un foyer sans hostilité, sans opacité, qui protégerait Odette d'elle-même et des autres. Elle tisse là les fils d'une atmosphère de paix, de compréhension, d'admiration. Présence aimante à plusieurs faces : celles de la bonne mère, de la sœur aînée, du double amical, de la compagne.

Depuis qu'elles sont rentrées de Mauritanie, Marion a institué un rituel. Une fois par semaine, elle prépare un grand couscous et, autour du plateau, dans la salle à manger aménagée comme un salon marocain, se reforme une petite communauté saharienne ; là, des amitiés se renouent avec les étudiants maures de la Cité internationale, parmi lesquels Mokhtar Ould Daddah, alors étudiant en droit, qui deviendra le premier président de Mauritanie, Mohammed Mouloud Ould Daddah, le futur historien, des lycéens dont elles sont les correspondantes, comme Ahmed Baba Miské, futur représentant de la Mauritanie à l'ONU, d'anciens administrateurs et militaires de passage, des écrivains kabyles, Jean Amrouche et sa sœur Marguerite Taos Amrouche, le peintre irakien Jamil Hamoudi, directeur de la revue *Ishtar*.

Toutes deux rejoignent par souci de solidarité et de fraternité des cercles plus élargis pour aider au rapprochement entre musulmans et non-musulmans. N'oublions pas que la toile de fond de toute cette

période est occupée par les problèmes de décolonisation de l'Afrique du Nord et par la guerre d'Algérie. Au groupe d'Amitiés franco-musulmanes, elles font des conférences avec des personnalités venues d'horizons différents telles que Jean Amrouche, l'arabisant et islamisant Louis Massignon, le géographe marxiste Jean Dresch. Elles fréquentent, toujours dans ce même but – favoriser une meilleure connaissance de l'autre –, des foyers de l'Action catholique et le foyer nord-africain du boulevard Saint-Michel. Elles participent à des actions sociales privées telles que les cours d'alphabétisation pour des travailleurs immigrés, tout en conservant bien des doutes sur les bienfaits de la méthode globale d'apprentissage de la lecture ! On les retrouve aussi au Comité d'action des intellectuels contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord, signant des pétitions, participant à des manifestations. Durant cette décennie, elles sont de tous les combats de la gauche, militant aussi au MRAP et au Mouvement de la paix.

Mais on ne peut confondre, là encore, le comportement de l'une et de l'autre.

Celle qui mobilise toutes ses énergies sur la scène politique est, bien sûr, Odette. Elle a besoin de s'identifier à la vie publique, de l'investir et, en retour, d'être cautionnée par elle. Elle ne se contente plus de fixer l'identité des Maures à travers ses recherches littéraires, archéologiques et ethnographiques : elle veut être leur porte-parole. Légataire et défenseur des Maures, tels sont ses nouveaux devoirs. Ses schémas de pensée ne sont pas modifiés. Elle reste « barbare » et « primitive », tournée vers le passé, en l'occurrence vers cette Mauritanie qu'elle voit disparaître sous les coups de boutoir de la civilisation.

Se battre pour les Maures, c'est se battre pour elle-même, c'est défendre son idéologie contre celle des Temps modernes. Leur cause

s'identifie à la sienne. Elle a vu fonctionner chez eux un autre modèle dont elle a tiré des enseignements : leur société offre une alternative à la logique du progrès matériel qui sous-tend nos systèmes ; elle actualise une autre vision du monde, une autre logique de communication entre les hommes et la nature et réhabilite des problèmes que notre société refoule. Si cette richesse, cette diversité sont broyées, l'humanité court à sa perte. Que cet état de la civilisation nomade perdure est un gage pour notre avenir. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre la passion de ses engagements, ses indignations portées par une inflation verbale dont elle n'évalue pas toujours les risques et les méprises de ses choix politiques.

Le destin des Maures devient son destin. On se trouve là encore dans une situation ô combien paradoxale ! Odette du Puigau, l'aristocrate bretonne, dépossédée de l'Histoire, réintègre le siècle et ses affaires, forte d'une cause à défendre et d'une culture à sauver, par le biais d'acteurs eux-mêmes floués et voués à disparaître. Elle retrouve une place et a prise sur les questions contemporaines débattues, par Maures interposés. Telle est la logique dont il faut se souvenir pour éclairer son comportement politique.

Le premier dossier d'actualité dont elle se soucie est celui du Sahara que l'on veut maintenant aménager depuis qu'on a découvert qu'il regorge de ressources minières.

À la fin des années 1950, les prospections du sous-sol de la Mauritanie ont repris sous l'égide du Bureau minier de la France d'outre-mer, associé à divers groupements privés, et ont abouti à la création de deux sociétés anonymes, celle des Mines de fer de Mauritanie (la MIFERMA), en 1952, et celle des Mines de cuivre (la MICUMA), en 1953. On prévoit la construction d'un port en eau profonde et d'un chemin de fer pour l'exploitation de ces richesses.

Tous ces grands travaux, nécessitant des capitaux qui ne s'investissent que là où règnent la sécurité et la stabilité, ne sont pas sans influencer le destin politique de toute la région ; ils obligent la France à tailler de nouveaux patrons pour ses colonies. Le colonisateur, craignant que le Sahara ne soit un jour revendiqué par les pays limitrophes en voie de libération, veut y assurer sa souveraineté. Déjà en 1952 et en 1953, les Assemblées nationales de l'Union française, celles de l'Algérie, de l'AOF et de l'AÉF avaient repoussé un projet de Sahara nationalisé formé de trois départements à statut spécial prélevés sur les territoires riverains. Mais, en 1956, l'offensive reprend, appuyée par le Bureau industriel africain. Deux propositions de lois sont déposées : celles de Pelat et de July-Faure. La balkanisation du Sahara est la même, seules diffèrent les étiquettes – région saharienne ou Afrique saharienne française. Odette du Puigauveau, qui s'est procuré la copie de la loi et la carte de ce nouveau démantèlement, cherche à révéler les enjeux financiers de cette affaire. Elle suit avec attention la campagne qu'ont lancée les journaux pour préparer l'opinion publique à ce découpage, en affirmant – thème rassurant – que le Sahara est vide. Sa plume retrouve sa vigueur acérée et elle écrit des lettres de protestation aux directeurs du *Figaro*, de *L'Aurore*, du *Bulletin de Paris* qui se commettent dans une telle propagande. Elle envoie aussi des articles à *L'Express*, *Demain*, *Esprit*, *Le Monde*, *France-Observateur*. Seul ce dernier publiera son article. Elle réaffirme que, pour être relativement peu nombreux, les habitants du Sahara existent depuis des millénaires et qu'ils ont créé avec le nomadisme un style de vie qui, par la qualité de son adaptation aux exigences du milieu désertique et des valeurs qui l'inspirent, constitue une indéniable réussite. Elle rappelle le fonctionnement de leur économie et s'insurge contre

l'absurdité qu'il y aurait à trancher par une frontière est-ouest le Sahara dont les lignes vitales sont orientées nord-sud.

La vie du Sahara est orientée en tranches méridiennes, et chaque tribu a des pâturages dans le Nord et dans le Sud. Les Maures vivent de la viande et du lait de leurs troupeaux et il leur faut transhumer, sous peine de mort, chaque année, parfois du Maroc au Soudan. Il n'y a pas un terrain, ni un puits qui n'ait un propriétaire légal⁵ !

Ce n'est pas parce qu'une société ne répond pas aux critères de l'État et de la nation tels que nous les concevons qu'elle n'a pas sa spécificité et ne constitue pas un peuple : tel demeure le leitmotiv de ses textes.

Elle met en garde les autorités responsables concernant le danger encouru à traiter du sort des populations sans tenir compte de leur avis. Comment celles-ci vont-elles accepter qu'on leur enlève leurs mines et Port-Étienne, leur unique port, alors qu'on leur a fait miroiter les bénéfices qu'elles tireraient de la future industrialisation de leur pays ? Elle brandit aussi la menace que représente la thèse d'Allal el-Fassi sur le « Grand Maroc », selon laquelle le Maroc s'étend jusqu'aux rives des fleuves Sénégal et Niger : en février et en mars 1956, des articles ont paru sur ce sujet dans *Al Alam*, un des organes de l'Istiqlâl.

La paix règne encore en Mauritanie, mais, maintenant que les Maures lisent les journaux, écoutent la radio et viennent en France, il vaudrait peut-être mieux être raisonnable, éviter de les blesser, par souci de la durée de cette paix et du lustre de notre

prestige !... À moins naturellement qu'on ne tienne absolument à la guerre sainte⁶.

Comment notre spécialiste saharienne se situe-t-elle sur l'échiquier politique ? Elle reste d'abord partisane du statu quo, c'est-à-dire du maintien de l'unité de la Mauritanie à l'intérieur de l'Afrique occidentale et de l'Union française. Ce n'est que peu à peu, au fur et à mesure que se précisent l'autonomie interne de l'ancienne colonie et la marche vers l'indépendance, que l'on verra sa position évoluer.

Il revient à la « loi-cadre », dite loi Defferre, votée le 23 juin 1956, de fixer le nouveau statut pour les territoires d'outre-mer.

Dans chacun d'eux sont créés un parlement, l'Assemblée territoriale, et un gouvernement, qui prend le nom de conseil de gouvernement. Ce conseil est présidé par le chef du territoire, un gouverneur de la France d'outre-mer assisté d'un vice-président élu par l'Assemblée territoriale. Mokhtar Ould Daddah, déjà élu conseiller territorial de l'Adrar, devient le 20 mai 1957 vice-président du conseil de gouvernement de Mauritanie. Par un décret de juillet 1957, sa capitale est transférée de Saint-Louis du Sénégal à Nouakchott.

Ould Daddah milite en vue de constituer un État mauritanien indépendant du nord comme du sud, mais les menaces d'éclatement sont grandes entre les populations sédentaires du fleuve qui regardent vers le Sénégal, les Tekna, et les Reguibat qui regardent vers le Maroc, et les provinces du Sud-Est tournées vers le Soudan. Un tel dépeçage ne déplairait pas à certains politiciens et affairistes français : il resterait alors la Mauritanie « utile » avec ses mines et Port-Étienne, qui, ainsi réduite, serait obligée de s'associer à l'Organisation commune des régions sahariennes créée en 1957 et

deviendrait alors département des régions sahariennes sous la souveraineté directe de la France.

Par cette opération, le gouvernement français en serait quitte avec sa peur de voir la Mauritanie lui échapper pour être englobée dans un ensemble maghrébin. Les risques sont réels. Quelques mois après l'indépendance du Maroc, proclamée le 2 mars 1956 et sous l'impulsion de cadres de l'Armée de libération marocaine animée par l'Istiqlâl, s'est créée l'Armée de libération du Sahara composée de Marocains du Sud et de Mauritaniens dont le but est de harceler les détachements français et espagnols, et d'inciter au ralliement marocain les populations du nord du Sahara. En août 1956, Odette du Puigaudeau relate dans *France-Observateur* de nouveaux incidents et titre son article : « Coups de fusil au Sahara » ; elle y joint la photo d'un Maure avec cette légende : « Demain sera-t-il marocain ? » La tension dans les Confins algéro-marocains ira croissant : Tekna et Reguibat se joignent à l'Armée de libération, occupent Ifni – enclave espagnole – et opèrent des descentes dans le Rio de Oro et jusque dans l'Adrar. Les autorités françaises, inquiètes des conséquences que de telles échauffourées peuvent entraîner en Algérie et en Mauritanie, programment en commun avec l'Espagne les opérations Écouvillon-Ouragan, le 10 février 1958. Ces combats violents, qui, durant quinze jours, mobilisèrent 9 000 Espagnols et 5 000 Français, passèrent inaperçus dans la presse française. L'Armée de libération subit des pertes importantes et fut battue : certains de ses combattants furent intégrés dans les Forces armées royales marocaines et les autres restèrent dans le sud du Maroc en vue de reprendre la lutte. Après l'opération Écouvillon, le roi Mohammed V reprend officiellement à son compte la thèse d'Allal el-Fassi sur le « Grand Maroc » dans un important discours prononcé le 25 février 1958. Un mois après, quatre notables de Mauritanie quittent leur pays et gagnent

successivement Le Caire et Rabat. Ils font allégeance au roi du Maroc, se voient pourvus de postes importants et réclament la restitution au Maroc de ses anciennes provinces sahariennes.

Dans une lettre du 15 mars 1958, Odette du Puigauveau dénonce la répression brutale franco-espagnole et pourfend Ould Daddah qu'elle accuse de couvrir la France dans ce qu'il appelle lui-même le « nettoyage » nécessaire. Odette du Puigauveau ne se rallie pas encore ouvertement à la thèse du « Grand Maroc », mais s'engage de plus en plus sur cette voie. À Paris, elle noue des contacts avec l'attaché de presse de l'ambassade du Maroc, lit la presse de l'Istiqlâl. Elle envoie à Rabat, au directeur des Affaires du Sahara, au ministère de l'Intérieur Abdelkébir el-Fassi, les textes de ses trois causeries radiophoniques sur Youssouf Ibn Tachfin, Cheikh Ma el-Aïnin et l'émir Chandora comme illustrations de bons rapports saharo-marocains. Elle rédige un dossier rassemblant un certain nombre de renseignements et de citations recueillis au cours de ses lectures qui pourraient justifier les droits dont se prévaut le Maroc sur la Mauritanie. Ainsi apporte-t-elle sa contribution à la thèse du « Grand Maroc ». Dans une lettre du 29 mars 1958 adressée à Abdelkébir el-Fassi, elle exprime son profond désir d'aller vivre au Maroc pour poursuivre ses recherches archéologiques et littéraires et elle propose ses services pour diriger une école dans un village du Noun ou du Draa. Elle est aussi toute prête à collaborer aux journaux marocains, dont ceux de l'Istiqlâl.

La correspondance se poursuivra avec le nouveau directeur Si Horma Ould Babana, qui n'est pas inconnu d'Odette. Réfugié au Maroc depuis juillet 1956, ancien député de Mauritanie, battu aux élections de janvier 1956, ex-leader de l'Entente mauritanienne, il préside à Rabat un Mouvement de résistance mauritanienne. Échanges de grande cordialité : elle lui envoie un article sur

l'explosion atomique en préparation à Reggane. Il lui adresse *Perspectives sahariennes* que vient de créer Allal el-Fassi et Odette renouvelle ses propositions de collaboration. Elle le remercie en octobre 1958 de l'avoir citée dans les numéros 114 et 115 d'*Al Istiqlâl* « avec une discrétion toute chenguitienne ».

Quant au poste d'institutrice, le ministère de l'Éducation nationale marocain lui apprend en mars 1959 qu'il n'est pas possible de donner une suite favorable à sa demande. Elle est dépitée de ce refus, car il y aurait eu grand intérêt à se trouver au cœur de cette « zone de tempête » que représentaient les Confins.

Cette même année 1959, elle s'efforce de lever le scandale que constitue la situation des écoles marocaines pour les ouvriers émigrés en France. Elle tente d'alerter la Ligue des droits de l'homme, la Ligue de l'enseignement et la presse. Le Maroc avait obtenu l'ouverture de 27 classes en France suite à une convention culturelle franco-marocaine qui avait été signée en 1957. En fait, 6 classes seulement ont été créées tant bien que mal. Dans *Tribune des Nations*, Odette du Puigaudeau relate sa visite à celle de Nanterre, qui fonctionne au fond d'une cave malsaine dépourvue d'aération. Celle de Bondy a été installée par les ouvriers eux-mêmes dans les baraquements de bidonvilles face aux fonderies, en dépit de l'hostilité du maire. Seule celle de Gennevilliers a été ouverte dans un local convenable, la grande salle de la Société de bienfaisance marocaine, où 150 adultes et une cinquantaine d'enfants viennent suivre les cours. Malgré toute l'énergie qu'elle dépense dans cette nouvelle cause, elle ne réussira pas là à émouvoir les autorités.

Le renouveau d'intérêt pour le Sahara se manifeste par l'organisation de nombreux colloques où savants et techniciens dissertent sur l'aménagement et l'amélioration des conditions de vie dans ces terres arides. Odette du Puigaudeau, elle aussi, s'interroge

sur le sort des populations sahariennes engagées malgré elles dans cet engrenage impitoyable et irréversible.

La tragédie c'est de faire sauter deux ou trois millions de pasteurs nomades et de paysans des temps bibliques où ils vivaient heureux à la fine pointe du progrès matérialiste où ils le seront beaucoup moins. Ils n'ont pas besoin de pétrole, eux, mais l'industrie a besoin de quelques milliers de travailleurs indigènes. Il faut donc les capter, les adapter et les retenir⁷.

Grâce au docteur Francis Borrey, qu'elle a rencontré avant la guerre à Tombouctou où il dirigeait un centre médical, elle participe à l'UNESCO, en avril 1959, aux journées médico-sociales de l'association PROHUZA, centre d'études et d'informations sur les problèmes humains dans les zones arides. Dans le compte rendu qu'elle rédige sur ce congrès, elle s'attache à sensibiliser le lecteur au devenir de cette société traditionnelle menacée et à rappeler que le développement ne peut être conçu comme si l'homme n'existait pas.

Lorsque les terrassements, les routes, les forages, les pipelines, tous les gros travaux préparatoires seront terminés, quand la machinerie mise en place réduira la main-d'œuvre, que deviendront ces hommes transplantés, déracinés, membres épars d'une société détruite⁸ ?

Comment respecter leurs traditions, leur style de vie ? Comment éviter leur clochardisation dans les bidonvilles des capitales ? Elle s'autorise de sa compétence ethnologique pour préconiser des solutions :

Favoriser l'élevage, et par conséquent le nomadisme sans lequel le Sahara ne peut exister, est donc, paradoxalement, le seul moyen sérieux de préparer aux ouvriers licenciés des refuges dans les pâturages de la brousse, dans les oasis mieux arrosées, et d'éviter des crises sociales tragiques dont les plus ingénieuses propagandes ne parviennent pas à faire oublier la menace⁹.

L'attachement d'Odette du Puigauveau à la nature, dont il convient de ménager les ressources, et sa défense des populations menacées par le progrès industriel rythment ses engagements. Plus d'une fois, elle s'est élevée et s'élèvera contre l'imposture de la science, du progrès, mots prétextes qui accompagnent le plus souvent, selon elle, un cortège de destruction et de mort. « À vouloir ravir le feu du ciel, les hommes d'aujourd'hui perdront le monde », confie-t-elle avec angoisse. Quand les hommes comprendront-ils que c'est la terre qui les nourrit, qu'ils font partie d'un vaste univers vivant qu'ils doivent protéger et non pas soumettre à leur appétit de puissance et de domination, à leurs désirs prométhéens ? Elle n'oublie pas, dans son article d'*Esprit*, de faire surgir le dernier visage que prend la science au Sahara et que personne n'a osé évoquer au cours de ces journées – les futurs essais nucléaires français à Reggane. De même que les compagnies minières s'apprêtent à faire basculer les équilibres traditionnels, de même le gouvernement français n'hésite pas à sacrifier cette terre à des buts militaires.

Odette du Puigauveau a aussi rejoint le combat de ceux qui s'élèvent contre les dangers de destruction que crée la course aux armements atomiques. Elle participe régulièrement aux activités du comité du Mouvement de la paix du 9^e arrondissement et, dès 1958, elle alerte *L'Express*, *Témoignage chrétien* et *France-Observateur* quand les menaces de l'explosion de la bombe atomique française se

précisent : en effet, la France fabrique « sa » bombe, qui doit être expérimentée au Sahara au centre de Reggane créé à cet effet en 1957.

Les articles qu'elle ne pourra pas passer dans la presse française, sauf dans *Tribune des Nations*, sont traduits et publiés dans plusieurs journaux pacifistes américains, anglais et suédois, l'*Observer*, le *Reynolds News*, *The Nation*, *Liberation*, *Freden*, et plusieurs délégations de l'ONU, en particulier celle de la République indienne, s'y sont référées en 1959. Contre la propagande officielle, elle veut témoigner des dangers que courent les habitants de cette région, car la base atomique d'el-Hammoudiya n'est pas située « au désert » comme on veut le faire croire, mais à dix kilomètres de Reggane, et l'ensemble des oasis environnantes du Gourara, du Touat et du Tidikelt groupe environ 200 000 habitants dont la majorité sont des sédentaires, cultivateurs de palmeraies ; 20 000 d'entre eux sont sur le point d'être déportés dans des camps de regroupement. Une pétition, qu'elle fait circuler en faveur de ces Sahariens menacés, connaît la même indifférence des journaux qui ne veulent pas l'insérer. Ayant échoué à susciter un mouvement d'opinion, elle intervient auprès de personnalités telles que Louis Massignon et Lanza del Vasto, espérant que leur prestige et leur autorité réussiront à percer ce mur du silence.

Odette du Puigauveau est en relation avec le Direct Action Committee Against Nuclear War, qui met sur pied une équipe internationale de protestation contre les essais atomiques français. Dix-huit membres, dont deux Français, se proposent de pénétrer dans la zone saharienne de Reggane pour protester contre les expériences atomiques et appeler l'opinion mondiale à se dresser contre les armes de destruction massive. L'expédition, qui était partie d'Accra au Ghana le 5 décembre 1959, tente plusieurs fois de pénétrer sur le territoire

de la Haute-Volta, mais elle est à chaque fois refoulée par les troupes françaises. Les protestations restèrent lointaines, isolées, et demeurèrent sans écho. Odette du Puigauveau note avec amertume dans un texte intitulé « Nuit et brouillard sur les oasis » :

Les Français veulent avoir leur bombe. C'est une question de prestige, paraît-il. Et puis, il faut vivre avec son temps ! disent les bons esprits. Faut-il aussi mourir avec ce temps d'une civilisation assez désespérée pour accepter de se détruire elle-même ?

La bombe explosera le 13 février 1960 alors que notre Saharienne se trouve, pour un dernier voyage, en Mauritanie. En effet, en juillet 1959, le musée de l'Homme a décidé de préparer une grande exposition sur le Sahara – la dernière remontant à 1938. L'organisatrice en est Dominique Champault, chef de service de l'Afrique blanche ; à Odette du Puigauveau est confiée la section du Trab el-Bidan couvrant donc le Sud marocain, la Mauritanie, le Rio de Oro et le Sahara soudanais. PROHUZA, désireux de collaborer à l'exposition, lui propose une mission en Mauritanie pour y acquérir des objets ethnographiques afin de compléter les collections du musée. Le gouvernement mauritanien finance le transport. Odette part le 13 janvier 1960 avec un avion de l'UTA pour Dakar, d'où elle gagne Nouakchott où elle est l'invitée d'Ould Daddah et de sa femme. Climat chaleureux, retrouvailles heureuses que les différends politiques ne viennent en rien troubler si l'on en croit les lettres qu'Odette écrit à Marion restée à Paris. Elle choisit pour bases Tidjikja et Boutilimit où elle a gardé des relations avec des artisans fort habiles qu'elle a rencontrés précédemment. Elle rapporte une tente, une selle de femme, des nattes, des coffres, des cuirs, une jolie

ardin¹⁰ fabriquée par la célèbre griotte de Mauritanie, Moulla mint Seddum, dont le mari est administrateur à Timbédra.

Mais quelle déception pour elle que d'atterrir dorénavant dans une Mauritanie qui se modernise à l'occidentale ! En septembre 1960, elle relate ainsi ses impressions dans *Miroir de l'histoire* :

Il n'y a plus d'artisans faute de clientèle. Ciseleurs de bijoux, sculpteurs sur bois et cordonniers sont partis aux usines de Dakar, vaincus par la matière plastique... Il n'y a plus d'oiseaux dans les palmeraies de Tidjikja. C'est triste une palmeraie sans oiseaux. Ils ont disparu sous des nuages de DDT. Les moustiques, eux, bien abrités à l'envers des palmes, ont survécu – et, à présent, ils vivent, heureux, délivrés de leurs ennemis. Ce n'est qu'une fable... ou peut-être un symbole...

Elle aurait souhaité se rendre à Boumdeït, au pied de la falaise méridionale du Tagant, à quatre jours de chameau de Tidjikja dans une communauté agricole dirigée par le cheikh de la confrérie qadiriya, mais le commandant de cercle de Tidjikja ne fait rien pour faciliter son déplacement. Trop épuisée par une brutale crise de paludisme, elle doit renoncer à cette visite. Elle en est fort dépitée, car cette confrérie a, selon elle, développé un modèle de vie économique et de résistance spirituelle qui protège l'écosystème et défend les valeurs ancestrales des Mauritaniens. Après avoir rencontré M. et Mme Bracher de l'IFAN, qui ont séjourné à Boumdeït pour y tourner un film qu'Odette verra à Paris, elle publiera plusieurs articles pour faire connaître cette entreprise communautaire qui est à la hauteur de son utopie.

Le cheikh de Boumdeït s'est établi là il y a vingt ans avec quelques disciples, il a fait construire un village, défricher et cultiver d'immenses champs de mil et de coton irrigués par un barrage en travers de l'oued, planter des palmeraies et des jardins. L'élevage est prospère. La construction, l'artisanat, le commerce extérieur vont de pair. Boumdeït a une mosquée, une école musulmane, une bibliothèque, une maison d'accueil pour les voyageurs, des entrepôts, des tanneries, des tissages, des camions. Aujourd'hui, on estime à 15 ou 20 000 les adeptes du cheikh. Ils ne possèdent rien, ne sont point payés, mais, leur vie durant, ils sont nourris, soignés, entretenus, eux et leurs familles, sur les biens de la communauté. L'excédent, vendu à l'extérieur, rapporte des bénéfices considérables qui permettent au cheikh d'améliorer l'entreprise et de louer un avion d'Air France 17 millions pour transporter ses meilleurs ouvriers à La Mecque... Comme les tâches manuelles ni le gain ne sauraient suffire, il a donné à ses fidèles une idéologie : la sanctification par le travail, et une discipline : la simplicité et la pureté des mœurs¹¹.

Cinq semaines plus tard, la voici de retour à Paris. Elle qui, depuis vingt-cinq ans, ne cesse de vanter les arts sahariens est ravie de travailler à la préparation de l'exposition. Avec Marion, elle répare, monte les objets, choisit les photos, rédige les fiches, mais ce climat d'euphorie laborieuse va vite se dégrader : Odette se sent à nouveau victime de la jalousie, du dédain et de l'hostilité de certains chercheurs du musée de l'Homme. L'ostracisme qui la frappe rejaillirait sur l'artisanat maure ! Elle avertit le docteur Borrey qu'elle n'a dorénavant plus aucune responsabilité dans le choix des objets ni des photos, ni dans la rédaction des textes du catalogue. Elle n'est même pas conviée à la réception de la presse la veille de l'exposition,

qui sera inaugurée le 15 juin 1960 par Robert Lecourt, le ministre d'État chargé des DOM-TOM ! Elle y sera présente malgré tout, grâce à une invitation que lui fournit le directeur de *Tribune des Nations*, où elle écrit un article fort critique signalant de nombreux travers. Selon Odette, les voiles des poupées maures sont incorrectement drapés ; une écuelle de bois sculpté du Trarza est représentée sur un support touareg alors que les supports ne sont pas en usage au Trarza ; les activités religieuses et culturelles qui tiennent tant de place dans la vie maure ne sont pas mises en valeur ; quant à l'affiche, on a choisi un nemeday, minorité peu considérée, pour honorer les Maures !

On peut regretter que les vastes horizons clairs évoqués par ces objets sahariens soient ici bornés par des fonds noirs et gris avec lesquels l'indigo des étoffes, le brun et le beige des bois, des cuirs et des poteries composent une harmonie terne et sombre. Le ton général de tristesse est prolongé par les photographies dont certaines sont belles et utiles, d'autres moins, et par les panneaux noirs sur lesquels de longs textes blancs – qu'on raccourcirait en supprimant quelques précisions superflues, voire erronées ! – défient le regard et la patience du visiteur. Mais c'est là, sans doute, un effet de la mode qui ramène les intérieurs sombres du Second Empire et de la Belle Époque... À moins qu'on ait voulu marquer symboliquement le deuil de cette civilisation du désert, antique et raffinée, qui meurt sous les coups d'une civilisation étrangère, matérialiste, brutale et sans beauté¹².

Les cieux s'assombrissent encore. Une autre rupture est survenue, avec Ould Daddah, en mars 1960. Le directeur de PROHUZA, un des organismes qui l'ont chargée de mission en Mauritanie, lui écrit qu'Ould Daddah est très en colère contre elle. Odette du Puigauveau

aurait distribué des tracts contre la bombe atomique et conseillé aux populations d'abandonner leur pays pour fuir le danger nucléaire et se réfugier au Maroc. Elle aurait tenu des propos qui n'avaient aucun rapport avec sa mission. Elle répond au docteur Borrey, au président de la Mauritanie, à M. Bourgarel, son directeur des Affaires intérieures, repousse toutes les accusations et rappelle l'accueil chaleureux et les témoignages d'amitié qui ont accompagné toute la durée de son séjour. Dans sa lettre à Mokhtar Ould Daddah, elle se dit très douloureusement blessée : « Pour finir, je regrette amèrement ce retour en Mauritanie. Le plus beau voyage est payé trop cher au prix d'une amitié perdue. »

Il reste qu'à partir de ce moment-là ses positions politiques, qu'on pouvait lire hier en filigrane, sont maintenant énoncées clairement : elle s'affirme ouvertement promarocaine. Dans une lettre d'octobre 1960 adressée à Georges Montaron de *Témoignage chrétien*, elle affirme :

Mon opinion personnelle est que la Mauritanie aurait intérêt à se rallier au Maroc, pays frère, qu'elle le ferait si elle était gouvernée par des hommes libres... Pour la Mauritanie, il vaut mieux être la province d'une nation parente aux ressources variées qu'un petit État sans force aux mains d'exploitants étrangers.

Le glissement est total, et c'est le droit même d'exister qu'elle conteste à la Mauritanie. Son argumentation s'articulera autour de cet axe : historiquement, géographiquement, culturellement, la Mauritanie fait partie de ce territoire occidental du Maghreb qu'est le Maroc.

L'indépendance de la Mauritanie est reconnue le 28 novembre 1960. Odette du Puigauveau, imperturbable, observe que l'indépendance accordée par l'empire colonial n'est qu'un vain mot, que Mokhtar Ould Daddah n'est qu'un fantoche soumis aux desseins de l'armée française et aux intérêts des sociétés capitalistes. Définitivement, par de telles déclarations, Odette du Puigauveau renonce à retourner un jour en Mauritanie, mais le temps de l'aventure n'est pas encore clos et un ultime départ s'annonce.

1. « Arts et coutumes des Maures », in *Hespéris-Tamuda*, 1967.

2. Youssouf Ibn Tachfin, premier grand souverain de la dynastie des Almoravides, d'origine saharienne. Il fonde Marrakech en 1062, conquiert le Maroc et le Maghreb central jusqu'à Alger, entre en Andalousie et réunit tous ces territoires en un même empire.

3. Émir du Trarza de 1703 à 1727.

4. Se reporter au glossaire.

5. Lettre du 27 mai 1956 à Thierry Maulnier, directeur du *Figaro*.

6. Lettre du 26 mai 1956 au directeur du *Bulletin de Paris*.

7. *Esprit*, août 1959.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

10. Se reporter au glossaire.

11. « Retour en Mauritanie », *Tribune des Nations*, 6 mai 1960.

12. « Civilisation du désert », *Tribune des Nations*, juin 1960.

La dernière passion : l'établissement au Maroc en 1961

Qui cache son fou meurt sans voix.

Henri MICHAUX,
Face aux verrous.

En février 1961, le ministre marocain de l'Information, des Beaux-Arts et du Tourisme, Moulay Ahmed Alaoui, prend contact par téléphone avec Odette du Puigaudeau et l'invite à venir travailler à la radiotélévision marocaine dans le cadre de la politique de rattachement de la Mauritanie au Maroc.

Elle décide immédiatement d'aller sur place à Rabat pour étudier la question. Marion, restée à Paris, suit les péripéties à travers les lettres que lui envoie sa compagne. On est transporté dans un véritable conte de fées. À peine Odette a-t-elle posé le pied sur la terre marocaine que son nom retentit au haut-parleur de l'aérodrome de Rabat-Salé. Un élégant jeune homme, délégué par le ministère, se présente et la conduit dans une magnifique voiture vers « son » ministre qui, sans la connaître, l'appelle d'emblée par son prénom. Pour elle, en ce premier jour princier, il est encore Excellence, mais bien vite ce sera Alaoui ! Présentation à la presse. Conférence. Repos à *l'Hôtel de la Tour Hassan* réservé aux hôtes de marque. Chambre somptueuse. Le séjour entier se placera sous le signe de l'enchantement.

Quel miracle, ce Rabat ! Quelle détente immédiate on éprouve au Maroc ; pas de bruit, lumières douces, musique arabe en sourdine, des gens aimables et souriants, même les Européens, même les Américains parlent à mi-voix ! Tout serait parfait si tu

étais ici. Décidément, je n'aime pas être seule sans ma Marion et mes chats... Je crois vraiment que tu vas être heureuse ici. Le pittoresque et les traditions sont intacts et il n'y a plus de policiers en évidence aux coins des rues. Tu vas faire des lavis admirables aux Oudayas¹.

Toutes les illusions d'Odette sont nourries des promesses marocaines. Elle n'a même pas l'ennui de demander à Alaoui, qui spontanément propose. Elle et son amie pourront poursuivre à loisir leurs recherches archéologiques dans le Bani et la basse vallée du Draa au compte du service des Antiquités. Elles écriront des livres sur différentes régions du royaume, en particulier le Noun et Tarfaya restituée par l'Espagne en avril 1958. Elles auront toutes facilités pour y voyager et y demeurer à leur gré. Odette aura toute liberté pour terminer son ouvrage *Arts et coutumes des Maures* dont on lui assure la publication. Marion créera un musée du Sahara, organisera des expositions d'ethnologie maure à Rabat, à Fès, à Marrakech. À chacune on garantit un contrat et un bon salaire et, à toutes deux, une villa de fonction aux Oudayas face à Salé. Tout est discrètement arrangé.

Odette explique longuement à Marion combien tout est facile et aimable et comment il faut qu'elles se débarrassent de leurs complexes de méfiance. Ici, ce n'est plus comme du temps du protectorat, on ne vit plus avec les loups.

Le 8 avril 1961, Odette du Puigauveau est recrutée comme réalisatrice des émissions culturelles vers la Mauritanie et l'Afrique noire. Elle rentre à Paris dans un état d'euphorie, avec l'entière assurance que l'avenir lui appartient. Marion, qui a soixante-quinze ans, ne manifeste aucune hésitation devant ce départ. Elle est si satisfaite que son « volcan ait enfin l'occasion de donner toute sa

mesure ». Et à ceux qui les mettent en garde, elles répondent que c'est une chance à saisir.

Le Maroc devient l'antichambre du paradis. Ce sont les retrouvailles avec le désert proche, avec leur « terrain de chasse » scientifique et avec leurs amis maures réfugiés. Parmi ceux-ci, certains ont été intégrés à la haute administration marocaine ou font partie du gouvernement, tels Fall Ould Oumeir, émir de Trarza, Si Mohammed el-Mokhtar Ould Bah, marabout des Idaou Ali, Si Horma Ould Babana, ancien député de Mauritanie à l'Assemblée nationale française et bien d'autres...

Pour Odette, pionnière du Sahara, c'est une consécration : n'a-t-elle pas déjà été couverte d'honneurs ? Et on lui offre une tribune pour défendre une cause qui lui tient personnellement à cœur. C'est la fin de l'exil, la réconciliation entre elle et le monde. C'est la gloire !

Emportées dans cette nouvelle aventure, elles liquident toutes leurs affaires en France et s'installent le 20 mai 1961 à Rabat. Après quelques semaines à l'*Hôtel de la Tour Hassan*, faute du logement promis, elles louent elles-mêmes le rez-de-chaussée d'une villa avec jardin au 3, place de Séfrou et emménagent dans leurs meubles.

Les premiers mois, elles sont heureuses et confiantes. Odette, tout à ses rêves et à ses ambitions, ne regrette pas d'avoir quitté la France et sa petite sécurité. Ses années – elle va sur ses soixante-sept ans – lui sont légères ; elle fonce sans garantie et sans calcul mesuré.

Elle se met donc immédiatement à la tâche. Elle travaille à domicile, aucun bureau ni machine à écrire n'étant disponibles pour elle à la RTM. Sans relâche, les dimanches et jours de fête, tard dans la nuit, elle tape ses causeries sur sa Remington. Elle a apporté avec elle toute sa documentation et on lui pose rapidement le téléphone. Ce sont Cheikh Ould Sidha, chef de l'émission, ou bien Mohammed Salem, l'opérateur, qui viennent prendre régulièrement les textes. Elle

fournit jusqu'en janvier 1963 deux cent quinze chroniques historiques et politiques, soit un millier de pages dactylographiées rassemblées sous les titres « Roses des vents » et « Mes étapes au Sahara maghrébin ». La périodicité est de sept émissions par semaine jusqu'en août, puis de quatre diffusées d'abord de Rabat sur la chaîne africaine, puis de Tanger sur la *Voix du Maroc* à partir de septembre 1962.

La Mauritanie les absorbe entièrement. Marion organise une exposition d'artisanat maure qui devrait être inaugurée aux Oudayas en novembre. Il arrive maintenant à Odette de prendre comme nom de plume le pseudonyme d'Halima ech-Chenguiti – Chenguit étant l'ancienne appellation de la Mauritanie. Elle devient plus maure que les Maures et commence à critiquer leur inertie et leur manque d'efficacité dans les campagnes qu'ils mènent pour exiger le rattachement de leur pays au Maroc. Elle déplore leur nonchalance auprès de Horma Ould Babana qui exerce la fonction de ministre de tous les Maures en exil. « Pour la partie historique de mes causeries, je ne puis même pas obtenir que de jeunes Maures de la radio me renseignent sur le passé de leurs propres tribus ! Et, bien que vivant au milieu de Bidan, je suis obligée de recourir aux récits plus ou moins sûrs de Marty, Gillier et autres écrivains de la conquête. C'est ridicule ! » Elle souligne que, pourtant, ils devraient redoubler d'efforts, car ils sont à la veille de la session de l'ONU au cours de laquelle la question mauritanienne sera discutée. « Il conviendrait de nous unir tous dans un vigoureux effort de propagande active. »

Cette façon de donner des leçons a dû agacer certains Maures du ministère qui, à leur tour, se plaignent d'elle et des lettres « insolentes » qu'elle leur envoie : elle serait « trop violente », « trop maroco-mauritanienne », à leur goût. Dans son acharnement à stigmatiser le gouvernement de Nouakchott, elle devient une

inconditionnelle de la politique marocaine à laquelle elle adhère sans recul. Elle oppose le pillage de la Mauritanie par les grandes sociétés internationales au « développement harmonieux du Maroc justement inspiré par un gouvernement libre et véritablement national ». Elle abreuve d'insultes Ould Daddah, son ancien ami, le traitant tantôt de fonctionnaire de la MIFERMA, tantôt de proconsul au service de l'armée française d'occupation, tantôt de « petit Führer de Nouakchott ». Les écrits de cette période sont le plus souvent des pamphlets sans nuance, dont le ton et le contenu se rapprochent des tracts maoïstes de la fin des années 1960.

Elle ne sévit pas seulement à la radio. Elle écrit de nombreux articles dans la presse de l'Istiqlâl, *La Nation africaine*, *La Pensée* et dans *Maroc*, la revue du ministère des Affaires étrangères. Fin septembre 1962, Allal el-Fassi lance l'idée d'une revue mensuelle pour la défense de l'unité marocaine : *L'Unité*. La direction en est confiée à un Mauritanien, Cheikh Ahmeddou Ould Sidi, directeur du cabinet du ministère d'État chargé des affaires de Mauritanie, qui sollicite la collaboration d'Odette du Puigaudeau et de Marion Sénones. Elles acceptent, et Marion s'occupe entièrement de la réalisation du premier numéro.

Allal el-Fassi, encore, passe commande à Odette du premier livre d'une collection nouvelle publiée par les soins de son cabinet, intitulée « Les Provinces du Maroc ». Ce sera *Le Passé maghrébin de la Mauritanie*, le seul à voir le jour d'ailleurs, car Allal el-Fassi, alors ministre des Affaires islamiques, se retirera du gouvernement en janvier 1963. « J'ai eu l'honneur, dira Odette, de connaître un des derniers grands de la haute société marocaine. » À travers cette histoire résumée de la Mauritanie, elle veut démontrer que l'existence de liens politiques entre les populations de ces deux territoires, Mauritanie et Maroc, justifie la volonté d'annexion de ce dernier. Elle

opère maintenant sans cesse ce même glissement : des rapports d'alliance deviennent des rapports d'allégeance et valident la domination de l'un sur l'autre ; des relations d'influence, voire d'interpénétration mutuelle à travers le chevauchement des zones de nomadisation, entérinent le principe de souveraineté territoriale du Maroc. Tout à la cause qu'elle défend, elle oublie de rappeler que la prière du vendredi, la *khotba*, n'a jamais été récitée dans les mosquées de Mauritanie au nom du sultan marocain et que les tribus n'ont jamais accepté de lui payer la dîme coranique. Or, en terre d'islam, ces deux facteurs constituent des signes de reconnaissance de la suzeraineté des sultans. Mais notre spécialiste saharienne ne poursuit plus qu'un seul but : rattacher au Maroc, bien qu'il soit un État sédentaire et centralisateur, cette communauté de nomades dont, pourtant, elle a si bien décrit par ailleurs l'unité de peuplement, de coutume et du geste.

Pendant les dernières années de sa vie, elle justifie ses positions comme étant une opération de survie pour la Mauritanie. Elle pensait ce pays trop faible pour rester indépendant et craignait alors qu'il ne tombât dans l'orbite d'un pays noir ou de l'Algérie, « ce qui ne pouvait le mener qu'au tombeau », dit-elle.

Le Passé maghrébin de la Mauritanie, qui sera son dernier ouvrage, commandé d'urgence en janvier 1962, écrit en cinq semaines, ne sort qu'en octobre. Il est aussitôt retiré des services de presse et de la vente. Le dépôt légal obligatoire à la Bibliothèque générale de Rabat n'est même pas respecté. Et c'est l'auteur elle-même qui se charge de distribuer ses exemplaires personnels aux uns et aux autres. Plus tard, elle apprendra qu'il aurait été traduit en arabe et envoyé à des revues arabes sans sa signature.

Le vent tournerait-il ? En octobre 1961, ce qu'Odette considère comme la province méridionale du royaume chérifien est devenue le

cent quatrième membre de l'ONU. La question mauritanienne ne commence-t-elle pas à apparaître comme une impasse ? Un an plus tard, ce thème ne sera même pas mentionné par le roi durant la campagne officielle sur le référendum constitutionnel. Certains, dans les milieux gouvernementaux, ont déjà renoncé à la thèse de l'intégration au profit d'une fédération. N'est-ce pas là les premières preuves d'un revirement ? Seuls les partis de l'opposition, de l'Istiqlâl aux communistes, restent fermes².

Odette, notre passionaria, va être contrainte, bien malgré elle, au silence. On entre dans le temps de la disgrâce. En janvier 1963, elle apprend par le hasard d'une rencontre que les émissions vers la Mauritanie sont supprimées depuis trois semaines alors qu'elle continue d'envoyer ses causeries. Son contrat serait résilié depuis le 23. Elle n'a reçu aucun préavis et n'aurait rien pressenti de sa chute. Investie d'une mission, elle se pensait privilégiée et intouchable malgré déjà bien des déconvenues, dont le sabotage de son livre. Retranchée sur ses positions, elle est enfermée dans son monde, aveuglée, étrangère à ce qui dérange son scénario. Ce n'est que confrontée à la force du fait établi qu'elle sort brutalement et douloureusement de ses rêves. Elle s'aperçoit alors que le monde ne marche pas là où elle veut le conduire. Toute sa personne s'estime piégée. On a trahi sa confiance, on s'est débarrassé d'elle sans aucun égard. Elle se sent blessée, humiliée, victime d'une imposture. Irritée contre tous et contre elle-même pour avoir encore « cédé à l'attrait des causes perdues d'avance », elle entre dans une dépression nerveuse et tombe malade. « Qu'espérer devant cette malchance ? note-t-elle. J'ai l'impression d'être de trop dans ce monde. Pas de place pour moi. »

Repartir ? Mais en France aussi elle s'est fermé bien des portes. Le Quai d'Orsay a en effet peu apprécié son engagement total dans le

camp marocain et, à plusieurs reprises, et sur la demande pressante de Nouakchott, a protesté contre ses chroniques radiodiffusées, sans réussir à les faire cesser. Le CNRS ne lui a pas renouvelé sa convention de travail. La Caisse des lettres lui a supprimé ses subventions et des organes de presse français ainsi que la RTF ont refusé ses prestations.

Repartir, ce serait abdiquer alors que son prestige est en jeu. Elle veut obtenir réparation matérielle et réhabilitation morale. Odette jouit d'un tempérament indéfectiblement tenace, que rien n'abat jamais complètement. Après avoir essuyé congestion pulmonaire et bronchite, elle resurgit.

Ses protestations contre son éviction de la RTM sont restées sans réponse et, tant qu'elle n'a pas reçu son congé, personne ne veut l'engager ailleurs. Elle n'a plus de situation, plus de traitement : les derniers mois ne lui ont pas été payés et son capital s'épuise vite. Si la politique du royaume vis-à-vis de la Mauritanie a changé, rien ne l'empêche de traiter d'autres sujets littéraires, historiques ou documentaires qui lui sont familiers depuis longtemps.

Ce ne sont plus maintenant de simples lettres qu'elle envoie à ses correspondants mais de volumineux dossiers détaillant son affaire. Elle s'estime victime d'arbitraire, alerte les uns, insulte les autres, et rentre dans une sarabande infernale de dénonciations et d'autojustifications. Tous ces procédés dévoilent une nature que l'on connaît bien. Ses journées se passent à tenter de démêler les intrigues et à parer les machinations. Rien n'aboutissant, elle se décide à engager une action judiciaire contre la RTM.

Pour se venger de ses démarches décevantes, elle tient, en guise d'exorcisme, un journal où elle relate précisément ses démêlés et où elle décrit, à travers anecdotes et réflexions, le climat de duplicité et

de corruption dans lequel elle évoluerait. N'a-t-elle pas maintenant les yeux ouverts ?

La RTM devient la « caverne d'Ali Baba » truffée de toutes espèces de trappes où chacun espionne et est espionné, et le Maroc devient ce « lointain perfide », cette terre des « siècles obscurs ». Ainsi pense-t-elle intituler le livre qu'elle consacrerait à son aventure marocaine. Sa plume acerbe et rageuse se déchaîne aux derniers scandales. C'est l'histoire de tel fonctionnaire renvoyé d'un ministère où il aurait volé, recasé dans un autre d'où il avait été renvoyé, l'année précédente, pour vol ! C'est le dernier coup des aigrefins du « gang des meubles volés » de telle administration, ou celui du « gang des voitures volées » de telle autre... « Dans cette pagaille, dans ce monde à l'envers, on se noie dans un océan de bêtises, de vol et de mensonge indissociables, du chaouch au directeur. »

Parfois aussi, elle dit sa joie d'avoir rencontré des gens honnêtes, courtois, cultivés et, tout en reprenant espoir, elle écrit : « Fasse le ciel que je n'aie pas à rire de ces lignes et de ma confiance inusable lorsque je les relirai dans quelques mois ! »

Cette même année 1963, il lui reste encore à supporter ce qu'elle appelle « la plus amère de ses désillusions marocaines ». Quelle n'est pas sa stupeur d'apprendre en mars, dans la presse, le départ de Rabat pour Nouakchott *via* Paris de quatre notables maures avec lesquels elle était liée ! Il s'agit de l'émir Fall Ould Oumeir, devenu ministre d'État du gouvernement marocain pour la Mauritanie, de son beau-frère et directeur de cabinet, Cheikh Ahmeddou Ould Sidi, et de Mohammed Ould Taki, son chef de cabinet, ainsi que de Si Mohammed el-Mokhtar Ould Bah, ex-directeur de la RTM. Ils seraient partis faire leur soumission à Ould Daddah et auraient laissé des dettes partout, bien qu'ils aient, dit-elle, emporté les fonds du ministère. Elle est consternée et note dans son agenda : « Les pillards

d'autrefois avaient du courage et de l'allure. Ceux-là sont de solides escrocs. Quand je pense que c'est pour eux que je suis venue ! »

Sombre histoire politique dont Odette perçoit mal l'enjeu : qui les a poussés à partir ? Sont-ils devenus trop encombrants ? De quelle transaction ont-ils été l'objet entre la France, le Maroc et la Mauritanie ? Eux-mêmes n'ont-ils pas pressenti que la partie était perdue et n'ont-ils pas désiré retourner au pays avant qu'il ne soit trop tard ?

Odette les défendra pourtant, quand, après avoir été arrêtés, puis libérés, ils seront emprisonnés en août 1963 par Ould Daddah. Par nécessité ? Par fidélité à ses engagements ? Pour pouvoir continuer à croire à la permanence de cette geste nomade à laquelle elle a lié sa vie ?

Dans l'article qu'elle rédige pour *Tribune des Nations*, elle explique, pastichant Ibn Khaldoun, que « ces fils de grande tente n'ont pas supporté d'être plongés brusquement dans la vie sédentaire et luxueuse des grandes villes où les qualités qui font la force des Sahariens ne peuvent, faute d'emploi, que s'affadir ». Ainsi, malgré eux, se sont-ils laissés corrompre tout en « demeurant néanmoins le symbole vivant de l'unité historique territoriale et humaine du "Grand Maroc" de Tanger au Sénégal ».

Cette année-là encore, elle arrive à décrocher quelques reportages pour *Jeune Afrique* et *Nous les bêtes*. Malgré sa lassitude, cela lui prouve qu'à soixante-neuf ans, elle sait encore écrire.

Elle reçoit aussi quelques marques de sympathie du groupe des Maures de l'Adrar et du Tagant qui reviennent à elle, maintenant qu'ils n'ont plus à redouter son amitié avec la « bande de l'émir ». En dépit de leur revendication commune et de leur attachement au Maroc, les réfugiés venus du nord et de l'est n'étaient pas sans méfiance à l'égard des notables du Trarza placés à leur tête, et des

heurts, en raison d'une animosité ancestrale, précise Odette, se produisaient souvent entre eux.

Enfin, en octobre 1963, Odette réussit à entrer au ministère de l'Information, au service Étude et Documentation. Elle n'est d'abord qu'une obscure employée au fond d'un sombre réduit, occupée à résumer des reportages parus dans *Le Petit Marocain* sur le voyage du roi à Agadir et à Marrakech pour la revue de presse quotidienne en quarante exemplaires destinée au palais et aux ministères. Pour justifier sa présence au Maroc et retrouver une place, elle est prête à accepter n'importe quelle tâche et son intransigeance passée trouve des accommodements. Sa survie est dans le travail, et en être privée est pour elle la plus grande des malédictions. Elle veut croire qu'elle a toujours l'énergie d'entreprendre et que ses forces physiques ne l'abandonnent pas. Plus tard, on lui confie la réalisation du supplément de *Maroc-Documents*, les *Cahiers*. Deux numéros paraissent, l'un portant sur « les grands problèmes des zones arides », l'autre sur « les arts traditionnels au Maroc ». Le troisième sur « le mouvement coopératif au Maroc » sera tenu en réserve et restera inédit.

Flux et reflux : tel est le mouvement pendulaire qui marque la vie d'Odette. Et Marion Sénones, dans cette tourmente ? Toujours discrète, toujours aimante, tentant d'alléger les peines de son amie. Écoutons le témoignage d'Odette : « Marion ne se plaint jamais... Je sais qu'elle a un gros cœur comme moi, mais c'est elle la courageuse maintenant... Moralement, elle tient mieux que moi... Elle s'est remise au dessin... Ses crises de rhumatismes dans les jambes n'arrêtent pas son courage ni son activité... »

Professionnellement, elle a subi les mêmes revers qu'Odette. Son exposition sur l'artisanat maure n'a pas été présentée au public fin octobre 1961. Elle a ensuite été recrutée par le musée des Antiquités

pour visiter les musées du Maroc et pour en faire un inventaire détaillé. En réalité, on l'a chargée de réorganiser la bibliothèque du musée de Rabat où le classement des publications avait été interrompu depuis longtemps. Quant aux recherches archéologiques, elles firent partie des mirages marocains pour l'une comme pour l'autre. Pour dire vrai, il y eut une courte trêve.

En mars 1964, Moulay Ahmed Alaoui, ministre des Affaires culturelles, fait appel à Odette et à Marion pour organiser la visite officielle d'André Malraux. Il veut montrer à son homologue français un des hauts lieux de l'art rupestre marocain, la vallée de l'oued Tamanart à quelques kilomètres de Fougum el-Hassan. Nos deux archéologues iront donc sur le site qu'elles connaissent bien, une dizaine de jours avant la réception, afin de repérer et signaler les plus intéressantes des gravures. Ce n'est pas sans émotion qu'elles retrouvent le silence de cette vallée, leurs champs de cailloux et leur bestiaire sauvage immobile sur les rochers. Comme en 1937, comme en 1950, elles franchissent des ravins, grimpent des pentes glissantes pour atteindre des terrasses et elles découvrent encore de nouvelles gravures situées sur la rive droite de l'oued, mais elles ne peuvent pas s'attarder plus longuement, car elles doivent rejoindre leurs bureaux de Rabat.

En septembre 1964, Odette, à la demande de Si Ahmed Snoussi, secrétaire général au ministère de l'Information, monte une exposition photographique sur le Maroc destinée à accompagner Ahmed Balafrej, alors ministre des Affaires étrangères, en Amérique du Sud – exposition répétée en 1965 à l'occasion du voyage d'Hassan II à Tunis et à Bonn. Et voici notre Odette, toujours prête à donner des gages, qui se lance dans la confection de dix-neuf panneaux illustrant le passé et les arts traditionnels du royaume, et rédige une cinquantaine de pages de légendes. Depuis la

documentation jusqu'à la dactylographie, tout est à sa charge – travail écrasant, semé d'embûches jusqu'à la fin. Quand tout est terminé, n'ira-t-on pas, selon elle, jusqu'à coller le titre Almohades par-dessus le titre Mérinides afin de la faire passer pour ignorante !

L'atmosphère du ministère de l'Information lui devient irrespirable. Elle laisse échapper cette réflexion dans son carnet : « Il m'est impossible de rester ; je n'ai aucun atavisme de mes ancêtres négriers... surtout quand je suis dans le camp des esclaves ! » Elle envoie une supplique à Moulay Ahmed Alaoui et lui demande de faire pression pour qu'elle soit nommée au Centre universitaire de recherche – là elle pourrait reprendre son métier d'écrivain et son « corpus » maure. Elle a rencontré l'historien Germain Ayache, directeur d'*Hespéris-Tamuda*, qui s'est déclaré d'accord pour sa publication sous forme de chapitres dans la revue. En 1966, Odette est affectée au ministère de l'Éducation nationale, à la direction des Affaires culturelles. Elle trouve alors le temps de remettre en chantier sa thèse et d'en publier la première partie. Mais ce rythme est à nouveau cassé par d'autres attributions au service des monuments historiques, des arts et du folklore, et elle se laisse submerger par la constitution d'un fichier marocain qui comportera quatre mille références environ sur l'histoire, la préhistoire, les sciences et les arts, et servira de base à l'index du patrimoine national pour l'UNESCO.

Odette est maintenant seule à assurer l'entretien du ménage par son traitement régulier. Marion souffre d'une arthrose à la hanche et tous les traitements essayés ne soulagent plus ses douleurs continues : elle doit abandonner son travail au musée des Antiquités en 1965.

Elle continuera à dessiner, mais ne pourra plus organiser annuellement les expositions-ventes de ses dessins à Rabat, Tanger, Marrakech. Avec une amie zurichoise résidant à Rabat, elle se met à

traduire en français un ouvrage allemand d'horticulture, *Mon cœur vert*, mais elle ne trouve pas d'éditeur pour le manuscrit.

Le temps des joyeux déménagements et des réinstallations est définitivement clos. Elles se décident alors à vendre un appartement que possédait encore Marion à Paris pour acheter la villa qu'elles habitent. Odette note dans son agenda : « Nous voici donc amarrées dans ce pays, non sans mélancolie. »

En janvier 1970, Mohammed el-Fassi, ministre d'État chargé des Affaires culturelles, nomme Odette chef du bureau de préhistoire au musée des Antiquités. Ce sera son dernier poste. Elle se retrouve donc à la tête d'un bureau à créer, disposant d'un jeune préparateur et de la réserve du sous-sol où ont été entreposées des collections laissées à l'abandon depuis plus de vingt ans. La voilà devenue archéologue fonctionnaire et, à défaut d'avoir pu continuer sur le terrain ses recherches, comme on le lui avait fait miroiter, elle a cette cave qui deviendra son champ de fouilles. Elle est parfois prise d'un tel vertige au milieu de toutes ces pierres, qu'elle les enverrait volontiers au fond du Bou Regreg. Des étagères, des caisses en bois, non traitées contre les parasites et rongées par les vrillettes, se sont effondrées. Leur contenu s'est mélangé et gît sous les tables alors que rien n'était immatriculé et elle ne sait plus d'où et quand et par qui sont venues toutes ces pierres... Ainsi, faute de numérotage, d'inventaire et d'inventeurs, elles sont perdues pour la science. Quant à celles qui sont gravées, elle tente d'en retrouver l'origine dans les publications antérieures. Des années durant, elle se livrera à ce jeu de patience des identifications et des enregistrements et, pour chaque pièce, elle rédige une fiche d'immatriculation. Les collections les plus anciennes sont celles de J. Campardou, qui a prospecté dans les années 1920 la région de Taza. Elle exhume d'autres objets qui proviennent des fouilles du père Henri Koehler à Achaber et aux environs d'Ifrane en

1934. Elle ouvre aussi les neuf caisses que Marion et elle avaient expédiées à Rabat lors de leur mission de 1950 entre l'erg Zemmoul et l'embouchure du Draa. Elle remonte les plus beaux spécimens et les installe, sur les conseils de l'abbé J. Roche, spécialiste de la préhistoire marocaine, dans deux vitrines de la galerie centrale. Le public pourra ainsi découvrir le paléolithique présaharien du Bani, du Noun et de la basse vallée du Draa. Elle envisage de créer une « galerie d'art rupestre » et finit par obtenir que des blocs et dalles gravés soient enfin rentrés du jardin où les mousses et les lichens les avaient rendus illisibles. Elle voudrait maintenant les voir scellés dans le mur à hauteur de cimaise. Il faudra encore attendre...

Dans les lettres à ses amis, Odette avoue qu'elle embête tout le monde, car « celui qui travaille est un empêcheur de dormir en rond ». Et on se doute qu'elle est scandalisée par le peu de moyens qu'on lui offre, elle récrimine pour avoir une dactylo, une secrétaire, une machine à écrire, un téléphone intérieur, une sonnette... Elle n'a pas le matériel élémentaire en mobilier, papeterie, désinsectisation... Le chaouch n'a reçu, en trois ans et demi, qu'une blouse... Odette a conservé des états annuels de ses besoins.

N'importe, de ce bureau de la préhistoire qu'on lui a confié, elle veut montrer la vitalité. Elle établit un mouvement d'échanges, de dons et de correspondance avec l'étranger. Elle répond avec un soin minutieux aux uns et aux autres. Pour Henri Lhote qui lui demande où elle a observé des empreintes de sandales gravées sur des dalles dans un but propitiatoire, elle dresse une liste de lieux en Mauritanie. Elle en a découvert des traces sur les fameux rochers de Maghrouga et de Zeiga, au Hank sur des dalles horizontales à 400 mètres au sud du poste de Chegga, dans l'Adrar à Safiat el-Ather... Elle avertit Théodore Monod que des fouilles vont commencer à Sijilmassa sous la conduite d'un anthropologue américain de Precott College en

Arizona avec une équipe des « Volontaires de la paix ». Elle rencontrera bientôt le petit-fils du grand Ma el-Aïnin qui réside au Maroc et enverra à Monod un complément de renseignements sur la généalogie de cette famille. Elle est aussi en relation avec le préhistorien Raymond Mauny, qui lui annonce que les villages du sud du Tagant ont été datés au carbone 14 et remontent jusqu'à 1500 avant J.-C. : les voilà classés officiellement néolithiques.

Odette a d'autres projets pour rendre son musée vivant. Elle prévoit des visites guidées, des conférences, des expositions temporaires, des projections de films. Lors d'une inspection ministérielle de huit jours dans la vallée du Draa, elle avait participé en 1970 à la réalisation d'un film sur l'art pariétal du Sud marocain. Pourquoi ne pas le présenter ?

Tant qu'elle garde confiance dans sa prodigieuse capacité de travail, elle ne se laisse pas abattre. Mais elle vit dans un excès de fatigue, ne voulant pas choisir entre ses activités et les menant toutes de front, dans l'urgence. Germain Ayache la presse de publier les chapitres de son ouvrage sur les Maures, et elle les termine en hâte, travaillant de jour et de nuit jusqu'à l'extrême limite. Par ailleurs, elle a maintenant entièrement à charge la maison où Marion ne se meut plus que très difficilement. Les tâches ménagères, dont elle n'a pas l'habitude, lui deviennent des complications insupportables.

On pouvait penser que sa mise à la retraite en juillet 1977 lui apporterait une délivrance, car elle s'est souvent plainte d'avoir perdu au musée en besognes insipides les dix dernières années de sa vie et d'y avoir sacrifié sa carrière d'écrivain. En fait, elle trouve scandaleux ce renvoi à quatre-vingt-quatre ans et accusera de jalousie les femmes du musée qui auraient voulu se débarrasser d'elle ! Elle écrit à un de ses correspondants : « Ce n'était pas la peine de fuir la hargne des Dames du musée de l'Homme pour retrouver celles d'ici. Je pense que

les femmes ne sont pas faites pour être conservateurs de musée. Trop de vanité mondaine, trop de tentations, trop d'autorité dont elles ne savent se servir raisonnablement, trop de gloriole qui leur fait perdre le bon sens ! »

Odette conservera son salaire, soit 1 250 dirhams, eu égard à tous les services rendus et à ses dons : 2 345 pièces provenant de 40 sites.

Les mois qui suivent, Odette les passe auprès de sa compagne, qui est maintenant complètement immobilisée dans son fauteuil de paralytique.

Marion Sénones a organisé sa dernière exposition en avril 1975 à l'Alliance française de Rabat. Malgré ses souffrances, elle en a assuré elle-même le déroulement. On la voit sur une photographie, paisible au milieu de ces portraits et de ces paysages qui illustrent toute sa vie d'artiste et ses attachements. Chaque lieu traversé et aimé a trouvé une expression dans son œuvre et révèle un bonheur à être là où elle pose le pied. À côté des dessins du Croisic, de Batz et de la Mauritanie auxquels elle a réservé une large place, elle a accroché ceux de Rabat. On reconnaît l'arbre sacré du Chellah, les anciens marais salants, les murailles, la mosquée Mouline, des *qubba*³ aujourd'hui disparues, la tour de Sidi Makhoulf, le vieil olivier de la tour Hassan, des arbres torturés par le vent...

Ce fut son ultime apparition en public. Marion mourut d'une congestion pulmonaire le 3 octobre 1977 à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Elle fut enterrée à Rabat, loin de tout honneur officiel, discrètement, comme elle avait vécu, accompagnée par ses amis qui récitèrent à tour de rôle le *De profundis* et la *fatiha*⁴.

Odette se retrouvait seule après ce compagnonnage de presque un demi-siècle. La vie continua. Ce fut d'abord une suite ininterrompue de coups de bronchite, d'asthme, de grandes inquiétudes oculaires avec menaces de cataracte. Quand elle commença à aller mieux et à

pouvoir ressortir, elle ne compta pas ses chutes. Elle tombait. Elle tomba dans son jardin sur un pot de fleurs, elle tomba dans la rue sur les pavés disjoints. Un jour, c'est un volet poussé par un vent violent qui la frappe à la tête et la jette à terre. Elle ne tient littéralement pas debout. « Je n'arrive pas à reprendre mon équilibre dans cette solitude que rien en ce pays ne vient secourir. Me remettre à écrire serait le meilleur remède mais pour qui et pour quoi ? » De longs mois encore, elle reste sans ressort. « Je vis dans une salle d'attente où aucun train n'arrive ni ne part... Je suis trop seule. Mes jours sont tellement vides que je ne sais jamais ce que j'en fais, ni leur nom, ni leur date... La vie pour moi maintenant est si triste, si terne, si monotone que je ne trouve rien à noter... »

Peu à peu pourtant, les feuillets de son agenda se noircissent. Notre « volcan » renaîtrait-il ? Elle ne note plus seulement le nom de ses amis qui, dès la mort de Marion, l'ont soutenue de leur présence et l'ont aidée à résoudre les problèmes administratifs dans lesquels elle se noyait. Elle commente maintenant leurs visites, ses promenades, les conférences, les expositions auxquelles elle assiste. Et, bientôt, ces propos vont alterner avec ce leitmotiv : « Quand vais-je enfin pouvoir travailler ? Traduction de Cunninghame, corpus maure, articles, lettres, coutures, j'ai le choix. »

Au cours de l'année 1979, elle entretient une correspondance active et chaleureuse avec Jocelyne Le Bœuf qui prépare un mémoire de maîtrise sur la vie et l'œuvre de Ferdinand du Puigaudeau. En 1980, elle rédige son cinquième chapitre sur l'artisanat maure. Ce sera sa dernière contribution – les parties sur l'élevage, l'agriculture, la chasse, la pêche ne seront jamais terminées, bien qu'elle ait toute la documentation nécessaire. On ne peut s'empêcher d'extrapoler et de penser à l'inachèvement de sa vie elle-même, à son impossibilité de toucher à un repos final.

Elle accuse ses visiteurs de l'empêcher de travailler. Accablée par les maladies de ses chats qu'il faut conduire chez le vétérinaire, elle se débat aussi avec les nouveau-nés qu'il faut placer, car elle ne se résout pas à les tuer. Elle n'a plus un grain de sable et son jardin labouré par ses vingt et un chats n'existe plus !

Elle ne supporte pas le ralentissement de ses facultés et elle épuise ses forces à vaincre l'usure du temps auquel elle ne veut pas se soumettre. La vieillesse, cette grande traîtresse, la prendrait avant qu'elle ait pu recevoir une reconnaissance publique ? Fidèle à elle-même, elle ruse avec la nécessité et l'adversité, et elle s'offre l'illusion de mener encore le jeu.

Les Marocains, dit-elle, la tiennent éloignée des affaires sahariennes... qu'importe, elle a toujours le plaisir de rencontrer chez elle de jeunes Maures dont elle a connu autrefois les parents ! Parfois, on lui demande une interview et elle retrouve sa fougue et son importance. Tantôt mutine, tantôt pontifiante, elle sait, malgré le rythme soutenu de ses quintes de toux, tenir sous le charme son auditoire. Quand l'ambassadeur américain Joseph Verner Reed viendra lui rendre une visite de courtoisie en 1985, elle sera si réjouie de cette marque de reconnaissance qu'elle acceptera d'être photographiée – ce qu'habituellement elle refuse à tous par coquetterie depuis des années. « Dommage qu'il parte dans huit jours », écrit-elle dans son agenda.

Si l'on feuillette ses éphémérides, on s'aperçoit qu'Odette, après la mort de Marion, ne se contente pas de signaler tel ou tel événement dans sa réalité brute, mais révèle la mise en scène qu'elle-même construit. La commémoration de son anniversaire est souvent l'objet d'une théâtralisation. « 20 juillet 1984, mon anniversaire. Sans lui en dire la raison j'ai demandé à X de m'inviter. Venu avec une gerbe de

roses magnifique. Passé avec lui une journée paisible, oublieuse des années. Longtemps parlé du Sahara, de Foucauld et de mon anxiété. »

De telles notations ont ceci de pathétique qu'elles nous introduisent au cœur de la conscience profonde de notre héroïne. Si nous jugions l'apparence, toute cette subtile duplicité dramatique serait masquée. Nous ne saurions pas ce jeu étroit qui s'installe entre la lucidité sans illusions et l'investissement réel, entre la croyance et la non-croyance. Il n'y a plus de distinction entre être et jouer. Elle est telle qu'elle désire être, telle qu'elle désire se voir – fêtée, reconnue et aimée en ce jour d'anniversaire. Faire « comme si » pour pouvoir continuer à vivre en dénouant les douleurs de l'angoisse. Ainsi résiste-t-elle et survit-elle « avec la ténacité des plantes marines et des épineux sahariens » comme elle aime à le dire.

1. Lettre adressée à Marion.

2. En septembre 1969, Hassan II, lors d'une entrevue avec Ould Daddah, reconnaîtra *de facto* la Mauritanie, et un traité « de solidarité, de coopération et de bon voisinage » sera signé l'année suivante.

3. Se reporter au glossaire.

4. Se reporter au glossaire.

Où jeter l'ancre ?

Toute création doit surmonter une angoisse.
Créer c'est dénouer une angoisse.

Gaston BACHELARD,
La Terre et les Rêveries de la volonté.

Odette vit maintenant sa sédentarité au Maroc comme un long exil, coupée de son pays d'origine, la Bretagne, et de son pays d'adoption, la Mauritanie, éloignée de ses attaches naturelles et de ses attaches électives. Elle n'a pas de mot assez déchirant pour dire son échouage : « Le Maroc, ce fut ma perte. C'est Iblis le lapidé qui m'y a guidée. »

Mais comment rejoindre ces terres de Bretagne et de Mauritanie ? Elles sont insituables sur une carte et n'ont de localisation que dans sa géographie intérieure. Elle les a recrées en les célébrant dans ses livres – y retourner maintenant entraînerait la disparition de la mythologie qu'elle a construite et la perte du paradis. Odette n'a jamais pu avancer sans ses mythes. Ce fut à la fois sa faiblesse et sa force. Investie par le père du mythe familial, elle en fit son projet, le réactualisa par un détour chez les Maures et se hissa dans l'Histoire, s'en servant comme d'un levier. Le mythe est sa structure intime, et l'écriture s'est substituée au voyage pour lui insuffler vie. Odette n'a pas de lieu réel où se poser. Son lieu c'est son œuvre. Elle n'écrit pas seulement pour voyager comme elle le prétendait quand elle s'est lancée dans le journalisme. Elle écrit pour qu'existe un lieu où établir sa demeure, pour donner un statut d'éternité à des instants fugitifs de bonheur, pour enraciner des valeurs en voie de disparition. Cette bonne vie d'autrefois, qu'elle aime évoquer avec les amis de passage, ses caps d'espérance sont là, enclos dans ses pages enserrées dans les

belles reliures de peau chamoisée de Mauritanie qu'elle tient à portée de main, proches d'elle. Personne ne les lui dérobera et elle demeurera, au premier jour comme au dernier jour, tel un éperon de granite indestructible.

Ses récits lui restituent la présence de sa Bretagne perdue et de la Mauritanie retrouvée qu'elle confond au même miroir. Odette s'est surprise elle-même à jouer à ce jeu de ricochets où l'un et l'autre s'interpellent et se répondent en écho. « On s'en va très loin en quête d'inconnu et on s'émeut à tout ce qui rappelle les paysages familiers de l'enfance¹. » Un voyage en cache toujours un autre, et Odette n'a pas échappé au pèlerinage aux sources d'elle-même. Elle rejoint là l'expérience de nombreux voyageurs que Segalen a résumée par cette formule : « On fait comme toujours un voyage au loin de ce qui n'était qu'un voyage au fond de soi. »

Odette établit alors de mystérieuses correspondances entre son identité de Celte et l'identité des Maures. Même environnement naturel : « Plantes qui vivent de peu accrochées par de longues et solides racines au sable et aux rochers. » Mêmes monuments mégalithiques : « Menhir, c'est la pierre debout qui marque une tombe antique comme une gigantesque stèle funéraire. » Mêmes lois de l'hospitalité : « Sans phrases inutiles, car on pense que les autres comprennent aussi qu'il est naturel de partager le cidre et la galette de sarrasin d'un côté, le thé, le miel et la galette d'orge de l'autre. » « Mêmes symboles orientaux dans les broderies et les bijoux. Mêmes styles décoratifs sur les lits clos et sur les supports de palanquins. De part et d'autre, attachement aux traditions, à la langue, à la religion. Même esprit rebelle et fierté ombrageuse. Même refus de fusion avec tout ce qui est étranger². »

On pourrait terminer par un arrêt-image sur ce tableau transférentiel. Nous sommes au cœur du royaume d'Odette

du Puigaudeau, contrée élue de nulle part où le temps même n'existe plus, englouti par l'espace illimité qui le cerne – mer d'eau, mer de sable, qu'importe... Monde sans fracture, sans menace où Odette touche aux profondeurs de son être et de toutes choses. Elle a enfin gagné le rivage de son utopie dont la valeur maîtresse, celle qui concentre toutes les autres, est l'intimité.

En effet, quand on lui demande quelle est l'impression la plus forte qu'elle a gardée du Sahara, elle répond, si paradoxal que cela puisse sembler, que c'est un sentiment étrange d'intimité.

Le nomade est en relations intimes avec tout ce qui le domine et ce qui l'entoure, avec le visible et l'invisible, avec le divin, le terrestre et le souterrain... C'est pourquoi, lorsqu'il chemine au cœur des solitudes, ou qu'il veille devant un feu avec trois inconnus, qu'il entre sous une tente de rencontre ou qu'il dort à l'abri de son chameau, l'étranger qui arrive d'un pays de sédentaires où tout lui est demeuré indifférent, sinon hostile, est saisi, au désert, par ce sentiment d'intimité avec les gens, les bêtes et les choses³.

Le désert comme l'océan furent ses « hauts lieux » : les lieux où elle est allée au bout d'elle-même. C'est là qu'elle a renoué le pacte de l'homme avec la nature, c'est là qu'elle s'est frayé un passage avec les autres. C'est là qu'elle demeure à tout jamais loin des soucis du chemin et des ruses de la vie.

Parfois, quelque matin, on la surprend assise au bureau du salon, contemplant la carte postale d'un thonier envoyée par son ami le marin Albert de Groix à Perrine, et on entend Odette-Perrine fredonner :

Nous étions trois marins de Groix
Nous étions trois marins de Groix
Embarqués sur le *Saint-François*
Il vente !...
C'est le vent de la mer qui nous tourmente...

Un autre matin, le petit jour sur le jardin fait renaître un départ sur le sable glacé de l'erg Makhteir et elle m'appelle pour partager son émotion et éprouver ce froid matinal léger au Sahara où l'on sent déjà, en frissonnant, monter la menace d'une chaleur brûlante. Et bientôt Odette se berce de la mélodie qui ponctue la marche des chameaux : « *La ilah illa Allah... la ilah illa Allah... la ilah...* »

On reconnaît à peine son visage ridé par les ans. Peu à peu, les contours de son corps s'estompent et elle s'éloigne, tel le chamelier dont elle a modelé l'image dans ce beau texte :

Le chamelier s'en va cheminant sans hâte et sans bruit, bien à l'aise en haut de sa bête. Il ne laisse rien derrière lui, n'attend rien du hasard. Son nécessaire est amarré à sa large selle tout autour de lui : le manger dans le sac de cuir et l'eau dans une dépouille de chèvre ; son fusil, suspendu au pommeau, crosse en l'air, par la bretelle, pend de côté le long de sa jambe nue.

Un homme se sent léger quand il lui faut si peu de choses et qu'il possède le peu qu'il lui faut.

Il possède, par surcroît, le silence. C'est un bien dont, ici, on a perdu le sens de l'usage, et même de la notion. Un merveilleux silence où la pensée flâne ou peine à sa guise, perçoit des secrets qui sont pour elle seule et décrit, sans crainte qu'ils soient rompus, les méandres de sa fantaisie ; un silence sans défauts où le nomade peut tailler de larges pans de rêves.

Rien ne le presse ni le retarde car avant même qu'il fût parti, Dieu avait fixé l'heure de sa halte...

Il est libre. Oui et non. Il est contraint par l'eau, par la pâture de sa bête, par les brèches de sable ou de roc au creux desquelles il marche à son pas ; aucune autre volonté humaine ne le force. Il est libre de choisir la meilleure façon de se plier à ces contraintes, libre de partir ou de s'arrêter ; quand la fatigue ou la nuit le prennent, il délivre sa monture et, roulé dans son burnous, la tête dans son fusil, il s'endort sur le sable sans avoir besoin d'autre abri que la voûte tutélaire du ciel étoilé. Il est libre dans la main de Dieu⁴.

1. *Tagant*, *op. cit.*, p. 102.

2. Texte inédit.

3. Texte inédit.

4. *La Route de l'Ouest*, *op. cit.*, pp. 98-100.

POSTFACE

Sur les traces d'Odette du Puigaudeau ou l'année des deux dames

Odette du Puigaudeau, dans un état d'extrême faiblesse depuis 1989, de plus en plus absente à la vie, est morte à Rabat le 18 juillet 1991, assistée par Rahma sa fidèle servante qui veillait sur elle nuit et jour.

J'étais allée la voir en juin et je lui avais annoncé l'achèvement de sa biographie, nouvelle impatiemment réclamée à chacune de mes visites. On ne peut s'empêcher de penser que, assurée dès lors de passer à la postérité, elle acceptait enfin de lâcher prise : elle n'avait plus à s'attarder et en quelques semaines elle tira sa révérence.

Pour ne pas la quitter si brutalement et prolonger cette relation, je suis allée faire un périple en Mauritanie en novembre 1991 avec mon amie de voyage Christiane Gascon. Ainsi, au long des pistes du Trarza, du Tagant à Nouakchott, nos pas croisant les siens, nous avons retrouvé les traces d'Odette du Puigaudeau. Elle aurait été heureuse de savoir que cette Mauritanie qu'elle avait tant aimée ne l'avait pas oubliée.

Sans doute aurait-elle été flattée par cet hommage que je reçus pour elle à El Mechra près de Moudjeria de la part de Sid Ould

Kchoum de la tribu des Chenakta. Bien que ne l'ayant pas connue, il en avait beaucoup entendu parler et avait lu *Tagant* qu'il trouvait remarquable. Quand il était devenu instituteur il en avait fait son livre de dictées à l'usage de ses élèves. Il se souvenait encore de bon nombre de ses morceaux choisis. Soudain, s'interrompant brutalement au milieu de l'évocation d'un chapitre, il s'inquiéta de la santé d'Odette. Je lui appris qu'elle venait de mourir quasi centenaire. Ému et admiratif il me serra la main avec déférence : « Félicitations ! ».

Nous sommes restées une semaine à Rachid, petit ksar du Tagant, où nous avons commencé notre enquête.

Jahid Ould Abbas avait entre huit et dix ans quand sont arrivées à Rachid, le 26 avril 1937, Odette du Puigauveau et Marion Sénones. Il s'en souvient, ô combien, puisque cette année-là est entrée dans la chronologie locale sous l'appellation de « l'année des deux dames » :

« Ce sont les premières dames françaises que je voyais. Elles voyageaient à chameau. Seules, sans homme français, accompagnées de goumiers. Elles étaient habillées de chemises et de pantalons blancs. Je ne sais ni d'où elles venaient, ni ce qu'elles cherchaient : peut-être venaient-elles de N'Dar¹ ? On leur a offert une grande fête avec courses de chameaux, tobeul et danses. Les hommes dansaient avec leur fusil et un des danseurs est tombé sur une des dames. »

La petite Zeidna Mint Dahane était là aussi pour les accueillir :

« L'une était maigre et jeune encore, l'autre plus grande et plus vieille avait de gros seins. La jeune a failli tomber dans la batha car son chameau a pris peur et s'est cabré. »

Dans la journée, Zeidna faisait partie du cortège des enfants curieux qui poursuivaient les dames et que les hommes chassaient.

Sidani Ould Ahmed Zein était plus âgé – entre quinze et dix-huit ans. Il portait le boubou et jeûnait le ramadan déjà depuis plusieurs

années et ses souvenirs sont plus précis :

« Elles étaient parties d'Atar dans l'Adrar. Depuis treize nuits nous avions été prévenus de leur arrivée. Les militaires de Tidjikja étaient inquiets et étaient venus plusieurs fois à Rachid à leur rencontre. Elles ont tardé et ont marché pendant quatorze jours. On leur a dressé un campement au flanc de la montagne dans la batha. C'est moi qui leur apportais la nourriture préparée par ma famille. Contrairement aux goumiers, elles ne mangeaient pas du tout de couscous et seulement un peu de viande mais elles buvaient beaucoup de lait et elles avaient aussi leurs propres provisions ; le soir, les enfants venaient rôder autour de leur tente. La plus jeune des dames leur a lancé un pain de sucre. Un garçon l'a renvoyé et a touché la dame. Il a été pris et bastonné par les goumiers et le lieutenant. Il n'était pas méchant : il était orgueilleux et ne voulait rien recevoir des Français. Elles sont restées plusieurs jours. Elles montaient et descendaient la montagne, photographiaient le vieux ksar et posaient beaucoup de questions aux anciens. La plus petite écrivait... Elle ne parlait pas le hassania : un interprète traduisait.

» Aux veillées, les goumiers racontaient que l'une d'elles était tellement méchante qu'ils ne l'aimaient pas. Et plus elle était fatiguée, plus elle se fâchait. Par contre l'autre était tellement bonne, tellement gentille qu'elle n'était jamais en colère. »

Tous ceux que nous interrogerons relèveront les qualités de bonté de Marion Sénones et les traits autoritaires d'Odette du Puigauveau. Insiste-t-on pour qu'ils nous livrent plus de détails sur la personnalité de celles-ci, ils s'étonnent. Il suffisait de les regarder, rétorquent-ils : « Lune était maigre, tout en nerfs, plus sèche, facilement énervée et colérique, l'autre tout en rondeurs, chaleureuse, plus souple. » Toutes deux les impressionnaient physiquement par leur courage et leur endurance.

La seule note discordante provint des propos que Sidani avait entendu rapporter par les goumiers. Ils leur imputaient la trop longue durée du voyage. Elles auraient été fatiguées et se seraient souvent arrêtées pour se reposer. Par ailleurs, elles n'auraient été que de piètres chamelières ; pour qu'elles montent à chameau, ne fallait-il pas tenir la bride de la monture et les mettre en selle ?

Pour avoir la version d'Odette, rien de plus simple. Il suffit d'ouvrir son carnet où elle consignait les incidents de la route et ses impressions : on y lit ses démêlés avec les hommes à cause de départs tardifs, d'étapes mal combinées, etc. Odette proteste sans fin contre les lenteurs :

« Le 12 avril, 16 heures, départ tardif. Les hommes sont abrutis de thés... Rag nu et dunes qu'Ahmodi nous fait prendre par le travers au lieu de rejoindre une travée facile jusqu'à la Grara. Raison de chasse sans doute et poursuite d'une chamelle perdue.

» Le 13 avril, inquiétude pour le convoi qui est parti à 17 h 15 et n'arrive enfin qu'à 19 h 20. C'est la fin du jeune partisan Mohammed qui sera remplacé.

» Le 14 avril, Chinguetti. Les partisans sont comme des agneaux. Vraiment les autorités ne peuvent les connaître sous leur vrai jour, lâchés en brousse avec des femmes qu'ils ne craignent pas. C'est bien notre malheur !

» Le 24 avril, le partisan Sid-Ahmed qui nous accompagne est plein de mépris pour nous parce que nous allons au pas. Les chameaux venant de boire, ce n'est pourtant pas pour notre plaisir !

» Le 25 avril, nous avons décidé de rester la journée à Aouinet Sba, ce qui va nous permettre de nous débarrasser de Sid-Ahmed en l'envoyant porter une lettre au capitaine à Rachid pour le prévenir que nous n'arriverons que demain matin. »

Et le lendemain, c'est l'arrivée grandiose à Rachid. Odette relate ainsi la scène :

« Ça y est, la batha ! Au loin le résonnement d'un tam-tam que répercutent les montagnes. À peine en selle deux Beïdanas accourent vers nous avec des mains tendues, des cris, des salutations et toutes les marques extérieures d'une joie exaltée. En bon ordre, nous filons au grand trot vers le campement soignant une arrivée "fumante". Legleib y veille, d'ailleurs ! "Tu marches, tu marches vite ! Allons !" »

» Au détour de la batha, des danseurs guerriers nous accueillent à grands cris et fusillades, virevoltent autour de nous. À cent mètres, devant trois tentes brun et blanc, une foule en délire dansant et frappant les mains au rythme du tobeul. Jamais rien vu de pareil. Un jeune capitaine en tenue s'avance au-devant de nous, tandis que nous nous efforçons de pousser nos bêtes en les rassurant et de faire bonne figure au milieu de cette furie. Enfin, tout se termine bien, non sans émotion, et nous voilà assises sous l'immense tente qui nous est réservée, avec le capitaine Hervé Julien-Laferrière, un Breton de bonne race, charmant, bien élevé, plein de réserve et d'égards, arrivé hier soir en grande hâte pour cette espèce d'entrevue du Camp du Drap d'or ! »

Revenons à notre propre reportage et à ce dernier témoignage des festivités en l'honneur des deux dames. Nous étions déjà en voiture, prêtes à quitter Rachid par la route du dhar quand survint, tout essoufflé, une lettre à la main, le petit-fils d'Ahmed Salek Seyid. Son grand-père, qui avait appris que nous recherchions les traces d'Odette du Puigauveau, avait tenu à nous faire parvenir son message. Oui, lui aussi se souvenait de l'arrivée par la route du sel des deux dames habillées de blanc. Le chef des Kounta, Diyé Ould Ahmed, avait organisé une grande fête avec les griots des Ahel Abba, grands-

parents de la célèbre griotte actuelle Dimi et avec les danseurs Dahoud Kheïhel et son père...

Pour attester la véracité de ses dires, Ahmed avait accolé à son nom le qualificatif « bien conservé », suivi de son âge (soixante-cinq ans) et du numéro de sa carte d'identité.

Deux heures plus tard apparaissait Tidjikja et nous cherchâmes à retrouver ce qui d'emblée avait frappé les deux dames en ce 28 avril 1937 :

« L'atmosphère soudanaise qui se dégageait de ce lieu dans la lumière, la couleur, le bruit des puits et d'eau ruisselante, dans les cases cubiques, les huttes en forme de meules à portes rondes comme celles des Peulhs, ou à toiture très pointue comme au Sénégal, égrenées isolées le long de la rive de la batha et non plus groupées en campements à la manière maure. »

Mais plus de cinquante ans se sont écoulés depuis l'écriture de ce texte et c'est en vain aujourd'hui, après des années de sécheresse, qu'on chercherait cette note soudanaise. La rive gauche de l'oued en face du ksar est toujours occupée par le quartier administratif. Les bâtisses coloniales ont été conservées, augmentées de nouvelles constructions en pierre maçonnée. Mais elles ne sont plus entourées d'un « flot de verdure touffue » bruissant des pépiements des oiseaux bengalis. Aucune trace des allées de parkinsonia qui reliaient en 1937 les maisons du commandant de cercle Julien-Laferrière, du lieutenant Barada et du docteur Lacrampe. Aucune trace de leurs grands jardins pleins d'ombre où « les bananiers, les piments, les pastèques étaient aussi verts que les cressonnières ». En ces temps-là, le Tagant, qui signifie « forêt » en berbère, n'avait pas encore été gagné par le désert qui avance maintenant d'environ cinq kilomètres par an.

Notre premier rendez-vous fut avec Mohamed Ould Ahmed, l'ancien maire de M'Beika, qui à l'époque était à Ksar-el-Barka quand son père, le chef des Kounta de la fraction Sidi Haïballah, reçut Odette à son campement :

« Le commandant de cercle Julien-Laferrière, un homme à poigne très costaud, avait recommandé Odette du Puigauveau à mon père comme étant quelqu'un de sa famille et nous l'avons encore mieux accueillie ! Elle était venue seule sans Marion, escortée d'un goumier. Elle est arrivée à chameau, avec sa selle et son ilouich, habillée en pantalon et en boubou.

» Elle était très sociable ; elle s'adaptait et s'accrochait à notre vie pour comprendre nos traditions. Elle cherchait les traces des anciens temps. La journée, elle grimpait sur les sommets pour photographier des constructions rondes que les légendes font remonter à Soleiman ed-Daoud (Salomon). Aux veillées, on bavardait. Elle posait beaucoup de questions et elle n'arrêtait pas d'écrire. Elle notait les contes, des devinettes, les proverbes, les généalogies. Elle était très intelligente. C'était un esprit. Elle est partie avec notre estime. »

Autre rendez-vous avec Mokhtar Ould Heïba, petit-fils du grand interprète Ahmed-Saloum² qui avait été un des informateurs d'Odette. Mokhtar sort de la bibliothèque familiale un exemplaire soigneusement conservé de *Tagant* et dédicacé par l'auteur à son grand-père. Admiratif du talent littéraire d'Odette et de son travail ethnographique, il s'indigne que ses ouvrages ne soient pas réédités.

Mohamed Kastillani, rencontré par hasard dans la palmeraie de Tidjikja, nous emmène dans son jardin. Il y a aménagé une resserre de quatre murs de banco où il range ses trésors : semences et plants (c'est un passionné d'horticulture et d'arboriculture) ainsi que ses livres et revues. Bientôt il nous tend des photocopies de *Tagant*. Son père y est longuement cité :

« Bahou El-Kastillani était représentant à Tidjikja de la Ligue des droits de l'homme ; ce titre ne l'empêchait nullement de toucher des redevances et de faire travailler des Noirs sur les frontières douteuses du servage et de la liberté comme tout autre Maure de bonne tente. Simplement, il avait soin de dire : "Mes serviteurs-nés" au lieu de "Mes captifs". C'était un homme de bon sens commerçant de son état, et qui n'embrouillait pas les théories et les réalités. Il appartenait à la confrérie Tijaniya comme la plupart des représentants maures de la Ligue des droits de l'homme. »

Mohamed, les yeux malicieux, sourit aux remarques mutines d'Odette, soulignant qu'elle a effectivement raison, et il continue sa lecture :

« Tout cela n'était point notre affaire. Ce qui nous importait, c'était que Bahou fût un informateur complaisant et instruit, parlant très bien le français, toujours empressé à nous renseigner sur le passé et les coutumes de son pays et à nous raconter les histoires, les légendes et les fables dont sa tête était pleine.

» Par surcroît, il nous vendait un thé excellent et de la percale bleu clair, douce aux yeux, dont le tailleur de la compagnie, un géant bambara, nous faisait des boubous et des sérouals cousus avec application par ses mains énormes qui, patiemment, imitaient au point arrière les piqûres mécaniques. »

Nous passerons l'après-midi dans le jardin de Mohamed, confortablement allongées sur des coussins autour du plateau à thé, rassasiées de cacahuètes et de petits verres brûlants, écoutant les aventures de notre héroïne contées par notre hôte avec un luxe de détails : la traversée de l'Atlantique en 1933 à bord du langoustier *La Belle Hirondelle*, le débarquement à Port-Étienne, le razzi à Memghar qui faillit mettre un terme à la carrière des deux exploratrices en herbe, l'amputation à Dakar d'une phalange d'Odette, etc.

Mohamed tenait toutes ces anecdotes de sa période scolaire quand son instituteur utilisait *Pieds nus à travers la Mauritanie* comme livre de référence pour l'apprentissage de la langue française. Grâce soient rendues à l'instruction primaire qui contribua tant à la connaissance d'Odette !

Nous étions sous le charme. Imaginez, sous le doux balancement des palmes, une tempête bretonne déchaînée, narrée par un Maure à deux Parisiennes !

Kastellani nous introduisit auprès de Mohamed Daoud³.

En 1937, il avait dix-sept ans et venait de terminer l'école de Boutilimit. À la rentrée, il rejoindrait l'école des fils de chefs de Saint-Louis. Comme il était en vacances, Julien-Laferrière lui avait demandé de devenir l'interprète de la mission Puigauudeau-Sénones jusqu'à Nema et il n'avait pas pu refuser. En fait il les accompagnera jusqu'à Maghrouga où il tomba malade comme le mentionne Odette dans son carnet de route :

« Lundi 13, ce jeune Mohamedi, l'interprète, est malade. Coup de soleil ? Fatigue ? Grand mal de tête, fièvre et vomissements. On décide d'attendre le soir pour partir à la fraîcheur. Mais le soir, le gosse ne va pas mieux et nous restons. Le convoi est parti au puits d'Aratane à cause du manque d'eau. Va-et-vient des goumiers entre Maghrouga et Aratane – Chasse sans résultats malgré les nombreuses traces de biches.

» Mardi 14, Mohamedi toujours malade. Nous-mêmes bien gênées par nos anthrax, on décide de partir après la sieste, mais Mohamedi retournera à Tichit avec le plus vieux des convoyeurs chorfa "qui sait bien faire le gri-gri". »

Au cours de l'entretien, on devinait ce qu'il dut en coûter à ce fils de chef contraint de céder à l'autorité militaire pour accompagner deux Nazaréennes. À nos questions sur le déroulement du voyage, il

répondait de manière très laconique et s'en tenait à des considérations générales :

« Elles ne se plaignaient jamais. Elles étaient comme tous les Européens venus ici qui ne voulaient pas manifester leur fatigue et supportaient tout puisqu'ils étaient adaptés. Odette était étourdie d'activités, et bel et bien exigeante. Sénones était plus douce, plus humaine. Quand je suis tombé malade, c'est elle qui me soignait et me donnait des médicaments. »

Mohamed a lu un des livres d'Odette mais ne s'en souvient pas. En fait, ils se sont peu appréciés et Odette le lui a bien rendu si l'on en juge d'après les commentaires toujours extraits de son carnet :

« Nous sommes plutôt contentes d'être débarrassées de cet enfant qui est là à contrecœur et déteste les Français.

» On trouve plus de sympathie, au moins apparente, chez des petits nomades élevés dans la brousse que chez la plupart de ces élèves de médersa pour lesquels l'administration dépense de grosses sommes (instruction, nourriture, logement, transport, etc.). On les arme par l'instruction pour mieux lutter contre nous l'Infidèle, l'Envahisseur, l'Ennemi. Avec quelle amertume Mohamedi a répondu à Hervé⁴ qui lui disait que les terres appartenaient à l'Administration qui les prête aux Bidanes : "Je sais, même nos personnes vous appartiennent."

» Impossible de tirer de Mohamed aucun renseignement sur les coutumes et les croyances musulmanes. "Cela ne vous regarde pas."

» Alors qu'il devait partir le soir à la fraîcheur, nous sommes tout étonnées lorsqu'il vient nous dire adieu à 14 h 30 en pleine chaleur. Il est tout ragaillard et en grande hâte de s'en aller. »

Ils se revirent en 1960 mais ne tombèrent pas plus d'accord. Il était gaulliste, elle était contre de Gaulle ; il était pour l'indépendance de la Mauritanie, elle était promarocaine ; il était pour l'entrée de la

Mauritanie dans la vie moderne, elle était nostalgique de la Mauritanie du passé, celle des chameliers.

Nous avons voulu retrouver les goumiers Ahmed Bénijara et Hadj Rénéjir qui participaient avec Mohamed Daoud à ce même convoi. Nous les manquâmes de peu, ils venaient juste de partir en brousse du côté de Larcheb. Nous aurions pu organiser une méharée pour les rejoindre mais comme nous étions à la fin de nos vacances nos bourses étaient quasiment plates. On nous offrit alors de nous emmener en voiture mais, pour l'heure, il n'y avait plus de carburant à Tidjikja, il fallait donc attendre l'arrivée de la citerne de ravitaillement...

Sédentarité oblige, la palmeraie de Mohamed Kastellani devint notre campement aux heures chaudes. Nous ne restions jamais longtemps seules. On savait maintenant qu'il y avait deux dames en quête de souvenirs sur les deux anciennes dames. Au fil des jours, les conversations prenaient un tour plus familier.

Ceux qui avaient entendu parler d'Odette par des membres de leur famille la nommaient toujours « Madame la Capitaine » et c'est à ce titre qu'ils demandaient de ses nouvelles et de celles du capitaine. D'autres s'enquéraient de Marion Sénones, son esclave, car telle aurait été la rumeur à travers le Sahara – Odette voyageait avec son esclave – ce qui ne faisait que relever son statut !

Les discussions s'enflammaient quand était évoquée la rupture d'Odette avec Ould Daddah, à la veille de l'indépendance, suivie de son établissement au Maroc. Comment avait-elle pu trahir la cause des Mauritaniens après avoir tant célébré leur culture ? Elle n'était pas la seule, répliquaient d'autres, des Mauritaniens et pas des moindres avaient aussi déserté. Elle s'était laissé séduire par les promesses marocaines ; qu'entendaient les femmes à la politique ? Pour d'autres, ce n'était que des jalousies, des chicanes entre l'épouse

normande du président et Odette, l'amie bretonne qui se vengeait... Au final, tous tombaient d'accord et la plupart lui pardonnaient ; ce que l'on retiendrait d'elle ce n'est pas cette malheureuse parenthèse mais l'apport de son œuvre, conservatoire du patrimoine maure. Elle était des leurs.

On n'en doutait pas quand on voyait naître les émotions que suscitaient les photos d'Odette. Joie des plus anciens à réactiver leur passé et qui, le lendemain, ramenaient toute la famille pour examiner ensemble les documents de nouveau longuement commentés. Curiosité d'abord perplexe des plus jeunes à découvrir leurs ancêtres à travers ces guerriers à la chevelure hirsute, ces marabouts à l'aspect vénérable, ces femmes enveloppées de la melahfa bleu sombre, sans oublier les autres composantes sociales, tributaires, affranchis, esclaves et les diverses catégories de métiers. Peu à peu, ils plongeaient aux racines de leur monde. Ceux qui marquaient le moins d'intérêt à ce jeu de reconnaissance, quand ce n'était pas de l'indifférence, étaient les Négro-Africains, originaires des bords du fleuve Sénégal et fonctionnaires à Tidjikja. Il est vrai qu'à leur rencontre l'aristocrate Odette du Puigauveau avait reproduit la vision dominante des Maures.

Deux semaines s'écoulèrent ainsi ; nous ne nous lassions pas de ces démonstrations où notre personnage s'affichait bien vivant avec toutes ses ambivalences. Mais il devenait urgent pour nous de rentrer. Faute de citerne à l'horizon, nous nous résolûmes alors à quitter le Tagant par avion.

De nouvelles occasions d'évoquer nos héroïnes s'offrirent à nous, de retour à Nouakchott :

« Si vous voulez rencontrer des anciens de la Coloniale, allez donc au rendez-vous des "Vieux chacals" », nous dit-on.

Nous nous rendîmes donc à la pâtisserie *Les Délices* où entre 8 et 9 heures quelques-uns d'entre eux se retrouvaient pour déjeuner ensemble de café et de croissants avant de commencer leur journée.

On ne pouvait avoir meilleure introduction qu'Odette : sur-le-champ, nous fûmes conviées à leur table et le cercle de la Coloniale s'agrandit, plusieurs petits matins, de notre présence.

Boubakar Sylla Séga ne tarit pas d'éloges sur Odette, haute figure du panthéon saharien. Il l'avait rencontrée à Atar lors de son premier passage en 1934 alors qu'il était l'intendant du mess des officiers :

« C'était une grande guerrière, toujours pieds nus. Une rumeur circulait d'ailleurs qui disait qu'elle était la fille de Coppolani. Ce qu'elle a fait, bien des hommes ne l'auraient pas fait. À cause de cela, tout le monde ne l'aimait pas. Certains militaires, affadis par la vie sédentaire, étaient jaloux de sa robustesse, de son endurance et de son savoir-faire.

» C'était une vraie méhariste, elle sellait elle-même son chameau !

» Ils étaient vexés par son comportement et prétendaient qu'elle était de ces intellectuelles qui n'aimaient pas les hommes et préféraient les chameaux ! »

Il se souvient que le docteur Gallop n'avait pas voulu la soigner sous prétexte que « soigner des bonnes femmes » était indigne de lui. Il avait même reproché à Boubakar de trop bien la servir, de lui préparer de la kesra et de lui réserver les meilleurs morceaux de tichtar. Odette aimait tout ce qui était saharien et Boubakar la considérait comme l'une des leurs. Dans *La Grande Foire des dattes*, Odette pourfendra d'un trait de plume ce Gallop devenu « Galopin », relatant ainsi un de ces incidents, alors qu'elle exprimait son désir d'aller à Ouadane :

« Mon voisin de droite, médecin à un galon, s'esclaffa : "Ah bien ! Si les femmes se mêlent d'aller en brousse maintenant, c'est la révolution !... Les femmes sont faites pour rester chez elles à faire des enfants !" »

» Le principe était respectable et tout à l'honneur de l'éducation que ce vertueux petit médecin avait reçue, mais l'apôtre, dont le nom ressemblait à quelque chose comme "Galopin" manquait du minimum d'attraits que demande ce genre de propagande. »

Durant plusieurs soirées, Boubakar évoquera pour nous dans sa maison du ksar ses souvenirs du temps de la Coloniale. Passionné de photographie depuis toujours, devenu à l'Indépendance le photographe officiel, il sort pour nous ses albums et passe en revue ses « frères d'armes », les Julien-Laferrière, Trancart, Messmer, Rocaboy, Le Borgne, « cette race de coloniaux qui, se plaît-il à nous répéter, les a colonisés certes, mais les a toujours traités comme des égaux et jamais comme des esclaves ».

Puis c'est un éloge sans appel du général de Gaulle. Combien de fois, d'ailleurs, n'aurons-nous pas entendu courir dans toute la Mauritanie ce cri du cœur à son adresse : « Ah, si de Gaulle avait été musulman, il aurait été un saint ! »

Boubakar sort les *Mémoires*, des biographies, des photos prises à l'occasion du passage du Général à Atar. Il fut gaulliste dès la première heure. Il eût été impossible qu'il en fût autrement, nous explique-t-il. Comment aurait-il justifié la défaite de la France aux yeux de son père qui, comme tirailleur, s'était battu à la guerre de 1914-1918 ?

Pour clore notre voyage, Boubakar nous offrira une dernière surprise : il nous conduit à la maison de Khouirou, celui qu'Odette appelait son fidèle cuisinier et qui l'avait suivie en 1937 de Tidjikja jusqu'à Tindouf. Khouirou, le fidèle et dévoué cuistot « à Madame

Odette » pour laquelle il avait appris à cuisiner à la française le foie et les rognons.

À l'évocation de Madame Odette, le visage de Khouirou s'illumine. Il se souvient :

« Madame Odette était une si bonne patronne. Les militaires me proposaient des soldes plus avantageuses mais moi je ne l'aurais jamais quittée. Je l'ai retrouvée à Rosso en 1951. Elle voulait m'emmener en France mais c'était trop tard, j'avais pris femme et fondé une famille. Dommage ! »

Khouirou entre dans sa chambre et en sort peu après avec une photo. Il est coiffé d'une crête de coq et tient dans ses bras Rachid, le guépard-fétiche d'Odette. Il a environ vingt-cinq ans.

Nous sommes à Tichit, l'année des deux dames. On croit entendre vibrer dans l'air la voix d'Odette du Puigaudeau : « Trab mounek ! Trab mounek ! Ah, le beau pays ! »

Monique VÉRITÉ (1992)

1. Saint-Louis du Sénégal.
2. Ahmed-Saloum devint ministre de l'Intérieur du gouvernement d'Ould Daddah.
3. Il fut administrateur régional, député du Tagant de l'Indépendance jusqu'en 1974, puis maire de Tidjikja de 1988 à 1991.
4. Julien-Laferrière.

GLOSSAIRE

Adress, arbre de la zone sahélienne (*Commiphora africana*).
Aïd es-Seghir, fête musulmane clôturant le mois de Ramadan.
Aklé, massif de dunes vives enchevêtrées.
Arazar (pl. *arzazir*), jardinier travaillant dans les palmeraies.
Ardin, sorte de harpe maure à douze cordes.
Askaf, graminée (*Nucularia Perrini*).
Azalai, caravane allant chercher du sel dans les mines sahariennes.

Baraquer, s'agenouiller (chameau), faire agenouiller un chameau.
Baten, plaine au pied d'un massif.
Batha, lit sablonneux d'un oued.
Bordj, construction fortifiée.

Cartahu, cordage volant.
Chadouf, puits à balancier.
Charwîta, élément de coiffure, sorte de gros bigoudi.

Dahir, décret du sultan du Maroc contresigné par le résident général.
Délou, poche en cuir servant à puiser l'eau.
Dhar, plateau.
Dioula, commerçant nomade.
Djinn, démon, esprit.

Erg, chapelet de dunes.

Faro, peau d'agneau ou de mouton.
Fatiha, première sourate figurant en tête du Coran.
Foggara, galerie de captage souterraine amenant l'eau à une palmeraie.

Goudraine, fil de laiton entre la ligne et l'hameçon.

Goum, groupe de méharistes.

Goumier, soldat méhariste maure ou touareg de l'armée française.

Griot, sorte de troubadour, à la fois chanteur, poète, conteur, devin et guérisseur.

Gueblia, vent du sud-ouest.

Guelb, colline rocheuse.

Guelta, mare de rocher.

Guerba, outre en peau servant à transporter les liquides.

Guetna, récolte des dattes.

Hâd, graminée (*Cornulaca monacantha*).

Hamada, plateau caillouteux désertique.

Haouli, bande de cotonnade s'enroulant autour de la tête et pouvant servir à cacher le visage.

Hartani (pl. *haratin*), esclave affranchi.

Héoul, fête maure avec musique, chants et danses.

Ilouich, peau de mouton tannée, recouvrant la selle de chameau.

Irifi, vent chaud du nord-est.

Jerjir, crucifère annuelle à fleur mauve (*Schouwia purpurea*).

Ksar (pl. *ksour*), village en général fortifié.

Lanche, barque à un mât et une voile latine.

Ma'Allem, forgeron.

Méhari, chameau de selle.

Mejbour, petite expédition d'une vingtaine d'hommes montés à chameau.

Melhafa, voile de cotonnade indigo drapé autour du corps de la femme.

Moghazni, indigène enrôlé par l'armée et la gendarmerie françaises.

Moulana, Notre-Seigneur.

Moussem, rassemblement à caractère saisonnier et souvent lié à la commémoration du saint local.

Nazaréen, « chrétien ». Terme pour désigner les Français.

Nemeday (pl. *nemadi*), chasseur d'antilopes.

Otar, instrument des Cheikhat. Tambourin à trois cordes.

Partisan, indigène armé engagé comme auxiliaire temporaire.

Qubba, coupole, par extension tombeau de saint.

Rahla, selle maure.

Razzia, expédition guerrière axée sur le rapt de bétail.

Reg, espace plat caillouteux.

Rezzou, groupe armé qui fait une razzia.

Saroual ou *sarouel* (pl. *seraouil*), pantalon bouffant.

Sbot, graminée (*Stipagrostis pungens*).

Sebkha, cuvette ou dépression couverte de dépôts salés.

Taiert, vallée interdunaire.

Talha, variété d'acacia (*Acacia raddiana*).

Tali, goémon de fond.

Tamat, variété d'acacia (*Acacia seyal*).

Targuïa, selle touarègue.

Tassoufra, sac en cuir destiné à recueillir les vêtements.

Techgal, lit fait de perches et de bambous entrecroisés.

Telamid, disciple, tributaire des marabouts.

Tidinit, petit luth à quatre cordes en bois d'adress à long manche de bois ou de cuivre.

Tiyab, guerrier devenu marabout.

Tobeul, grand instrument de musique à percussion.

Trab el-Bidan, le « pays des Blancs », nom que les Maures de l'Ouest donnent à l'ensemble de leur territoire, par opposition à *Trab es-Soudan*, le « pays des Noirs ».

Zaouïa, centre de prédiction, d'enseignement religieux lié à une confrérie et construit près d'un tombeau vénéré.

Zénagi (pl. *zénaga*), tributaire.

Zériba, haie d'épineux entourant un campement, un parc à moutons, etc. Hutte de roseaux.

Bibliographie

PUBLICATIONS D'ODETTE DU PUIGAUDEAU

Livres

- Pieds nus à travers la Mauritanie*, Paris, Plon, 1936 ; Paris, Phébus, 1992.
La Grande Foire aux dattes, Paris, Plon, 1937.
Le Sel du désert, Paris, Tisné, 1940 ; Paris, Phébus, 2001.
La Route de l'Ouest, Paris, Susse, 1945.
Grandeur des îles, Paris, Julliard, 1945, 1989 ; Paris, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs », 1996.
Mon ami Rachid, guépard, Paris, Albin Michel, 1948.
Tagant, Paris, Julliard, 1949 ; Paris, Phébus, 1993.
La Piste Maroc-Sénégal, Paris, Plon, 1954.
Le Passé maghrébin de la Mauritanie, Rabat, ministère d'État chargé des Affaires islamiques, 1962.
Mémoire du pays maure, 1934-1960, carnets de voyage d'O. du Puigauveau et de M. Sénones présentés par M. Vérité, Ibis Press, 2000.

Articles sur la Bretagne

1922

- « Le microplancton de la baie du Croisic », in *Bulletin de la Société zoologique de France*, t. XLVII, 1922, p. 430 (en collaboration avec E. Fauré-Frémiet).

1923

- « Le microplancton de la baie du Croisic. II. Genre *Dinophysis* Ehrbg », in *Bulletin de la Société zoologique de France*, t. XLVIII, 1923, pp. 258-265 (en collaboration avec E. Fauré-Frémiet).
- « Le microplancton de la baie du Croisic. III. Genre *Ceratium* », in *Bulletin de la Société zoologique de France*, t. XLVIII, 1923, pp. 351-362 (en collaboration avec E. Fauré-Frémiet).

1930

- « Une femme avec les thoniers de Concarneau », in *L'Intransigeant*, 3-8 octobre 1930.

1933

- « Les îliennes », in *Femme de France*, 2 juillet 1933.
- « Les Ouessantines », in *Femme de France*, 9 juillet 1933.
- « Les femmes des îles perdues », in *Femme de France*, 16 juillet 1933.
- « Les paludières », in *Femme de France*, 16 juillet 1933.
- « L'île des sauveteurs », in *Ouest-Éclair*, 2-5 août 1933.
- « Au pays du Crannou », in *Hebdo*, 25 août 1933.
- « Ouessant, l'île méconnue », in *Ouest-Éclair*, 23-27 août 1933.
- « Chez les sabotiers du Crannou », in *Monde et Voyage*, 15 septembre 1933, p. 174.
- « Patern le sinagot », in *Les Enfants de France*, septembre 1933, pp. 3842-3844.

1934

- « De Bretagne en Mauritanie sur un langoustier », in *Miroir du monde*, n° 203, 20 janvier 1934, pp. 89-92.
- « Voyages aux îles mauritaniennes », in *Miroir du monde*, 21 avril 1934, pp. 489-491.
- « La louve de Saint-Cunhal », in *Ouest-Éclair*, 27 décembre 1934.

1935

- « Les îles de chez nous : Groix, la perle d'Armorique », in *Ouest-Éclair*, 14-15 août 1935.

« Hommes seuls : ceux du large », in *Miroir du monde*, n° 285, août 1935, pp. 156-157.

1939

« Au pays du sel : la grande peine des paludières », in *Ouest-Éclair*, 25 septembre 1939.

1941

« Le goût du risque », in *Camping*, août 1941.

1943

« Sagesse des îles », in *Paris-Midi*, 12 septembre 1943.

1946

« Pêche de nuit », in *Réforme*, juillet 1946.

1959

« Saint Corneille, patron des bêtes à cornes », in *Naturalia*, n° 72, 1959, pp. 45-47.

Articles et contributions sur l'Afrique et le monde arabe

1934

« Les moissonneurs de la mer », in *Le Jour*, 16 juillet 1934.

« De Bretagne en Mauritanie sur un langoustier », in *Miroir du monde*, n° 201, 6 janvier 1934, pp. 89-92.

« À travers le Rio de Oro pacifié », in *Miroir du monde*, n° 216, 21 avril 1934, pp. 355-357.

- « Voyages aux îles mauritaniennes », in *Miroir du monde*, n° 242, 20 octobre 1934, pp. 355-357.
- « Le règne de l'eau à la Grande Canarie », in *Miroir du monde*, n° 250, 15 décembre 1934, pp. 578-579.

1935

- « Les naufragés de la mer de sable », in *L'Intransigeant*, 11 janvier 1935.
- « Réveillons mauritaniens », in *Match-L'Intran*, janvier 1935.
- « Deux Françaises avec les nomades de l'Ouest saharien », in *Le Monde colonial illustré*, t. XIII, n° 139, février 1935, p. 31.
- « Deux femmes chez les Maures » in 1935, *le Magazine d'aujourd'hui*, 13 mars 1935.
- « Exilés de l'Islam », in *Miroir du monde*, 23 mars 1935, n° 264, p. 333.
- « Nomadisation en Mauritanie », in *La Géographie*, t. LXIII, n° 3, mars 1935, pp. 192-214 (en collaboration avec Marion Sénones).
- « Bâtisseurs de pistes en Mauritanie », in *L'illustration*, n° 4807, 20 avril 1935, p. 464.
- « Mauritanie 1935 », in *L'Afrique française*, n° 9, septembre 1935, pp. 550-555.
- « Trouvailles archéologiques en Mauritanie », in *L'Anthropologie*, t. XLV, 1935, pp. 514-515.

1936

- « En Mauritanie : Seigneurs des sables », in *La Revue universelle*, t. LXIV, n° 22, 15 février 1936, pp. 429-446.
- « L'aventure mauritanienne », in *Savez-vous*, mars 1936.

1938

- « Au Sahara avec les chasseurs némadi », in *Vu*, n° 541, Paris, 27 juillet 1938, pp. 946-947.
- « Orgies mystiques au désert », in *Marianne*, Paris, 3 août 1938.
- « En Mauritanie, la renaissance des palmeraies de l'Adrar et du Tagant », in *Le Monde colonial illustré*, n° 179, 1938, pp. 96-97.

- « Le service médical au Sahara maure », in *Le Monde colonial illustré*, n° 183, septembre 1938,
- « Deux Françaises au pays des hommes bleus », in *Le Journal de la femme*, n° 313, novembre 1938.

1939

- « Oualata, port saharien », in *L'illustration*, Paris, 15 juillet 1939.
- « Promenades sahariennes », in *La France nouvelle*, n° 4, juillet-août 1939, pp. 57-60.
- « Tentes sur le sable », in *Camping*, août 1939, pp. 423-427.
- « Gravures rupestres du Hank (Sahara marocain) », in *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXVI, n° 11, novembre 1939, pp. 437-453 (en collaboration avec Marion Sénones).
- « Peintures rupestres du Tagant », in *Journal de la Société des africanistes*, t. IX, 1939, pp. 43-70 (en collaboration avec Marion Sénones).

1940

- « Le désert où souffle l'Esprit », in *Nouvelles littéraires*, 6 avril 1940.
- « Vivre dangereusement : l'aventure mauritanienne », in *La Gerbe*, 3 octobre 1940.
- « Noël au Sahara », in *La Gerbe*, 26 décembre 1940.

1941

- « La merveilleuse histoire des Kounta », in *La Gerbe*, 9 janvier 1941.
- « Pêcheries africaines », in *Paris-Midi*, 5 octobre 1941.
- « Puissance de la famille chez les nomades du Sahara occidental », in *Sciences et voyages*, n° 70, novembre 1941, pp. 139-142.
- « Gravures rupestres de la montagne d'Icht (Sud marocain) », in *Journal de la Société des africanistes*, 1941, pp. 147-167 (en collaboration avec Marion Sénones), 11 planches, 4 photos h.t.
- « Gravures rupestres de la vallée moyenne du Draa », in *Journal de la Société des africanistes*, t. XI, 1941, pp. 157-167, 58 dessins.

1942

- « Piste impériale n° 1 », in *Jeune Force*, 1^{er} juillet 1942.
- « Les gardiens du désert », in *Révolution nationale*, 4 juillet 1942.
- « L'aumône d'Allah », in *Paris-Midi*, 2 septembre 1942.

1945

- « Noël au Sahara », in *Familles de France*, 15 décembre 1945.

1946

- « Écoliers marocains », in *Familles de France*, 15 mars 1946.
- « Voyage à travers les sables de Mauritanie », in *Heures nouvelles*, 9 avril 1946.
- « Harems soudanais », in *Heures nouvelles*, 23 avril 1946.
- « La belle aventure de Duranton, pionnier de la conquête française au Soudan », in *Journal des voyages*, 14 et 21 mai 1946, pp. 47-48 et 53-54.
- « Mon ami Rachid, guépard », in *Journal des voyages*, 5 septembre 1946, pp. 529-530.
- « De Douarnenez à Port-Étienne », in *Journal des voyages*, 26 septembre 1946, pp. 588-590.

1947

- « Le cimetière de Bir-oum-Gharn », in *Journal de la Société des africanistes*, t. XVII, 1947, pp. 51-56, 3 dessins (en collaboration avec Marion Sénones).

1948

- « Vestiges gangaras », in *France-Illustration*, n° 119, 10 janvier 1948, pp. 43-45.
- « La Mauritanie », in *France-Illustration*, 31 janvier 1948, pp. 107-111.
- « La Mauritanie », in *France-Illustration*, 7 février 1948, p. 143.

1949

« Volontaires chez les Sinagots », in *France* 49, n° 114, 16 octobre 1949.

1950

« Le 14 juillet à Atar », in *La Vie mauritanienne*, Saint-Louis, 31 juillet 1950, n° 34, pp. 1 et 5.

1951

« La Ziâra de Cheikh Mohammed Fadel », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XIII, n° 4, octobre 1951, pp. 1217-1226.

« Loued Draa, seuil du désert », in *Revue des voyages*, n° 2, automne 1951, pp. 33-35 et 60-62.

1952

« Un soir à Goulimine », in *France d'outre-mer*, juin 1952, pp. 9-11.

« Vestiges préislamiques dans la région d'Assa », in *Journal de la Société des africanistes*, t. XXII, 1952, pp. 7-15.

1953

« Musiques du désert », in *La Table ronde*, n° 54, avril 1953, pp. 179-184.

« Gravures rupestres de l'oued Tamanart (Sud marocain) », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XV, n° 3, juillet 1953 (en collaboration avec Marion Sénones).

« Sud Marocain », in *Esprit*, n° 9, septembre 1953, pp. 389-407.,

« Tiznit où le désert et le Maghreb se mêlent », in *Revue des voyages*, n° 10, automne 1953, pp. 34-37 et 80-84.

« Pour devenir obèses, les femmes maures cultivent leur beauté au lait de chamelle », in *France-Soir*, 23 décembre 1953.

1954

« Mes amis les Maures », in *Tropiques*, août-septembre 1954, pp. 31-34.

1955

- « Un seigneur des lettres au Moyen Âge musulman : Ibn Khaldoun », in *Reflets du tourisme*, juin-juillet 1955, pp. 18-19.
- « Sahariennes », in *Revue française*, juillet 1955, pp. 13-16.
- « Souvenirs d'une caravanière », in *Naturalia*, septembre 1955, pp. 54-55.
- « Aux mines de sel de Taoudéni », in *Marco Polo*, n° 11, septembre 1955, pp. 43-51.
- « Grandeur et décadence d'Assa », in *Reflets du tourisme*, octobre-novembre 1955, pp. 23-28.
- « En Mauritanie », in *France d'outre-mer*, n° 264 et 265, octobre et novembre 1955, pp. 19-24 et 33-37.

1956

- « Tombouctou, la reine du désert », in *Marco Polo*, n° 16, février 1956, pp. 36-46.
- « Ibn Battoutah précurseur du grand tourisme », in *Miroir de l'histoire*, n° 76, avril 1956, p. 479.
- « Présence des Sahariens », in *Tribune des Nations*, Paris, 16 mai 1956.
- « Coups de fusil au Sahara », in *France-Observateur*, 14 juillet 1956.
- « Les palmeraies de Mauritanie », in *Naturalia*, n° 36, septembre 1956, pp. 9-14.

1957

- « La Kahéna », in *Miroir de l'histoire*, n° 86, février 1957, pp. 219-226.
- « Magie d'Oualata », in *Revue française*, n° 87, mars 1957.
- « Le Sud marocain n'est pas un désert », in *Témoignage chrétien*, mai 1957.
- « Trois seigneurs maures : Youssef l'Almoravide, l'émir Ali Chandora, Cheikh Ma el-Aïnin », in *Heures de culture française*, 11, 18 et 25 août 1957.
- « Pêcheurs sahariens », in *Connaissance du monde*, n° 11, Paris, août-septembre 1957, pp. 73-78.
- « Contribution à l'étude du symbolisme dans le décor mural et l'artisanat de Oualata », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XIX, série B, n° 1-2, 1957, pp. 137-183.

1958

- « Quand les Sahariens reconquirent Ifni », in *Nouvelles littéraires*, 30 janvier 1958.
- « Le point de vue d'un patriote mauritanien », in *Al Istiqlâl*, Rabat, 22 février 1958 (signé ech-Chenguiti).
- « Traditions orientales dans l'Ouest saharien », in *Ishtar*, Paris, n° 1, 1^{er} trimestre 1958.
- « La vie intellectuelle au Sahara des Maures », in *Ishtar*, Paris, n° 2, juin 1958, pp. 54-56.
- « Le voyage d'Ali Chandora le Superbe, émir du Trarza », in *Miroir de l'histoire*, n° 103, juillet 1958, pp. 20-30.
- « Nuit et brouillard sur les oasis », in *Tribune des Nations*, Paris, 24 octobre 1958.
- « Arts sahariens », in *Revue des voyages*, n° 30, pp. 64-70.

1959

- « Le libyco-berbère sur cahiers d'écoliers », in *Bulletin de l'IFAN*, Dakar, n° 81, janvier 1959, pp. 4-7.
- « Écoles en cave », in *Tribune des Nations*, Paris, 3 avril 1959.
- « Poétesses arabes-d'Andalousie », in *Miroir de l'histoire*, n° 113, mai 1959, pp. 682-691.
- « Les problèmes humains du Sahara, des sables, des savants et des hommes », in *Tribune des Nations*, Paris, 3 juillet 1959.
- « Atommoln över oasema », in *Freden* (Suède), n° 7, juillet 1959.
- « Sahara falls out fears », in *Observer* (Angleterre), août 1959 (sous la signature du traducteur W. Millinship).
- « Il y a aussi des hommes au Sahara », in *Esprit*, n° 7-8, août 1959, pp. 47-50.
- « Poisoning the Sahara », in *The Nation* (USA), 5 septembre 1959 (sous la signature de la traductrice Ida Morris).
- « Fall out threatens a prosperous green belt in the desert », in *Reynolds News* (Angleterre), 20 septembre 1959.
- « Clouds over the oasis », in *Liberation* (USA), septembre 1959.
- « Il y a aussi des hommes au Sahara », in *Démocratie nouvelle*, n° 20, octobre 1959.
- « L'ère atomique se lève sur les oasis », in *Droit et liberté*, octobre 1959.
- « Le grand livre de la préhistoire », in *Maroc-Tourisme*, n° 51, automne 1959, pp. 43-51.

Marrakech, *l'Almoravide*, Ed. Marocaines et internationales, Tanger, 25 p.

1960

- « Retour en Mauritanie », in *Tribune des Nations*, Paris, 29 avril 1960, 3 mai 1960, 6 mai 1960.
- « Civilisation du désert », in *Tribune des Nations*, Paris, 16 juin 1960.
- « Boumdeït : communauté agricole de Mauritanie », in *Journal de Genève*, 18 août 1960.
- « Boumdeït : communauté agricole de Mauritanie », in *Information Unesco*, août 1960, n° 362, pp. 7-9.
- « La vie du Sahara », in *La Revue française*, août 1960, n° 120, pp. 41-42.
- « Mauritanie, république du désert », in *Miroir de l'histoire*, septembre 1960, pp. 320-338.
- « Querelle de famille entre le Maroc et la Mauritanie », in *Tribune des Nations*, Paris, 21, 28 octobre 1960.
- « Le problème scolaire en Mauritanie », in *Droit et liberté*, novembre 1960.
- « Une communauté agricole en Mauritanie : Boumdeït », in *Pas à pas*, décembre 1960, pp. 8-9.
- « Architecture maure », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XXII, série B, n° 1-2, 1960, pp. 92-133.

1961

- « Sur les routes millénaires d'Israël au Maghreb », in *Droit et liberté*, février 1961.
- « Expérience de Boumdeït », in *La Croix de l'Est*, Nancy, 11 mars 1961,
- « La vie secrète des sables » in *Naturalia*, n° 94, juillet 1961, pp. 44-49.
- « La coopération franco-mauritanienne », in *Al Istiqlâl*, Rabat, 14 octobre 1961.
- « Mauritanie, république des sables », in *Esprit*, 1961, n° 2, pp. 230-247.
- « La vie culturelle en Mauritanie », in *Al Afkar*, Rabat, 1961.

1962

- « Ibn Batoutah ou le tourisme marocain au XIV^e siècle », in *La Nation africaine*, Rabat, 13 mai 1962.
- « Révélations de la résistance mauritanienne », in *Tribune des Nations*, Paris, 18 mai 1962.
- « Poétesses arabes d'Andalousie. Wallâda de Cordoue », in *La Nation africaine*, Rabat, 10 juin 1962.
- « La Tasset de Jean-Léon l'Africain », in *Notes africaines*, Dakar, n° 96, octobre 1962, pp. 123-126.
- « L'habitat maure : de la tente de laine aux cubes de ciment », in *L'Unité*, Rabat, n° 1, octobre 1962, pp. 26-28 (signé Halima ech-Chenguiti).
- « Prélude diplomatique à une conquête », in *L'Unité*, Rabat, n° 1, octobre 1962, pp. 16-19.
- « Les zawiya, foyers culturels du Sahara maure », in *La Pensée*, n° 2, Rabat, novembre 1962, pp. 55-66.
- « L'habitat en Mauritanie », in *L'Unité*, Rabat, n° 2, novembre 1962.
- « La Mauritanie égarée », in *L'Unité*, Rabat, n° 3, décembre 1962, pp. 24-26.
- La Mauritanie maghrébine*, ministère des Affaires islamiques, Rabat, 1962, 10 p.
- « Rose des vents » et « Mes étapes au Sahara maure », 211 chroniques radiodiffusées, *Radio-Télédiffusion Marocaine*, juin 1961-décembre 1962 (émissions vers la Mauritanie et l'Afrique noire).

1963

- « Nos territoires occupés. Mauritanie : le droit des pasteurs violé. Rio de Oro et Saquiat el-Hamra : une mascarade électorale », in *Al Moukafih*, Casablanca, 1^{er} avril 1963 (article non signé).
- « Comment Santa Cruz de Mar Pequafia devient l'enclave d'Ifni ? », in *Révolution africaine*, 28 juillet 1963.
- « Rabat-Nouakchott via Paris », in *Tribune des Nations*, Paris, 13 septembre 1963.
- « L'artisanat face au monde moderne », in *Jeune Afrique*, septembre 1963.
- « De Dunkerque à Tamanrasset... », in *Tribune des Nations*, Paris, 18 octobre 1963.

1964

- « Oualata : ville saharienne, un musée dans le désert », in *Jeune Afrique*, n° 167, 20-26 janvier 1964, pp. 28-29.
- « Moulay Ismail, un Louis XIV marocain », in *Miroir de l'histoire*, n° 171, mars 1964, pp. 320-337.
- « Aux portes du désert : un musée de sept mille ans », in *Journal de Genève*, n° 143, 20-21 juin 1964, p. 111.
- « Le chameau, ce méconnu », in *Nous les bêtes*, Casablanca, n° 4, 1964.
- « Africains en exil », in *Nous les bêtes*, Casablanca, n° 7, 1964, pp. 21-25.
- « De l'art rupestre marocain », in *Nous les bêtes*, Casablanca, n° 8, 1964, pp. 9-13.
- « Universalité des arts marocains », in *Cahiers Maroc-Documents*, ministère de l'Information, n° 2, 1964.
- « Un musée d'art rupestre, Foug el-Hassan et l'oued Tamanart », in *Maroc-Tourisme*, Rabat, 1964, 11 p.
- Un musée d'art rupestre, Foug el-Hassan et l'oued Tamanart*, ministère de l'Information, du Tourisme, des Beaux-Arts et de l'artisanat, Rabat [1964] (signé O. du Puigaudeau et M. Sénones).

1965

- « Les Berbères, leur origine, leurs dynasties », in *Maroc Espoir*, 12 mars 1965.
- « Renaissance des zones arides marocaines », in *Informations Unesco*, n° 455, mars 1965, pp. 13-16.
- « Renaissance des zones arides marocaines », in *République du Centre*, 6 mai 1965.
- « Renaissance des zones arides marocaines », in *Le Jura bernois*, n° 116, 20 mai 1965.
- « Le Maroc est en guerre contre le désert », in *Vie populaire*, 1^{er}-15 juin 1965.
- « Les Omeiyades et l'islamisation du Maroc », in *Maroc-Tourisme*, n° 30, 1965.
- « Les Idrissides », in *Maroc-Tourisme*, n° 31, 1965.
- « Ibn Khaldoun – homme d'État et historien », in *Informations Unesco*, n° 463/464, août 1965, pp. 9-13.
- « Nouvelles gravures rupestres de l'oued Tamanart (Sud marocain) », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XXVII, série B, n° 1-2, 1965, pp. 282-286 (en collaboration avec Marion Sénones).

1966

« Une route de chars à bœufs révèle les rapports entre le Maghreb et le Soudan », in *Archeologia*, n° 9, 1966, pp. 37-39.

« Un village pilote du développement communautaire : Lalla Mimouna du Gharb », in *Informations Unesco*, n° 473, 1966, pp. 14-17.

Articles parus dans *L'Unité*, Rabat, n° 1-6, 1966.

1967

« Le vieux de la Montagne », in *Miroir de l'histoire*, n° 206, février 1967, pp. 37-42.

« Vases de pierre polie du Maroc et du Sahara », in *Bulletin d'archéologie marocaine*, Rabat, t. VII, 1967, pp. 151-159.

« Arts et coutumes des Maures ; I. Histoire », in *Hespéris-Tamuda*, vol. VIII, 1967, 1 pl., 76 dessins, 39 photos, pp. 111-144.

« La bataille des trois rois : la bataille de Ksar el-Kébir en 1578 », in *Maroc-Tourisme*, n° 45, 1967.

« L'art préhistorique au Maroc », in *Maroc-Tourisme*, n° 48, 1967, pp. 21-25.

1968

« Arts et coutumes des Maures ; II. La vie matérielle », in *Hespéris-Tamuda*, Rabat, vol. IX, 1968, pp. 329-427, 5 pl., 57 dessins, 31 photos.

« Tît l'Almoravide, un ribât fortifié de la côte marocaine », in *Maroc-Tourisme*, n° 49, 1968, pp. 26-30.

1969

« L'art préhistorique du Maroc présaharien sera-t-il effacé ? », in *Archeologia*, n° 30, septembre-octobre 1969, pp. 26-33.

« À travers le grand livre de la préhistoire », in *Maroc-Tourisme*, n° 54, 1969, pp. 44-51.

1970

« Arts et coutumes des Maures ; III. Costumes féminins », in *Hespéris-Tamuda*, Rabat, vol. XI, 1970, pp. 5-48, 16 pl., 122 dessins, 13 photos.

- « L'art délicat du bois décoré », in *Maroc-Tourisme*, n° 57, 1970.
« Massat, une terre d'échanges et de progrès », in *Le Monde diplomatique*, mars 1970, p. 39.

1971

- « Une nouvelle généalogie de Cheikh Ma el-Aïnin U. Mâmin », in *Hespéris-Tamuda*, Rabat, vol. XII, 1971, pp. 157-163.
« Les amours tragiques de la poétesse Hafsa et d'Abou Ja'afar », in *Maroc-Tourisme*, n° 59, 1971.

1972

- « À travers le grand livre de la préhistoire », in *Le Matin*, Rabat, 8 juin 1972, p. 4.
« Arts et coutumes des Maures ; IV. La vie familiale », in *Hespéris-Tamuda*, Rabat, vol. XIII, 1972, pp. 182-224, 3 pl., 29 dessins, 13 photos.

1975

- « Arts et coutumes des Maures ; V. La vie culturelle », in *Hespéris-Tamuda*, Rabat, vol. XVI, 1975, pp. 185-211, 6 pl.
« Le chameau méconnu », in *Nous les bêtes*, Casablanca, 1975, n° 65.

1976

- « Le fennec, renard saharien », in *Nous les bêtes*, Casablanca, 1976, n° 67.
« Le Sahara avant le désert, H. J. Hugot », in *Bulletin d'archéologie marocaine*, t. X, 1976, pp. 235-239.

1980

- « Arts et coutumes des Maures ; VI. L'artisanat », in *Hespéris-Tamuda*, Rabat, vol. XIX, 1980-1981, pp. 169-188, 45 pl.

Articles divers

1930

« J'habite une péniche », in *L'Intransigeant*, 6 décembre 1930.

1931

« Les œuvres philanthropiques : l'école des petits bateliers », in *Minerva*, 30 août 1931 (signé O. Karet).

1932

« Printemps japonais », in *Femme de France*, n° 888, 15 mai 1932.

« Une femme collectionne les papillons », in *Femme de France*, 7 août 1932.

« Karet, maison flottante », in *Femme de France*, 11 septembre 1932.

1933

« Jeunes filles de la Légion d'honneur », in *Femme de France*, n° 921, 1^{er} janvier 1933.

« La grande aventure d'un petit bateau », in *Les Dimanches de la femme*, 26 février 1933.

« Chez les petits tonneliers », in *Les Dimanches de la femme*, 26 février 1933.

« L'école maternelle de Pantin », in *Femme de France*, 26 mars 1933.

« Éliane Basse », in *Femme de France*, n° 935, 9 avril 1933.

« Mme André Turcat, experte aux douanes », in *Les Dimanches de la femme*, 16 avril 1933.

« La princesse J. de Broglie-Aussenac, musicienne et prêtresse de Bab », in *Les Dimanches de la femme*, 30 avril 1933.

« Une femme archéologue : Mme Saint-Just Péquart », in *Ève*, 28 mai 1933.

« Mlle M. J. Bassot, travailleuse sociale », in *Femme de France*, 26 juin 1933.

« Un thé à l'école de puériculture », in *Les Dimanches de la femme*, 2 juillet 1933.

- « A propos de fards et parfums », in *Les Dimanches de la femme*, 9 juillet 1933.
- « Jeunesse en marche : caravaniers de chez nous », in *Femme de France*, 23 juillet 1933.
- « Les potières de Saint-Jean », in *Femme de France*, n° 952, 6 août 1933.
- « Mme Henri Massis, cinéaste », in *Femme de France*, n° 955, 27 août 1933.
- « Un groupe d'œuvres américaines (l'Argonne, association pour les enfants) », in *Les Dimanches de la femme*, 27 août 1933.
- « Croisière en eau troublée vers Conflans, port militaire », in *Miroir du monde*, 23 septembre 1933, pp. 338-339 et 30 septembre 1933, pp. 378-379.
- « La Ligue pour la protection des mères abandonnées et de l'enfance en détresse », in *Les Dimanches de la femme*, 12 novembre 1933.

1934

- « Souhaits de vacances d'une nomade », in *La Catho*, juin 1934, pp. 20-21.

1935

- « L'envers du sport », in *Miroir du monde*, n° 234, 1935, pp. 128-129.
- « Une femme dans le temple de la finance », in *Miroir du monde*, n° 276, 1935, pp. 721-723 et n° 277, pp. 745-747.
- « Initiation aux joies du turf », in *Miroir du monde*, n° 278, 1935, pp. 798-799.

1936

- « Le nouveau barrage de Suresnes », in *Miroir du monde*, janvier 1936, p. 62.
- « Interview entre Odette du Puigaudeau et Suzanne Desternes », in *L'Éducation physique*, juillet 1936, pp. 213-215.

1940

- « Ravitaillement », in *La Vie nationale*, 13 juillet 1940.

- « Le changement nécessaire », in *La Vie nationale*, 27 juillet 1940.
- « Chômage », in *La Vie nationale*, 3 août 1940.
- « Assez de gaspillage : utilisons les richesses naturelles de la France », in *La Vie nationale*, 17 août 1940.
- « De la décadence », in *La Gerbe*, 22 août 1940.
- « Menaces sur la forêt », in *La Vie nationale*, 31 août 1940.
- « Les femmes à l'œuvre », in *La Vie nationale*, 14 septembre 1940.
- « Pour sauver le livre français », in *Dernières Nouvelles de Paris*, septembre 1940.
- « Au tendre cœur des jeunes filles », in *La Gerbe*, 10 octobre 1940.
- « Nouvelles des services féminins français », in *Lectures*, 10 octobre 1940.
- « Servir », in *La Gerbe*, 31 octobre 1940.
- « Au service de la jeunesse », in *La Gerbe*, 14 novembre 1940.
- « La grande famille des explorateurs français », in *La Gerbe*, 21 novembre 1940.
- « En marge des œuvres », in *La Gerbe*, 21 novembre 1940.
- « Noël des absents », in *La Gerbe*, 19 décembre 1940.

1941

- « La fée du logis », in *La Gerbe*, 16 janvier 1941.
- « Femmes de la N.S.V. », in *La Gerbe*, 23 janvier 1941.
- « Les Lottas finlandaises », in *La Gerbe*, 23 janvier 1941 (signé O. Loyer).
- « Service féminin français », in *Camping*, 7 février, 20 avril, 2 mai 1941.
- « Le beau chemin de fer », in *Paris-Midi*, 27 février 1941.
- « La revanche d'un Saharien », in *Paris-Midi*, 10 mars 1941.
- « Utilité d'un désert », in *Paris-Midi*, 18 avril 1941.
- « Bienfaits des restrictions », in *Paris-Midi*, 17 mai 1941.
- « Nouveaux chantiers de la France nouvelle », in *Paris-Midi*, 5 juin 1941.
- « Les isolés », in *Paris-Midi*, 27 juin 1941.
- « Simple fable », in *Paris-Midi*, 11 juillet 1941.
- « Courtoisie », in *Paris-Midi*, 2 août 1941.
- « Étudiantes 1941 ! », in *Paris-Midi*, 21 août 1941.
- « Service féminin français », in *La Gerbe*, 28 août 1941.
- « Semaine impériale », in *Paris-Midi*, 5 septembre 1941.
- « Des rives du Tchad au musée de l'Homme », in *Paris-Midi*, 7 novembre 1941.
- « Le colis inconnu », in *La Gerbe*, 20 novembre 1941.

- « Educations », in *Paris-Midi*, 23 novembre 1941.
- « Le Service féminin français », in *Sciences et voyages*, 1^{er} décembre 1941.
- « Le lien du feu », in *Paris-Midi*, 12 décembre 1941.

1942

- « Feux d'Empire », in *Paris-Midi*, 1^{er} février 1942.
- « Souvenirs d'AOF », in *Paris-Midi*, 25 avril 1942.
- « Quinzaine impériale », in *Paris-Midi*, 28 mai 1942.
- « Printemps », in *Paris-Midi*, 8 juin 1942.
- « Mzab 1942 », in *Paris-Midi*, 2 juillet 1942.
- « Jeunesse », in *Paris-Midi*, 30 juillet 1942.
- « Frères », in *Paris-Midi*, 14 novembre 1942.
- « Aux jeunes d'hier », in *Paris-Midi*, 10 décembre 1942.

1943

- « Le Service féminin français », in *Sciences et voyages*, octobre 1943.
- « Ce que les prisonniers arabes écrivent à leurs marraines », in *Paris-Midi*, 10 décembre 1943.
- « Sinistrés », in *Paris-Midi*, 12 décembre 1943.

1944

- « Leçons sous les palmes », in *Paris-Midi*, 9 mars 1944.
- « La rançon des richesses », in *Paris-Midi*, 16 avril 1944.
- « Châtiments publicitaires », in *Paris-Midi*, 9 juillet 1944.

1945

- « Amitiés africaines », in *Temps présent*, 30 mars 1945.

1946

- « Grandes voyageuses et exploratrices », in *Femme nouvelle*, 21 mars 1946.
- « Coloniales », in *Familles de France*, 15 juin 1946.
- « Familles en dérive », in *Familles de France*, octobre 1946.

1956

« Un roi sans couronne, Robert Bontine Cunninghame Graham », in *Marco Polo*, n° 24, octobre 1956, pp. 28-34.

1957

« Entretien avec Théodore Monod », in *Témoignage chrétien*, 28 juin 1957.

1960

« L'aventure archéologique », in *Miroir de l'histoire*, n° 123, mars 1960, pp. 335-353.

1961

« Les trois visites d'Anna Langfus », in *Droit et Liberté*, janvier 1961.

« Les seules conquêtes durables », in *Droit et Liberté*, mars 1961.

« De la baleine au poisson volant », in *Naturalia*, n° 93, juin 1961, pp. 20-26.

1964

« SOS pour les animaux », in *Nous les bêtes*, Casablanca, 1964, n° 11 (signé Halima).

1965

« Le chat, gracieux seigneur de nos foyers », in *Nous les bêtes*, Casablanca, 1965, n° 14, pp. 2-6.

1968

« L'oiseau du bonheur », in *Nous les bêtes*, Casablanca, 1968, n° 29.

« Quand les enfants protègent les bêtes », in *Nous les bêtes*, Casablanca, 1968, n° 30.

« Bravo toro ! », in *Nous les bêtes*, Casablanca, 1968, n° 31.

« Nécessité éducative », in *Nous les bêtes*, Casablanca, 1968, n° 32.

1969

« Pigeon vole », in *Nous les bêtes*, Casablanca, 1969, n° 35.

PUBLICATIONS DE MARION SÉNONES

1930

« Au pays de Miss Europe », in *Ève*, 1^{er} juin 1930 (signé Marcelle Borne-Kreutzberger).

« Le velours », in *Ève*, 21 septembre 1930 (signé Marcelle Borne).

1933

« Les fouilleurs d'Hoedik », in *Les Dimanches de la femme*, 20 août 1933.

« Une femme archéologue », in *Ève*, 28 mai 1933 (signé Marcelle Kreutzberger).

1935

« Nomadisation en Mauritanie », in *La Géographie*, t. LXIII, n° 3, 1935, pp. 192-214 (en collaboration avec O. du Puigaudeau).

« Le prisonnier des sables », in *Magazine*, 3 juillet 1935.

« Idylle mauritanienne », in *Miroir du monde*, 4 mai 1935, pp. 549-551.

« La vie nomade en Mauritanie », in *Bulletin de la Société des amis du Muséum national d'histoire naturelle*, n.s., n° 12, 1935, pp. 23-35.

1936

« Razzi Regeibat », in *Le Nain vert*, 20 janvier 1936.

1937

- « Le razzi des R'gueibat », in *Aguedal*, Rabat, n° 2, juin 1937.
- « L'abandonnée », in *Aguedal*, Rabat, n°s 4, 5, et 6, oct.-déc. 1937.

1938

- « Dumbo », in *Ève*, 17 juillet 1938.
- « Le prisonnier des sables », in *Le Nain vert*, 20 janvier 1938.

1939

- « Gravures rupestres du Hank (Sahara marocain) », in *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXVI, n° 11, novembre 1939, pp. 437-453 (en collaboration avec O. du Puigaudeau).
- « L'ascension du père Teuffard », in *Journal de la femme*, 27 août 1939.
- « Peintures rupestres du Tagant », in *Journal de la Société des africanistes*, vol. IX, 1939, pp. 43-70 (en collaboration avec O. du Puigaudeau).

1940

- « Pour le blé en herbe », in *La Gerbe*, 19 septembre 1940.
- « Le razzi des R'Gueibat ou le chacal et les zébus », in *Lectures* 40, 10 février 1940.

1941

- « L'Azalaï d'Hassan Ould Cheikh Mokhtar », in *Camping*, 17 et 31 janvier 1941, 7 février 1941.
- « Femmes françaises », in *La Gerbe*, 23 janvier 1941.
- « Promesses d'avenir », in *La Gerbe*, 6 février 1941.
- « Courrier de France », in *La Gerbe*, 23 octobre 1941.
- « Gravures rupestres de la montagne d'Icht (Sud marocain) », in *Journal de la Société des africanistes*, 1941, pp. 147-167 (en collaboration avec O. du Puigaudeau), 11 planches, 4 photos.
- « L'abandonnée », in *Révolution*, 23 novembre et 7 décembre 1941.

1942

« L'idole noire », in *Révolution*, 18 juillet 1942.

1946

« Mirages », in *Climats*, 3 octobre 1946.

1947

« La Némadia », in *Climats*, 6 août 1947.

« Fils pour fils », in *France-1947*, 2 novembre 1947.

« Le cimetière de Bir-oum-Gharn », in *Journal de la Société des africanistes*, t. XVII, 1947, pp. 51-56, 3 dessins (en collaboration avec O. du Puigaudeau).

« Les petits Sahariens se racontent des fables », in *La Semaine de Suzette*, 3 juillet 1947.

1948

« L'enfant au cœur maternel », in *Familles de France*, mai 1948.

1950

« L'oreille du maître », in *L'Aurore*, 23 mars 1950.

1951

« La ville interdite », in *Nouvelles littéraires*, 28 juin 1951.

« Le lion et l'oryctérope », in *La Semaine de Suzette*, 8 mars 1951.

« Départ en brousse », in *La Semaine de Suzette*, 5 avril 1951.

« Les lièvres et les éléphants », in *La Semaine de Suzette*, 16 août 1951.

1952

« Le razzi des éléphants », in *Nouvelles littéraires*, 25 septembre 1952.

« À la belle étoile », in *La Semaine de Suzette*, 4 septembre 1952.

1953

« Gravures rupestres de l'oued Tamanart (Sud marocain) », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XV, n° 3, juillet 1953 (en collaboration avec O. du Puigauveau).

1954

« Le piton », in *Nouvelles littéraires*, 4 mars 1954.

1955

« De vent et de sable », in *Nouvelles littéraires*, 16 décembre 1954-21 avril 1955.

« Poupées sahariennes », in *La Semaine de Suzette*, 24 mars 1955.

1956

« Un jeune explorateur saharien : Camille Douls », in *Marco Polo*, août 1956.

1958

« L'appel de Tombouctou », in *Revue française*, novembre 1958, pp. 33-39.

1959

« Fables maures », in *Notes africaines*, juillet 1959, pp. 85-89.

1960

« Henri le navigateur, père des explorations modernes », in *Miroir de l'histoire*, janvier 1960, pp. 102-110.

1965

« Nouvelles gravures rupestres de l'oued Tamanart (Sud marocain) », in *Bulletin de l'IFAN*, t. XXVIII, série B, n° 1-2, 1965, pp. 282-286 (en collaboration avec O. du Puigaudeau).

1967

« Curiosité casablancaise », in *Nous les bêtes*, Casablanca, n° 23, 1967.

1968

« Le musée du folklore à Tétouan », in *Maroc-Tourisme*, n° 51, hiver 1968.

« Un basset au Sahara », in *Nous les bêtes*, Casablanca, n° 29, 1968.

« L'instinct des bêtes », in *Nous les bêtes*, Casablanca, n° 32, 1968.

1969

« Survivance de l'enluminure marocaine », in *Maroc-Tourisme*, n° 54, automne 1969.

1970

« L'art délicat du bois décoré », in *Maroc-Tourisme*, n° 57, 1970.

1971

« Dentelles de fer », in *Maroc-Tourisme*, n° 59, 1971.

« Camille Douls », in *La Revue du Rouergue*, vol. XXVI, avril-décembre 1972, n°s 102 à 104.

À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Odette du puigaudeau* de Monique Vérité a été réalisée le 04 mai 2021 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-228-92605-8).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.